

HISTOIRE D'ORAN

AVANT, PENDANT ET APRÈS

LA DOMINATION ESPAGNOLE.

HISTOIRE D'ORAN

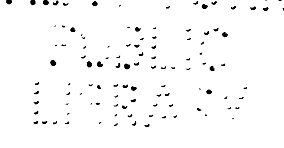
AVANT, PENDANT ET APRÈS

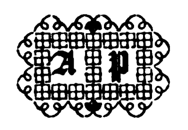
LA DOMINATION ESPAGNOLE

PAR

HENRI-LÉON FEY,

COMMIS CIVIL A LA DIRECTION DU GÉNIE A ORAN, MEMBRE CORRESPONDANT
DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE.





ORAN

TYPOGRAPHIE ADOLPHE PERRIER, ÉDITEUR,

Boulevard Oudinot, 9.

—

1858

HOMMAGE DE L'AUTEUR

A

MONSIEUR LE GÉNÉRAL DE DIVISION

COUSIN DE MONTAUBAN,

COMMANDANT LA VINGT ET UNIÈME DIVISION MILITAIRE,

COMMANDEUR DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

EX-COMMANDANT DE LA PROVINCE D'ORAN.

[illegible]

INTRODUCTION.

—

Dans le courant de l'année 1851, nous avons eu connaissance de la copie d'un manuscrit, en langue espagnole, portant la date du 31 décembre 1772, et vraisemblablement rédigé par un officier général espagnol de l'arme du Génie, en tournée d'inspection dans la Place d'Oran.

Prise sur la pièce originale, conservée aux archives du Ministère de la Guerre à Madrid, cette copie fut transmise, en 1850, par un officier faisant partie de l'Ambassade française, à MM. Cassaigne (1), capitaine d'État-Major, aide-de-camp de M. le général Pelissier (2), et Lachaud de

(1) Tué colonel à la prise de Sébastopol.
(2) Aujourd'hui duc de Malakoff, maréchal de France.

Loqueyssie, capitaine du Génie, qui en firent la traduction.

La lecture de ce document nous inspira la pensée de recueillir d'autres détails sur Oran et d'en composer un ensemble qui servît de base aux études qu'entreprendront, sans doute, les municipalités naissantes de l'Algérie, lorsqu'elles se trouveront décidément engagées dans la période de prospérité qu'il leur est donné d'atteindre.

Le manuscrit renfermait, il est vrai, des renseignements minutieux et précis sur la ville, sur ses divers établissements civils, militaires, hospitaliers, pénitentiaires, etc., etc., sur ses moyens de défense et enfin sur sa population civile; mais il ne pouvait nous être d'aucune ressource sous le rapport historique. Ce fut là l'obstacle le plus difficile à surmonter pour entreprendre une histoire d'Oran, dont, à cette époque, nous ignorions encore le premier mot.

Dépourvue de Bibliothèque publique, — la ville d'Oran n'en possède pas dix appartenant à des particuliers, dont la valeur puisse mériter une mention sérieuse,— les difficultés grossissaient en raison directe de nos tâtonnements. Enfin, bien déterminé à continuer ce travail de Pénélope, tant de fois remis sur le métier, nous avons choisi pour nous guider, la collection du *Moniteur Algérien,* parsemée d'articles extrêmement remar-

quables dus à la précieuse et savante plume de M. Berbrugger, conservateur de la Bibliothèque d'Alger. Nous avons pris successivement connaissance des ouvrages qui pouvaient nous venir en aide. C'est ainsi que nous avons consulté la *Revue Africaine*, journal des travaux consciencieux et profonds de la Société Historique algérienne; — le *Voyage* de Shaw, traduction de J. Mac-Carthy; — l'*Histoire d'Alger*, par Charles de Rotalier; — la *Domination Turque*, par Walsin Esterhazy; — la traduction de quelques sommaires de Morcelli, par Mgr Dupuch, ancien évêque d'Alger; — les *Annales Algériennes*, par E. Pellissier; — *La Guerre et le Gouvernement de l'Algérie*, par Louis de Baudicour; — un manuscrit inédit de M. le général du Génie J. Tripier, manuscrit qui a contribué à l'élucidation de beaucoup de points restés jusqu'alors fort obscurs pour nous; — quelques fragments de la *Topografia de Argel*, du bénédictin Diego de Haëdo, reproduits par M. Berbrugger; — les traductions de l'infatigable Alphonse Rousseau; — l'*Histoire des Berbères* d'Ibn-Khaldoûn, par Mac-Gluckin, baron de Slane; — la brochure du lieutenant-colonel d'Artillerie Lapène, sur Oran; — l'*Histoire d'Espagne*, d'Iriarte, — celle des *Arabes et des Maures en Espagne et en Portugal*, par de Marlès, d'après Joseph Conde; — celle des

Établissements français dans la Régence d'Alger, par Genty de Bussy; — ainsi qu'une grande quantité d'autres que nous avons dû interroger.

Au milieu de tout cela, il y avait quelques variations à régulariser pour élaguer le faux et conserver le vrai. Quelques dates étaient erronées; l'orthographe de beaucoup de noms propres s'était modifiée, au point de les rendre parfaitement méconnaissables; nous avons pris conseil de MM. Walsin Esterhazy, de Slane et Gorguos. Quant à la période de l'occupation espagnole, Sandoval, Alvarez Gomez, Haëdo et Marmol, ont été, en ceci, des guides respectables et fidèles.

Si cette *Histoire d'Oran* n'a pas paru plus tôt, cela a tenu à la difficulté de rencontrer les matériaux utiles à son accomplissement, comme aussi à la position dépendante que nous occupons et qui nous laisse de trop courts loisirs.

Nous nous sommes principalement attaché à ce que ces pages ne s'écartassent point de la grave simplicité qu'exige l'Histoire, et nous avons cherché à éviter, par-dessus tout, de remplacer les idées par des images. Continuellement effacé, nous n'avons fait que classer des faits dans un ordre chronologique.

Plus tard, de plus érudits, recourant à ces détails, les revêtiront de ce manteau splendide

qu'on appelle le style. Inhabile dans l'art d'écrire, nous rappellerons volontiers, — et pour toute excuse, — ces mots d'un ancien : « On ne « doit exiger de l'historien que la connaissance « exacte des faits qu'il retrace, de l'honnêteté « dans le discours, et du style..... s'il peut. »

Oran, le 30 juin 1858.

APERÇU HISTORIQUE.

I

Ayant conçu le dessein d'étudier et de faire connaître les événements principaux qui se rattachent à l'histoire d'Oran, nous avons cru nécessaire de faire précéder ce travail par un aperçu géographique, politique et historique des contrées assises en face de l'Europe. On possède sur l'Afrique ancienne, et plus particulièrement sur la Numidie et les Mauritanies, des documents assez complets, provenant de sources assez respectables, pour qu'il soit facile de donner quelques notions sur les peuplades qui habitèrent successivement les pays que nous parcourons en maîtres. Quant à l'origine de ces races envahissantes, elle est entourée de profondes ténèbres; aussi laisserons-nous à de plus robustes investigateurs le soin de débrouiller ce chaos.

Il ressort d'un passage de l'historien Salluste, que la plupart des géographes de l'antiquité divisaient le monde

alors connu en deux parties seulement : l'Asie et l'Europe. — L'Afrique (1), dont ils ne connaissaient sérieusement que la partie septentrionale, était placée par eux en Europe. Salluste, en nous révélant cette étrange classification à propos de la guerre que Jugurtha soutint contre les Romains, ne donne aucune explication qui soit de nature à justifier cette méprise géographique.

Étienne de Byzance nous a transmis, d'après Alexandre Polyhistor, la nomenclature des différents noms attribués à l'Afrique du nord. Les peuples anciens l'ont tour à tour appelée :

OLYMPIE,
KORYPHE,
HESPÉRIE,
ORTYGIE,
LYBIE,
KÉPHÉNIE,
OPHIUSE.

La Lybie des Grecs comprenait toutes les régions que les Romains ont connues sous le nom d'Africa.

Suidas, critique savant et judicieux, ne craint pas d'affirmer que le mot Afrique désigna, jusqu'au V[e] siècle avant l'ère vulgaire, la Carthage bâtie par Didon. Quelque temps après, ce mot fut appliqué à la Zeugitane et à la Byzacène, ensuite aux vastes contrées situées entre les Mauritanies, d'une part, et les limites de l'Égypte,

(1) Le docteur Thomas Shaw, dans son *Voyage dans la régence d'Alger*, — ouvrage excellent, précis et fort recherché, — citant Bochart à propos de l'étymologie du mot *Afrique*, prétend qu'il vient du phénicien *ferique*, qui veut dire *épi*.

d'autre part; puis enfin, à tout ce que l'Europe connaissait de cette vaste portion du globe.

Ici nous remarquerons, — et c'est un point philologique peu connu, — que le premier emploi fait par les Romains du substantif *Africa*, date du vieux poète Ennius, contemporain de la deuxième guerre carthaginoise.

Si nous voulons découvrir quelques documents géographiques sur l'Africa, il faut que nous descendions jusqu'à Pline; ce docte écrivain peut seul nous éclairer et nous dire, d'une manière assez exacte, ce qu'étaient, avant l'âge chrétien, les pays que nous appelons aujourd'hui l'Algérie.

Les Mauritanies (1) étaient divisées en Tingitane et en Césarienne, puis venait la Numidie, et enfin la Zeugitane qui s'enfonçait jusqu'à l'entrée de la Cyrénaïque.

La Tingitane et la Césarienne portaient, depuis les temps les plus reculés, le nom de Mauritanie. Ces provinces formèrent deux royaumes distincts jusqu'à l'avénement de Caligula. Depuis ce prince, elles furent séparées et réduites à n'être plus que deux petits gouvernements, administrés par un magistrat envoyé de Rome.

Pline évalue la longueur de la Tingitane à cent soixante-dix mille pas. Elle était le pays le plus étendu des Maures. Ce géographe connaissait dans la Mauritanie-Tingitane huit cités florissantes. Aux environs de ces centres importants, il y avait un nombre assez considérable de bourgades et de petites villes qui comptaient une population imposante.

(1) M. Berbrugger établit le point de départ de l'ère mauritanienne à la mort de Ptolémée, arrivée en l'année 40 de J.-C.

La Mauritanie-Césarienne commençait au fleuve Malvana : c'est la Moulouïa (1). A quelque distance, un peu à l'est, était bâtie la ville de Siga, appelée aussi Civitas-Succitanorum par Pomponius Mela (2). Le philosophe grec Scylax, dans son *Périple de la Méditerranée*, la cite sous le nom de Sigum. Elle fut la résidence des rois numides et particulièrement de Syphax.

Ce pays a porté longtemps le nom de ses anciens rois; ainsi, par exemple, la plus reculée des deux Mauritanies a été appelée la Bogudiane, sans doute du roi Bocchus, l'allié des Romains.

Plus loin, en côtoyant, le voyageur trouvait le grand port Portus-Magnus (3), dénomination qui lui vient de l'étendue et de la sûreté de son mouillage; et enfin la rivière Malucha (4), qui servait de point limitrophe à la Mauritanie de Bocchus et aux Massésyliens. Quiza-Xenitana (5) était la ville préférée des gouverneurs opulents et corrompus de la fertile Espagne. Arsenaria (6), située à trois mille pas de la mer, jouissait de priviléges tout spéciaux, sans doute parce qu'elle était devenue le séjour de quelques grands propriétaires des campagnes

(1) Ce fleuve se jette dans la Méditerranée au sud-est de Melilla.

(2) *Tebecritum* de Léon l'Africain, aujourd'hui *Takembrit*, est encore couvert de ruines qui attestent que ce lieu fut autrefois le siége d'une grande ville.

(3) Mers-el-Kebir.

(4) La Macta.

(5) Oran.

(6) Arzew.

du Latium. Cartenna (1) se glorifiait d'avoir pour fondateur l'empereur Auguste. La fameuse Césarée (2), qui s'appelait auparavant Iol, et qui était la résidence de Juba, s'avançait sur la pointe du promontoire d'Apollon (3); l'empereur Claude lui avait octroyé le droit de colonie romaine (4).

La Mauritanie-Césarienne, dont nous avons à nous occuper d'une manière plus spéciale, s'étendait jusqu'au fleuve Ampsagas (5). Le fondé de pouvoirs des Césars y reçut le titre de président. Quant à la Tingitane, — l'empire de Maroc actuel, — elle fut séparée des provinces d'Afrique et réunie à la Bétique, pour former une des sept provinces romaines de l'Espagne.

Les deux Mauritanies ensemble avaient, au rapport de Pline, trois cent quatre-vingt-dix mille pas de longueur, sur quatre cent soixante-sept mille de largeur.

Après la Césarienne venait la Numidie, à jamais célèbre à cause des hauts faits de son roi Massinissa. Les Grecs lui avaient donné le nom de Metagonium, c'est-à-dire *territoire ajouté;* car, dans les temps anciens, cette contrée avait été réduite en province carthaginoise.

(1) Tenez.

(2) Cherchell. — (*Voir la note B à la fin du volume.*)

(3) Shaw, et quelques auteurs avec lui, placent le Promontorium Apollinis au cap Tenez.

(4) Macrin, qui assassina Caracalla et lui succéda à l'empire, était né à Césarée.

(5) L'Oued-el-Kebir; il se jette dans la Méditerranée au S.-O. du Promontorium-Tretum des anciens, aujourd'hui cap Bugaroni, dans la province de Constantine.

Les principales villes des Numides étaient Cullu (1), Russicada (2), et, à l'intérieur, Cyrtha-Colonia (3). Cette dernière arriva au plus haut degré de splendeur; elle devint la capitale de la Numidie et la résidence de ses rois.

Sous l'empereur Constantin, au commencement du IVe siècle, l'Afrique fut divisée en huit provinces :

1° La province présidiale de la Mauritanie-Césarienne; capitale, Julia-Cesarea, aujourd'hui Cherchell;

2° La province présidiale de la Mauritanie-Sitifienne; capitale, Sitifis-Colonia, aujourd'hui Sétif;

3° La province consulaire de la Numidie; capitale, Sitianorum-Colonia ou Cyrtha, aujourd'hui Constantine;

4° La province proconsulaire de Zeugitanie; capitale, Carthago, — la Carthage disparue;

5° La province consulaire de la Byzacène; capitale, Hadrumetum, aujourd'hui Herklah;

6° La province présidiale de la Subventana; capitale, Leptis-Magna ou Julia-Leptis, aujourd'hui Lebida;

7° La province proconsulaire de la Cyrénaïque; capitale, Cyrène, aujourd'hui Kurïn;

8° La province d'Égyptus, divisée en chefs-lieux de gouvernement sous le nom de Nomes (4); capitale, Alexandria, aujourd'hui Iskenderie ou Alexandrie.

(1) Collo.

(2) Philippeville.

(3) Constantine.

(4) Dividitur Ægyptus in præfecturas oppidorum quas *nomos* vocant. (Pline. v. IX). — *Voir la note A à la fin du volume.*

Vers l'an 442 de J.-C., Valentinien et Genseric-le-Vandale (boîteux), se partagèrent le littoral africain. L'empereur des Romains, au rapport de Cassiodore, reçut la Mauritanie-Césarienne, la Sitifienne et une portion de la Numidie ; le reste échut au tyran.

Après la mort de Valentinien, les Vandales se ruèrent sur l'Afrique et s'en rendirent maîtres. Mais Bélisaire arriva, et l'Afrique retourna sous la domination romaine.

Justinien érigea tout le pays en grande préfecture de l'empire romain. Ce fait est considérable dans l'histoire. Cette magistrature suprême fut conférée à un certain Archelaüs, grec d'origine, qui joua un rôle assez actif dans les événements politiques du VIe siècle. Le préfet divisa son gouvernement en sept provinces ; chacune d'elles eut ses juges et ses administrateurs particuliers. En conséquence :

La Tingitane redevint province d'Afrique ;

La Mauritanie-Sitifienne et la Mauritanie-Césarienne furent, sous le nom de Mauritanie proprement dite, définitivement réunies.

Les cinq autres furent :

La proconsulaire de Carthage ;

La Numidie ;

La Byzacène ;

La Subventana ;

Et enfin la Sardaigne qui, jusqu'à cette époque, avait été placée sous l'autorité des préfets du prétoire de Rome.

Ces dispositions se maintinrent en vigueur jusqu'en 645 (J.-C.), époque de la première invasion des Sarrazins.

II

Après avoir tracé, à travers plus de neuf siècles, le résumé topographique qui précède, occupons-nous des peuples qui ont habité la Mauritanie et la Numidie.

On penche à croire que les Lybiens et les Gétules sont les populations autocthones de l'Afrique septentrionale.

Procope nous les montre comme vivant d'une manière absolument sauvage; il prétend même, avec exagération sans doute, qu'elles se nourrissaient de chair crue.

Strabon affirme que ces peuples sont identiques aux nomades de l'Arabie.

Les Lybiens et les Gétules seraient, dit Procope, les descendants des Gergériens et des Jébuséens qui, chassés de la Palestine par Josué et ses Israëlites, vinrent peupler le sol qui devint la Mauritanie et la Numidie.

Léon l'Africain (1) nous apprend que, quelques siècles plus tard, Malek-Afriki, à la tête des Arabes-Sabéens, fit irruption dans ces contrées, alors presque désertes. Il dit positivement que cette grande émigration traversa l'Asie mineure et s'embarqua sur les côtes de la Grèce.

(1) Le savant maure cite même les noms de cinq de ces tribus, choisies parmi les plus considérables, savoir : Zanagra; — il en reste chez les Hadjoutes de la Mitidja; — Muçamoda-Zeneta; — le nom des Zenètes fut célèbre en Espagne; — Hahouara; — il y en a près de Médéah; — et enfin Gomera; — les Gomères campent à peu de distance de Melilla, préside espagnol, situé en face de Malaga.

(*Annales Algériennes*. E. PELLISSIER.)

Il ne faut point tenir compte des entreprises tentées par les Tyriens. Leurs efforts n'allèrent probablement jamais au-delà de la conquête de quelques villes du littoral. Conduits par Ithobaal sur les côtes d'Afrique, ils ne s'enfoncèrent pas dans les terres. C'est, du reste, l'opinion de Bochart à ce sujet (1).

La Gétulie proprement dite avait pour confins, au levant, le pays des Garamantes, — ou la régence de Tripoli; — celui des Nègres la bornait au midi, et, pour limites naturelles, elle avait, au nord et au couchant, la Méditerranée et l'Océan. Ces peuplades comprenaient les Dares, les Mélasso-Gétules, les Autolates et les Natembles. Elles furent refoulées vers le sud par les Perses, qui en firent la proie des hordes asiatiques.

L'an 332 avant J.-C., Alexandre-le-Grand arrache l'Afrique du nord à la domination des Perses et les en chasse. Pour la repeupler, il y dirige les populations sauvages de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Paphlagonie, de la Bythinie, de la Bactriane et de la Characène : de là, les Numides et les Maures.

Salluste, qui avait étudié d'une manière toute spéciale les livres puniques, affirme que les côtes de l'Afrique septentrionale ont été habitées par une colonie d'asiatiques venue par mer et composée de Perses et de Mèdes.

Chacun peut faire de pareilles opinions l'usage qui lui paraîtra le plus convenable; quant à nous, nous inclinons fort à leur donner crédit.

(1) On place, d'un commun accord, la fondation d'Utique, par les envahisseurs phéniciens, en l'an 1520 avant J.-C.

Les aborigènes de la Mauritanie et de la Numidie, connus sous le nom primitif de Berbères, paraissent dans l'histoire vers la fin du IVe siècle avant l'ère chrétienne.

Himilcon, célèbre amiral, ayant dirigé une expédition en Sicile, vit son armée en proie à la famine, puis ravagée par une affreuse peste. Réduit à la dernière extrémité, il embarqua les troupes qui lui restaient, à l'exception des auxiliaires Lybiens. Ces malheureux, abandonnés à la merci de leurs ennemis, furent impitoyablement massacrés par les Syracusains. A cette nouvelle, les tribus du littoral jurent de venger leurs frères; elles lèvent une armée de deux cent mille combattants et viennent mettre le siége devant Carthage (1) : ç'en était fait de la colonie tyrienne. Manquant de soldats, on eut recours à la ruse. A force de sommes habilement distribuées, les Carthaginois jetèrent la division parmi les Lybiens coalisés. L'orage se dissipa sans résultat fâcheux.

Cent années après, Agathocle, tyran de Sicile, assiégé dans Syracuse par les Carthaginois, conçut le hardi projet de porter la guerre en Afrique. Il s'avança jusqu'à Tunis, qui fut emportée d'assaut et dont le butin enrichit ses troupes. Les Lybiens, toujours disposés à la révolte, favorisèrent le parti des vainqueurs. Ils conclurent, avec les Siciliens, un traité d'alliance qui leur rendit leur antique liberté. Les Numides se constituèrent en états

(1) Carthage eut pour fondatrice Didon, sœur de Pygmalion, roi de Tyr (878 avant J.-C.). Cette princesse était petite-fille du roi de Tyr Ithobaal, que l'Ancien-Testament cite comme étant le père de la célèbre Jésabel, dont, par conséquent, Didon aurait été la nièce.

libres, connus, chez les auteurs anciens, sous les noms de Massyliens et de Massésyliens.

Au temps de la seconde guerre punique, Syphax régnait chez les Massésyliens. Il résidait à Siga, non loin de l'embouchure de la Tafna. Ce prince embrassa chaleureusement la cause des Romains et déclara la guerre à Massinissa, roi des Massésyliens. Vaincu dans un premier combat, contraint même d'abandonner sa capitale, Syphax se réfugia chez les tribus des montagnes de la Mauritanie; mais il sortit bientôt de sa retraite, leva une nombreuse armée, tailla en pièces ses ennemis et, à force d'habileté, il devint, au bout de quelques années, le plus puissant chef africain.

Guidé par les conseils de ses amis ou emporté peut-être par son inconstance naturelle, l'ardent Numide renonça définitivement à l'alliance de Rome pour passer dans le parti des Carthaginois. Battu par Scipion et par Massinissa qui, de son côté, s'était déclaré pour les Romains, il finit par tomber entre les mains de ses ennemis. La Numidie resta partagée entre Massinissa victorieux et Vermina, fils de l'infortuné Syphax.

En 119 avant l'ère vulgaire, mourut Micipsa, l'un des fils de Massinissa, qui, de son vivant, avait adopté et institué héritiers de son royaume Jugurtha, son neveu, avec ses fils Adherbal et Hiempsal. Bientôt Jugurtha, oublieux des bienfaits de son oncle, fit assassiner Hiempsal. Adherbal, ayant pris les armes pour venger le meurtre de son frère, fut vaincu. Il alla se renfermer dans Cyrtha, où, trahi par les siens, il trouva la mort peu de temps après.

Jugurtha demeura donc seul et paisible possesseur du pays.

Une conduite aussi audacieuse et la mort des enfants d'un ancien allié du peuple romain soulevèrent, de toutes parts, la plus énergique indignation. Le Sénat envoie alors Pison en Afrique, avec une armée composée de troupes solides et aguerries; mais Jugurtha corrompt, avec de l'or, le consul et ses lieutenants. Le commandement est donné à Métellus, homme de mœurs sévères. Ce vaillant général mène la guerre avec prudence et vigueur. Son perfide adversaire, désireux de gagner du temps, a recours aux négociations et aux paroles de paix; le général romain refuse de l'entendre et le harcèle par des marches rapides. Enfin l'armée romaine joint l'innombrable cavalerie numide au pied d'une colline de Cyrtha, en fait un grand carnage et oblige ce qui survit à chercher son salut dans la fuite.

L'année suivante, la direction de la guerre fut confiée au vainqueur des Cimbres et des Teutons. Marius, secondé par Sylla, questeur de l'armée, poursuivit les hostilités avec une nouvelle ardeur. Il emporta d'assaut plusieurs villes et une forteresse réputée inexpugnable, où se trouvaient les trésors des rois de Numidie. Privé de ses richesses, abandonné de tous ceux qui avaient partagé sa prospérité et sa puissance, trahi par Bocchus, son beau-père, Jugurtha fut arrêté, saisi, garotté et conduit à Marius.

Bocchus reçut pour prix de sa trahison tout le pays des Massésyliens. Son empire s'étendit du côté de l'Orient jusqu'à Bougie, nommée alors Saldæ.

Après la glorieuse victoire de Pharsale, César, qui dictait des lois à l'Europe et à l'Asie, résolut de porter ses armes en Afrique. Constamment favorisé de la fortune, il humilia les chefs qui osèrent lui opposer quelque résistance, ménagea les Maures et les Gétules, défit dans une bataille rangée le roi Juba, défenseur de la cause de Pompée, et subjugua la Numidie tout entière. Le conquérant romain divisa ses nouvelles possessions en trois parties :

Sittius fut élu roi de Cyrtha;

Bocchus reçut en partage la Mauritanie proprement dite ;

Salluste, l'auteur si connu des guerres de Jugurtha, administra, en qualité de préteur, le reste des provinces septentrionales de l'Afrique.

En l'an 20 de l'ère chrétienne, le gouvernement de la Numidie fut remis entre les mains de Juba II. Encore enfant, le jeune prince, fait prisonnier après la fameuse bataille de Thapse, avait orné le triomphe du vainqueur. César, qui l'affectionnait, l'éleva dans sa maison et lui donna les maîtres les plus distingués. Dans la suite, Auguste lui fit épouser Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et de la célèbre Cléopâtre d'Égypte, et créa en sa faveur un nouveau royaume composé des deux Mauritanies.

Juba fit jouir ses peuples d'une prospérité qu'ils n'avaient jamais connue. Il mourut l'an 23 (J.-C.) et fut considéré comme un demi-dieu. Il consacra ses loisirs à l'étude et acquit de vastes connaissances dans l'histoire et dans les sciences naturelles. Nous savons qu'il avait composé, en langue grecque, un grand nombre d'ouvrages

dont il ne nous est parvenu que quelques fragments. Il écrivit également sur les antiquités des Carthaginois, des Africains et des Arabes. Les talents du roi maure ayant excité l'admiration de la Grèce, Athènes lui avait érigé une statue.

Juba étant mort, Caligula réunit définitivement la Mauritanie à l'empire. Les indigènes ne se soumirent au joug des soldats romains qu'après une lutte longue et sanglante. Tacite raconte dans ses *Annales* les divers événements d'une guerre entreprise pour étouffer la terrible insurrection connue sous le nom de *Révolte de Tacfarinas* (1). Celui-ci naquit dans les hautes montagnes du Djurjura. Entraîné par un esprit fougueux et indépendant, l'audacieux aventurier appela aux armes toutes les populations numides. Sa voix fut entendue et il soutint avec courage, pendant plus de deux années, une lutte entremêlée de succès et de revers. La mort mit un terme à ses entreprises. (17 de J.-C.)

Après la levée de boucliers de Tacfarinas, nous n'omettrons pas de mentionner l'insurrection de Firmus, personnage considérable entre les chefs maures, qui venait de se faire proclamer empereur et de réduire Césarée en cendres. L'an 372 (J.-C.), Valentinien envoya contre lui le comte Théodore, général d'un grand mérite. Firmus lutta trois ans; mais, poursuivi par les troupes romaines et craignant d'être livré par Ighmacen, roi des Isafliens, il se donna la mort en 375 (J.-C.)

(1) Tacfarinas, qui paralysa pendant deux ans les efforts de toutes les armées romaines, était un numide, soldat auxiliaire et déserteur de ces aigles qu'il combattit avec la plus ardente énergie.

En 397-398, Gildon, quoique maure et païen, gouvernait l'Afrique pour Honorius depuis douze ans, lorsqu'il leva, à son tour, l'étendard de la révolte; poursuivi par Stilicon, il se donna la mort pour échapper au décret du Sénat qui le plaçait hors la loi.

Le v[e] siècle fut une époque bien autrement désastreuse. Appelés par le comte Boniface, gouverneur romain, quatre-vingt mille Vandales accourent; ils sont vêtus de la casaque de buffle, armés d'une large pique et d'une lourde épée; ils traînent après eux, sur de grossiers charriots, leurs familles et leurs richesses. Dans tous les pays qu'ils traversent, ils ne laissent après eux que la dévastation et la mort. Les Mauritanies voient tomber successivement leurs villes les plus florissantes; tous les établissements phéniciens, carthaginois, grecs et romains, fondés sur le littoral, sont livrés aux flammes; ils prennent d'assaut Carthage (439 de J.-C.) et fondent un royaume éphémère sur ses ruines fumantes !

« L'Afrique, dans ses terres fécondes, fut écorchée par « les Vandales comme elle l'est, dans ses sables stériles, « par le soleil (1). »

« Cette dévastation, dit Posidonius, témoin oculaire, « rendit très-amer à saint Augustin le dernier temps de « sa vie; il voyait les villes ruinées et, à la campagne, les « bâtiments abattus, les habitants tués ou mis en fuite; « les églises dénuées de prêtres, les vierges et les religieux « dispersés; les uns avaient succombé aux tourments,

(1) Buffon. *Histoire Naturelle*

« les autres péri par le glaive; les autres encore réduits en « captivité, ayant perdu l'intégrité du corps, de l'esprit « et de la foi, servaient des ennemis durs et brutaux..... « Ceux qui s'enfuyaient dans les bois, dans les cavernes « et les rochers ou dans les forteresses, étaient pris et « tués ou mouraient de faim. De ce grand nombre d'é- « glises d'Afrique à peine en restait-il trois, Carthage, « Hippone et Cyrthe, qui ne fussent pas ruinées et dont « les villes subsistassent (1). »

« Les Vandales, dit Victor de Vite, dans son admirable « ouvrage des *Persécutions d'Afrique*, arrachèrent les « vignes, les arbres à fruits et particulièrement les oli- « viers, pour que l'habitant retiré dans les montagnes « ne pût trouver de nourriture. Ils rasèrent les édifices « publics échappés aux flammes. Dans quelques cités il « ne resta pas un seul homme vivant. Inventeurs d'un « nouveau moyen de prendre les villes fortifiées, ils égor- « geaient les prisonniers autour des remparts; l'infection « de ces voiries, sous un soleil brûlant, se répandait dans « l'air, et les barbares laissaient au vent le soin de por- « ter la mort dans des murs qu'ils n'avaient pu fran- « chir (2). »

Malgré tant de cruauté et de barbarie, les Vandales trouvèrent parmi les indigènes d'utiles auxiliaires; car ceux-ci, écrasés d'impôts, ayant refusé d'obéir aux officiers de César, levèrent l'étendard de la révolte et saluèrent Genséric comme un libérateur.

(1) Traduct. de Fleury. *Histoire Ecclés.*

(2) « Sed nec arbustis fructiferis parcebant ne forte quos antra mon-

Le comte Boniface, revenu de ses premiers ressentiments, se repentit des propositions qu'il avait faites aux Barbares. Comprenant bien qu'il ne pourrait les chasser que par le fer, il résolut d'aller les combattre en personne. La bataille s'engagea dans les plaines qu'arrose le fleuve Ampsagas. Genséric fond sur les Romains avec un irrésistible élan, les détruit et force le comte Boniface à se réfugier dans Hippo-Regius (1), où il le tient assiégé pendant quatorze mois. Réduite à la dernière extrémité, la ville envoie des parlementaires. Il est alors stipulé plusieurs clauses humiliantes pour Rome, entre autres que les Vandales possèderont tout le territoire depuis la mer Atlantique jusqu'à l'Ubus (2) et la chaîne des montagnes du Papua (3).

Le vaillant Ricimer, qui marcha ensuite contre eux, parvint à rompre la chaîne de leurs succès; en différentes batailles il battit et refoula ces farouches brigands, devenus la terreur du monde; mais comme il commit la faute de ne pas poursuivre sa marche victorieuse, le tor-

« tium occultaverant, posteorum transitum illis pabulis nutrirentur; ab « eorum contagione nullus remansit locus immunis.

« Ubi vero munitiones aliquæ videbantur, quas hostilitas barbarici furoris oppugnare nequiret, congregatis in circuitu castrorum innumerabilis turbis; gladiis feralibus cruciabant, ut putrefactis cadaveribus, « quos adire non poterant arcente murorum defensione, corporum liquescentium enecarent fœtore. » (Victor. *Vitensis Episc.*, lib. I, *De Persecutione africana*, p. 2 et 3. Divione, 1664.)

(1) Bône.

(2) La Seybouse.

(3) La chaîne de l'Edough.

rent des Barbares recommença son irruption avec plus de force dévastatrice que jamais.

Majorien, Anthémius, Léon II et Zénon essayèrent de reconquérir le pays que possédaient leurs ancêtres; le succès ne couronna pas leurs efforts. Enfin un traité définitif, signé à Byzance, en 476, par ce dernier empereur, sanctionna légalement l'établissement des Vandales en Afrique.

En 477, Genséric descendit dans la tombe; il avait régné trente-huit ans.

Après la mort de leur chef, les Vandales se laissèrent gagner par les mœurs relâchées et corrompues qu'ils avaient trouvées dans les villes romaines. Le luxe affaiblit leur courage, la débauche énerva leur sauvage énergie; leur intelligence ne s'exerça plus que dans les vaines argumentations d'une théologie subtile et tout arienne. Un peu plus tard, ils ne prirent même plus la peine de discuter avec les catholiques et ne leur laissèrent absolument que le choix entre l'apostasie ou la mort. Quant aux Berbères, frémissants et peu satisfaits de courber le front sous le joug de quelques rois cruels et amollis, tels que Hunéric, Gunthamundus, Trisamundus, Hildéricus et Gélimarus (1), ils se proclamèrent encore une fois indépendants et tournèrent toute leur activité contre les Vandales qu'ils ne tardèrent pas à exterminer.

Cette domination des successeurs de Genséric ne cessa que par la chute du dernier d'entre eux, Gélimarus ou

(1) Nous possédons une monnaie de ce roi vandale; son nom y est écrit GEILAMIR.

Gélimer. L'empereur Justinien envoya contre lui le plus célèbre général de son temps : Bélisaire passa dans la Byzacène avec une puissante armée de terre et une flotte de cinq cents voiles montée par plus de dix-huit mille matelots. Carthage capitula (534 de J.-C.), Julia Cœsarea se rendit, et son exemple fut suivi par toutes les villes maritimes jusqu'à Ceuta, c'est-à-dire jusqu'à l'Océan. L'infortuné Gélimer, attaché au char de triomphe de son vainqueur, fut emmené à Constantinople avec sa femme et ses enfants. Touché de son infortune et de la grandeur d'âme qu'il conserva dans un aussi cruel revers, Justinien lui offrit la dignité de patrice ; mais il la refusa pour se retirer dans un château de la Thrace, où il mourut de vieillesse.

Quant aux tribus berbères, elles continuèrent à se gouverner d'après leurs propres lois, sous l'autorité des chefs indigènes. Ennemies des étrangers, jalouses de leurs droits, elles attaquèrent, à différentes reprises, les postes byzantins et en détruisirent un grand nombre. Salomon, successeur de Bélisaire, voulut les châtier. Il s'empara d'abord de quelques retranchements situés au milieu des montagnes. Maître des points culminants, il marcha contre les révoltés et leur présenta la bataille, — une bataille décisive, — qui fut acceptée ; mais la victoire abandonna, cette fois, les aigles romaines. Le général vit ses troupes taillées en pièces et lui-même trouva la mort au premier rang (1).

Son successeur fut le général byzantin Jean Troglita, qui arrivait de la Perse, où il avait conduit la guerre en

(1) A Théveste. (543 de J.-C.)

soldat consommé. Sous son gouvernement, quelques insurrections partielles furent étouffées. La paix fut enfin rendue à cette malheureuse terre d'Afrique, regorgeant de sang versé.

Jusqu'à l'arrivée des Arabes, l'histoire n'a plus à enregistrer que les insurrections numides des années 568, 569 et 570. Celles de 577 et 597 paraissent être les dernières et ont terminé l'occupation byzantine par la destruction de cette puissance énervée et déchue.

Un siècle après ces événements, de nouvelles hordes vinrent porter le dernier coup à cette malheureuse nation. Elles implantèrent sur ce sol, tant de fois ravagé, des croyances et des institutions encore inconnues. Voici venir l'invasion arabe.

III

La véritable occupation de la Mauritanie par les conquérants de l'Yémen remonte à l'invasion de Sidi-Okbah-ben-Ouwamir, connu chez plusieurs légendaires sous le nom de Ben-Nafé. Parti de la Mecque avec une armée de quatre-vingt mille hommes, il rencontra, en l'an 23 de l'hégire (645 de J.-C.), les légions romaines, commandées par Nonius-Sufénas Grégorius, patrice, gouverneur de l'Afrique, les vainquit et continua sa marche victorieuse jusqu'à Traducta Julia (1). Okbah, maître de tout le

(1) Tanger.

pays, consentit cependant à traiter avec l'empereur Constans II (1), qui abandonna l'intérieur aux Arabes et ne se réserva que les villes de la côte.

Le vainqueur engagea les Berbères à embrasser la religion du Prophète. Sa voix fut entendue. Epuisées par des révolutions politiques et religieuses, fatiguées de luttes incessantes, les populations du Mogrob (2) fraternisèrent avec les Arabes. D'ailleurs, n'y avait-il pas entre ces peuples si éloignés grande affinité d'origine et ressemblance frappante dans les mœurs? — Les races antiques portaient, dans leurs allures, un cachet indélébile de principe; — en se rencontrant elles devaient se reconnaître.

Okbah favorisa de tout son pouvoir la fusion entre l'élément étranger et les habitants du pays. Ses lieutenants, mettant de côté, pour un moment et dans un but politique, les rigoureuses prescriptions du Coran, épousèrent les filles des chefs soumis. Abd-Allah-ben-Djafer et Rafa-ben-Harret eurent : le premier, Zamina, fille du gouverneur du pays de Zab, et le second se maria avec la fille du grand chef de Souk-el-Mitou.

Après la mort d'Okbah, arrivée vers 669 (de J.-C.), sous le règne de Constantin Pogonat, les Berbères se

(1) Tous les auteurs s'accordent à représenter le conquérant arabe comme étant entré en négociations avec l'empereur Constantin. Il y a là une lourde faute de chronologie; il est utile de faire remarquer que Constans II (Flavius-Héraclius) était surnommé effectivement Constantinus. Ses monnaies l'attestent très-clairement puisqu'elles portent : D(ominus) N(oster) CONSTANTINVS P(erpetuus) F(elix) AVG(ustus).

(2) Occident.

choisirent un chef né et élevé au milieu d'eux. Il eut d'abord quelques succès; mais ce Koucila, — ainsi le nomment les auteurs grecs, — finit par tomber entre les mains des croyants. Une femme indigène lui succéda. Issue d'une famille de noble tente, douée d'une habileté singulière et d'une infatigable activité, la nouvelle Zénobie soumit la plus grande partie des peuplades kabyles, dernier débris de toutes les races qui s'étaient succédées et qui avaient disparu de ces régions dévastées. L'intrépide Cahina marcha contre Hassan–ben–Naman, qui s'avançait du fond de l'Arabie à la tête d'une armée innombrable. La victoire se déclara en faveur de la princesse. Les Arabes, effrayés, reculèrent jusqu'aux sables de Barca. Quelque temps après, Cahina perdit à son tour une grande bataille et tomba entre les mains des Musulmans qui la firent mourir.

Hassan-ben-Naman, riche des dépouilles de l'Afrique, retourna dans les plaines de l'Orient.

Il fut remplacé par Moussa-ben-Nacer, qui acheva les conquêtes commencées par son prédécesseur. Il soumit toute l'Afrique occidentale, à l'exception cependant de quelques villes de la côte, telles que Ceuta, Tanger, Arzille et plusieurs autres moins considérables que les rois goths conservèrent. En récompense d'aussi éclatants succès, le calife Abd-el-Melick-ben-Merouan, chef de la dynastie des Moulouk-Merouaniins, conféra à Moussa-ben-Nacer le titre d'Émir-el-Mogrob, c'est-à-dire *prince du Couchant*. Dès lors l'Afrique occidentale fut entièrement séparée du gouvernement de l'Egypte dont elle relevait jusque-là.

A l'arrivée de Moussa-ben-Nacer, le Mogrob était encore en proie aux horreurs de la guerre. Les Berbères cherchaient déjà à secouer le joug qu'il leur avait fallu subir. Moussa comprit qu'il serait d'une bonne politique de déplacer ces populations remuantes. L'occasion vint se présenter au moment où il craignait de ne pouvoir la rencontrer. Ruderic, comte de Cordoue, était monté violemment sur le trône d'Espagne, vacant par la mort du roi goth Witices ou Witiza (1), et au détriment des fils de Witiza. Ceux-ci vinrent implorer le secours du comte Julien, gouverneur de Ceuta. Après s'être concertés, il fut convenu que l'on aurait recours aux Arabes. Le comte demanda des renforts à l'émir du Mogrob, lui garantissant tous les moyens nécessaires pour passer en Espagne, afin de l'aider à renverser l'usurpateur et lui promettant, en revanche, la reddition de toutes les villes que possédaient les Goths en Afrique. Le calife Walid, à qui Moussa dut en référer, accorda son autorisation, et une descente sur les côtes d'Espagne fut résolue.

Cet aliment ainsi jeté à l'avidité des Berbères, il les lança par masses compactes sur le détroit de Gibraltar. Ils pénétrèrent donc en Espagne sous la conduite du gouverneur arabe de Tanger, Tarik-ben-Zeyad. (711 J.-C.)

Vers l'an 807, les Edrissites gouvernèrent le pays qui s'étend depuis Tlemcen jusqu'à la mer. Edris, fils d'Abd-Allah, descendant d'Ali, gendre du Prophète, fut le fondateur de cette dynastie. Il se fit un parti chez les Berbères

(1) Les monnaies d'argent de ce roi goth offrent en légende : D(ominus) N(oster) VVITTICES RIX. — Quelques-unes de ces pièces portent la tête de Justinien.

qui le choisirent pour roi. Le calife Aaroun-el-Raschid, ou le Justicier, qui le haïssait, le fit empoisonner par un médecin juif. Les successeurs d'Edris régnèrent cependant plus d'un siècle sur les contrées qui composaient les deux Mauritanies. Ils semblèrent abdiquer tout rôle important à l'extérieur. Nous les voyons apparaître au dehors de l'Afrique comme auxiliaires des califes d'Espagne qui ne tardèrent pas à leur commander comme à des vassaux. Satisfaits de conserver la paix dans leurs états et de tourner contre les infidèles l'activité des populations africaines, les Edrissites se bornèrent à envoyer à diverses reprises des secours aux califes de Cordoue, qui entreprenaient des croisades contre la chrétienté.

L'animosité des Berbères contre les conquérants abassides, qui venaient de succéder aux Ommiades, se réveilla pendant le xe siècle. Un marabout qui jouissait de la plus haute influence prêcha, au nom de Mahomet, la guerre contre les Edrissites. Toutes les tribus se soulevèrent. Les princes arabes, prêts à succomber, implorèrent le secours des musulmans d'Espagne. Ceux-ci s'emparèrent de Fez, de Tlemcen, d'Oran et de Tiaret. Peu de temps après, le dernier des Edrissites s'exila volontairement d'un pays où ses ancêtres avaient été souverains. Il se réfugia en Espagne.

Le royaume de Tlemcen, dont Ned-Roma, Mazagran, Arzew, Oran, Kalaa, Souk-el-Mitou, Mazouna, Tenez et Milianah faisaient partie, fut alors réuni au califat de Cordoue.

En 1086, le célèbre Youssef-ben-Taschfin, prince de la famille des Almoravides, conquit tout le pays depuis

l'Atlas et les limites du désert jusqu'à la Méditerranée et l'Océan. Parvenu au faîte des honneurs et de la gloire, il se fit proclamer défenseur de la religion et prince des vrais croyants : — El-Emir-el-Mselemin-el-Nacer-ed-Din ; — qualifications réservées jusqu'alors aux soudans d'Egypte. Sous ses successeurs, l'influence des Almoravides alla toujours en déclinant, et le dernier prince de cette brillante dynastie, poursuivi par quelques cavaliers de la garnison d'Oran, périt misérablement entre cette ville et Mers-el-Kebir.

Le prince le plus connu de la famille des Almohades est Abd-el-Moumein ; ce guerrier parcourut tout le Mogrob en conquérant. Il se rendit maître de Tlemcen, d'Oran, de Bône et de Tunis, et se montra partout aussi bon politique que général habile.

Sa mort arriva en 1165.

Sous Saïd, le dernier de ses successeurs, le royaume des Almohades fut divisé en trois gouvernements indépendants. Les Beni-Zian, qui jouissaient depuis longtemps d'une grande influence parmi les tribus, montèrent sur le trône de Tlemcen et commandèrent à toute la province d'Oran. Les nouveaux souverains, attaqués presque continuellement par les sultans de Fez et de Maroc, eurent à soutenir de rudes épreuves. Ils opposèrent aux revers une indomptable énergie. Contraints plusieurs fois de chercher un asile, soit à Oran, soit à Arzew, ils finirent toujours par se ressaisir de leur capitale.

Au XV[e] siècle, le royaume de Tlemcen atteignit un remarquable degré de prospérité. Oublieux de la guerre et tout occupés du commerce, ses habitants envoyaient

aux contrées transméditerranéennes une grande variété de produits. Les échanges entre les chrétiens et les indigènes s'opéraient sur la place d'Oran.

Dans les âges subséquents, l'Algérie occidentale devint le théâtre des exploits guerriers des Portugais, de Charles-Quint, des galères de Malte et des légions espagnoles conduites par l'intrépide et vénérable cardinal Ximénès.

Maintenant la France est là !!!

ORAN.

(QUIZA XENITANA PEREGRINORUM OPPIDUM.)

(PLINE.)

PREMIÈRE PARTIE.

ORAN.

I

Position hydrographique et géographique de la ville. — Oran est la Kouïza de Ptolémée. — Priscus et Tibérianus, évêques. — Fragment d'une lettre de l'évêque d'Hippone au pape Célestin.

La ville d'Oran est assise sur la côte septentrionale de l'Afrique, à l'entrée du détroit de Gibraltar, au fond d'un golfe que les caps Abuja, à l'est, et Falcon, à l'ouest, déterminent d'une manière bien accusée. Ce golfe a vingt-huit kilomètres cinquante mètres d'ouverture et onze kilomètres de profondeur : c'est en ce point hydrographique que l'on trouve Oran.

Géographiquement, elle est située par 35° 42' 40" de latitude nord, et par 2° 59' 39" de longitude ouest du

méridien de Paris. M. Bérard (1) a relevé cette position pour le fort de Santa-Cruz qui domine la ville.

Si nous ne pouvons dire ce que fut Oran du temps des dominations carthaginoise et romaine, puisque tous les anciens édifices ont disparu sous les gigantesques constructions dont le génie espagnol a couvert sa glorieuse conquête, nous avons toutefois retrouvé des vestiges historiques dignes de notre attention et de nos études, et nous allons les examiner.

Ptolémée connaissait au bord de la mer, entre le mouillage appelé Portus-Magnus (Mers-el-Kebir) et celui d'Arzew, qu'il nomme Théon-Limen (le Port-des-Dieux), — chez les Latins Portus-Deorum, — une ville du nom de Kouïza. La situation topographique tracée par le célèbre géographe d'Alexandrie s'applique très-bien à Oran. En effet, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de la supposer ailleurs qu'au fond de ce vaste golfe, sur un sol fécond en sources abondantes et salubres. C'est donc bien là que les Romains établirent ce municipe qui devint l'un des plus florissants de la Mauritanie-Césarienne.

On a paru jeter quelque doute sur l'existence d'une colonie romaine au point que nous précisons; on a invoqué, d'une façon peu victorieuse du reste, l'absence presque complète de médailles, d'inscriptions lapidaires, de monuments appartenant à ces temps reculés; ces oppositions nous paraissent spécieuses, mais elles ne tranchent

(1) M. A. Bérard, capitaine de corvette, qui a donné une description nautique des côtes de l'Algérie.

pas la difficulté d'une manière contradictoire à notre opinion. Nous persistons à placer, — malgré la valeur, du reste très-problématique, de l'objection, — la Kouïza de Ptolémée à Oran, parce que l'on ne peut raisonnablement trouver ailleurs l'emplacement d'une ville, sur le bord de la mer, entre le cap de l'Aiguille et Mers-el-Kebir.

Il s'est produit, dans ces derniers temps, un système de déplacement géographique qui a le mérite d'être un chef-d'œuvre d'invention. On a prétendu (nous ne désignons personne) qu'il fallait, pour déterminer le territoire sur lequel fut Kouïza, renverser les deux points extrêmes qui servent de base aux indications de Ptolémée et, par conséquent, renvoyer le Grand-Port à Arzew et le Port-des-Dieux à Mers-el-Kebir. Après un pareil bouleversement que veut-on conclure? La position de Kouïza ne saurait être changée. Il est impossible de supposer l'existence d'une ville importante au pied de la montagne des Lions (1); il n'y a là ni espace suffisant ni terres cultivables; le plus obscur village étoufferait au milieu de ces rochers abruptes, de ces falaises découpées à pic dont le pied plonge dans la mer.

La Kouïza de Ptolémée est sans contredit Oran.

Quelques auteurs ont cru y voir Madaure, patrie d'Apulée, jurisconsulte, philosophe et poète. Il ne faut pas s'arrêter à cette supposition, quelque flatteuse qu'elle soit pour Oran; elle est parfaitement inadmissible, car Madaure, où saint Augustin fit ses études, s'appelle maintenant, chez les Arabes, M'daurouch; c'est au sud-est de

(1) Djebel Karr.

Guelma, — l'ancienne Calama, — dans la province consulaire de Numidie.

On prétend encore qu'Oran est bâtie sur les ruines d'une colonie carthaginoise fondée par Hannon ; le grand nombre de monnaies puniques en étain recueillies sur son territoire est de nature à donner quelque vraisemblance à cette hypothèse, et l'on sait du reste que les Romains, lors de leur établissement en Afrique, n'édifièrent pas leurs villes sur des terres incultes, sauvages et inhabitées ; ils mirent à profit l'expérience des peuplades vaincues, et sur les ruines fumantes des centres carthaginois ils jetèrent les fondements de leurs présides, de leurs comptoirs et de leurs municipes. Enfin ceux qui, remontant plus haut encore dans les âges, accordent à Oran une origine tyrienne (1), émettent une idée qui nous sourit ; malheureusement elle n'est soutenue par aucune preuve archéologique bien précise (2).

Pour nous, — nous l'avons dit, — nous plaçons la Kouïza de Ptolémée à Oran.

C'est aussi la Quiza Xenitana Peregrinorum Oppidum de Pline l'Ancien ;

(1) Bochart n'est point d'avis que les Tyriens, conduits par leur roi Ithobaal sur les côtes d'Afrique, se soient jamais enfoncés dans les terres.

(2) Le poète Festus-Avienus mentionne la première expédition partie de Carthage et commandée par Himilcon, 500 ans avant J.-C. Son objet était l'acquisition de l'étain dans les îles Cestrymnides, voisines d'Albion et des côtes de l'Hibernie. Hannon commanda, vers la même époque, la deuxième expédition. Il déposa dans le temple de Kronos, à Carthage, la relation de ce voyage ; elle nous est parvenue sous le titre de *Périple d'Hannon*.

La Quiza Municipium inscrite dans l'itinéraire d'Antonin, — section de Melilla à Césarée;

La Quida de l'évêque Honoratus;

Enfin la Quida Colonia de Possidius.

Quiza était un des cent vingt-neuf siéges épiscopaux de la Mauritanie–Césarienne. L'histoire nous a conservé le nom de deux de ses évêques : Priscus et Tibérianus.

Le premier assista, de concert avec les autres prélats catholiques, au concile de Carthage, en 411. Priscus y présenta lui-même la défense de sa foi et vengea l'Eglise des ardentes attaques des Donatistes.

L'évêque d'Hippone, — dans une lettre au pape Célestin, la 209e de celles qui nous sont parvenues, — parle de l'évêque de Quiza Xenitana en ces termes : « Que « Priscus, évêque de la province césarienne, crie donc « tant qu'il voudra : ou j'ai dû pouvoir parvenir à la pri« mauté aussi bien que les autres, ou bien je n'ai pas dû « demeurer honoré du titre épiscopal de mon église. »

Il s'agissait, comme on le voit, d'une mesure délicate ressortissant de la discipline ecclésiastique.

Pour l'éclaircissement de ceci, il est utile de faire connaître que tous les évêchés de l'Afrique occidentale n'avaient, durant les trois premiers siècles, d'autre métropole que Carthage; mais le pays ayant été divisé par les empereurs, dans le IVe siècle, en six provinces, et les évêchés s'y étant multipliés, on reçut aussi cette division dans l'Église, et on donna à chacune des provinces un métropolitain qui était le plus ancien ou le doyen des évêques; ils le nommaient primat, et Carthage était primatiale au-dessus de toutes les autres. Mais on reconnut

bientôt les inconvénients de ces primaties ou métropoles ambulatoires, qui obligeaient l'évêque nommé à se transporter tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, lorsque sa présence était devenue nécessaire. C'est ce qui fit admettre dans la suite les évêques des métropoles civiles en participation de la dignité primatiale, sans préjudice des droits de l'évêque ancien; et ce sont ces métropoles que l'on mit à la tête des provinces et sous lesquelles on rangea les évêchés qu'on y voit en si grand nombre; en grand nombre en effet, car l'on ne comptait pas moins de huit cents siéges épiscopaux dans l'Afrique tout entière. Nous avons dit que la Mauritanie-Césarienne en possédait cent vingt-neuf, la Numidie cent soixante-quatorze et la Mauritanie de Sétif, plus divisée et moins soumise, quarante-sept seulement.

Les évêchés d'Afrique disparurent successivement pendant les ve et vi^e^ siècles; il en restait très-peu au viie siècle. On voit encore cependant un métropolitain de Carthage et quelques prélats de sa juridiction mentionnés dans les lettres du pape Léon IX, vers le milieu du xie siècle; c'étaient les restes du christianisme expirant.

Au ve siècle, Quiza avait pour évêque Tibérianus. Appelé à Carthage, de même que ses confrères d'Afrique, il protesta ouvertement contre les doctrines de Cyrilas, arien vendu au roi Hunéric. En punition de sa fermeté et de son orthodoxie, le roi vandale prononça son bannissement. Le nom du chef du diocèse de Quiza étant inscrit le second sur la liste des pontifes de la Mauritanie-Césarienne, on suppose qu'il refusa de prêter serment de fidélité à Hildéric, fils d'Hunéric et héritier de la couronne;

l'énergique défenseur de la foi fut déporté dans l'île de Corse.

Des recherches faites dans les divers ouvrages qui traitent de l'Afrique chrétienne, entre autres dans l'*Histoire de la persécution des Vandales*, par Victor de Vite, et dans l'*Africa christiana*, de Morcelli, ne nous ont procuré aucun document digne d'intérêt qui se rattache à l'église de Quiza Xenitana; elles nous laissent impuissant à offrir plus de détails sur les premiers temps de cette histoire.

A la suite de la remarquable irruption des Arabes en Afrique (645 de J.-C., 23 de l'hég.), la cité brillante et prospère s'éteignit et disparut. Le mouvement et la vie s'en étaient déjà retirés lors du sinistre passage des Vandales; — la ruine et l'oubli planèrent alors sur cette riche et populeuse ville, qui partagea le sort lamentable des autres établissements romains.

II

Reconstruction de Quiza. — Prise d'Oran par les Fatimites commandés par Mohammed-ben-Abi-Aoûn et Mohammed-ben-Abdoûn. — Oran est mise sous le commandement de Doouas-ben-Soulat-el-Lehîci. — Prise d'Oran par Mohammed-Ibn-Tinamer. — Oran, attaquée par Abd-el-Moumein, passe sous la domination des Almohades.

—

A la fin du IXe siècle, des marchands arabes de la côte d'Andalousie construisirent quelques habitations sur les ruines de Quiza Xenitana, afin d'y créer un entrepôt pour leur commerce avec Tlemcen et les populations no-

mades du Sahara. Cet établissement prospéra rapidement jusqu'en 909-910 (de J.-C.). A cette époque, la puissânte tribu bernès des Azdadja ou Ouzdadja occupait tout le pays qui environne Oran. Les Oméïades espagnols s'entendirent avec les Azdadja pour s'emparer d'un point aussi important, et cette même année, les Beni-Mesguen, branche de cette tribu puissante, s'étant réunis aux troupes fatimites commandées par les chefs Mohammed-ben-Abi-Aoûn et Mohammed-ben-Abdoûn, vinrent assiéger Oran, qu'ils prirent d'assaut et qu'ils incendièrent, après en avoir massacré tous les habitants. Le pillage de cette ville indemnisa les Beni-Mesguen du concours qu'ils venaient de prêter au sultan oméïade; celui-ci nomma Doouas-ben-Soulat-el-Lehîci, de la tribu arabe yéminite des Ketama, gouverneur d'Oran, et fit reconstruire la ville qui, nous apprend Khaldoun, devint plus belle que jamais.

En effet, son accroissement prit soudain un rapide essor. De riches demeures s'élevèrent bientôt sur le bord de la mer; de vastes bazars étalèrent leurs marchandises sur les quais et sur les places; des mosquées lancèrent dans les airs leurs minarets élégants; on construisit un château-fort sur la plus haute colline; enfin des murs d'enceinte couronnés de tours défièrent les incursions ennemies, et les tribus de la plaine ne tardèrent pas à se ranger sous la domination des Maures oranais : Pise et Gênes allaient trouver leur rivale sur la côte d'Afrique.

Appelée, sous la domination des califes, Bou-Chûran, Ouarahân, Oued-el-Haran, Wehran, par abréviation

Ouarân (1), puis enfin Oran, cette ville fut constamment, par sa situation géographique et maritime, un point de première importance sur la côte d'Afrique. Tributaire, au xe siècle, des rois de Tlemcen, qui y avaient établi un système douanier sur de larges bases, elle était devenue l'entrepôt général de tout le commerce de l'intérieur. Un peu plus tard, Youssef-ben-Abou-Yacoub, troisième calife almohade, fait d'Oran la capitale d'un petit royaume qui, placé, par sa position même, en dehors des luttes intestines dont cette partie du Mogrob fut pendant si longtemps le théâtre, prospéra d'une façon très-remarquable. Cette cité, l'une des plus commerçantes dans l'ouest de la Méditerranée, n'était pas alors ce nid de pirates posté à l'entrée du détroit de Gibraltar et menaçant sans cesse les côtes d'Espagne, de France et d'Italie, mais une ville puissante, bien peuplée, solidement défendue et dont les habitants passaient pour posséder d'immenses richesses, fruit de transactions commerciales aussi actives qu'étendues (2). « Oran, disait-on, est le paradis du malheureux; « elle est supérieure à toutes les villes par son commerce; « celui qui vient pauvre dans ses murs en sort riche. »

« Le torrent commercial de l'ouest, dit M. le général « du génie Tripier (3), qui se portait d'abord en grande

(1) De *Ouachar*, endroit de difficile accès.

(2) Un traité, conclu à Venise en 1251, autorise les marchands de cette nation à exporter du plomb de tous les points du royaume de Tunis. J.-J. Marcel dit qu'ils en tiraient depuis longtemps des quantités énormes d'Oran et de quelques ports du Maroc. On pourrait donc, et peut-être sans beaucoup de peine, retrouver ces gisements qui ne sont sans doute pas épuisés.

(3) Mémoire inédit sur Oran.

« partie sur Ceuta, lorsque l'Islamisme était tout puissant « en Espagne, commença à prendre la direction d'Oran « sous les deux grandes dynasties berbères des Almora-« vides et des Almohades. La dérivation, qui fut lente « dès l'origine, était presque complète à la fin du XII[e] siè-« cle. Les illustres chefs Youssef-ben-Taschfin et Abd-« el-Moumein surent encore maintenir la supériorité de « leurs armes dans la péninsule; mais, après eux, elle « alla toujours en déclinant. La bataille de Tolosa, per-« due en 1212 (1) par les Arabes, leur porta un coup « dont ils ne purent jamais se relever. D'un autre côté, « au commencement du XI[e] siècle, la Méditerranée re-« prenait de l'activité; l'Italie redevenait le centre des « affaires du monde; les arts, l'industrie, le commerce y « renaissaient à la vie. Le massif de l'Atlas ne reste pas « en arrière de ce progrès : ses ports s'ouvrent à tous « les peuples chrétiens au-delà de la mer; ils deviennent « des lieux d'échange où toutes les croyances peuvent dé-« battre leurs intérêts sous la protection éclairée et équi-« table des princes indigènes. L'intérieur du pays est « parcouru en tous sens, avec quelque sécurité, par les « Italiens, les Provençaux et même les Catalans, qui « finissent par avoir des entrepôts, des maisons particu-« lières et religieuses. »

(1) Les Espagnols appellent cette bataille : las navas de Tolosa (les plaines de Tolosa), et les Arabes : Alaçâb. Elle se donna sur un large plateau qui est le point culminant de la Sierra-Morena, entre l'hôtellerie ou venta de Miranda et le village d'Albizo, près Jaën, le 15 safer 609 (hég.). Alphonse VIII commandait le centre de l'armée chrétienne, le roi de Navarre l'aîle droite et le roi d'Aragon la gauche. (Voyez DE MARLÈS.)

En 954 (de J.-C.), un marabout ambitieux nommé Obeïd-Allah-Abou-Mohammed prêcha la guerre sainte dans l'ouest. Il se disait envoyé de Dieu pour affranchir les tribus africaines de la tyrannie des Edrissites. Son appel fut entendu, et bientôt, à la tête de toutes les populations du Mogrob fanatisées à sa voix, il ravagea toutes ces contrées, vint mettre le siége devant Fez, qu'il emporta d'assaut ainsi que Ceuta, Tanger, et se présenta sous les murs d'Oran; mais cette ville résista. Les Edrissites, qui s'y maintenaient vaillamment, eurent recours alors au calife de Cordoue, Abd-er-Rhaman III, qui fit réunir à Oran une armée nombreuse, dont il confia le commandement à Ahmed, chef illustre, son ami et son conseiller.

C'est aussi à Oran que cette armée, revenue victorieuse, s'embarqua pour retourner en Andalousie.

Au rapport d'Ibn-Khaldoun (1), Oran fut encore enlevée d'assaut en 1082-1083 (J.-C) par les troupes almoravides, sous les ordres de Mohammed-Ibn-Tinamer, le Messoufien.

Vers l'année 1137 (J.-C.), Oran et son territoire furent le théâtre de luttes sanglantes entre Taschfin, fils d'Ali, roi de Grenade, et le célèbre Abd-el-Moumein-el-Koumi, le représentant le plus illustre des races berbères qui régnèrent sur l'Afrique. Vénéré comme un prophète parmi les Almohades et élevé à la dignité de prince de Tinmâl, Abd-el-Moumein avait soumis à ses lois toutes les tribus guerrières disséminées dans les montagnes, depuis le Darah jusqu'à Salé et le pays de Fez. Le roi de

(1) Trad. baron de Slane.

Grenade, Ali, effrayé des progrès de la révolte, envoya contre ce redoutable ennemi son fils Taschfin, qui s'était couvert de gloire dans les guerres d'Andalousie; mais le succès ne servit point ses armes : battu sans relâche par Abd-el-Moumein, le jeune prince ne conserva bientôt, des vastes contrées qui formaient le patrimoine de ses ancêtres, que quelques provinces voisines du Maroc. Dans ces circonstances critiques, Taschfin, désespéré, fit un appel au dévouement de ceux qui lui étaient restés fidèles. Une armée imposante se rangea sous ses drapeaux. De son côté Abd-el-Moumein, dans le but d'écraser complétement son ennemi, avait réuni des contingents considérables. Les deux compétiteurs se rencontrèrent dans une plaine située entre Oran et Tlemcen (1) et demeurèrent en présence l'un de l'autre pendant trois jours, attendant leurs renforts.

Le second jour, Taschfin vit avec joie arriver dans son camp immense les troupes sanhadjiennes commandées par Taher-Ibn-Kebab, et envoyées au secours du prince par Yahia-Ibn-el-Aziz le Bougiote.

Taher-Ibn-Kebab, le soir même de son arrivée, voulut juger par lui-même de la position des Almohades, et, comme il était plein de confiance en lui-même et en la valeur de ses troupes, il revint vers Taschfin peu d'instants après et lui dit que de pareilles bandes n'étaient point à redouter. « Je suis venu ici, s'écria-t-il, pour te livrer garotté ce chien d'Abd-el-Moumein qui se dit ton maître. Cette besogne terminée, je retourne dans mon pays. »

(1) Au-delà de l'Isser, sans aucun doute.

L'air de mépris avec lequel il prononça ces orgueilleuses paroles excita Taschfin à donner l'ordre du combat : un choc terrible eut lieu ; le téméraire Kebab vit ses troupes tournoyer et s'enfuir taillées en pièces par les Almohades. Lui-même y fut tué, après avoir combattu avec une bravoure digne d'une meilleure fin.

Pendant ce temps, la milice chrétienne (1), sous les ordres de Ez-Zoborteïr qui, par l'ordre de Taschfin, était allée faire du butin dans les montagnes des Beni-Snous, vint donner au milieu des Almohades ivres de leur succès; la troupe fut dispersée, Ez-Zoborteïr y fut tué et l'on crucifia son cadavre. Taschfin, rassemblant les fuyards, courut s'enfermer dans Tlemcen, où Abd-el-Moumein vint le bloquer; mais l'émir almohade, après six assauts infructueux, se décida à lever le siége de la place ; les

(1) Dans toute l'étendue de l'empire berbère, des chrétiens avaient obtenu l'autorisation d'ouvrir quelques comptoirs. Ce qui avait lieu dans le commencement, sur les points de la côte, se reproduisit un peu plus tard dans l'intérieur, au fur et à mesure de l'extension que prirent les affaires commerciales traitées entre ces marchands et les possesseurs du pays; aussi vit-on, du temps des Beni-Zian, une agglomération d'Aragonais, de Catalans, de Français et d'Italiens s'installer à Tlemcen, y posséder des maisons, des magasins, des bains et une église. Ces comptoirs contribuèrent à augmenter le mouvement commercial qui s'opérait entre le Sahara, Oran et l'inappréciable débouché de Mers-el-Kebir, port par où s'écoulaient les productions du sud échangées dans les ports de la Méditerranée contre des toiles de Reims, des draps, des futaines et surtout de la quincaillerie. Les Pisans demandaient des cuirs, les Gênois des laines et Venise des métaux.

On est autorisé à porter à un million le nombre de chrétiens qui vivaient au moyen âge sur la côte d'Afrique, protégés efficacement par les maîtres du pays.

Ceci explique l'apparition d'une milice chrétienne à la solde de Taschfin-ben-Ali.

hordes turbulentes qu'il avait à sa suite n'eussent pas supporté les fatigues d'un long investissement; aussi se décida-t-il à lever son camp et à se diriger sur Oran, conquête plus facile, moins glorieuse à coup sûr, mais d'une plus grande importance, car des transfuges étaient venus lui apprendre que Taschfin, regardant ses affaires comme désespérées, avait envoyé ses trésors dans cette ville.

On se représenterait difficilement la consternation des paisibles Oranais à l'approche des troupes d'Abd-el-Moumein qui, — disent les chroniqueurs arabes, — n'avait pas moins de cent vingt mille hommes, dont soixante-dix mille cavaliers, chiffre probablement exagéré.

A l'appel énergique de leur gouverneur Bologguin-el-Motewekkel-el-Mohr, dévoué à la famille des Almoravides, les habitants se mirent sur la défensive. Toutes les ressources dont ils pouvaient disposer furent spontanément sacrifiées à l'amélioration de la place; leur confiance renaquit rapidement; d'ailleurs ne voyaient-ils pas se balancer mollement dans les eaux de Mers-el-Kebir dix grands vaisseaux de guerre chargés de troupes, commandés par le caïd-el-istol *(amiral)* Lob-Ibn-Meimoun et envoyés par Mohammed-Ibn-Meimoun, alcaïde d'Alméria, au secours de Taschfin, son ami.

Les assiégés dépêchèrent donc un courrier à Tlemcen pour avertir des mouvements de l'ennemi. Taschfin, qui attachait une importance considérable à la conservation d'Oran, voulut la secourir en personne. Ayant choisi un détachement de soldats déterminés et fidèles, il suivit le chemin des montagnes et arriva bientôt en vue du camp d'Abd-el-Moumein. Protégé par d'épaisses ténèbres, il

franchit avec bonheur la ligne des assiégeants et pénétra dans la place, où il fut accueilli avec une joie délirante. Dès lors les Oranais se crurent invincibles; leur courage se retrempa; ils jurèrent solennellement de se faire tuer tous, jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre.

Après plusieurs mois de résistance, Taschfin, qui ne s'attendait pas à trouver tant d'acharnement chez les Almohades, se vit réduit à la dernière extrémité; les maladies avaient diminué les ressources de la défense et le découragement s'était emparé de tous. Pour ajouter à sa détresse, le Maroc révolté rompit le serment d'obéissance qu'il lui avait prêté. C'en était trop; Taschfin tomba bientôt dans un abattement profond et forma le dessein d'abdiquer l'autorité souveraine pour se retirer en Andalousie, où il comptait encore des amis dévoués. Voici comment la fin tragique de l'émir almoravide est racontée par l'historien Abou-Zeïd-Abd-er-Rhaman-Ibn-Mohammed-Ibn-el-Hacen-Ibn-Khaldoun :

« Etroitement bloqué dans Oran par les Almohades, « Taschfin-Ibn-Ali sortit de nuit avec sa mohalla *(corps « d'armée)* pour surprendre l'ennemi; mais ayant été ac« cablé par la nombreuse cavalerie des assiégeants, il prit « la fuite. A ce moment il se trouvait sur une colline élevée « qui dominait la mer, et, croyant courir sur un terrain « uni, il alla se jeter dans un précipice vis-à-vis du rhibat « *(citadelle)* d'Oran. Le lendemain on découvrit son corps « sur le bord de la mer et on en détacha la tête pour l'en« voyer à Tînmelel (1). »

(1) Trad. Mac-Gluckin de Slane. *Histoire des Berbères*, t. 2, p. 85.

Cette catastrophe plongea les habitants d'Oran dans la plus grande consternation; ils perdirent courage, et, au bout de trois jours, l'eau venant à manquer, les principaux parlèrent de se rendre. On envoya un parlementaire à l'ennemi, qui accepta les propositions faites et ne traita pas la ville d'une manière trop rigoureuse. Abd-el-Moumein entra triomphalement dans sa nouvelle conquête et se montra généreux envers les vaincus. Dès lors Oran fut le point central d'où partaient ses expéditions militaires. Ce fut ainsi que cette ville passa sous la domination des Almohades, qui en firent une cité opulente et populeuse. (1146-1147 de J.-C., 541 de l'hég.)

III

Oran devient le point central d'où partent les troupes expéditionnaires d'Abd-el-Moumein.—Ordre de marche des Almohades.—Oran fournit cent galères au conquérant. — Oran érigée en capitale. — Les populations berbères refoulées dans le sud-ouest.—Prise d'Oran par Abou Zekeria le Hasfyte. — Mort d'Ibn-Khalas. — Oran passe sous l'autorité des Mérinites.

—

Quelques années après les événements qui viennent de s'accomplir, l'invincible Abd-el-Moumein entreprit une expédition dans la partie orientale de l'Afrique. C'est à Oran qu'il rassembla une armée considérable. Les chroniqueurs arabes nous ont conservé quelques détails sur l'ordre de marche du célèbre conquérant, dont les hauts

faits sont encore le thème ordinaire du conteur dans les veillées du douar.

Chaque tribu s'avançait précédée d'un étendard rouge; les bagages étaient transportés à dos de chameau, et des toucheurs conduisaient les troupeaux nécessaires à la consommation de l'armée. Abd-el-Moumein voyageait à cheval, entouré de tous les chefs berbères, montés sur de vigoureux coursiers dont les harnais étaient tissus d'or, d'argent et de soie. Ces chefs portaient des lances garnies d'ivoire et d'argent, surmontées de banderolles de diverses couleurs. Un des fils de l'émir marchait à ses côtés; derrière eux venaient les plus illustres, suivis par des troupes de musiciens dont les instruments étaient des tambours, des clairons et des cymbales. Lorsque l'on arrivait au lieu du campement, la place de chaque tribu était assignée avec autant d'ordre que de promptitude, et chacun trouvait devant sa tente les provisions dont il avait besoin.

C'est de 1142 à 1160 qu'Abd-el-Moumein conquit tout le territoire compris entre l'Océan et les Syrtes de l'est. Constantine, place redoutable et domaine des innombrables Beni-Hammad, l'arrêta quelque temps, mais il réussit à s'en emparer. Tunis tomba également en son pouvoir. Après avoir passé comme un fléau dévastateur sur ces magnifiques contrées, en avoir pris possession en son nom, les avoir réorganisées avec une rare habileté, il retourna couvert de gloire dans ses possessions du Mogrob. Ses soldats, chargés de riches dépouilles, revirent Oran avec joie. C'est dans cette ville et sur ses mosquées que l'édit de licenciement fut placardé.

L'organisation donnée par Abd-el-Moumein à ses vastes

états nous l'indique comme un administrateur remarquable. Une marine militaire fut créée par ses soins; Mers-el-Kebir et Arzew étaient devenus des arsenaux importants. Le gouvernement du pays fut confié à un conseil composé de dix membres et assisté de soixante-dix des principaux chefs de villes et de tribus. Ce prince protégea les savants et les lettres; il établit à Oran même des écoles publiques pour l'enseignement de la doctrine des Mouaheddin.

Enfin, en l'an 1162 (J.-C., 557 de l'hég.), le calife, se préparant à châtier Dellys, Bougie, Bône et Tunis qui s'étaient révoltées, fit construire une flotte dans les ports du Mogrob : Mamoura construisit et mit à flot cent vingt navires tant galères *(chini)* que transports *(terîda)* et pinasses *(chalendi)*; Tanger, soixante; Badîs et les autres ports du Rif, cent; Altea d'Espagne, quatre-vingts; Arzew, Mers-el-Kebir et Oran, cent. Mais la mort vint le surprendre au milieu de ces préparatifs et clore une carrière si brillamment remplie. Il expira à Salé, en mai-juin 1163 (J.-C., hég. 558), et fut inhumé à Tînmelel, zaouïa célèbre située au pied de l'Atlas du Maroc.

Le troisième calife des Almohades, Youssef-ben-Abou-Yacoub, constitua Oran en capitale d'un vaste état, tributaire du royaume de Maroc.

Pour mettre un terme aux incursions des Berbères des environs d'Oran, toujours disposés au pillage dès qu'une autorité vigoureuse ne les maintenait pas dans le devoir, il marcha contre eux en personne et les châtia, puis donna l'ordre qu'ils fussent transportés en masse sur les bords de l'Océan Atlantique, laissant aux plus farouches la liberté

de s'enfoncer dans les déserts, où ils augmentèrent les populations nomades. (1200 de J.-C.)

En 1242, Abou-Zekerïa, le Hasfyte, s'empara d'Oran et de tout le territoire compris entre cette ville et Tlemcen. Il y établit sa domination et nomma gouverneur de cette contrée Ibn-Khalas, commandant de Ceuta. Le nouveau chef d'Oran réunit de somptueux présents destinés à la cour de Tunis, où résidait Abou-Zekerïa, les confia à son fils El-Kaçem, qu'accompagnait un savant de grand renom, Ibrahin-Ibn-Sehl, et équipa un navire appelé El-Meimoun *(le Fortuné)* pour les y transporter. Malgré ce nom d'heureux augure, le bâtiment périt corps et biens à la sortie du port de Ceuta. Ibn-Khalas, au comble du désespoir, invita le chef de flotte Ibn-el-Goreïgher, à le conduire lui et sa famille à Tunis, se démettant ainsi de l'emploi considérable dont le souverain l'avait investi. Il s'embarqua donc avec ses richesses et sa suite sur un des bâtiments que le caïd-el-istol venait de ramener de Séville; mais Ibn-Khalas, ayant mangé trop avidement des figues fraîches qu'on lui présenta à Oran, où il était descendu pour se reposer, mourut subitement dans cette ville, au mois de râmadan 646. (1248-1249 J.-C.)

Sous Yacoub-el-Mansour *(le Victorieux)* et Abou-Ali, Oran, gouvernée par des princes légitimes, eut le bonheur d'échapper au sort de Fez, de Tlemcen et de Maroc, c'est-à-dire qu'elle put enfin jouir des douceurs de la paix.

. La chute des Almohades proscrits, persécutés, égorgés en Afrique comme l'avaient été les Almoravides, causa bien quelque agitation dans ce petit état, mais le besoin

absolu de repos l'emportant sur ses sympathies, Oran passa presque sans secousse sous l'autorité d'une nouvelle dynastie : celle des Mérinites.

Les Beni-Meriniz tiraient leur origine des environs de Fez; ils appartenaient à la tribu des Zenata. Dévoués aux Almohades, ils avaient obtenu le commandement de quelques villes et peuplades qui avaient fini par les reconnaître indépendants des émirs du Maroc. Le chef de cette puissante famille, Abou-Abd-Allah-Ali, leva des troupes et tailla en pièces l'armée de l'almohade Abou-Afez (ou Hafiz) Omar. Après ce succès, le vainqueur se fit proclamer maître et seigneur.

La nomenclature des descendants d'Abou-Abd-Allah-Ali est incertaine; nous savons seulement que son fils reçut le nom de El-Mostancer-Billah (1).

En moins d'un demi-siècle, Oran passa neuf fois sous différents pouvoirs. Les princes qui se succédèrent perdirent la plus grande partie des contrées du Mogrob et de Tlemcen, par suite de la désunion qui éclata entre eux et qui causa leur perte. Enfin Soltan-Mendas, prince mérinite, qui habitait le pays de Flita, ayant demandé du secours, contre ses parents du Mogrob, à Abou-Farez, de la dynastie des Beni-Hafiz, régnante à Tunis, les Beni-Meriniz furent chassés du pays d'Oran et refoulés dans celui de Fez, où commandaient encore des membres de leur famille. Quant au frère de Soltan-Mendas, auquel les historiens arabes donnent le nom de Ben-Abbad, il réussit à se maintenir à la tête du gouvernement des

(1) Qui cherche la victoire avec l'aide de Dieu.

Oranais, à la condition qu'il se reconnaîtrait vassal du royaume de Tunis. (1437 J.-C.)

IV.

Muhammad-le-Gaucher, quinzième roi de Grenade, se réfugie à Oran. — Les Beni-Zian de Tlemcen, dominateurs de cette ville. — Ce qu'elle était à cette époque. — La corruption s'y glisse. — Prédiction de Sidi-Mohammed-el-Awari. — Oran, berceau de la piraterie. — Abd-Allah-el-Zagal se réfugie à Oran et y meurt.

—

Oran reçut dans ses murs, vers cette époque, le célèbre Muley-Mohammed ou Muhammad, surnommé le Gaucher (1). Obligé de fuir devant ses sujets insurgés, il avait pris le costume d'un pauvre pêcheur et était venu demander asile au roi de Tunis, son ami. Celui-ci l'avait reçu avec les témoignages d'une vive affection et lui avait promis son assistance, dans le cas où d'heureuses conjectures lui offriraient quelques chances de remonter sur le trône de Grenade. Muhammad fixa sa résidence à Oran afin de correspondre plus facilement avec les membres de son parti.

(1) Quinzième roi de Grenade. Il a été nommé El-Hayzari *(le Gaucher)*, non pas qu'il se servît réellement de la main gauche de préférence à la main droite, mais, à ce que prétendent quelques historiens, à cause de la mauvaise fortune qui le poursuivit toute sa vie. Cette explication pourtant nous semble peu satisfaisante.

(*Curiosités biographiques.* Paris, 1853. — Voyez la collection Michaud-Poujoulat.)

Le royal exilé ne tarda point à recevoir des messages dont la teneur était de nature à fortifier ses espérances de retour, et le roi de Tunis ayant expédié sur Oran de grosses sommes d'argent destinées aux dépenses de la guerre, Muhammad leva des troupes et s'embarqua à Mers-el-Kebir pour tenter de ressaisir son pouvoir.

A la mort de Ben-Abbab, frère de Soltan-Mendas, Oran obéit aux Beni-Zian de Tlemcen. Cette illustre famille s'était attachée à la fortune des divers pouvoirs qui s'étaient succédés en Afrique, prêtant le concours de ses armes tantôt aux Ommiades, tantôt aux Zeirites. Persécutée sous les Almoravides et sous les Almohades, à cause de ses doctrines religieuses, elle s'était emparée de l'autorité après la chute de ces deux dynasties. Néanmoins, les Beni-Zian de Tlemcen eurent à soutenir des luttes sans cesse renaissantes, soit contre les Beni-Meriniz de Fez, soit contre les Beni-Hafiz de Tunis.

Sous cette nouvelle domination des Beni-Zian, Oran, que sa position laissait toujours à part, jouit d'une grande prospérité; elle devint l'entrepôt d'un commerce très-actif et très-étendu. Marmol et les récits d'Alvarez Gomez en rendent témoignage. L'ivoire, les dépouilles d'autruche, les peaux de bœuf tannées, la poudre d'or, les esclaves noirs, les céréales étaient d'inépuisables sources de richesses pour les habitants, qui excellaient aussi dans la fabrication des étoffes de laine et dans celle des armes blanches. Les Vénitiens, les Pisans, les Gênois, les Marseillais et les Catalans achetaient à l'envi ces produits et écoulaient, par contre, des étoffes, des verroteries, de la quincaillerie grossière et du fer.

On comptait à Oran, suivant Alvarez Gomez, plus de six mille maisons : « *Florente civitate plusquàm sex millia domorum numerabantur.* » Des mosquées splendides, des écoles qui rappelaient les fameux enseignements de Cordoue, de Séville et de Grenade; de vastes entrepôts sur des quais populeux; des bains renommés et des édifices publics remarquables ajoutaient à l'éclat de cette cité florissante. Ses marchés regorgeaient de denrées de toute espèce, et l'impôt dont les céréales étaient frappées à l'exportation garnissait outre mesure le trésor de la ville. Les citoyens, exempts des rigueurs de ce despotisme absolu qu'entraînent forcément après elles les croyances de l'Islamisme, vivaient au sein d'une véritable république, car les Beni-Zian les laissaient se gouverner par eux-mêmes. « *Nec ullam habebat potestatem.* »

Malheureusement, le luxe et les richesses portèrent les Oranais aux excès les plus condamnables; les mœurs se corrompirent. La confiance fut bannie, les promesses violées, les serments devinrent un jeu, les familles se divisèrent, le poison de la discorde et de l'envie se glissa dans les cœurs. Les hommes de négoce, foulant aux pieds les lois du Coran, burent des liqueurs que vendaient les Européens. Ces boissons enivrantes les énervant, ne leur laissaient plus d'énergie que pour se livrer à de coupables excès. Les femmes esclaves, les jeunes filles, les épouses même, n'osaient plus se rendre aux bains ni aller prier sur les tombes. Sidi-Mohammed-el-Awari, ayant visité Oran, frémit à la vue de tant de corruption et s'écria douloureusement : « Oran, ville de l'adultère, voici « une prédiction qui s'accomplira : L'Étranger viendra

« dans tes murs jusqu'au jour du renvoi et de la rencon-
« tre (1). »

C'est de ce relâchement dans les mœurs, de ces désordres de toute espèce, que naquit la piraterie dans l'ouest et c'est à Oran qu'en fut le berceau.

Nous noterons pour mémoire et pour enrichir d'un fait de plus les annales d'Oran, que, en 1490, un personnage fameux dans les fastes de l'Andalousie, Abd-Allah-el-Zagal, l'effroi des chrétiens, le triomphateur conduit avec acclamations à l'Alhambra, poursuivi par une fortune ennemie, se réfugia à Oran; l'opinion la plus accréditée est qu'il y mourut pauvre et oublié.

V

Les Portugais s'emparent de Mers-el-Kebir et d'Oran, sous Jean Ier. — Cette dernière place est reprise par les Beni-Zian. — Alphonse V s'en empare de nouveau. — Jean II rend la place aux Maures. — Détails sur l'expulsion des Maures. — Le duc de Medina-Sidonia échoue dans son attaque contre Oran. — Le comte de Taroca n'est pas plus heureux. — Don Diego de Cordova s'empare de Mers-el-Kebir.

—

Nous avons dit qu'Oran fut le berceau de la piraterie dans l'ouest. Durant les premières années du xve siècle, ce fléau avait déjà pris assez de développement pour

(1) Le jugement dernier.

que les côtes de Portugal en fussent désolées. Inquiet des progrès du mal, le roi Jean Ier s'empara de Mers-el-Kebir et d'Oran, le 14 août 1415; mais la seconde de ces places, continuellement assaillie par les troupes tlemcéniennes, ne put résister longtemps, malgré l'énorme quantité de troupes que l'on sacrifia à sa défense. Elle fut reprise par les Beni-Zian, en 1437, sous le règne du roi Edouard, de la maison d'Avis, et le Portugal, — nation plus commerçante alors qu'elle n'était guerrière, — abandonna ses prétentions sur une conquête dont la conservation présentait d'énormes difficultés, sans qu'il y trouvât de compensations suffisantes.

Cependant le nombre des pirates croissait de jour en jour et, avec eux, leur audace. Afin de mettre un frein à ce brigandage, le roi Alphonse V s'empara d'Oran sans coup férir, en 1471; mais cette occupation fut malheureusement de courte durée. Les Portugais, hermétiquement bloqués dans la place, pendant six années consécutives, durent se résoudre à l'abandon complet de la ville et se rembarquèrent, en 1477, du consentement du roi Jean II, qui rétrocéda la place aux Maures.

Après une guerre qui dura plus de huit siècles, la Croix avait enfin fait reculer le Croissant. La superbe Grenade avait capitulé en 1492, et Bou-Abd-Allah, le Boabdil des historiens d'Europe, prit tristement la route de l'exil! — On dit qu'il mourut à Fez, mais l'opinion commune est qu'il vint se réfugier à Oran après sa chute.

Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille tentèrent de soumettre les Musulmans vaincus à des lois directement opposées aux droits reconnus dans les traités. Le

culte mahométan fut sévèrement proscrit. Ce manque de loyauté excita dans le cœur des Maures un vif ressentiment; on expulsa les plus rebelles afin de les contenir et de prévenir un soulèvement général. Ceux qui restaient crièrent à la trahison. Ils rappelèrent que la tolérance de leur foi était solennellement garantie dans plusieurs articles de la capitulation de Grenade. Toute réclamation étant inutile, les Mahométans demandèrent alors à Ferdinand l'autorisation de passer en Afrique. Cette demande eut pour résultat de provoquer un édit sévère qui enjoignait aux infidèles de se faire baptiser dans un délai de trois mois, sous peine de bannissement perpétuel et de confiscation de tous leurs biens. — De son côté, le roi de Portugal, don Manoel, fit publier une déclaration qui ordonnait aux Maures de sortir de ses états dans l'espace de soixante jours ou de recevoir le baptême.

Sponde, — dans son *Epitome annalium ecclesiasticarum* (1), — rapporte que plusieurs pères précipitèrent leurs jeunes enfants dans des puits, plutôt que de souffrir qu'on les baptisât, et qu'il y en eut un grand nombre qui se donnèrent la mort.

Les persécutions les plus ardentes succédèrent aux missions évangéliques envoyées parmi eux.

Enfin, un décret de Charles-Quint que le cadre de cet ouvrage, — et surtout son but, — ne nous donne pas le loisir de rapporter ici, daté du 4 avril 1525, ordonna, sous peine de bannissement, que tous les Maures reçussent le baptême. Il s'en trouva beaucoup parmi eux qui,

(1) Paris, 1612.

pour conserver leurs biens et la sécurité de leur existence, se soumirent à cette loi inexorable.

Ces chrétiens, convertis par la force, furent appelés du nom de Morisques (*Moriscos*), qui servait à les distinguer des vieux chrétiens.

Sous Philippe II, on exigea plus que leur abjuration : en 1566, on leur défendit, — par une pragmatique, — l'usage de leur langue, de leurs vêtements, de leurs bains, de leurs cérémonies et même de leurs noms! Ces dispositions tyranniques, exécutées avec une impitoyable rigueur, provoquèrent la longue révolte connue sous le nom de *Rébellion des Morisques*, qui tint en échec toute la puissance de Philippe II, et ne fut étouffée qu'en 1570, par les victoires de don Juan d'Autriche. — Les Morisques, vaincus, furent dispersés dans toutes les provinces de la péninsule; mais cette race déchue continuant à prospérer, à s'accroître, par le travail et l'industrie, on trouva des raisons politiques pour effrayer ceux que ne touchait pas suffisamment le fanatisme religieux déchaîné contre elle.

Un édit de Philippe III, rendu en 1609 et exécuté l'année suivante, ordonna l'expulsion totale des Morisques. Douze à quinze cent mille de ces malheureux furent chassés de l'Espagne, et le petit nombre de ceux qui survécurent à cette cruelle mesure allèrent se perdre, en cachant leur origine, au milieu des races étrangères.

Ainsi, l'Espagne, déjà dépeuplée par les émigrations d'Amérique, se priva de ses plus industrieux habitants, qui allèrent grossir les troupes des pirates de Berbérie, dont les côtes étaient infestées.

Une grande quantité de Maures andaloux se fixèrent à Oran, et rendirent odieusement célèbres les actes résolus de brigandage qu'ils commettaient sur tous les navires portant pavillon chrétien. Les pirates oranais ravageaient toute la partie ouest de la Méditerranée, et plus particulièrement l'entrée du détroit de Gibraltar. Ils bravaient les croisières, poussaient l'insolence jusqu'à venir enlever les galions des Indes sous le feu des batteries espagnoles, et faisaient continuellement des descentes armées sur les côtes de l'Andalousie.

Le roi Ferdinand décida alors que plusieurs points de la côte africaine seraient occupés, et il envoya le duc de Medina-Sidonia, en 1497, avec des forces suffisantes, pour s'emparer d'Oran et de Mers-el-Kebir; mais l'entreprise échoua, et le duc dut se borner à la prise de Melilla, sur la côte du Maroc.

Le roi don Manoel de Portugal résolut d'en finir avec cette incessante calamité. Une circonstance politique se présenta, qui lui permit de mettre son projet à exécution. Le doge de Venise, Augustin Barbarigo, mourut en 1501, au milieu de la guerre désastreuse que soutenaient, depuis 1475, ses prédécesseurs : Pierre Mocenigo, — André Vendramino, — Jean Mocenigo et Marc Barbarigo. Le nouveau doge, Léonard Loredano, implora un secours en vaisseaux, de son plus fidèle allié, le roi don Manoel, afin d'opposer une digue aux envahissements des Turcs dans les mers du Levant. Une forte escadre fut placée sous le commandement de don Juan de Menesez, comte de Taroca, qui reçut l'ordre de s'emparer, en passant, de Mers-el-Kebir, le refuge des pi-

rates, de les y détruire, et de laisser, dans la forteresse, une garnison imposante qui s'y fortifierait.

Cette expédition fut habilement préparée, et put mettre à la voile dans les premiers jours du mois de juillet 1501.

Arrivée à la hauteur de la plage, située entre le cap Falcon et la pointe de Mers-el-Kebir, en face de cette petite rade appelée par les Arabes Mersa-Ras-el-Harchefa (1), la flotte, surprise par un vent contraire, louvoya pendant trois jours. Les Arabes purent, pendant ce temps-là, réunir de nombreux contingents et garder les abords de la forteresse. Un débarquement fut tenté, car les ordres du roi don Manoel étaient précis, mais il n'eut pas le succès que l'on s'en était promis. Les Portugais, après un combat dans lequel ils perdirent beaucoup de monde, furent contraints de rejoindre précipitamment leurs embarcations; ce qu'ils firent en désordre, laissant, aux mains des Arabes, un nombre considérable de prisonniers, qui furent chargés de chaînes et vendus à la criée sur la place publique d'Oran.

Le mauvais état de la mer avait opposé de graves difficultés à cette descente et fut vraisemblablement la seule cause de cet énorme échec.

L'audace des pirates d'Oran s'en accrut à un tel point, que, pour mettre un terme aux excès toujours croissants

(1) Le promontoire raboteux (Shaw): C'est la plage des Andalouses ou, pour parler plus exactement, des Andaloux, à cinq lieues sud-ouest d'Oran; ainsi nommée, parce que c'est sur ce point que débarquèrent les premiers Maures chassés d'Espagne. Ils y avaient même construit une petite ville, dont il ne reste que quelques traces aujourd'hui.

de ces bandits de mer, le roi Ferdinand d'Aragon donna le commandement d'une flotte composée de six frégates, de plusieurs caravelles, ainsi que d'un nombre considérable de bâtiments de transport, à don Raymond de Cardone, général des galères d'Espagne.

Cinq mille hommes de débarquement la montaient, sous les ordres de don Diego-Hernandez de Cordova, alcaide de los donceles; celui-là même qui fut fait marquis de Comarez, l'un des meilleurs généraux de son temps.

Sortie de Malaga, le 3 septembre 1505, par un temps très-favorable, la flotte, assaillie par un vent contraire, mit six jours pour arriver seulement à Alméria, où elle devait embarquer des troupes aragonaises, reprit la mer et ne parut que le surlendemain en vue de cette plage sablonneuse, — la plage des Andaloux, — d'où, quatre ans auparavant, les Portugais avaient été repoussés. Don Diego de Cordova fit opérer le débarquement dans le plus grand ordre, engagea une affaire extrêmement meurtrière avec les Arabes qu'il battit, puis, s'emparant des hauteurs qui commandent la forteresse de Mers-el-Kebir, il canonna la place par terre, tandis que la flotte, ouvrant aussi le feu de tous ses canons, la démantelait du côté de la mer.

Ce siége dura cinquante jours. Le 23 octobre, le gouverneur maure fut emporté par un boulet et les assiégés, plongés dans le découragement, évacuèrent Mers-el-Kebir et se réfugièrent dans la ville.

« Aussi, dit Alvarez Gomez, ne peut-on exprimer « l'allégresse dont l'Espagne entière fut transportée, à

« l'annonce de cette victoire. Pendant huit jours, des « prières publiques retentirent dans les églises pour re« mercier le Tout-Puissant d'avoir accordé aux Espa« gnols un triomphe qui, non seulement allait rendre la « sécurité à leurs côtes, mais qui ouvrait encore l'Afrique « à leurs armes. »

Le roi Ferdinand fit venir, en Espagne, don Diego de Cordova, pour le féliciter publiquement de ce beau fait de guerre, et le nomma gouverneur de Mers-el-Kebir. Il lui accorda, de plus, et malgré les embarras du moment, un renfort composé de cent hommes de cavalerie légère et de cinq cents hallebardiers des Flandres, que commandait don Roderic Diaz, soldat énergique et d'une bravoure consommée.

Cette conquête coûta trois mille écus d'or, et l'on consacra chaque année une pareille somme pour la conserver (1).

Don Raymond de Cardone était retourné avec ses vaisseaux à Malaga, ne laissant au gouverneur que deux bâtiments suffisamment abrités sous le canon de la forteresse.

Don Diego se trouva placé, vers la fin de cette année, 1505, dans une position excessivement critique. Les renforts qu'il avait sollicités n'arrivaient point; les six cents hommes de don Roderic Diaz étaient insuffisants. Très-étroitement bloqué dans la forteresse confiée à sa garde, il devenait absolument nécessaire qu'il tentât quelque hardi coup de main, afin de se dégager et de se ravitailler.

(1) *Tria millia nummorum aureorum, etc.* — Alv. Gomez. p. 99.

L'occasion vint le servir à souhait. Un espion lui ayant appris que les Arabes, réunis en nombreux contingents, aux puits de Bou-Rechache, se disposaient à le venir attaquer, il se détermina à faire une sortie vigoureusement appuyée et à dégager la place.

A la tête de la plus grande partie de ses forces, et secondé par le colonel don Martinez de Argote, il sortit, le 15 juillet 1507, au milieu de la nuit, et tomba sur l'ennemi aux premières lueurs du jour. Les Arabes, surpris, battirent en retraite. Un immense butin fut le résultat de cette journée. Malheureusement, au retour, un corps de cavalerie espagnole, envoyé en éclaireur sur l'aile droite de la colonne, et probablement énorgueilli par ce succès facile et presque inespéré, vint insulter et poursuivre les Arabes jusque sous les murs d'Oran. Alors, et tout à coup, une énergique sortie, opérée par les cavaliers maures qui étaient dans la place, changea fatalement le résultat de cette journée : le détachement en maraude fut sabré, et le corps de troupe qui ramenait les prises à Mers-el-Kebir eut à livrer un combat dont les suites lui furent des plus funestes. Les Espagnols, au nombre de trois mille, surpris, harcelés par une nuée de cavaliers maures, au moment même où ils se gardaient le moins, se virent décimés, et tout le butin retourna aux mains de l'ennemi.

Ce sinistre événement eut lieu sur le revers nord des côteaux qui environnent la rade de Mers-el-Kebir.

Le brave mais aventureux don Diego eut un cheval tué sous lui et ne parvint à échapper à cette boucherie qu'après avoir vu tomber à ses côtés ses plus vaillants

soldats et avoir fait lui-même des prodiges d'héroïsme.

Le colonel, don Martinez de Argote, reçut le commandement des troupes et de la forteresse des mains de don Diego qui partit peu de temps après pour l'Espagne, afin de solliciter des secours qui lui permissent de reprendre l'offensive sur une plus large échelle. Il s'agissait, cette fois, de bien garder Mers-el-Kebir, d'en augmenter le système défensif, de purger les côtes des nombreux bâtiments qui se livraient à la course et de s'emparer d'Oran.

Nous allons bientôt voir que ce ne fut pas sans beaucoup de peine et sans rencontrer des obstacles assez considérables que cette glorieuse entreprise put être menée à bonne fin.

VI

Description d'Oran, avant la prise. — Expédition du cardinal Ximénès. Oran tombe au pouvoir des Espagnols.

—

La ville d'Oran, quoiqu'elle ne fût pas alors ce qu'elle devint aux premiers jours de la conquête, n'en était pas moins une position bien fortifiée, malgré l'état de barbarie que présentaient les travaux de défense.

« Après la forteresse qui commande le port (1), — dit

(1) Mers-el-Kebir.

« Gomez, — le terrain s'élève et forme une suite de sommets qui dominent le chemin d'Oran, où l'on arrive en « passant par une lunette, dite du Fanal, construite au « bord d'un escarpement (1); — ces lieux sont difficiles, « coupés de ruisseaux et de défilés. Le fort dont nous « venons de parler regarde d'une part la ville et de l'autre Mers-el-Kebir. Pendant la nuit on y voit briller un « feu qui rappelle les phares des Grecs. Au-delà se trouve « Oran, située sur un terrain élevé et défendue par sa « position autant que par ses fortes murailles et ses nombreuses tours. »

Les fortifications de la place se composaient d'une enceinte continue, — surmontée de fortes tours espacées entre elles, — du Château, proprement dit, ou Casbah, et du réduit qui commandait la ville de l'autre côté du ravin. Ce dernier ouvrage était les trois grosses tours reliées entre elles que l'on voit encore aujourd'hui dans la partie ouest du Château-Neuf. Les Maures lui donnaient différents noms : ils l'appelaient Bordj–el–Mehal (2); Alazercazar-Bordj-el-Amar (3) ou Ed-Djedid; les Espagnols : le Château-Rouge; cette dénomination est bizarre et nous ignorons où elle a pris sa source. Les uns attribuent la construction de cette forteresse aux Vénitiens qui faisaient, au moyen âge, un commerce très-actif avec les États Barbaresques et plus particulièrement avec Oran; les autres assurent qu'elle fut élevée par une Commanderie maltaise de l'ordre de saint Jean-de-Jérusalem, qui

(1) Où s'éleva plus tard le fort saint Grégoire.

(2) Fort des Cigognes.

(3) Château-Rouge.

avait été autorisée à s'établir sur ce point de la côte, en vertu d'une convention aujourd'hui ignorée. Il est fort difficile de trancher la question d'une manière définitive; disons seulement que la dernière opinion réunit d'assez grandes probabilités; elle nous est insinuée par un manuscrit espagnol, d'une date ancienne, dont l'auteur est inconnu. Du reste, les renseignements dont nous nous sommes entouré touchant cette époque déjà fort reculée sont passablement obscurs; ce qui ne l'est pas, c'est que le premier gouverneur espagnol fit de ce donjon son quartier-général au temps de la conquête.

Nous voici maintenant parvenu à l'époque de la mémorable occupation d'Oran par les armes castillannes. Il est nécessaire de jeter un regard rétrospectif sur les entreprises des chrétiens contre les côtes barbaresques.

Les déprédations et les violences de toute sorte, commises par les Mahométans, leur intolérance religieuse et, plus que tout cela encore, l'effroi que leur puissance naissante inspirait, conduisirent, au moyen âge, de nombreuses expéditions contre ce flot envahisseur. Parmi les plus remarquables, on cite les suivantes qui échouèrent presque toutes; nous disons échouer, car si elles réussirent en partie, elles ne donnèrent aucun des résultats que l'on s'en était promis.

Nous voyons à la fin du XI[e] siècle le pape Victor III diriger une flotte contre Mehedie de Tunisie pour s'en rendre maître. La ville ne fut pas prise.

Au commencement du XII[e] siècle, Roger, roi de Sicile, enlève quelques-unes des places les plus importantes de la côte tunisienne, mais son successeur les perd.

En l'an 1200, don Sanche, roi de Navarre, cherche à s'emparer de Tunis. Son armée, descendue à terre, y périt faute de secours, la flotte ayant été dispersée et presque entièrement détruite par une tempête.

On connaît l'entreprise de saint Louis contre Tunis, au mois de juillet 1270, et les conséquences fatales qu'elle entraîna. Le monarque français y mourut de la peste le 25 août de la même année.

Vers le milieu du XIII[e] siècle, Pierre III, roi d'Aragon, envoya son amiral, Roger de Laura, ruiner quelques points de la côte d'Afrique, mais le succès fut encore négatif.

Un peu plus tard, Gilvers, vicomte de Castel-Nuevo, à la tête d'un grand déploiement de forces, cherche à jeter des troupes sur les côtes marocaines du Rif, afin d'y former un établissement; ce projet ne reçoit point de solution heureuse; le général est forcé de reprendre la mer.

Philippe Doria, grand-amiral de la République de Gênes est battu par les Tripolitains en 1355. Vers la fin de juin 1398, et avec l'aide de la France, une formidable expédition se prépare : l'oncle du roi Charles VI, le cardinal de Bourbon, se met à la tête de toutes les forces réunies qui montaient à vingt-six mille hommes et dont les plus grands seigneurs de France et d'Angleterre faisaient partie; Mehedie résiste pendant soixante-un jours et cette autre croisade eut le sort des précédentes, elle dut se rembarquer précipitamment après avoir essuyé d'énormes pertes.

Près de cent ans après, l'Infant don Pedro et don Alonzo d'Aragon éprouvent le même revers, dans les mêmes parages.

Au commencement du XVe siècle, le Portugal tout-puissant dans ces mers, prenant pour auxiliaires les recherches scientifiques et les affaires commerciales, avait constamment les yeux fixés sur l'entrée du détroit. C'est ainsi que don Juan Ier s'empara de Ceuta en 1415. Le roi don Eduardo établit, en 1437, une forteresse afin de dominer et surveiller Tanger. — Don Alonzo V fut, à cause de ses rapides conquêtes, surnommé « *el Africano.* » A la mort de don Sébastien dans les plaines d'Alcazar-Kebir, le Portugal, éprouvé par de cruels revers, abandonna volontairement presque tout le terrain qu'il avait si vaillamment conquis en Afrique; aussi, en 1494, le pape Alexandre VI autorisa-t-il le roi Ferdinand d'Aragon à s'emparer de ces côtes inhospitalières, peuplées par de féroces indigènes. Il investit ce monarque de la possession de toute la terre des Infidèles, ainsi que nous l'apprend don Modesto Lafuente (*Hist. d'Espagne,* tome X, page 15), à l'exception du royaume de Fez et de celui de Guinée, qui appartenaient aux Portugais par concession apostolique.

La découverte de l'Amérique, les embarras qui ressortirent de la capitulation de Grenade, l'impolitique et cruelle expulsion des Morisques, sont les causes qui empêchèrent l'Espagne d'anéantir les nids de pirates situés à une si courte distance de ses ports les plus florissants.

Enfin, en 1505, ainsi que nous l'avons vu, l'alcaide de los donceles (1) s'empara de Mers-el-Kebir. Quatre ans plus tard, le grand cardinal d'Espagne enlevait Oran, le repaire le plus formidable de la piraterie dans l'ouest.

(1) Chef des pages du roi.

Nous allons examiner ce fait capital avec attention.

A la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e], les destinées de l'Espagne reposaient entre les mains d'un religieux plébéien, Francisco Ximénès de Cisneros (1), cordelier, que la reine Isabelle prit pour confesseur, à la recommandation du cardinal Mendoza. Cette princesse apprécia bientôt le mérite de ce personnage et l'initia à tous les secrets de l'administration gouvernementale; aucune affaire n'était portée au Conseil des ministres sans avoir été préalablement soumise à l'autorité de son jugement. Nommé archevêque de l'opulente cathédrale de Tolède, primat des Espagnes, il fut élevé, en 1507, au cardinalat, sous le titre de sainte Sabine, et devint régent et premier ministre.

Connu par le zèle ardent qu'il déployait contre les Infidèles, dans l'intérêt et pour la gloire de la religion catholique, ce fut à lui que don Diego de Cordova vint soumettre le dessein qu'il avait de reprendre l'offensive et d'enlever Oran aux Barbares. Ximénès accueillit avec chaleur ces propositions; elles réalisaient parfaitement le projet de croisade qu'il avait depuis longtemps conçu et nourri avec le confident de sa pensée, un négociant vénitien, du nom de Vianelli, — ancien colonel d'artillerie au service

(1) Pour plus de détails sur un événement de si haute importance, il sera bon de consulter Fléchier, Hefelé, Pedro Salazar de Mendoza qui a donné une vie des archevêques de Tolède, ainsi qu'un manuscrit déposé à Madrid dans les archives de l'Académie royale historique et intitulé : « *Hist. de la conquista de Oran y Mazalquivir*, por Lopez Sanchez de « Valenzuela. » Du reste M. Cayetano Rosell ne compte pas moins de trois cent trente-neuf ouvrages imprimés, traitant de la vie du cardinal Ximénès, et quatre-vingt-seize manuscrits sur le même sujet. (Voir aux notes.)

du vice-roi de Naples, — lequel Vianelli avait une connaissance complète des côtes de Barbarie, où il trafiquait alors; connaissance qui lui parut pouvoir être d'un utile concours dans son expédition contre la ville d'Oran.

Depuis quatre années, l'illustre Isabelle était descendue dans la tombe. Les dernières paroles de la reine, dans son testament du 12 octobre 1504, avaient été celles-ci : « Je prie la princesse ma fille et le prince son mari, que, « comme princes catholiques, ils aient le plus grand soin « des choses qui touchent à Dieu et à la sainte Foi; « qu'ils s'occupent sans relâche de la conquête d'Afrique « et de combattre pour la Religion contre les Infidèles. » Malgré cette recommandation suprême, le roi Ferdinand, qui supportait impatiemment le joug de Ximénès dont la grande popularité l'offensait, refusa hautement son adhésion à l'entreprise, sous prétexte qu'elle achèverait d'épuiser le trésor royal. Le charitable Ximénès offrit alors de préparer lui-même l'expédition et de solder les troupes avec les propres deniers de son archevêché, fruit d'une administration économe et sévère, y mettant pour condition le remboursement ultérieur.

La voix publique était tout en faveur de l'entreprise qui allait commencer, au moment même où les côtes de l'Andalousie et celles du royaume de Valence venaient d'être encore une fois ravagées par d'audacieuses descentes de pirates. Le roi donna donc son consentement et laissa le cardinal entièrement libre, quant aux moyens à employer pour mener à bien une expédition dont il voulut lui laisser tout le poids et toute la responsabilité. Par un décret, Ferdinand conféra au cardinal les pouvoirs les

plus étendus. Le général en chef fut Pedro de Navarro, conde de Oliveto, célèbre dans les guerres d'Italie; don Diego de Cordova, qui venait d'être fait marquis de Comarez, était le lieutenant-général de cette expédition, et on lui adjoignit le maréchal-de-camp don Sanche-Martinez de Lerva : celui-là même qui fut, un peu plus tard, gouverneur d'Oran; on distinguait, parmi les chefs en renom qui prirent part à cette glorieuse entreprise, Villalva, Alonzo de Granada Venegas, Juan de Espinosa, le comte de Altamira, Gonzalo de Ayora; le maréchal-de-camp don Diego de Vera commandait l'artillerie, et don Esteban Villarroël, gouverneur de Cazorla, neveu de l'archevêque, avait la cavalerie sous ses ordres; Geronimo Vianelli était amiral honoraire de la flotte, et les gardes du cardinal furent confiées à l'expérience de Sosa; enfin le sieur de Campotejar, ordonnateur, fit également partie de cette formidable expédition, composée de quatre mille cavaliers, y compris huit cents lanciers, douze mille piquiers et hallebardiers, parmi lesquels on comptait beaucoup de vieux soldats ayant fait les guerres de Sicile, et huit mille aventuriers aux gages du cardinal.

La flotte, forte de trente-trois vaisseaux de haut bord, vingt-deux caravelles, six galiotes, trois bateaux plats *(tafureas)*, une fuste et dix-neuf chaloupes, mit à la voile le 16 mai 1509 (1), à trois heures de l'après-midi.

(1) Du port de Carthagène. M. de Rotalier fait observer que Fléchier donne la date du 18 mai. Cependant Alvarez Gomez dit positivement : « Postridiè idus maias nacta classis est. » Sandoval, vol. I, p. 15, dit à son tour : « Entraron en la ciudad, jueves, dia de la Ascension, á diez y « siete de mayo de este año de mil quinientos y nueve ». Et don Cayetano

Laissant derrière elle le cap Palos, elle reconnut le cap Ferrat (d'Arzew) et, virant de bord, vint mouiller le lendemain, jour de l'Ascension, à la nuit tombante, dans la rade de Mers-el-Kebir. Ximénès fit assembler immédiatement les principaux chefs en un conseil de guerre où il fut décidé, malgré le comte Pedro de Navarro, que le débarquement s'effectuerait sur l'heure. — Toute la nuit fut employée à cette difficile opération et, le jour venu, les bâtiments armés purent lever l'ancre et se présenter devant Oran pour y opérer une diversion nécessaire.

Don Diego s'était ménagé, dit-on, des intelligences dans la place, par l'intermédiaire d'un riche marchand juif, nommé Ben-Zouawawa, — Marmol le nomme Cetorra ; — celui-ci envoya pendant la nuit quelques légers bâtiments qui lui appartenaient afin de prendre, à bord de la flotte, des troupes de débarquement. Introduits dans les magasins de Ben-Zouawawa, — au point où est aujourd'hui le fort La Moune, — les soldats espagnols s'emparèrent de la porte de la ville, gardée par deux maures gagnés au gouverneur de Mers-el-Kebir et que l'historien Marmol nomme : Issa-el-Orraybi et Aben-Canex. Nous devons noter ici que ce fait, rapporté par les auteurs les plus sérieux, est parfaitement mis de côté par Cayetano Rosell, historien qui mérite la plus entière confiance. Il dit que tout le succès de la prise d'Oran est dû à la rapidité et à la vigueur de l'attaque; rapidité qui était, du reste, commandée par la crainte que l'on avait

Rosell s'exprime ainsi : « Y el 16 de mayo de 1509, á las tres de la « tarde, levando anclas la armada toda, con viento próspero, tomó el « rumbo de Berbería. » Le 16 mai est donc la bonne version.

de l'arrivée du souverain de Tlemcen, en marche à la tête de forces imposantes. La ville eut reçu des renforts, et, devenant dès lors imprenable, les Espagnols se fussent trouvés dans la nécessité de renoncer à leur projet. Quant à la question d'intelligences dans la place, le grave historien que nous venons de citer, s'exprime ainsi : « No « falta quien asegure que este triunfo se debió á las in- « teligencias que los nuestros tenian en la plaza, y á un « judio y dos moros, cuyos nombres se citan, que abrie- « ron las puertas á la gente del cardenal; pero es una « suposicion, que no se apoya en testimonio alguno. »

Pendant ce temps-là, Pedro de Navarro enlevait, à la tête de ses troupes, les positions culminantes et redoutables que gardaient les Maures et les Arabes, et paraissait sur les hauteurs qui dominent Oran. Aussitôt la flotte, embossée devant la ville, lance ses marins à terre et fait feu de tous ses canons; l'attaque commence alors sur tous les points. Après une demi-heure de combat, les soldats se servent de leurs piques en guise d'échelles, plantent les étendards chrétiens sur les murailles, et les colonnes victorieuses se précipitent comme un torrent dans la ville qu'ils trouvent barricadée. Les mosquées sont défendues par des fanatiques résolus à vendre chèrement leur vie; mais tant d'obstacles sont anéantis par la valeur des assiégeants qui massacrent tout ce qui leur résiste. Ce fut l'intrépide Sosa qui eut le premier la gloire de planter sur les murs de la marine, au cri de : « *Santiago y Cis-* « *neros!* » le guidon du cardinal, où l'on voyait un crucifix d'un côté et les armes de Ximénès de l'autre.

Oran était à l'Espagne.

Les vainqueurs égorgèrent plus de quatre mille personnes et firent plus de huit mille prisonniers. Gomez porte le butin à cinq cent mille écus d'or, — environ vingt-quatre millions de notre monnaie; — il cite un officier qui, pour sa part, reçut dix mille ducats. Les grosses tours, qui faisaient partie de l'enceinte de la ville, contenaient soixante grosses pièces de canon, et l'on trouva les arsenaux abondamment fournis d'engins et de toute sorte de machines de guerre en usage à cette époque.

Les historiens espagnols, — et Fléchier qui les a suivis, — évaluent la perte des leurs à trente hommes seulement; on ne peut que s'inscrire en faux contre ce chiffre, évidemment trop faible; de tout temps les vainqueurs ont présenté leurs exploits sous ce caractère merveilleux.

Cependant, quoique cernée de toutes parts, la forteresse intérieure tenait encore. Sommé de se rendre, le gouverneur maure déclara qu'il n'avait point l'intention de lutter plus longtemps contre les redoutables troupes chrétiennes, mais qu'il ne remettrait les clés de son château qu'à Ximénès en personne.

Le cardinal se rendit à Oran dans une embarcation magnifique. Les couleurs nationales flottaient au vent, la croix archiépiscopale brillait à la proue, et sur une large banderolle étaient écrits ces mots : « *In hoc signo* « *vinces* : » — Tu vaincras par ce signe. — Lorsque l'illustre septuagénaire aperçut les remparts d'Oran pavoisés d'étendards victorieux, il adressa au ciel des actions de grâces pour le remercier d'une si belle conquête.

A peine débarqué sur la plage, il se dirigea du côté du château dont Villarroël bloquait les abords avec sa cavalerie. Pendant cette marche triomphale, les acclamations de toutes les troupes le suivirent. Précédé de ses gardes, le cardinal récitait à haute voix ce passage d'un psaume de David : « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam!* » En rencontrant les amas de cadavres qui encombraient les rues, le cœur du vieillard se serra de tristesse, des larmes jaillirent de ses yeux, et il dit qu'une victoire aussi cruelle excitait en son âme la plus profonde douleur. Sosa, le commandant de ses gardes, étonné, répondit : — « Seigneur, c'étaient des Infidèles; « de pareilles gens ne méritent pas compassion. » — « C'étaient des Infidèles, à la vérité, répartit le cardinal; « mais leur mort me ravit le principal avantage de la « victoire : j'aurais voulu les gagner à l'empire bienfai« sant du Christianisme. »

A la porte de la forteresse, Ximénès trouva le gouverneur qui le salua selon la coutume des Maures, et, lui ayant remis les clés, lui déclara qu'il se tenait entièrement à sa discrétion. Le vainqueur permit aux troupes de se retirer à Tlemcen, avec armes et bagages; quant à leur chef, il fut envoyé en Espagne, où il fut traité avec les égards que méritait son infortune.

Les prisons souterraines renfermaient plus de trois cents esclaves chrétiens, chargés de lourdes chaînes (1). Lors-

(1) Et protinùs trecenti ex christianis captivi, qui dirâ servitute à Mauris premebantur, in lucem sunt producti. (ALV. GOMEZ.)

Su primera diligencia y su mayor gozo fué de volver la libertad á trescientos cristianos que en aquellas mazmorras gemian cautivos.

(D. CAYETANO ROSELL.)

que les Espagnols apparurent au milieu d'eux, leur annonçant la défaite des Infidèles, tous ces infortunés poussèrent des cris de joie, embrassèrent leurs libérateurs et demandèrent à être conduits au cardinal, qui les reçut avec effusion. Ils se précipitèrent à ses pieds, qu'ils baisèrent en signe de reconnaissance et de respect. Ximénès leur fit donner des vivres frais, des vêtements et leur distribua les différents quartiers rendus déserts par la fuite ou par la mort des habitants.

Le lendemain, dans un ordre du jour, il enjoignit aux soldats de se réunir sur la grande place de la ville et d'y apporter tout le butin conquis la veille, afin de procéder au partage. Ximénès s'y présenta, suivi de tout son état-major. Il décerna des récompenses et des éloges aux chefs et aux troupes, les remercia au nom du roi et de l'Eglise, puis il examina les dépouilles et choisit quelques objets précieux qu'il envoya à Grenade au roi Ferdinand. Pour lui-même, abandonnant ses droits de généralissime, il se réserva seulement quelques livres arabes que les savants retrouvent encore avec bonheur dans la bibliothèque d'Alcala. Tout le reste du butin fut partagé entre les officiers et les soldats.

Le cardinal fit ensuite débarrasser la ville des cadavres qui commençaient à exhaler des miasmes pestilentiels. Il procéda à la purification des mosquées, les transforma en églises catholiques et dédia les deux principales, l'une à Notre-Dame-de-la-Victoire et l'autre à saint Jacques. Il donna aussi des ordres pour qu'on élevât un hôpital sous le patronage de saint Bernard, et qu'on rétablît, sans aucun retard, les fortifications de la place. Enfin,

après avoir pourvu aux besoins du culte en établissant un clergé régulier, des bénéfices, et avoir installé, dans de vastes bâtiments, des religieux de l'ordre de saint François, qui avaient obtenu la faveur d'accompagner l'expédition, il voulut qu'Oran reçût un inquisiteur, afin que les nouveaux convertis d'Espagne ne vinssent pas se réfugier dans la nouvelle conquête, dans le but de tromper la vigilance du tribunal de l'Inquisition.

Trois jours après la prise d'Oran et la reddition de la Casbah, les éclaireurs annoncèrent l'arrivée des troupes du roi de Tlemcen, qui s'était précipitamment porté au secours de ses coreligionnaires. Mais, lorsqu'il vit flotter l'étendard de la Croix sur les forts et sur les murailles, il jugea inopportun de pousser plus avant et reprit le chemin de l'intérieur, sans avoir tenté de faire une seule démonstration hostile, malgré le grand nombre de troupes dont il était suivi.

Après la conquête d'Oran, Ximénès aurait voulu accomplir de plus grandes choses. S'emparer de Bougie et de Tunis, refouler les Barbares, rendre enfin la liberté à la mer; c'était là le but qu'il caressait et qu'il se sentait la force d'atteindre, malgré son grand âge ; mais ces énergiques et généreux projets durent s'effacer devant un péril assez redoutable qui parut le menacer : des correspondances interceptées lui firent découvrir que le roi Ferdinand, supportant avec impatience l'influence et la popularité du cordelier, avait le désir de l'engager à pousser vivement la guerre dans l'intérieur de la Barbarie et, par ce moyen, le placer dans une situation équivalant à l'exil. — Laissant subitement la direction de l'armée

et de la nouvelle conquête aux mains de Pedro de Navarro qui, du reste, n'aspirait qu'à devenir général en chef, le cardinal s'embarqua à Mers-el-Kebir le 23 mai de cette même année 1509, et toucha le même jour à Carthagène.

Son expédition, — une des plus mémorables de l'histoire du XVIe siècle, — avait duré sept jours.

Si l'on considère que peu de temps après la conquête, au milieu même de l'ivresse que produisit un aussi éclatant triomphe, le cardinal dut se rapprocher de la cour et des affaires, craint du roi, offensé par l'orgueilleuse jalousie de Pedro de Navarro (1), irrité par tout ce que ce général lui avait opposé d'entraves et de mauvais vouloir au milieu des continuels embarras d'une entreprise conduite, pour ainsi dire, en dépit de Ferdinand et de son entourage; mis dans l'impossibilité matérielle de poursuivre le projet grandiose qu'il avait mûri avec une si haute capacité et une si sage lenteur; forcé d'assister à l'anéantissement de son rêve le plus cher : la conquête de l'Afrique, et par suite de la Terre-Sainte, — n'est-on pas autorisé à plaindre le cardinal, plus encore qu'à l'admirer, et à dire que, véritablement, en ce monde, il y a une expiation pour ceux qui sont au faîte des grandeurs et de la fortune!

(1) Tous les historiens sont d'accord pour raconter la manière indigne avec laquelle se conduisit le comte Pedro de Navarro vis-à-vis du vénérable archevêque, et avec quelle absurde injustice il fut traité par le roi; ces causes abrégèrent une vie si glorieuse et si activement remplie.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Le gouverneur marquis de Comarez. — Hugo de Moncade. — Fernand Cortez. — Abou-Zian, roi de Tlemcen. — Barberousse. — Défaite des Espagnols à Calâa. — Don Martinez de Argote y taille les Turcs en pièces. — Mort de Barberousse. — Son portrait.

—

Le premier gouverneur d'Oran fut don Diego, marquis de Comarez. Il fit construire, au point même du débarquement, un fort appelé Castillo de la Mona (*Château de la Guenon*), auquel on attribue une étymologie que nous n'oserions garantir : on prétend que, du temps de la première conquête, le pic d'Aïdour, que couronne Santa-Cruz, était entièrement boisé et que des bandes de singes l'habitaient. Les indigènes, voulant éterniser le souvenir de la trahison dont ils avaient été victimes, lui infligèrent le nom de Bordj-el-Youdi (*Fort du Juif*) : c'est le fort La Moune.

En examinant scrupuleusement les vestiges de l'inscription qui était placée, il y a deux ans encore, au-dessus

de la porte d'entrée du réduit de ce fort, on parvient à retrouver, d'une manière non équivoque, par la position des clous qui fixaient des caractères métalliques, la date de 1563. Ce millésime indique, selon toute probabilité, l'époque de la réédification et non pas celle de la construction primitive de cet ouvrage défensif. Il est naturel d'admettre que La Moune date de la prise même de la ville, et nous penchons pour l'adoption de cette hypothèse.

A la même époque, le marquis de Comarez fit élever, au point culminant des mamelons ravinés qui entourent Oran, un château-fort nommé Castillo de los Santos. C'est sur l'emplacement de ce *Château des Saints*, trop exigu, peut-être, ou trop vulnérable, que l'on jeta plus tard les bases du fort saint Philippe.

Oran s'honore d'avoir reçu dans ses murs l'intrépide vice-roi de Sicile, Hugo de Moncade, prieur de Messine, bailli de sainte Euphémie. Ce grand homme y vint lors de l'expédition qu'ordonna Charles-Quint pour s'emparer d'Alger, en 1518. Il commandait alors trente navires, huit galères et une grande quantité de brigantins de transport. Ce fut pendant son séjour dans la rade de Mers-el-Kebir qu'il ordonna le débarquement de quelques troupes, et se mit à la tête de cette expédition, afin d'enlever des troupeaux dans la plaine de Ceïrat, près de Mostaganem. Il faut mettre en ligne de compte, pour s'expliquer le désastreux résultat de l'entreprise contre Alger, l'abstention des troupes qu'avait promises le sultan de Tlemcen, abstention produite par l'indignation qu'éprouvèrent les Arabes, victimes de l'acte impolitique de Moncade, qui venait de ravager leur territoire. Les Arabes de Tlemcen et de

Tenez, devenus les auxiliaires des Espagnols, eussent paralysé les attaques des nombreux cavaliers de la Mitidja, lorsque les chrétiens se seraient présentés devant Alger; mais la condamnable entreprise du vice-roi de Sicile, que l'on doit qualifier d'acte de brigandage, les exaspéra et les porta à refuser de se joindre aux bataillons espagnols.

Fernando Cortez, marquis del Valle de Huaxaca, le conquérant du Mexique, accompagné de ses deux fils, don Martin et don Luis, s'arrêta également à Oran, pour y prendre des renforts, à l'époque de la mémorable et désastreuse entreprise tentée contre Alger, en 1541.

Jusqu'en 1516, les Espagnols ne firent de l'occupation que très-restreinte et ne bougèrent pas de leurs murs. A cette époque, s'enhardissant davantage et plus abondamment pourvus de moyens d'agression par les renforts qui arrivaient avec régularité dans la place, ils s'essayèrent à battre la campagne pour s'y approvisionner de denrées et y faire des prisonniers.

Une circonstance politique leur fournit les moyens de reconnaître l'intérieur du pays. Le royaume de Tlemcen était déchiré par des divisions intestines. Son souverain Abd-Allah étant mort, Abou-Zian s'était emparé du pouvoir au préjudice de Bou-Hamou, fils d'Abd-Allah; celui-ci avait renversé son oncle et le retenait captif; mais comme son gouvernement était tyrannique, que luimême était devenu odieux aux Arabes à cause de l'alliance qu'il avait contractée avec les Espagnols d'Oran, les populations songèrent bientôt à secouer ce joug qui leur pesait. A cet effet, deux personnages d'entre les plus

considérables de Tlemcen se rendirent secrètement auprès du célèbre Baba-Haroudj, — Barberousse (1), — qu'ils rencontrèrent à Tenez, dont le redoutable corsaire venait de s'emparer. Muley-Youssef et Sidi Bou-Yahia (2) supplièrent Haroudj de venir à leur aide, pour renverser le tyran qui les opprimait

Haroudj, qui ne cherchait qu'à étendre le cercle de ses conquêtes, feignit d'entrer dans leurs vues et se mit à la tête de ses forces. Il rencontra Bou-Hamou près d'une ville ruinée au sud-est d'Oran, nommée autrefois Arbaïlah, — Arbal, — l'ancienne Gilva, selon M. O. Mac-Carthy, (3) et le battit complétement. Marchant de là sur Tlemcen et soumettant tous les Arabes sur son passage, il entra dans la ville, dont les habitants lui ouvrirent les portes en septembre 1517. Après avoir prêté serment, sur le Coran, qu'il se bornerait à rétablir Bou-Zian sur le trône, le perfide Barberousse tire ce malheureux prince de prison et le fait pendre avec sept de ses fils. Ordonnant ensuite l'arrestation de tous les membres de cette illustre famille, il les fait précipiter dans un étang, où ils furent tous noyés; sept mois plus tard, il convie dans son palais soixante-dix notables de Tlemcen et les fait égorger sous

(1) Haroudj et Kaïr-ed-Din étaient les fils d'un renégat grec de Metelin, l'ancienne Lesbos. Kaïr-ed-Din, le plus grand marin de son siècle, eut la gloire de battre Doria à Ambracie et détruisit une flotte chrétienne, forte de trois cents vaisseaux, près de Candie. Il fut l'allié du roi François Ier.

(2) Barbaroja que ya estava poderoso. Muley-Juzef y cid Buyaia, cavalleros principales, etc. (Sandoval.)

(3) *Revue Africaine*, n° 2, p. 108, décembre 1856.

ses yeux : « Y luego dixó que lo avia hecho porque no « le fuessen traydores, como lo fueron a sus reyes natu« rales (1). » — Afin, dit-il, qu'ils ne devinssent traîtres comme ils l'avaient été à leurs rois légitimes.

Mais ces horribles exécutions lui avaient aliéné le bon vouloir des habitants, et le jour approchait où la chute du terrible pirate allait retentir dans toute la chrétienté.

Retiré d'abord à Fez après sa défaite, Bou-Hamou se rendit en secret à Oran, pour se concerter avec le gouverneur de cette place. Celui-ci lui conseilla de passer en Espagne afin d'obtenir du roi don Carlos, depuis Charles-Quint, les secours qui lui étaient nécessaires pour rentrer en possession de ses états, dont Baba-Haroudj avait, sans plus de scrupules, fait hommage au sultan. Néanmoins, sollicité d'un autre côté par les chefs arabes de de l'intérieur et plus particulièrement par Bou-el-Çaba, qui lui donnait pour otages trente-deux enfants nobles, de grande tente, le marquis de Comarez accorda à ce cheïk montagnard, allié et ami du fugitif et infortuné Bou-Hamou, trois cents hallebardiers choisis parmi cette troupe d'élite, et à l'aide desquels Bou-el-Çaba se porta au-devant des renforts que Kaïr-ed-Din envoyait d'Alger à son frère Haroudj, qui se trouvait à Tlemcen, placé dans une position fort critique. Les contingents de Bou-Hamou et les trois cents fantassins espagnols ne paraissant pas au marquis de Comarez une force suffisante pour soutenir, contre les Turcs d'Alger, la haute réputation de bravoure dont jouissait à juste titre l'infante-

(1) Sandoval.

rie castillane, le gouverneur fit sortir de la place d'Oran six cents hommes de plus et il en confia le commandement aux capitaines Rijas et Arnalte. Ces troupes rejoignirent le cheïk à Calâa, où le général turc Iskander les tailla en pièces. Quelques hommes seulement purent regagner Oran et y apporter cette lugubre nouvelle (1). Alors, le colonel don Martinez de Argote, désigné par le gouverneur pour se mettre à la tête de la garnison, sort d'Oran avec trois mille hommes, se porte précipitamment sur la forteresse de Calâa, y trouve encore les Turcs qui y étaient demeurés attendant de nouveaux renforts, bloque la place, en fait le siége avec une vigueur extraordinaire, l'enlève et passe la garnison au fil de l'épée.

Enflammé par ce succès, il franchit, à marches forcées, la distance qui le sépare de Tlemcen et cerne le pirate dans son repaire, aidé du cheïk Bou-el-Çaba qui le rejoignit à la tête d'énormes contingents arabes.

Haroudj, après plusieurs tentatives infructueuses et désespérées, résolut de s'enfuir du Mechouar, où il s'était renfermé avec ses trésors, et de se rendre à la rencontre du roi de Fez, qui lui amenait vingt mille hommes. Il réussit à s'échapper avec Ben-Alcadi, son ami, par une galerie souterraine de communication avec la citadelle; mais le valeureux colonel, qui en fut instruit à temps, se précipita sur ses traces avec de la cavalerie, ne laissant pas ses hommes s'arrêter pour ramasser l'or et l'argent monnayés, les riches vêtements, la vaisselle et les pierreries que l'artificieux corsaire faisait répandre sur son

(1) Dieron una noche sobre ellos, y mataron, y prendieron cuatrocientos : los demas llevaron á Orán la triste nueva. (SANDOVAL.)

passage, dans l'espoir d'arrêter les infidèles. Don Martinez réussit à le joindre sur les bords de la rivière d'Ouchda (1) et lui tua presque tout son monde. Haroudj se défendit avec furie; mais, assailli vigoureusement par l'alférez don Garcia de Tineo, il tomba sabré, et son vainqueur lui trancha la tête, qui fut transportée triomphalement à Oran et, de là, dans toute l'Andalousie. (1518 J.-C.)

L'évêque de Pampelune, Sandoval, est l'écrivain qui donne le plus de détails sur cet événement. Voici comment il le retrace : « Accablé de fatigue et de soif, Haroudj se « réfugia dans un parc de chèvres qu'entourait une faible « muraille de pierres amoncelées sans ciment. Là, il se « mit en défense avec ceux qui ne l'avaient point quitté, il « combattit valeureusement et avec une singulière audace, « jusqu'au moment où Garcia de Tineo, porte-étendard « de Diego de Andrade, qui pouvait passer pour un « brave soldat espagnol, lui donna un coup de pique qui le « renversa. Il se jeta sur lui et lui coupa la tête, qu'il « emporta à Oran où elle resta ; il s'empara également « des vêtements. Tineo fut blessé à un doigt de la main « droite; son ongle était fendu et la cicatrice lui en dura « même toute la vie; il en était très-fier, avec raison, « et il disait que Barberousse étant à terre, si cruelle- « ment frappé lui-même, lui avait fait cette blessure. « C'est ainsi que mourut Haroudj Barberousse, en 1518. »

« La tête du corsaire et ses vêtements, qui étaient de « velours rouge brodé d'or, dit Marmol, furent envoyés « au gouverneur d'Oran, qui fit présent de la veste au « monastère de Saint-Jérôme-de-Cordoue, où elle servit

(1) Voir aux notes.

« à faire une chape qui portait le nom de Barberousse. »

L'historien Haëdo trace ainsi le portrait de cet aventurier de génie qui, par de suprêmes efforts, parvint à fonder un pouvoir despotique et féroce, dont les dépositaires, — les deys d'Alger, ses successeurs, — soutinrent, trois siècles durant, les plus violents efforts de la chrétienté, impuissante et indignée.

« Baba-Haroudj, selon ce que disent ceux qui se « rappellent l'avoir connu, avait quarante-quatre ans « lorsqu'il fut tué. D'une taille moyenne, il était robuste, « infatigable et très-vaillant; il avait les yeux vifs et « brillants, le nez aquilin, la barbe rousse et le teint « brun. Il fut aimé, craint et obéi de ses soldats, qui dé- « plorèrent amèrement sa perte. Il ne laissa ni fils ni fille « et vécut en Berberie quatorze ans (1).

Le roi de Tlemcen, rentré en souverain dans ses états, renouvela son serment d'obéissance à Charles-Quint; il garda religieusement la foi jurée et vint plusieurs fois en aide aux Espagnols d'Oran, au milieu des incessantes agitations qui grondaient parmi les belliqueuses populations de cette partie du Mogrob.

A titre de redevance annuelle, le roi de Tlemcen versait, entre les mains du gouverneur d'Oran, douze mille

(1) Sería Aruch Barbaroja (segun dicen los que aun se acuerdan conocerlo), al tiempo que le mataron de edad de cuarenta y cuatro años. No era muy grande de cuerpo, pero muy robusto y membrudo, y su barba roja, los ojos tenia muy vivos y encendidos, la nariz roma y de color entre moreno y blanco : era hombre animosísimo; fué muy amado, temido y obedecido de sus soldados, y de ellos, siendo muerto, muy amargamente llorado. No dejó hijo, ni hija : vivió en Berbería catorce años.

HAEDO.

ducats d'or, et livrait six gerfauts femelles et douze chevaux, en signe de vasselage.

II

Le comte d'Alcaudete, gouverneur. — Dissensions qui agitent le royaume de Tlemcen. — Bataille du Chabat-el-Laham, ou Défilé-de-la-Chair. — Prise de Tlemcen par les Espagnols. — Mort d'Abd-Allah. — Tlemcen assiégé par le pacha Hassan. — Muley-Hamed, souverain de Tlemcen, se réfugie à Oran.

—

Nous arrivons à l'année 1541. Don Diego de Comarez a été remplacé, dans le gouvernement d'Oran, par le comte d'Alcaudete, capitaine d'un grand renom. A peine celui-ci fut-il installé dans son commandement, que les troupes espagnoles d'Oran prirent part à de nouvelles luttes. Nous nous proposons de les esquisser rapidement et à grands traits, car il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage, de compter, une à une, les secousses convulsives qui ébranlèrent, dans le royaume de Tlemcen, l'autorité vacillante des princes de cette partie de l'Afrique déjà soumise, du moins nominalement, au protectorat espagnol.

Rétabli sur le trône, Bou-Hamou se montra plein de reconnaissance pour ses bienfaiteurs et ne cessa de leur donner des preuves de fidélité; mais son frère, Abd-Allah, ne suivit pas son exemple car, cédant aux instigations de Kaïr-ed-Din, il refusa de payer le tribut au comte d'Alcaudete.

A sa mort, arrivée peu de temps après, ses deux fils, Messaoud et Abd-Allah, se disputèrent l'héritage de leur père. Abd-Allah, après avoir chassé son frère aîné de Tlemcen, implora le secours du capitaine-général d'Oran qui, sur l'autorisation de l'empereur Charles-Quint, lui fournit quatre pièces d'artillerie et un détachement de mille hommes pris dans la garnison d'Oran; le commandement en fut donné à don Alphonse de Martinez. Au dire d'Abd-Allah on pouvait compter que, pendant la marche, de nombreux partisans viendraient se ranger sous les bannières chrétiennes; malheureusement le contraire arriva, et, lorsque don Alphonse opéra sa jonction, sur l'Oued-Senam (1), avec les troupes tlemcéniennes, elles lui parurent être d'une faiblesse inquiétante sous le rapport numérique. Don Alphonse apprit alors que cette défection était l'œuvre de quelques marabouts fanatiques : les amis et partisans d'Abd-Allah l'avaient presque tous abandonné. Celui-ci, n'osant plus pousser jusqu'à Tlemcen, invita ses défenseurs à rentrer dans Oran. Martinez fut très-étonné de recevoir un pareil avis; aussi répondit-il avec fierté « que ceux de sa maison ne tournaient point « le dos. »

Il fallait cependant prendre une rapide détermination. Environné d'une foule de cavaliers ennemis, Martinez jugea qu'il y allait de sa perte s'il faisait seulement mine de reculer; il prit donc l'offensive et ne tarda pas à présenter la bataille. Cette journée devait encore être fatale aux armes espagnoles. L'innombrable cavalerie de Mes-

(1) Petite rivière qui passe à Aïn-Temouchent.

saoud écrasa les forces réunies d'Abd-Allah et de Martinez dans le Défilé-de-la-Chair (1). Le brave colonel de Argote y perdit la vie, et Martinez fut enlevé par les Arabes qui le décapitèrent. Treize hommes seulement, échappés comme par miracle au massacre de l'armée, apportèrent à Oran la nouvelle de cette sanglante catastrophe (2).

Charles-Quint, à qui l'on rendit compte de cet événement, ordonna au comte d'Alcaudete d'en tirer une vengeance éclatante. De nouvelles troupes débarquèrent bientôt à Mers-el-Kebir. Alcaudete en personne sortit d'Oran, le 27 janvier 1543, à la tête d'une armée de quatorze mille hommes (3); ayant rencontré les éclaireurs de l'ennemi, il modifia son ordre de marche et divisa son infanterie en deux corps de quatre mille hommes chacun qui encadrèrent les bagages, couvrit ses aîles par cinq cents arquebusiers et plaça sa cavalerie en tête et à l'arrière-garde. Ces prudentes dispositions prises, il continua à se porter en avant, inquiété de tous côtés par des nuées d'ennemis. Il rencontra une rivière débordée (4), la

(1) Chabat-el-Laham.

(2) Voir le rapport du comte d'Alcaudete, du 8 février 1543. (Manuscrits de Grandvelle, bibliothèque de Besançon.)

(3) « Junto un campo de catorce mil hombres » HAEDO.

Ici le digne abbé de Fromesta est pris en flagrant délit d'exagération, ou bien le texte est altéré, parce que si l'on adopte son chiffre de quatorze mille hommes, l'ordre de marche ne peut plus être composé de deux colonnes de quatre mille hommes chacune et de cinq cents arquebusiers, car, alors, il faudrait admettre cinq mille cinq cents hommes de cavalerie espagnole, ce qui n'est pas possible. — Nous préférons la version de Marmol qui dit : « Il partit d'Oran avec neuf mille hommes de pied et quatre cents chevaux. »

(4) L'Isser, assurément.

franchit sous le feu le plus terrible et arriva bientôt à une faible distance de Tlemcen, où l'attendait l'armée de Messaoud. Des cris de joie ébranlent les airs et les chrétiens s'élancent au combat avec une ardeur irrésistible. L'action devient générale et dure trois heures, après lesquelles la victoire reste aux Espagnols, maîtres d'un champ de bataille couvert de cadavres.

Le comte d'Alcaudete entra sans coup férir à Tlemcen, qui ouvrit ses portes au vainqueur. La vie sauve avait été promise aux habitants ainsi que le respect de leurs propriétés; mais le bruit ayant couru que les citernes et les puits étaient empoisonnés, rien ne put retenir la colère des soldats; la ville fut livrée au pillage et la population presque entièrement massacrée (1).

Le gouverneur d'Oran ayant réinstallé Abd-Allah, donna, dans Tlemcen, quarante jours de repos à ses troupes, et, ne bornant pas là ses succès, il poursuivit Messaoud, qui s'était réfugié dans le sud avec quelques contingents, le rejoignit, lui livra une bataille définitive qu'il gagna, et se rabattit sur Oran.

Dans ce mouvement rétrogade, effectué avec des hommes harassés par des marches de nuit, il éprouva des pertes continuelles, et peu s'en fallut que, harcelées sans relâche comme elles l'étaient, les braves mais malheureuses troupes espagnoles ne fussent décimées avant d'atteindre Oran.

(1) Rapport cité dans la note de la page précédente. Manuscrit de Grandvelle, bibliothèque de Besançon.

Cette marche aboutit à la prise de Tlemcen, dit Marmol (vol. II, p. 346); on la pilla d'un bout à l'autro, tuant ou réduisant en esclavage tous ceux qui s'y rencontraient.

Peu de temps après Abd-Allah, devenu odieux aux populations qu'il commandait, à cause du secours qu'il avait obtenu des chrétiens, fut chassé de Tlemcen et s'enfuit au désert, suivi de quelques cavaliers seulement.

Bientôt abandonné de ses partisans, traqué comme une bête fauve de montagne en montagne, il se vit, un soir, assailli par plusieurs Arabes qui lui coupèrent la tête et l'apportèrent à Muley-Ahmed, son successeur, qui lui avait tendu ce guet-apens. Celui-ci ne jouit pas longtemps de son obscur triomphe : assiégé dans Tlemcen par le pacha Hassan, fils de Kaïr-ed-Din, il s'enfuit avec ses trésors et quelques membres de sa famille et vint se réfugier à Oran, sous la protection du gouverneur-général (1).

Comme il entrait dans les vues de la cour d'Espagne que Tlemcen ne devînt point la proie des Turcs, le comte d'Alcaudete retourna en Andalousie, en ramena des troupes et reprit l'offensive. Il allait joindre le camp de Hassan-Pacha sous les murs de Tlemcen, lorsque celui-ci apprit, par M. le chevalier de Lanis, envoyé du roi de France, la mort de Kaïr-ed-Din à Constantinople. Un traité de paix fut alors conclu et la garnison turque évacua Tlemcen pour n'y plus rentrer. Ainsi s'appaisèrent les troubles qui depuis si longtemps déchiraient ce royaume (2).

(1) El rey de Tremecen recogió luego lo mejor que tenia en su casa y accompañado de algunos pocos criados, se fué derecho á Orán.

HAEDO (f° 64 *bis.*)

(2) Voir le *journal de Vandenesse*, p. 160; bibliothèque de Besançon.

III

La peste. — Expédition de Mostaganem. — Le pacha Salah-Reïs. — Sa mort. — Hassan-Kaïd lui succède. — Il assiége Oran. — Deuxième expédition des Espagnols pour s'emparer des villes du littoral, de l'ouest à l'est. — Déroutes de Mostaganem et de Mazagran. — Oran bloquée pendant quatre années.— Siége de Mers-el-Kebir par le pacha Hassan.

—

En 1547, sous le gouvernement du comte d'Alcaudete et Hassan-Agha, troisième pacha régnant à Alger, une peste effroyable désola Oran; les habitants, frappés de terreur, l'évacuèrent pour camper au-dehors. Haëdo en parle en ces termes : « En una peste que dió en la ciudad « de Orán, con que forzado que se saliese la gente a « vivir y habitar fuera en el campo, en sus tiendas y pa- « bellones. »

En 1548, les complications politiques soulevées par les Turcs du côté de Tlemcen, venaient enfin de s'évanouir. Ces nouveaux conquérants avaient tourné leurs vues ambitieuses d'un autre côté, et des troupes de renfort, jetées par eux dans Mostaganem, témoignaient assez qu'ils cherchaient à faire de cette ville, importante à cette époque, la base de leurs nouvelles opérations contre les chrétiens; mais le comte d'Alcaudete, inquiet de ce menaçant voisinage, avait juré de leur arracher cette position remarquable et de la soumettre à la domination espagnole.

Pendant l'été de cette année 1548, le vieux gouverneur prépara tous les éléments nécessaires à l'expédition qu'il projetait en silence. Il sortit d'Oran, à la tête de forces respectables, emmenant avec lui du canon de fort calibre. Le soir du 20 août, après avoir enlevé Mazagran sans coup férir, il se présenta sous les murs de Mostaganem et fit ouvrir, le lendemain matin, le feu contre la place; mais elle se trouvait défendue par l'élite des artilleurs turcs et cette attaque, qui semblait devoir réussir par sa soudaineté, échoua complétement ce jour-là. Une canonnade terrible, qui dura toute la journée et toute la nuit, épuisa les munitions; les Espagnols durent perdre, à attendre un brigantin venant d'Oran, un temps devenu précieux. Dans cet intervalle, Hassan-Pacha pût faire entrer de nouvelles troupes dans la ville et appela aux armes toutes les tribus des environs, qui accoururent au nombre de plus de vingt mille hommes. Cependant, le bâtiment étant arrivé avec de la poudre et des projectiles, le comte d'Alcaudete donna l'ordre aux colonnes d'attaque de dégager son camp, enveloppé par des nuées d'Arabes; les batteries espagnoles ouvrirent la brèche, et bientôt l'étendard de Castille flotta sur les murailles; mais en vain les troupes chrétiennes firent-elles preuve de la plus héroïque valeur; en vain s'élancèrent-elles vingt fois sous un ouragan de feu, dans l'espoir de rompre la ligne compacte et formidable des soldats turcs, massés sur les remparts; vingt fois elles furent rejetées dans les fossés avec des pertes considérables. Tant de courage ne put triompher de la résistance soutenue des assiégés; alors, complétement repoussé et hors d'état de tenter un nouvel

et suprême assaut, le gouverneur d'Oran réunit ses officiers en un conseil de guerre qui opina pour la retraite. Profitant des ténèbres, le comte fit lever le camp en silence et, suivant le bord de la mer, il reprit la direction d'Arzew, après avoir placé ses blessés et ses canons au centre de la colonne; mais deux misérables eurent la lâcheté de transmettre aux Turcs l'avis de ce mouvement rétrograde; le résultat d'une aussi insigne trahison ne se fit point attendre : la garnison de Mostaganem sortit tout entière suivie des contingents arabes, et, se mettant à la poursuite des débris de l'armée chrétienne, la harcela sans relâche. Les Espagnols, découragés, songèrent à fuir et beaucoup d'entre eux, perdant tout leur sang-froid, entraient déjà dans l'eau, lorsque le fils du comte, s'emparant d'une hallebarde, fait face aux fuyards, puis, avec l'aide de quelques-uns de ses officiers, les oblige à se retourner contre l'ennemi. Au même moment don Luis de Rueda, commandant la cavalerie, prend soixante chevaux, s'élance, au cri de Santiago, sur le centre de la colonne turque et parvient à la couper; les piquiers espagnols, au nombre d'environ cinq cents, enflammés par ce trait d'audace, reprennent l'offensive, font une nouvelle trouée, dans laquelle ils se précipitent avec furie, dispersent les infidèles et en forcent plus de la moitié à chercher la mort dans les flots.

Après cette brillante affaire, les troupes chrétiennes, exténuées, goûtèrent quelque repos sur le champ de bataille même, et, s'étant réorganisées à Arzew, elles rentrèrent dans Oran le lendemain soir de cette terrible journée qui, si elle est réputée victorieuse par les chroni-

queurs espagnols, n'en a pas moins tous les caractères d'une fatale et incontestable déroute.

Dix années plus tard, et presque jour pour jour, le brave comte d'Alcaudete devait trouver la mort sur cette même plage, où tant d'héroïsme avait été si infructueusement prodigué.

En 1556, le pacha Salah-Reïs projetait une expédition considérable par terre et par mer, pour s'emparer d'Oran et en expulser définitivement les chrétiens d'Espagne. Il voulait couronner par là cette admirable série de conquêtes qui commença à Touggourt, Ouergla, le Souf, et se termina brillamment par la prise de Bougie, celle de Tlemcen et de Fez du Maroc.

A cet effet, il demanda des hommes et des bâtiments de transport au Grand-Seigneur (1), qui lui envoya six mille Turcs et quarante galères.

Comme la peste sévissait à Alger et à Oran, le pacha se porta de sa personne, à la tête de trente bâtiments, à la rencontre de la flotte turque, qui avait reçu l'ordre d'atterrir à Bône, afin d'y demeurer jusqu'à la fin de l'épidémie; mais, arrivé à Matifoux, Salah-Reïs tomba malade et mourut au bout de vingt-quatre heures.

Haëdo, que nous interrogeons scrupuleusement, — c'est du reste le guide le plus sûr à suivre dans cette obscure histoire, — Haëdo voit dans cet événement inespéré, quelque chose de très-favorable à l'occupation espagnole d'Oran. Voici ce qu'il en dit en termes assez passionnés : « No hubó llegado á Metafuz, cuando, justo

(1) Selim II.

« juicio y providencia de Dios, que quizó entonces librar « la ciudad de Orán de un tirano tan cruel, le dió súbito « la landre, y peste en una ingle muy recio; y dentro de « veinte y cuatro horas, sin aprovechar remedio, le ar« rancó la alma. »

Il paraîtrait, d'après cela, que la place courait un véritable danger, car depuis fort longtemps Salah-Reïs préparait en silence tous les matériaux nécessaires à son entreprise, et il semble à peu près certain que la ville convoitée n'eût pas tenu contre une attaque organisée de longue main, à l'aide d'énormes ressources et sous la direction immédiate du redoutable corsaire.

Salah-Reïs avait soixante-dix ans lorsqu'il mourut (1). Hassan-Kaïd, rénégat corse, fut proclamé gouverneur d'Alger, en cette même année 1556, en attendant que Selim désignât le véritable successeur. A peine installé, il partit à la tête de trois mille Turcs, quatorze mille soixante Maures et trente mille Arabes; c'est avec ces forces qu'il se dirigea par terre sur Oran. La flotte ottomane, bien garnie de pièces d'artillerie et montée par trois mille matelots, avait touché à Alger le jour même de la mort de Salah-Reïs. Hassan, corse, enjoignit au koptanbey de lever l'ancre et de se diriger sur la forteresse de Mers-el-Kebir afin de soutenir par mer les efforts qu'il allait diriger lui-même sur ce point.

L'artillerie turque débarqua sur la belle plage qui s'étend au pied du cap Falcon et fit une marche remarquable de hardiesse. Elle suivit les crêtes des monts

(1) Era Salaraez, al tiempo que murió, de edad de setenta años, y todo cano como una paloma. HAEDO (f° 69 *bis*.)

Ramrah qui enceignent la belle rade entre Oran et Mers-el-Kebir, contourna le plateau du Santon ou d'el Santo et vint audacieusement descendre, par un sentier rapide, un peu au-dessus du ravin de Raz-el-Aïn.

Après un siége assez court, le Château-des-Saints fut emporté, sa garnison espagnole massacrée, et la ville allait se trouver dans la situation la plus périlleuse, lorsque le pacha Hassan qui, sur l'ordre du sultan, avait dû renvoyer la flotte à Alger pour lui faire reprendre la haute mer, afin de tenir tête aux vaisseaux d'André Doria qui ravageaient l'Archipel, se vit obligé de se replier sur cette ville, où des troubles avaient éclaté avec violence pendant son absence.

Faisons observer, en passant, que dans les principales entreprises qui furent tentées contre Oran, notamment en 1580 sous Safer-Pacha, en 1679 sous Mohammed-Trick, généralissime, en 1703 sous Hussein-Cogen, chérif, en 1708 sous Mohammed-Baktache, et pour défendre, à leur tour, la place en 1732, les Turcs débarquèrent invariablement leur artillerie sur la plage dont il a été question et que nous nommons d'Aïn-el-Turk (1).

C'est vraisemblablement là le point vulnérable de la côte; aussi ne saurait-on trop le garder.

Oran, débarrassée de cette dangereuse étreinte, respira enfin. Le brave comte d'Alcaudete fit dès-lors de fréquentes sorties avec sa garnison, ravageant les alentours de la ville pour parvenir à la débloquer et châtiant sans merci les populations qui avaient prêté du secours aux

(1) La Source-du-Turc.

Turcs. Les ruines de Guisdah, qui florissait à cette époque, attestèrent son passage et les représailles dont il usa pour faire éprouver aux traîtres la force des armes castillanes.

Nous avons vainement interrogé les environs de Crestella (1), où se trouvait assise cette bourgade; nous n'avons remarqué que des traces fort problématiques de son existence; tout indice a complétement disparu.

Pendant les deux années qui s'écoulèrent, le général fit élever le fort san Fernando, en arabe : Bordj-bou-Beniqa, le fort de Bou-Beniqa, un peu au sud du Château-des-Saints.

C'est l'ouvrage à cornes, aujourd'hui ruiné, qui se trouve en avant de Saint-Philippe et que les Arabes nommaient aussi Bordj-Raz-el-Aïn, parce qu'il gardait la tête ou la naissance de la source.

Le fort Sainte-Thérèse date également de cette époque; mais l'inscription qui en surmontait l'entrée ayant été enlevée, on ne peut rien avancer de bien précis à l'égard de sa fondation.

En l'année 1558, le gouverneur d'Oran passa en Espagne afin d'y solliciter du Grand Conseil de Castille un renfort en hommes et en matériel de guerre. L'objet de l'expédition qu'il avait en vue était de s'emparer à tout prix de Mostaganem, lieu de ravitaillement où s'appuyaient les armées turques, et de préparer par là les voies pour tenter de nouveau la conquête des villes du littoral jusqu'à Alger.

(1) Aujourd'hui Christel, village situé au pied de la montagne de san Agostin ou des Lions, à cinq lieues N.-N.-E. d'Oran, au bord de la mer. Djebel-Karr, en arabe.

La reine Jeanne, qui gouvernait pour Philippe II, son mari, donna son approbation aux plans du comte d'Alcaudete et accorda les six mille hommes qu'il demandait, malgré la vive opposition de don Juan de Vega, président du conseil de guerre de Castille, et du marquis de Mondejar, gouverneur de la province de Grenade. Ces deux éminents personnages jugeaient fallacieuses les promesses de secours données par le chérif du Maroc. Ils soutenaient que les Arabes n'ayant point donné de gages de leur parole, ils ne la tiendraient point, d'autant que les Turcs essaieraient de déconcerter cette résolution par l'entremise des marabouts.

Le gouverneur sortit d'Oran le 22 août 1558 (1), traversa la sebka d'Arzew (2) à la tête de sept mille cinq cents hommes d'élite et il emmenait, en outre, quelques pièces d'artillerie traînées à bras.

Il eût un premier engagement sur la Macta qu'il franchit; s'empara presque sans coup férir de Mazagran, ville de quelque importance à cette époque, et vint mettre le siége devant Mostaganem, attendant avec anxiété les munitions et les vivres qu'apportaient quatre galères sorties d'Oran à cet effet; mais il eut la douleur de les

(1) Cette date ne paraît pas certaine; Haëdo dit : « Al principio de « agosto salió el conde con todo su campo. » M. Carette, d'après Marmol sans doute, fixe cette sortie au 26 et ne parle que de six mille cinq cents hommes. La déroute de Mazagran est au contraire présentée par Haëdo comme ayant eu lieu le 26 août. Il n'est pas possible, quant à présent, de trancher la question d'une manière irréprochable sous le rapport historique.

(2) Les terrains salants.

voir passer, capturées par cinq galiotes turques qui venaient de croiser sur les côtes de Malaga.

En présence de cette déplorable circonstance, le comte fit assembler un conseil de guerre; il y fut décidé que l'attaque de la ville aurait lieu sur-le-champ malgré l'absence de moyens nécessaires. Le portail de Mazagran fut démoli et l'on en tira treize boulets de pierre. C'est avec ces seuls projectiles que le siége fut entrepris (1).

La place fit, malheureusement pour les Espagnols, une résistance assez longue et assez solide pour que le pacha d'Alger, qui avait succédé à Hassan-Corse, empoisonné par la milice, eût le temps de se porter au secours de la ville avec des troupes éprouvées.

Le comte, irrité de cette complication qu'il n'avait pas prévue, ordonna l'assaut aux murailles et attaqua lui-même, à la tête de la moitié de ses forces, l'armée du pacha. Un combat furieux s'engagea. Les troupes d'escalade furent hardiment repoussées et précipitées du haut des remparts. De son côté, la cavalerie turque chargea impétueusement l'infanterie espagnole qui plia. Force fut donc au gouverneur d'ordonner la retraite.

Elle commença alors, mais dans les conditions les plus désastreuses. Complétement dépourvue de munitions de guerre, harcelée par un ennemi acharné, de beaucoup supérieur en nombre aux Espagnols et dont les escadrons fatigués se relevaient par des troupes fraîches, l'armée chrétienne, foudroyée par l'artillerie volante du pacha, se lança en pleine déroute sur le chemin de Ma-

(1) Nous n'avons pas besoin de dire que tous ces détails, — ceux qui précèdent et ceux qui suivent, — sont rigoureusement historiques.

zagran. Le malheur voulut que le feu prit à des caissons de poudre qui firent explosion et blessèrent ou tuèrent plus de cinq cents hommes. En vain don Martinez, fils du comte, et son maréchal-de-camp de jour, s'efforça-t-il d'arrêter les fuyards; rien ne put vaincre la terreur qui s'était emparée de l'armée. Le vieux comte et ses officiers, outrés d'une telle lâcheté, s'étaient placés en travers du chemin et, barrant le passage aux soldats, les suppliaient de faire face à l'ennemi; leurs efforts furent inutiles dans cette affreuse nuit où la panique fut si grande. On abandonna même les blessés que les Turcs décapitaient aussitôt.

Pour comble de malheur de nouveaux renforts arabes venaient d'arriver de Tlemcen et des brigantins avaient débarqué à Mostaganem les troupes turques, conduites par Aluch-Ali (1) qui les avait prises à Mazouna et à Tenez.

Le combat ou plutôt le massacre recommença à l'aube et continua toute la journée; vers le soir, le vieux général, tout souillé de sueur, de poussière et de sang, voulut tenter un suprême effort et se précipita encore une fois dans le gros de la foule qui fuyait en jetant ses armes. Plein de désespoir et de rage, il s'écriait en labourant les flancs de son cheval à grands coups d'éperon : « Saint Jacques! « saint Jacques! la victoire est à nous (2)! »

(1) Surnommé El-Fortass *(le Chauve)*.

(2) Santiago! y cerrar España! *(Saint Jacques! et attaque, Espagne!)* Vieux cri de guerre usité contre les Maures. Nous ferons observer que le mot *cerrar* qui veut dire fermer, signifiait anciennement attaquer, en venir aux mains.

Rien ne put arrêter cette honteuse déroute. Là, le cheval du comte s'étant cabré, dit Marmol, il fut renversé à terre et foulé aux pieds par les fuyards. Comme il était vieux, il perdit l'haleine et mourut. Son corps fut retrouvé par des Turcs et présenté à Hassan-Pacha, qui ordonna que ses dépouilles fussent respectées et voulut contempler un si vaillant guerrier. L'armée tout entière mit bas les armes, mais huit cents chrétiens tombèrent égorgés par les Turcs avant que les ordres du pacha soient venus mettre un terme à cette boucherie. Ceux qui survécurent furent enchaînés pour être faits esclaves et le fils du comte dut subir cette atroce humiliation; cependant le pacha, voulant rendre hommage à tant de bravoure et à tant d'infortune, le fit mettre en liberté, lui rendit le corps de son père et lui fournit même une escorte pour l'accompagner jusqu'à Oran, qu'il trouva plongée dans la plus profonde consternation.

Hassan n'exigea du fils que deux mille ducats pour le corps du général. Le comte d'Alcaudete fut inhumé à Oran. Nous y avons vainement cherché les traces de son tombeau.

L'armée espagnole fut presqu'entièrement détruite dans cette fatale journée du 26 août 1558 (1). Hassan-Pacha poursuivit ce qui restait de l'armée jusqu'aux Puits-de-Diego-Perez (2) et retourna à Alger, afin d'y préparer la formidable expédition qu'il destinait à la prise d'Oran et à l'anéantissement des infidèles.

(1) Acaeció esta tan notable desgracia á veinte y seis de Agosto de aquel año de mil quinientos cincuenta y ocho. HAEDO (f° 74.)

(2) Puits d'Arzew.

Ali-Dari avait reçu le commandement des mains du pacha. Il tint, pendant quatre années consécutives, la place d'Oran étroitement bloquée; mais bientôt d'autres événements surgirent et vengèrent d'une manière éclatante l'affront insigne qu'avaient subi les armes espagnoles.

Le roi Philippe II ne voulut point laisser consommer la perte de cette place importante sans tenter un suprême effort pour la dégager. Il envoya, en 1562, une forte escadre qui devait battre la flotte turque dans les eaux de Mers-el-Kebir et jeter des hommes, des vivres et des munitions dans Oran; des vivres surtout, car la disette y devenait affreusement insoutenable. Mais la fatalité, qui présida à toute la vie du sombre monarque, devait le frapper d'une manière cruelle en cette circonstance.

Cette escadre, forte de trente-cinq voiles, fut poussée par une tempête violente jusque vers les côtes de Grenade et périt corps et biens sur l'île de la Herradura (1). Don Alonzo de Marañon, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, amiral de Castille, qui la commandait en chef, y perdit la vie.

Oran ne fut secourue que par huit petites galères qui, l'année suivante, parvinrent à s'en approcher à la faveur du brouillard et à tromper la vigilance des galiotes qui bloquaient le port.

Cependant, Hassan, rentré en triomphateur à Alger, fut bientôt, sur la plainte de l'agha des janissaires, chargé de chaînes et jeté à bord d'un vaisseau qui le transporta

(1) Le Fer-à-Cheval.

comme un criminel à Constantinople. La milice d'Alger lui reprochait d'avoir permis aux tribus arabes de venir acheter des armes dans la ville, ce qui les conduisait à en conclure que le projet du fils de Kaïr-ed-Din était, par ce moyen, de provoquer des soulèvements chez les montagnards, de secouer le joug de la Porte et de s'emparer de toute l'autorité.

Il est nécessaire de savoir, pour la clarté de ce qui précède, que le pacha n'avait aucun pouvoir sur la milice turque; celle-ci ne relevait absolument que de l'agha des janissaires qui présidait le Divan. Le pacha était nommé par la Porte et l'agha élu par la milice. La Porte causait une pression matérielle et morale sur la ville des corsaires; par conséquent son autorité était odieuse. Un peu plus tard, la milice d'Alger fit et défit elle-même ses pachas, et c'est là l'endroit le plus sanglant de sa lugubre histoire!

L'indignation du sultan fut à son comble lorsqu'il apprit la nouvelle de l'acte inouï d'insolence auquel venait de se livrer la milice d'Alger; aussi reçut-il le captif avec de grands honneurs. Il le traita avec la plus affectueuse distinction, le combla de promesses de toutes sortes et lui offrit même des secours en troupes; puis il lui enjoignit de retourner à Alger pour y mettre les plus turbulents à mort et décimer le restant. Son cousin, Ahmed-Pacha, l'accompagna avec ordre, à son arrivée, de faire trancher la tête à l'agha des janissaires ainsi qu'au belerbey, fauteurs de la révolte. Leur exécution eut lieu sous la voûte de Dar-Soultan (la Djenina), le lendemain même du débarquement à Alger du pacha Hassan.

Le calme rétabli, et rentré en souverain, Hassan travailla sourdement à la perte des janissaires. Il avait d'abord eu l'intention de les faire égorger tous; mais ne sachant s'il pouvait compter sur la population, il recula au moment de donner l'ordre du massacre. Les préparatifs qu'il avait organisés avant sa déposition, pour attaquer Oran, avaient, malgré cela, continué pendant son absence. Il pensa qu'il avait entre les mains un moyen excellent de perdre son indomptable milice. Bientôt il la ramena à lui en distribuant des largesses et en lui garantissant l'oubli du passé; puis, il attendit alors, sûr de sa vengeance, les renforts que le sultan lui avait promis pour effectuer sa conquête.

Ces renforts arrivèrent en 1563, dans les premiers jours d'avril. Hassan qui, nous venons de le dire, avait mystérieusement médité son projet, rassembla tous ses moyens d'attaque et confia le gouvernement d'Alger à Ali-Kilidj, son gendre.

Le capitan-pacha de la flotte turque, Cochupare, partit avec trente-deux galères et trois caravelles françaises (1) chargées d'artillerie. Il débarqua les troupes et le matériel à Arzew, puis se rendit à Mers-el-Kebir, prêt à combiner ses mouvements avec ceux du pacha.

Hassan se mit en marche le 15 avril 1563 à la tête de forces imposantes, franchit le Sig, tourna la position d'Oran après avoir détruit la Tour-des-Saints et, passant

(1) Por mar envio treinta y dos galeras y galeotas cargadas de artillería, municiones y bastimentos, y tres carabelas francesas

HAEDO, page 76.

par les crêtes, vint se présenter le 4 mai devant Mers-el-Kebir que bloquait le capitan-pacha.

Ce fut alors que le fort San-Miguel, petit ouvrage dont il reste encore quelques ruines au point culminant de la montagne qui commande le port, fut enlevé par les Turcs qui y massacrèrent presque tous les défenseurs; — mais cinq cents janissaires y périrent.

Don Martinez de Cordova (1), frère du gouverneur d'Oran, commandait dans Mers-el-Kebir, que le pacha cernait. Il résista avec quatre cents hommes. L'artillerie de Hassan fit brèche de toute part et les colonnes turques, se succédant, donnaient continuellement l'assaut; mais tant d'efforts furent inutiles : le courage des assiégés se maintint d'une manière inébranlable et leur vaillance ne se démentit pas un seul instant. Dédaignant les insinuations de son ennemi, qui lui représentait l'extrême péril de sa situation, le chevaleresque gouverneur lui fit dire qu'il ne se rendrait pas et que si la brèche paraissait si facile au pacha, il s'étonnait qu'il n'osât donner l'assaut.

Sur cette hautaine réponse, Hassan ordonna une attaque générale qui fut sans résultat et qui lui coûta quinze cents hommes.

A la vue de ce désastreux échec, le pacha, écumant de colère, arracha son turban avec violence, le jeta dans la boue ensanglantée et s'écria : « O musulmans! se peut-il « que quatre coquins de chrétiens tiennent contre vous « dans un pareil chenil! »

(1) Le gouverneur de Mers-el-Kebir correspondait avec Oran par le moyen de nageurs qui franchissaient la distance pendant la nuit.

Un troisième assaut, plus terrible encore que n'avaient été les deux premiers, se donne avec toutes les forces dont le pacha peut disposer; il se met lui-même à la tête des troupes et s'élance : « Je mourrai, s'écrie-t-il; je mourrai « pour votre éternel déshonneur! » Mais il est encore repoussé après avoir éprouvé d'énormes pertes; ses morts encombrent les fossés, et ses soldats, commençant à murmurer, font entendre qu'ils sont las de combattre contre de pareils défenseurs.

Sur ces entrefaites, le 29 mai, deux frégates réussissent à jeter quelques hommes dans Mers-el-Kebir et annoncent que des renforts arrivent.

A cette bienheureuse nouvelle, le courage des assiégés se retrempe et quelques molles attaques, tentées par les troupes démoralisées du pacha, sont victorieusement repoussées.

Ce siége meurtrier, et qui est demeuré fameux dans les annales espagnoles, durait depuis dix-huit jours, lorsque trente-cinq galères chrétiennes, envoyées par la reine régente et commandées par François de Mendoza, qui avait sous ses ordres Jean-André Doria et don Pedro de Padilla, vinrent débloquer Mers-el-Kebir et foudroyer les assiégeants de leur formidable artillerie.

La flotte algérienne qui, à la suite d'un engagement peu sérieux, s'était enfuie derrière le cap Falcon, parvint à s'échapper et fit route pour Alger.

Hassan-Pacha, absolument à bout de ressources et bouillant de rage, ordonna la retraite sur Mostaganem, après avoir perdu, en ces dix-huit jours de siége, la plus précieuse partie de ses troupes.

Le gouverneur turc de Constantine perdit la vie dans le dernier assaut et Mohammed-Chibali, gouverneur de Calâa, fut tué par don Martinez lui-même.

Nous terminerons là cette première période, assez violente, assez désastreuse pour les armes espagnoles et nous nous rapprocherons d'Oran qui doit être plus particulièrement l'objet de notre attention, le but de nos laborieuses et trop stériles investigations.

IV

La ville d'Oran vers 1563. — Une inscription à Saint-Grégoire.

—

Mettant pour un instant de côté les détails historiques, nous allons examiner rapidement la physionomie d'Oran, à cette époque de 1563.

Nous avons vu, au moment de l'occupation, la ville se composer d'un nombre considérable d'habitations lourdes, mal construites, entassées dans un périmètre fort restreint au bord de la mer et sur les premières pentes des deux collines qui bordent le grand ravin; nous savons aussi que de grossières mais solides fortifications, presque toutes en pisé (1), la protégeaient suffisamment.

Un seul ouvrage, — les trois grosses tours de la Commanderie de Malte, circonscrites dans le Château-Neuf

(1) Tapia real, des Espagnols.

d'aujourd'hui (1), — avait une importance sérieuse pour la défense; il gardait la ville à l'est, comme le fort Lamoune la couvrait au nord.

Un petit fortin en solide maçonnerie venait d'être élevé sur la pointe ouest du rocher à pic sur lequel repose le Château–Neuf et qui avait son pied dans la mer; il surveillait le débouché du ravin. On en voyait encore quelques vestiges, il y a deux ans, à l'extrémité de la promenade de Létang.

Afin d'améliorer la défense, le gouverneur–général rasait le château maure délabré et jetait sur son emplacement les fondations de la Vieille-Casbah; puis, à l'effet de veiller sur la sortie des eaux qui alimentent Oran, un fort nommé San-Fernando avait été construit, comme nous l'avons déjà dit, par ordre du comte d'Alcaudete, à peu de distance du Château-des-Saints que fit sauter le pacha Hassan-Corse, lors du premier siége.

Enfin le fort Sainte-Thérèse, sentinelle avancée et redoutable, veillait, sur la pointe de rocher où nous le voyons encore intact, gardant la petite baie sablonneuse de Karguentah.

La ville, — comme si elle se fut montrée sensible aux précautions que l'on employait pour la défendre, — croissait rapidement dans sa sécurité. Les masures mauresques qui encombraient le quartier actuel de la marine,

(1) Le Rosalcazar des annalistes. Nous nous rangerons à l'avis de M. A. Gorguos, le savant professeur du lycée d'Alger; Rosalcazar est une mauvaise traduction de « Rojas-Casas » les *Maisons-Rouges*. — Si l'on s'en rapporte au commentaire de l'H'alfaouïa, sa construction remonterait à Abou'l H'assen, le mérinite, qui aurait ordonné en même temps celle de la forteresse de Mers-el-Kebir.

(Voir *Revue africaine*, 2e année, p. 39.)

disparaissaient pour laisser la place où s'élevèrent des constructions plus convenables et plus dignes des hôtes de distinction qui affluaient alors à Oran.

Les attaques réitérées de l'Espagne contre les Etats Barbaresques avaient fait de cette ville régénérée, l'arsenal des expéditions maritimes dirigées sur les points du littoral méditerranéen. Le plateau dont nous venons de parler se garnissait de belles et solides bâtisses et de quelques monuments appropriés avec cette élégance, cette convenance dans l'application de toutes les parties, qui ont fait de tout temps, et sans conteste, la réputation des ingénieurs espagnols.

Une épaisse muraille, — que l'on voit très-bien au pied de notre église Saint-Louis, du côté de la mer,— était, en même temps qu'elle servit de courtine quand on la comprit dans l'enceinte, destinée à maintenir les terres de ce plateau tranché à pic.

On éleva au-dessus le couvent des moines de saint Bernard; l'église actuelle de Saint-Louis, dont la notice historique viendra en son lieu, est exactement sur l'emplacement de l'ancienne chapelle du couvent.

Cette chapelle fut construite sur le plateau d'Oran, afin de remplacer une mosquée que le cardinal Ximénès transforma pour les besoins du culte, en la mettant sous l'invocation de Nuestra-Señora-de-la-Victoria, et qui dût être abandonnée à cause du manque d'espace et parce que les Espagnols évacuaient progressivement la marine pour s'établir plus haut.

Des recherches attentives et raisonnées nous conduisent à penser que cette mosquée était située à peu

près où se trouve en ce moment l'arsenal de l'artillerie.

N'omettons pas une autre petite chapelle, placée sous le patronage de Nuestra-Señora-del-Carmen et qui était sur la place de ce nom, à quelques centaines de pas de la porte de la Marine, dont les restes se trouvent aujourd'hui enclavés dans le bâtiment neuf de la douane.

Les Espagnols n'eurent donc, à cette époque, dans ce faubourg, que des constructions appartenant au service de la marine; il n'y avait probablement pas de quai proprement dit.

A peu près au point où s'appuie aujourd'hui la jetée, on trouvait le corps-de-garde du môle. Le pétardement du roc pour obtenir des matériaux et ouvrir la nouvelle route qui conduit à Mers-el-Kebir a fait disparaître dernièrement les restes de cet ouvrage défensif, assez considérable, puisqu'il était flanqué de deux tours avec terrasses garnies de pièces de canon.

A cette époque, — et pour nous résumer, — la ville d'Oran n'occupait qu'une faible surface du plateau où est situé l'hôpital actuel. Ce quartier élevé s'appela La Blanca. Successivement, mais beaucoup plus tard, la ville se forma sur cette élévation et la partie qui baigne la mer fut réservée.

Enfin, nous ajouterons qu'en ce temps-là, le fort de La Mona (1) parut insuffisant à garder les atterrages de ce côté et, comme le chemin qui contournait la montagne et conduisait à Mers-el-Kebir le surplombait, on jugea nécessaire d'élever un fort que l'on placerait à cheval sur le sentier. En conséquence, avec les matériaux d'un an-

(1) Fort de la Guenon, appelé aussi fort du Juif.

cien château qui s'y trouvait déjà, on édifia Saint-Grégoire, nommé par les Arabes Bordj-Hocen-ben-Zahwa, et on lui donna la forme d'une étoile irrégulière afin de découvrir parfaitement tous les alentours.

Nous avons éprouvé une peine infinie à déchiffrer, sur la porte du réduit, les restes de l'inscription suivante :

(En el) AÑO DE 1589 REINANDO EN L(as Esp) AÑAS (don Felip)E SECVNDO. . . . ACABO. . .CA (stillo) (don) PEDRO DE PADILLA SV CAPITAN GEN (eral).

L'an 1589, le roi don Philippe II, régnant dans les Espagnes, don Pedro de Padilla, son capitaine-général, fit achever ce château.

V

Enquête du prince Vespasien Colone. — Son résultat. — Le prince Colone, gouverneur. — Don Pedro de Padilla. — Le marquis de Murillo. — Une inscription à la Casbah. — Celle du Bastion des Artilleurs. — Attaque d'Oran par Ibrahim-Kroudja. — Le baron de Castel-Viros, — Le marquis de San-Roman, — Le comte de Guelfi, — Le duc de Almodovar, — Le marquis de Montehermoso, — Don Benito de Oloriz, — Le marquis de la Ensemada, — Le marquis de Casasola, — Le comte de Xadujar, — Le marquis de Santa-Cruz, gouverneurs. — L'armée Espagnole mise en déroute dans la forêt de Muley-Ismaël. — Coup-d'œil sur la banlieue d'Oran. — Mort du bey Châban. — Trahison du général des galères d'Espagne, don Luis Man.

—

Le roi Philippe II, surnommé — el Prudente — avait donné l'ordre de diriger sur Oran une partie des criminels

condamnés aux galères et provenant du grand bagne de Malaga.

Le blocus presque continuel et les attaques quotidiennes dont la ville était l'objet de la part des Arabes et des Turcs, la difficulté ou, pour mieux dire, l'impossibilité de s'approvisionner dans le pays même, la nécessité rigoureuse d'entretenir une garnison considérable dans ce préside, furent les raisons majeures qui obligèrent le monarque à y envoyer, en 1574, le prince Vespasien Colone, de la maison de Gonzague, gouverneur de la province de Guipuscoa, afin de juger de l'importance des difficultés qui s'y rencontraient et de donner son avis sur l'opportunité de cette occupation si difficile et si onéreuse.

Le prince Vespasien Colone présenta son rapport dans lequel il proposa l'évacuation immédiate et totale d'Oran et la conservation de la forteresse de Mers-el-Kebir seulement.

Le Grand Conseil de Castille ne goûta point cette conclusion. Il prit en considération la gloire de la religion catholique, les énormes sacrifices que l'état continuel de guerre avait nécessités, l'honneur des armes castillanes entaché et la sécurité des côtes de l'Andalousie compromise d'une manière sérieuse par une semblable mesure; il fit ressortir que la possession d'Oran devait être un acheminement à la réduction, par la force, de toutes les villes de la côte à l'est, jusqu'à Alger, ce perpétuel point de mire; d'une autre part, avec la mort du sultan Selim II s'évanouissaient les projets de la Porte, qui voulait reconquérir tous les points occupés par les chrétiens

sur la côte d'Afrique; le danger n'était plus guère à redouter de ce côté-là. En conséquence il fut décidé que les deux places de Mers-el-Kebir et d'Oran seraient conservées.

Le prince Vespasien Colone revint à Oran en qualité de gouverneur-général, mais il ne garda que peu de temps ces fonctions difficiles autant que périlleuses.

Ce fut alors que les grands travaux de défense commencèrent. Ceux de la Casbah furent continués sur une plus large échelle. Le général don Pedro de Padilla mit tout en œuvre pour les établir d'une manière respectable, avec diligence et à peu de frais, ainsi que nous l'apprend l'inscription suivante, placée au-dessus d'un très-bel écusson aux armes d'Espagne à l'entrée est de la Casbah :

EN EL AÑO D. 1589 SIN COSTAR
A SU MAGESTAD MAS QUE EL
VALOR DE LAS MADERAS HIZÓ
ESTA OBRA DON PEDRO DE
PADILLA SU CAPITAN GENERAL
I JUSTICIA MAYOR DE ESTAS
PLAZAS POR SU DILIGENCIA
I BUENOS MEDIOS.

L'an du Seigneur 1589, don Pedro de Padilla, capitaine-général et grand-justicier de ces places, fit construire cet édifice sans autres frais pour Sa Majesté que la valeur des bois.

Jusqu'à la fin du XVIe siècle, nous ne sommes pas trop à court de renseignements, parce qu'ils sont venus à notre connaissance avec la relation des sérieux événements que nous venons d'esquisser; mais les historiens qui se sont occupés d'Oran, — et le nombre en est faible, — sont à

peu près muets pendant le siècle suivant et ne paraissent pas plus s'occuper de cette place forte que de Melilla, du Peñon de Velez ou de Ceuta (1), les quatre seuls points que possédassent les Espagnols qui en firent des bagnes et des lieux de transportation.

Il paraîtrait que le marquis de Murillo succéda, en qualité de gouverneur-général à don Pedro de Padilla. Mais ici, force nous est de franchir la distance qui nous sépare de l'année 1657, les matériaux nous manquant d'une manière absolue.

Nous savons seulement qu'à cette époque les Turcs tentèrent encore une entreprise contre Oran. Elle fut conduite par Ibrahim-Khroudja qui venait de succéder à Hamed-Pacha. Il établit son artillerie sur le plateau de l'Almeïda — du Santon — et, de ce point culminant, lança des bombes et des boulets sur la ville; mais selon le commentaire d'une cas'ida de cheïk Mohammed-Abou-Ras-ben-Ahmed, cette attaque ne fut pas couronnée de succès et Ibrahim dut renoncer à s'emparer d'Oran (2).

Un des bastions nord de la haute Casbah, appelé par les Espagnols « Baluarte de los Artilleros » — *Bastion des Artilleurs* — regarde la ville. Il fut quelque temps après sa construction désarmé et découronné parce qu'il devint

(1) Ceuta, sur le détroit de Gibraltar, au pied de Abyla, l'une des colonnes d'Hercule. C'est l'ancienne Septa. Ceuta fut prise aux Maures par les Portugais en 1415. Les Espagnols s'en emparèrent en 1580 et l'ont conservée.

(2) Voir Gorguos, *Revue africaine*, 2e année, p. 31.

inutile à la défense lors de la construction du bastion de Sainte-Isabelle et que ses feux menaçaient les maisons de la ville. Il porte, engagé dans sa maçonnerie d'escarpe, une interminable inscription que des balles turques ont mutilée et que nous avons épelée avec assez de difficulté :

SOLI DEO HONOR & GLORIA.

REINANDO EN LAS ESPAÑAS LA MAGES
TA D CATOLICA DE DON CARLOS II Y GOVER
NANDO SVS REINOS Y SEÑORIAS POR
SV MENORHEDAD SV MAJESTADE LA
REINA DOÑA MARIA DE AVSTRIA MA
DRE SVYA Y SIENDO GOVERNADOR Y CA
PITAN GENERAL DE ESTAS PLACAS Y
REINOS DON FERNANDO JOACHIN FAXA
RDO DE REQVESENS Y ZVÑIGA MARQUES
DE LOS VELEZ MOLIN Y MARTOREL SE
ÑOR DE LAS VARONIAS DE CASTELVIROS
AVSMOLIN DE REY Y OTRAS EN AL PRIN
CIPADO DE CATALVÑA SEÑOR DE LAS O
RLAS DE MVLAALHAMA Y B . . . Y DE
. . . . ALMAZORES. . . . ESCV
DERAZO ALCAIDE DE DONCELES . . . AL
CAIDE DE . . CIVD. . . . .
. . . A DE. . . . . DEL
. . . . A DE
. . . .
. . . .
. . . . .A DE GRA
Y SVS PA . . . . .ABO
. . . ED Y LA CABEZA. . . . . . . ENI
ENTE G. . . . . L . . . . PARA
. . . . ACO . . . .
. . . .
. . . .

A Dieu seul honneur et gloire!

Sa Majesté Catholique Charles II, régnant dans les Espagnes, et Sa Majesté la reine Marie d'Autriche, sa mère, gouvernant ses royaumes et seigneuries pendant sa minorité, ayant pour gouverneur de ces places et capitaine-général don Fernando-Joaquin Faxardo de Requesens et Zuñiga, marquis de los Velez, Molin et Martorel, seigneur des baronnies de Castel-Viros, Ausmolin de Rey, et autres dans la principauté de Catalogne, seigneur des frontières de Mulaalhama.... et d'Almazores, grand écuyer, gouverneur des pages du roi et de cette cité, lieutenant général, etc.

Cette inscription date de la minorité du roi Charles II. Elle nous apprend les noms, titres et qualités du capitaine-général gouverneur, baron de Castel-Viros; celui qui fit élever les remparts de la Casbah du côté de la ville.

En 1678, la peste désolait encore une fois Oran. Un bâtiment chargé d'étoffes la porta à Malaga, et, de là, dans toute l'Andalousie. Cette saïque, qui venait d'Oran, entra dans le port de Malaga le 28 mai 1678, au témoignage de l'épidémiologiste Villalba, mais en cachant la route qu'elle venait de suivre.

En 1680, c'était le marquis de San-Roman qui commandait dans la place.

Ses successeurs furent :

Le comte de Guelfi;

Don Felipe de Lujan, duc de Almodovar;

Don Valeriano de Aravaca, marquis de Montehermoso;

Don Benito de Oloriz y Carbajal;

Le marquis de la Ensemada;

Le marquis de Casasola;

Don Juan Diaz, comte de Xadujar;

Don Alvarez de Bazan y Sylva, marquis de Santa-Cruz.

Ce dernier fit élever au sommet du pic d'Aïdour un fort qui porte son nom — Santa-Cruz — et que les indigènes ont nommé Bordj-el-Merdjadjo. La tradition arabe prétend que lorsque les chrétiens voulurent procéder à l'établissement de cette forteresse, ils furent sur le point de reculer devant ce projet à cause des difficultés que l'on rencontrait pour transporter l'eau nécessaire à la confection du mortier à une élévation aussi considérable; mais un cheïk des Hamian procura aux Espagnols toutes les outres de sa tribu, et, par ce moyen, l'eau fut montée à dos d'homme au sommet du pic d'Aïdour.

Les habitants d'Oran, parfaitement en sûreté derrière leurs fortifications, n'en étaient pas moins pour cela continuellement et étroitement bloqués.

Cet état de choses durait depuis un si long espace de temps et devenait de jour en jour si insoutenable, que don Alvarez de Bazan résolut de dégager la place.

A cet effet, en 1701, il sortit à la tête d'une grande partie de la garnison, s'avança victorieux dans la campagne, mais essuya une défaite complète sur les confins du pays des Hachem, non loin d'Oran; au lieu même où, six ans plus tard, en 1707, le chérif marocain Muley-Ismaël, qui ravageait les environs d'Oran et voulait s'emparer de la place, vit périr son armée tout entière. On raconte que le soir de sa défaite, lorsqu'il fuyait le champ de bataille, suivi de quelques officiers, Ismaël se tournant vers eux, leur dit amèrement : « Oran est comme « une vipère à l'abri sous un rocher; malheur à l'imprudent qui y touche! »

Cet endroit est la forêt de Muley-Ismaël, appelée chez les Arabes « Zebbouch-el-Houst » c'est-à-dire, *le Chêne-du-Milieu.*

Il ne nous est parvenu aucun détail sur la malheureuse déroute de l'armée espagnole qu'un manuscrit — celui qui nous guide, — qualifie de fatale.

La tradition avance que le corps expéditionnaire du marquis de Santa-Cruz y fut massacré sans merci et que son chef y perdit la vie.

Cependant, mais un peu plus tard, les gouverneurs d'Oran, avec l'aide des Beni-Ahmer leurs alliés fidèles, essayèrent de quelques excursions armées qui leur réussirent. Les Arabes furent repoussés plus loin qu'ils ne l'avaient jamais été et Oran respira enfin.

En ce temps-là, on bâtit même un fortin dans la campagne, aux environs de Bou-Rechache, de l'autre côté de la Sebka d'Oran (1), sur le chemin qui conduisait à Tlemcen.

Il est à supposer que cet ouvrage n'avait pas une grande importance. Il n'en existe point de traces aujourd'hui; — du moins nous ne les avons pas retrouvées.

Nous voyons, vers cette époque (1701), les habitants d'Oran se répandre dans la campagne et y former quelques établissements.

Deux villages s'élevèrent :

Yfre, le premier, fut installé sous le canon de la Casbah, presque en face de la naissance de la source. L'eau nécessaire à son alimentation était fournie par la

(1) Le Lac de Misserghin.

fontaine de « la Higuera » — *du Figuier* — qui, bientôt après, changea de direction et ne coula plus à la surface du sol (1).

Cette bourgade était bâtie sur le petit monticule qui fait face à la partie sud de la Casbah, un peu au-dessus de l'ancien cimetière actuel, à l'endroit où se trouvait la quobba (2) de Sidi-Chabbal, élevée en 1796, par ordre du bey d'Oran, Mohammed-el-Kebir, pour servir de tombeau au bey Chabân, tué par un homme des Beni-Ahmer lors de l'attaque de la ville en 1686 (1098 hég.), disent les uns, et, selon d'autres, assassiné par ses troupes révoltées.

En ce temps-là, le siége du beylick de l'Ouest était installé à Mazouna. C'est de cette ville que partaient les nombreuses expéditions conduites par les Turcs contre Oran, leur éternel point de mire. Le bey Chabân, qui gouvernait alors la contrée, ne laissait aucune trêve aux chrétiens et tenait la place dans un état de blocus continuel; l'espoir de leur ravir cette opulente proie stimulait les hordes arabes accourues au pillage et leur donnait la tenacité dont elles firent preuve en investissant pendant plusieurs années consécutives un point défendu par de vaillantes troupes et des fortifications hérissées d'artillerie.

Le commentateur de l'H'alfaouïa nous retrace la dernière journée de guerre du bey Chabân :

(1) Sur un plan de la place d'Oran, daté de 1772, le village de Yfre figure en pointillé, avec ces mots : Lugar de Yfre, arruinado. — *Village de Yfre, ruiné.* — C'est l'Ifri des Turcs.

(2) Marabout.

« Chabân fut un bey de l'ouest, célèbre par les nom-
« breuses expéditions qu'il commanda contre les Infidèles
« établis dans sa province. La plus glorieuse de ces expé-
« ditions est celle dans laquelle il succomba en martyr
« de la foi. Ce fut en l'année 1098 (1686 J.-C.). Il fit
« preuve, dans le dernier combat qu'il livra, d'une va-
« leur à faire pâlir les exploits d'Antara, fils de Cheddad.
« Un des témoins de cette journée mémorable m'a raconté
« que Chabân eut, dans la mêlée, deux sabres brisés dans
« la main. Son ardeur dans l'action fut incomparable; il
« s'était paré de ses plus somptueux vêtements; il mon-
« tait le plus généreux de ses coursiers. Tant que l'ennemi
« tarda à paraître, il rangea en ordre ses combattants et
« ne cessa de les exciter en criant: « Au martyre! au
« martyre de la foi! » — Les Infidèles s'avancèrent enfin
« pleins d'arrogance et d'audace; ils étaient plus de huit
« mille et avaient environ mille chevaux. Les Musulmans
« n'atteignaient guère que la moitié de ce nombre, mais
« leurs cavaliers étaient plus nombreux. Les combattants
« non montés s'étaient attachés l'un à l'autre par des
« cordes, afin que nul ne songeât à fuir. Quand les deux
« armées en vinrent aux mains, Chabân se rua comme
« un lion furieux en tête de sa cavalerie. Il enfonça et
« dispersa la cavalerie ennemie et revint charger l'infan-
« terie espagnole. Les Turcs étaient déjà à ses trousses :
« bientôt cavaliers et fantassins se rencontrèrent fai-
« sant main-basse sur les Infidèles dont Dieu livrait les
« dos à leurs coups. Ce jour-là on ne connut point la pou-
« dre et les lames n'eurent pas besoin de fourreau. La
« défaite des Espagnols fut complète; ils perdirent onze

« cents hommes. Au milieu de ce combat, Chabân périt « en confesseur. Ce fut un Arabe des Beni-Ahmer qui le « tua. Les chrétiens exposèrent sa tête au-dessus de la « porte d'Oran, et, la nuit, ils allumaient au-dessus un « lampion. Elle fut plus tard rendue aux Musulmans, « qui l'enterrèrent avec le corps (1). »

C'est au village d'Yfre, à une portée d'arquebuse des murailles sud de la Casbah, que périt l'intrépide et constant ennemi des chrétiens d'Oran.

Quant au second de ces villages, Canastel, — qui n'existe plus, — il était assis à six lieues de la ville au bord de la mer où est aujourd'hui le village de Christel. La bourgade de Canastel avait été créée par les Espagnols pour servir à l'approvisionnement de la place en légumes frais, en fruits et en charbon. De tout temps la tribu des Hamian occupe son territoire; ces Arabes ont toujours eu la même profession; aussi les autres indigènes les désignent-ils habituellement sous le nom de Charbonniers.

Ce fut après les attaques réitérées du bey Chabân que l'on éleva les six tours carrées dont les débris jalonnent aujourd'hui la droite du ravin de Raz-el-Aïn. Ces tours, dont une est devenue le logement du gardien du cimetière, servaient de corps-de-garde aux vigies armées qu'entretenaient continuellement les gouverneurs d'Oran, afin d'éviter les surprises et les attaques de nuit. Elles étaient aussi d'une nécessité rigoureuse pour surveiller les abords de l'abondante source qui fournit ses délicieuses et fraîches eaux à la ville.

(1) Traduct. A Gorguos; *Revue africaine*, 2e année, p. 32.

Oran, nous l'avons dit, était devenue, depuis le règne de Philippe II, un bagne et un lieu de transportation. Presque tous les grands seigneurs mécontents y étaient exilés. Les gens de qualité, tombés en disgrâce, y menaient un somptueux train de vie.

Cette ville, qui brillait par son luxe et l'éclat de ses fêtes, était appelée en Espagne « la Corte-Chica » — *la Petite-Cour.*

Nous noterons, en terminant, l'insigne trahison du chef de division des galères d'Espagne, don Luis Man; cet officier général sortit de Carthagène, en 1706, avec vingt-deux de ses navires, pour porter secours à la place étreinte par un blocus rigoureux et de plus en plus resserré. Il avait reçu l'ordre d'y jeter quelques troupes et cinquante-six mille douros, — trois cent dix-neuf mille francs environ de notre monnaie, — alloués pour les travaux de fortifications.

« Mais déjà, — dit le manuscrit cité plus haut, — les
« émissaires de l'Autriche avaient séduit cet homme par
« leurs promesses. Loin de conduire ses galères dans les
« eaux de Mers-el-Kebir, il feignit d'aller ailleurs atten-
« dre un temps favorable, rallia l'escadre anglaise qui
« était à Altea, licencia sa chiourme et se mit à la dis-
« position de l'archiduc Charles. »

Oran ne fut donc pas secourue. Les assiégés eurent, par suite de cette abominable action, à subir les tourments et les horreurs d'un long siége. La famine vint encore aggraver les souffrances qu'ils endurèrent pendant près de deux années.

Dans cette atroce situation, privée de relations et de secours, livrée à ses seules ressources en approvisionnements, il était impossible que la place tînt longtemps pour le roi Philippe V.

Nous allons voir avec quelle énergique rapidité Oran et Mers-el-Kebir lui furent enlevés en 1708.

VI

Prise d'Oran en 1708. — Opinion de MM. Berbrugger, E. Pellissier, Baude, Ch. de Rotalier, Léon Galibert, Walsin Esterhazy, Carette. — Le poète Ebenou-Akooudjil prêche la guerre sainte. — Sidi-Hassan et Mohammed-Baktache. — Attaque des forts. — Reddition de la ville. — Fragment du Tachrifat.

—

Nous savons que, dès 1702, le dey Hadj-Mustapha, successeur de Hassan-Chiaoux; avait résolu d'en finir avec l'occupation espagnole. Le gouverneur d'Oran ayant fait des sorties dans le but de châtier les Arabes qui avaient tranché la tête à quelques-uns des siens, rompit, par ce fait même, la trêve qui venait d'être conclue peu de temps auparavant entre les Espagnols et les Algériens. D'un autre côté, le dey était bien aise de donner de l'occupation à sa turbulente et intraitable milice. Il fut ravi que les aggressions des troupes chrétiennes vinssent lui fournir un motif suffisant pour lancer un corps expéditionnaire dans la belliqueuse province de l'Ouest, et il

s'apprêtait à réunir tous les éléments d'une expédition, lorsque le représentant de la France, qui avait reçu la mission d'agir sur l'esprit du dey, parvint à le détourner de cette entreprise.

« Oran, dit le consul à Mustapha, est plus utile entre « les mains des chrétiens qu'en les tiennes; c'est une « source abondante par où l'argent entre dans le pays; « garde-toi de la détruire; d'ailleurs, la politique t'obli- « gerait à raser cette place si tu en devenais le maître. »

Hadj-Mustapha se rangea à cet avis et l'expédition fut ajournée.

En 1707, Mohammed-Kodja-ben-Ali-ben-Mohammed, plus connu sous le nom de Mohammed-Baktache (1), envoya contre Oran une puissante armée dont les efforts ne furent couronnés de succès que l'année suivante.

En 1708, cette ville passa sous la domination des Algériens. Il est nécessaire que nous examinions attentivement de quelle manière cette conquête fut effectuée et comment elle est envisagée par les divers auteurs.

M. Adrien Berbrugger, — dont nous avons appris depuis longtemps à respecter la parole et à admirer les écrits, — est d'avis de ne pas s'en rapporter aveuglément aux écrivains qui ont glissé sur l'évacuation totale d'Oran en 1708, ou qui insinuent que, de leur plein gré, les Espagnols abandonnèrent ce point formidable.

De sérieuses recherches lui ont fait découvrir précisément le contraire. Il en résulte, — ce qui est fort important à connaître, — que si les occupants sortirent de la place et

(1) Baktache signifie en turc : *pierre dure*.

y furent remplacés par les troupes turques, c'est parce que la force les y contraignit. Il est avéré maintenant qu'ils soutinrent un siége régulier, parfaitement conduit à l'européenne par les Algériens, sous le commandement du général Ouzan ou Hassan, beau-frère de Mohammed Baktache, effendi, élu en cette même année de 1708 et assassiné à Alger, dans son palais de Dar-Soultan (1), par Dely-Brahim qui se fit proclamer dey.

Or, voici ce que l'on trouve dans l'exploration scientifique de l'Algérie, par M. E. Pellissier :

« Le XVIIIe siècle nous fournit des événements plus im-« portants que le XVIIe; en 1705, Bou-Chelaghram, bey « de Mascara, successeur du bey Chabân, vint attaquer « Oran, mais sans succès pour cette fois.

« Il revint l'année d'après avec un ordre du bey de ne « pas s'en éloigner qu'il ne l'eût pris. On était alors, en « Europe, au plus fort de la Guerre de Succession, la « place tenait pour Philippe V et l'influence de l'Angle-« terre ne fut pas étrangère à la détermination que prit « le gouvernement algérien de profiter des circonstances « pour se rendre maître d'un point maritime aussi impor-« tant. Les attaques furent molles et persévérantes ; la « garnison, à peine suffisante pour la défense de la ville « même, fut contrainte d'abandonner les Beni-Ahmer, « alliés constants des Espagnols depuis un siècle. Ces « Arabes, réduits à leurs propres forces, furent obligés de « se soumettre aux Turcs. En 1708, la ville ne recevant « pas de secours *capitula,* et Bou-Chelaghram en prit pos-

(1) La Djenina.

« session au nom du dey. La garnison et la population « s'embarquèrent pour l'Espagne. Ainsi il ne resta plus à « cette puissance, sur les côtes d'Afrique, que Melilla, « le Peñon de Velez et Ceuta. »

M. Baude, moins bien renseigné, est plus laconique; il dit, dans son ouvrage de l'Algérie, tome II, p. 4 : — « En 1708, lorsque, dans les embarras de la Guerre de « Succession, l'Espagne *abandonna* la population chré- « tienne à ses propres forces, les Turcs s'emparèrent « d'Oran comme d'une proie facile. »

M. Rotalier, — *Histoire d'Alger,* tome II, p. 281, — se trouve, un peu aussi, à côté de la réalité du fait, lorsqu'il écrit : « Mustapha, surnommé Bou-Chelaghram, « prit la place de Chabân. Il fonda la ville de Mascara, « affermit son autorité dans le pays et se prépara à atta- « quer Oran. Dès que ses projets furent connus, des mil- « liers d'arabes vinrent grossir les rangs de son armée. « Les Beni-Ahmer restèrent cependant fidèles aux chré- « tiens et, pendant une année entière, ils luttèrent contre « Mustapha ; mais voyant que les Espagnols ne recevaient « aucun secours et que leur propre territoire était chaque « jour ravagé par les incursions de l'ennemi, ils abandon- « nèrent des alliés pleins de faiblesse et firent leur sou- « mission. Peu de temps après (1708), Oran *tombait* « entre les mains de Mustapha. »

Dans *l'Algérie ancienne et moderne,* de M. Léon Galibert, page 237, — on trouve l'explication du même fait, donnée d'une façon tout aussi insuffisante : « Les « Espagnols, dit l'auteur, ne recevant aucun secours du « dehors, demandèrent à *capituler* (1708). »

M. Walsin Esterhazy, — *Domination Turque*, p. 169, — dit : « que les Beni-Ahmer, concentrés autour d'Oran, « voyant leur territoire tous les jours ravagé par les « troupes du bey, sachant d'ailleurs que les chrétiens, « leurs alliés, ne pouvaient leur fournir aucun secours et « ne leur assuraient même plus une protection efficace, « se détachèrent de leur alliance et allèrent demander « l'aman au bey.

« Enfin, en 1708, les Espagnols se décidèrent à *aban-* « *donner* la ville, dont Bou-Chelaghram prit possession « au nom du pacha d'Alger. »

M. Carette, — *Histoire de l'Algérie*, p. 250, — est comme M. Léon Galibert : « Lorsque l'armée turque, « dit-il, arriva devant la place, la garnison espagnole, à « peine suffisante pour la défendre, ne recevant aucun « secours d'Espagne, *capitula*, à condition qu'elle serait « renvoyée libre en Europe. »

Mais M. Berbrugger, — qui a publié il y a quelque temps, sous le titre modeste de *Variétés*, des articles historiques du plus haut intérêt (1), — cite plusieurs passages d'un manuscrit arabe intitulé : *El-Tehfat-el-Mardhïa* — l'Hommage agréable — (2), déposé à la bibliothèque d'Alger et publié en 1846 par M. Alphonse Rousseau, premier drogman du consulat général de France à Tunis.

« Le peu de détails, dit M. Berbrugger, donnés par les « historiens espagnols, semble indiquer une pénurie com-

(1) Collection du *Moniteur Algérien*.

(2) Manuscrit arabe classé sous le n° 379 dans la bibliothèque d'Alger.

« plète de renseignements positifs, et leurs assertions ne « paraissent pas, dès lors, une autorité suffisante pour « faire rejeter la relation d'après laquelle Oran aurait été « prise, les armes à la main, après un siége sanglant. »

Nous allons donc prendre pour guide le manuscrit traduit par M. Alphonse Rousseau. L'auteur du *Tehfat-el-Mardhïa* se montre très-modéré, très-impartial; il rend fréquemment hommage à la brillante valeur dont les assiégés firent preuve pendant les rudes attaques de ce siége qui dura cinq mois. Le récit du chroniqueur anonyme n'est point gonflé d'injures contre les chrétiens, suivant l'invariable coutume des écrivains arabes. Ce document est respectable par le ton de sincérité qui y règne; il est aussi fort précieux par la précision des détails qu'il renferme. Nous le suivrons pas à pas et nous verrons combien il y a loin des péripéties de ce sanglant épisode à l'abandon presque volontaire dont les auteurs cités plus haut viennent de nous entretenir.

La résolution que prit Mohammed-Baktache, la première année de son avénement, de chasser les chrétiens d'Oran, est en partie attribuée aux ardentes prédications et aux écrits énergiques d'un célèbre thaleb d'Alger, poète fort apprécié, Ebenou-Akooudjil, dont les vrais noms sont : Sidi-Mohammed-ben-Mohammed-ben-Aly-ben-Yessead-ben-Saïd-ben-Abd-el-Ouahed-Eben-Yehia-Eben-el-Abas.

L'armée expéditionnaire fut divisée en deux corps. La première division se mit en marche le 1er du mois de saphar (1118 hég.), afin de commencer l'investissement de la place et pour couper les communications de la garnison avec ses alliés de l'intérieur.

Le gros de l'expédition et tout le matériel de siége, sous le commandement du khalifa Sidi-Hassan, sortirent d'Alger, lorsque l'époque du ralentissement des pluies le lui permit. Ce fut le treizième jour du mois de moharem. Le dey Mohammed-Baktache, accompagnant l'armée jusqu'à quelques lieues de la ville, harangua les troupes en ces termes :

« Je vous donne pour chef mon lieutenant qui me re-« présente en toutes choses. Je lui ai donné mission de « préserver vos intérêts de tout mal et je lui ai recom-« mandé de prendre un soin particulier de vous tous. — Il « a accepté dans toute sa gravité le mandat que je lui ai « confié et j'ai la certitude qu'il veillera sur toutes choses « avec persévérance. Je ne demande d'appui pour lui que « le seul áppui de Dieu.

« Je ne vous parlerai point ici de toutes ses précieuses « qualités, de ses belles actions, ni même de son courage « sublime ; — vous vous en assurerez vous-mêmes en le « voyant au combat.

« Aidez-le donc dans sa mission par votre obéissance à « ses ordres, par la soumission à vos devoirs ; vous serez « chéris de lui : il aimera les plus jeunes d'entre vous « comme ses propres enfants, les hommes comme ses « frères et il respectera les vieillards ainsi qu'il respecte « son père. — Mais malheur à celui qui n'exécutera point « ses prescriptions et qui résistera à l'accomplissement de « ses ordres. Une punition aussi prompte que sévère l'at-« teindra infailliblement.

« Enfin, vous tous qui m'écoutez, souvenez-vous que « si la mort vient à me retirer de ce monde, la haute di-

« rection des affaires de mes États sera l'héritage de « l'émir Hassan que je vous donne aujourd'hui pour chef. « — Soyez-lui soumis comme de bons et fidèles sujets, « et, certes, il ne manquera pas d'être pour vous un « maître aussi équitable que bienveillant. »

A ces paroles, toutes les troupes firent retentir l'air de leurs acclamations belliqueuses, et l'armée continua sa marche, dans la direction de l'ouest, impatiente de se mesurer avec les chrétiens d'Oran.

La terreur fut grande dans cette ville populeuse, à la vue de cette nuée d'assaillants qui s'avançaient en bon ordre et se préparaient avec le plus grand calme à l'investissement des ouvrages détachés; mais la suite de ce récit prouvera que ce péril imminent, bien fait pour amollir les courages les plus fortement trempés, loin d'abattre l'énergie des assiégés, la raffermit encore et leur donna la force de résister d'une façon si héroïque qu'elle leur valut les louanges des ennemis eux-mêmes.

ATTAQUE DU FORT DES FONTAINES.

Le général en chef des forces algériennes dirigea la première attaque sur le Château-des-Fontaines — Bordj-el-Aïoun.

C'est le fort ruiné, situé en avant et au sud de Saint-Philippe. Il a aussi porté le nom de San-Fernando du temps des Espagnols, qui l'avaient construit en cet endroit pour garder la source qui alimente la ville. Une casemate de cet ouvrage existe encore aujourd'hui.

Le 14 du mois de rabi-el-ewel (1119 hég.), aux premières lueurs du jour, les Musulmans ouvrirent leur feu au cri de guerre Allah akbar! Allah akbar! — (*Dieu est grand! Dieu est grand!*) — La garnison espagnole résista avec la plus grande fermeté; les munitions étaient nombreuses, l'ouvrage bien construit et son armement suffisant. Comme les assauts livrés par les Algériens n'eurent lieu primitivement que sur un seul point, les défenseurs réussirent à les repousser tous. Une grêle de balles et de boulets était lancée sans relâche sur les assaillants qui se retiraient, chaque soir, hors de la portée de l'artillerie du fort, après avoir essuyé des pertes considérables. Enfin, Hassan fit pratiquer des mines sous les remparts, et leur explosion lui livra la place qui fut enlevée le dixième jour du mois de joumad-el-thani de cette même année 1119, c'est-à-dire, après avoir soutenu un siége de cinquante-six jours.

Le lendemain, à l'heure de la prière, la garnison mit bas les armes.

Cinq cent quarante-cinq hommes furent réduits en esclavage. Dans ce nombre ne sont pas compris les femmes et les enfants. On enchaîna les officiers et les soldats, mais les gens de science trouvèrent un plus doux traitement (1); on leur lia seulement les mains derrière le dos.

(1) Il faut entendre ici, par gens de science, les ecclésiastiques et les médecins militaires.

Les pertes furent sérieuses des deux côtés, ce qui s'explique aisément par l'acharnement apporté dans l'attaque et le courage déployé dans la défense.

La chapelle du fort fut souillée de toutes sortes de façons, les objets servant aux cérémonies du culte mis au pillage et les images des saints profanées.

ATTAQUE DU FORT SAINTE-CROIX.

Les assaillants mirent quinze jours à changer de campement et à transporter leur artillerie sur le plateau du Santon pour battre Santa-Cruz, puisque le siége de ce château ne commença seulement que le 25 joumad-el-thani.

Cet ouvrage, situé sur la crête du pic d'Aïdour, était faiblement défendu et fort loin, sans doute, d'avoir l'importance qu'on lui donna depuis. Aussi, une brèche ayant été facilement pratiquée par le tir des batteries établies sur le plateau de l'Almeïda (1) qui le domine complétement, et le mineur ayant été attaché à la partie sud du fort, la garnison succomba dans un seul assaut donné le surlendemain 27.

Cent six hommes et six femmes furent faits esclaves.

La perte de ce fort fit pressentir aux défenseurs d'Oran le destin de la ville même, car les canons espa-

(1) Ce plateau — le plateau du Santon, où est situé le marabout — domine de 45 mètres environ les terrasses du fort Santa-Cruz.

gnols, tournés par les Turcs contre cette malheureuse cité, la foudroyèrent sans relâche.

ATTAQUE DU FORT SAINT-GRÉGOIRE.

Le lendemain du jour où l'étendard du Prophète flotta sur le château de Santa-Cruz, Sidi-Hassan fit descendre la montagne à ses janissaires et vint assiéger le Bordj-Hocen-ben-Zowawa; mais l'enlèvement de cet ouvrage définitif devait faire couler des ruisseaux de sang.

Si l'attaque fut admirable d'élan, l'opiniâtreté de la défense doit être classée au nombre des actions héroïques : l'artillerie espagnole fit d'horribles trouées dans l'armée algérienne. Exaspéré de se voir arrêté pendant trente-sept jours devant un point comparativement plus faible que tous les autres ouvrages environnants, Sidi-Hassan eut enfin recours aux mines; moyen sûr, mais qui devait lui faire perdre un temps devenu précieux. La première de ces mines ne produisit point d'effet; la deuxième écorna à peine un pan de muraille. Pendant ces opérations infructueuses, les canons de Saint-Grégoire portaient la mort dans les rangs des Turcs. Déjà quelques défections menaçaient de se produire parmi les auxiliaires de la plaine, accourus au combat dans l'espoir du pillage. Enfin, le mineur ayant été attaché une troisième fois, l'explosion ouvrit une

large brèche par où se précipita, à travers la fumée et les débris, une colonne de ces intrépides soldats de l'oudjack d'Alger.

La garnison presque tout entière fut massacrée; les cadavres des braves soldats espagnols furent affreusement mutilés et foulés aux pieds des chevaux. Quelques hommes seulement, échappés au fer des Turcs, furent enchaînés et donnés par Sidi-Hassan à Ismaël, chérif du Maroc.

Ces faits s'accomplirent le quinzième jour du mois de châban, et, comme à Santa-Cruz, le général algérien laissa une forte garnison dans Saint-Grégoire, — après quoi il se rabattit sur le château de La Moune.

ATTAQUE DU FORT LA MOUNE.

Malgré la solidité de sa défense, la garnison ne put tenir contre le premier assaut : elle fut, tout entière, passée au fil de l'épée.

Ceci eut lieu trois jours après la prise du fort Saint-Grégoire, le dix-huitième jour du mois de châban.

ATTAQUE D'ORAN.

L'étendard de l'Islamisme était donc arboré sur les points capitaux de la défense. Oran se préparait à ré-

sister avec le morne silence du désespoir. La consternation régnait dans la ville, les munitions de guerre n'étaient plus en grande quantité et la disette de vivres menaçait de se faire sentir.

La première attaque fut donnée aux murailles qui enceignaient la ville du côté du nord, mais l'armée musulmane, prise de flanc et d'écharpe par les feux croisés des bastions, fut rejetée sur le bord de la mer après avoir été rudement éprouvée.

Cet échec épouvanta Hassan. Au moment de toucher le magnifique but de tant d'efforts, l'énergique chef des Algériens frémit à l'idée de cette immense responsabilité qui lui incombait et du compte qu'il aurait à rendre en cas d'insuccès. Aussitôt donc, et sans laisser à ses colonnes d'assaut le temps de réfléchir et par conséquent de se démoraliser, il les entraîne de nouveau jusqu'au pied des murailles de la ville et là, appelant la bénédiction de Dieu sur ses armes, il fait déployer au vent tous ses drapeaux. Bientôt les tambours battent, les clairons sonnent; le cri de la guerre sainte et ceux de mort aux chrétiens! au martyre! au martyre! sortent de toutes les bouches; l'ardeur étant à son comble, on dresse les échelles. Malgré les tonnerres de l'artillerie, les intrépides janissaires s'élancent le sabre aux dents, franchissent les remparts et pénètrent dans la place. A ces premiers vainqueurs succèdent de nouvelles bandes plus ardentes encore. Les bastions sont enlevés, les troupes espagnoles sont massacrées sans pitié; on as-

somme les canonniers sur leurs pièces; tout est envahi, tout est au pillage dans la ville. Les rues sont encombrées de morts, chaque maison soutient un siége et devient une scène de carnage; après le viol, l'égorgement; après l'égorgement, l'incendie.

« Les cloches des églises, dit le manuscrit arabe, ces-
« sèrent leurs carillons impies; elles furent attachées
« par des cordes et jetées à bas de leurs clochers par ceux-
« là même des chrétiens qui, jadis, étaient chargés de
« mettre leurs battants en branle. »

L'auteur anonyme de la relation que nous suivons dit encore que la promptitude qui a présidé à l'attaque et à la prise de la ville est vraiment surprenante. Cette rapidité d'exécution est telle qu'il la compare à la vitesse que met à parcourir l'espace une pierre vigoureusement lancée par la fronde.

L'armée algérienne entra dans Oran en choual (1119 hég.) 1708 J.-C.

ATTAQUE DE LA CASBAH.

La casbah s'apprêtait à résister, mais son gouverneur, ménager du sang de ses soldats, se rendit à condition que la garnison aurait la vie sauve.

Les cinq cent soixante hommes qui la composaient furent réduits en esclavage.

ATTAQUE DU CHATEAU-NEUF.

Le Bordj–el–Hamar ou *le Fort-Rouge*, — nommé par les Espagnols Rojas–Casas ou *Maisons–Rouges*, — se défendit le jour de la prise d'Oran et fit feu de tous ses canons jusqu'à l'entier épuisement de ses munitions, mais il se rendit le lendemain.

Les cinq cent quarante hommes qui le défendaient furent enchaînés et faits esclaves.

ATTAQUE DU FORT DE MERS-EL-KEBIR.

Le Bordj–Oum–el–Mersa, — en espagnol *Mazalquivir*, — reçut une grande quantité de gens échappés d'Oran, qui jurèrent de s'y maintenir jusqu'à ce qu'une occasion se présentât de s'embarquer et de regagner leur patrie. Ce cas avait été sagement prévu par Sidi-Hassan; aussi une flottille barbaresque vint–elle bloquer Mers–el–Kebir en même temps qu'une partie des troupes victorieuses cernait la forteresse du côté de terre.

Assaillie par des forces extrêmement supérieures, cette forteresse fut ébranlée jusque dans ses fondements par les secousses que quatre énormes mines lui imprimèrent. La dernière ouvrit la brèche aux Algériens,

qui, se précipitant furieux au cœur de la place, y massacrèrent plus de trois mille hommes.

Baba-Hassan retourna bientôt à Alger, après avoir présidé à la complète retraite des chrétiens qui retournèrent en Espagne; il fut accueilli avec d'indescriptibles transports de joie. A quelques jours de là, Mohammed-Baktache envoya, à l'occasion de l'éclatant succès que venaient d'obtenir ses armes, trois clés d'or au Grand-Seigneur et demanda le caftan de pacha pour le vainqueur, mais il lui fut refusé.

Mohammed-Baktache ayant été assassiné par Dely-Brahim (1), celui-ci gêné par la présence de Sidi-Hassan, qui était devenu l'idole des Algériens et dont il redoutait l'influence toujours croissante, le fit égorger.

Telle fut la fin « du lion conquérant, de la noble créa-« ture, du sublime Baba-Hassan, celui qui chassa les « chrétiens d'Oran. »

Le document que nous avons à transcrire, en terminant, est extrait d'un recueil de notes concernant l'administration de l'ancienne régence d'Alger.

Le paragraphe III comporte la relation turque de la prise d'Oran; il a naturellement sa place ici.

TACHRIFAT.

III.

« L'an mil cent dix-neuf (1708 J.-C.), dans les pre-« miers jours du mois de moharem, le sublime Baktache-

(1) Mis à mort, à son tour, le 14 août de la même année.

« Mohammed-Effendi, prince de l'oudjack d'Alger, réso-
« lut de s'emparer d'Oran.

« Il désigna, pour diriger cette expédition, son khalifa « et beau-frère, le sublime Baba-Hassan; il lui confia « une armée superbe et la munit de tout ce qui lui était « nécessaire.

« Le treizième jour, le khalifa Baba-Hassan sortit avec « son armée et ils prirent la route d'Oran, pleins d'ar- « deur et brûlant de rencontrer l'ennemi et d'attaquer sa « ville et ses forts.

« Lorsqu'ils s'approchèrent d'Oran, le chef des troupes « ordonna l'attaque; la place fut investie et le combat « s'engagea. Les canons et les mortiers se firent entendre « et lancèrent leurs boulets, leurs obus et leurs bombes, « auxquels se joignaient des décharges incessantes de « balles; les mineurs se mirent à l'œuvre et creusèrent « des mines.

« La mêlée se prolongea jusqu'à ce que Dieu leur ac- « corda la prise des forts.

« La conquête de la ville fut ensuite achevée après « de brillants combats.

« Hadj-Mohammed-Baktache, prince d'Alger, l'un des « oudjack du sublime sultan Soliman-Khan, — que Dieu « lui accorde le paradis, ainsi qu'à tous les descendants « d'Osman, — reçut avec une grande joie la nouvelle « de cette magnifique victoire; il adressa des actions de « grâces à Dieu et le remercia de lui avoir facilité cette « conquête.

« Dans sa satisfaction, il décida que la solde de ses « troupes serait portée en masse au maximum, afin de les

« récompenser du courage qu'elles avaient montré dans « ces combats livrés en vue de plaire à Dieu, le Maître « de l'univers.

« Sur son ordre, les deux khodja eddeftar (1) consi- « gnèrent cette décision sur les registres ouverts à cet « effet, afin d'en assurer l'exécution et de la rendre com- « plète et entière.

« Ensuite, il fit relaxer les gens punis de prison et fit « une remise d'impôts, et cela, dans le but d'être agréable « à Dieu, car les biens de ce monde sont périssables et la « face de Dieu seule est éternelle.

« Que Dieu exauce ses demandes et ses désirs, qu'il « favorise son avenir et qu'il fasse miséricorde aux mânes « de ses ancêtres ainsi qu'à tous les Musulmans.

« Ainsi soit-il, ô Maître de l'univers! »

Cette pièce intéressante est revêtue d'une signature ainsi conçue :

« Baktache-Mohammed, pacha, effendi, gouverneur « d'Alger. »

A côté de cette signature est apposé un cachet qui renferme la légende suivante :

« Celui qui se confie au souverain, Mohammed-Bak- « tache-ben-Ali. »

Et le manuscrit se termine comme il suit :

« Telle est l'histoire de la prise d'Oran.

« O Souverain! ses portes se sont ouvertes! »

(1) Écrivains du palais.

VII

Oran sous le gouvernement de Bou-Chelaghram, bey de l'Ouest.

—

D'après les relations authentiques que nous venons d'avoir sous les yeux, il n'est partout question que du pacha Hassan et point du tout de Bou-Chelaghram, celui que les historiens s'accordent cependant à représenter comme le bey qui s'empara d'Oran en 1708.

Bou-Chelaghram, que les auteurs espagnols, — dans leur manie invétérée de traduction, — nomment Bigotillos (1), au lieu de le désigner tout uniment par son nom d'arabe, était, comme on le sait, bey de Mascara. Il ne fut assurément employé qu'en qualité de chef des troupes auxiliaires dans les opérations remarquables et laborieuses de ce siége de cinq mois. Restituons donc à Baba-Hassan l'honneur de la conquête.

Après la reddition d'Oran, Bou-Chelaghram obtint le commandement de la ville en récompense de son concours. Retiré dans la Casbah, il vit s'écouler ses vingt-quatre années de puissance dans un repos qui ne fut point troublé; à l'exception, nous apprend M. Walsin Esterhazy, du refus formel qu'il envoya au dey d'aller, en personne,

(1) Du substantif bigote : *moustache*.

porter, une fois tous les trois ans, le « Denouch (1) » à Alger. Cette circonstance frisait la rébellion; aussi ne tarda-t-elle pas à lui attirer d'assez graves désagréments qui eussent pu avoir pour lui de funestes conséquences; il eût le bon sens d'en atténuer la portée par sa soumission aux exigences du Divan.

Le bey de l'Ouest vécut donc ainsi sans inquiétudes sérieuses. Ses ennemis de la Montagne, les intraitables Beni-Ahmer, alliés constants des Espagnols, avaient été contraints d'implorer l'aman (2). Mers-el-Kebir, redevenu un nid de pirates, recevait chaque jour bon nombre de prises toutes d'une grande valeur, sur la vente publique desquelles il prélevait de forts beaux bénéfices. Le grand bagne de la Casbah était abondamment pourvu d'esclaves chrétiens, et nul vaisseau de guerre européen n'osait paraître en vue du port redouté et de cette côte redevenue inhospitalière.

Il ne paraît pas que Bou-Chelaghram ait fait élever aucun édifice ou ait ajouté quelque chose à la défense; les brèches faites par l'artillerie turque à Santa-Cruz, à Saint-Grégoire et à La Moune, ne furent réparées que beaucoup plus tard, par les ordres du comte-duc de Montemar qui fit reconstruire de fond en comble le fort Santa-Cruz, de 1735 à 1738. Cette date est rigoureusement exacte et détruit le renom d'antiquité dont cette forteresse jouit encore dans l'esprit de beaucoup de personnes.

De 1708 à 1732, nous ne savons rien de ce qui concerne la ville sous Bigotillos.

(1) Le tribut, obligatoire tous les trois ans.

(2) L'aman : *le pardon*.

Nous nous bornerons à indiquer, comme étant la résidence permanente des femmes du bey, la partie centrale des bâtiments de la Casbah qui regarde la ville; les fenêtres en étaient barreaudées; c'est aujourd'hui le local affecté au Conseil de guerre. La pièce principale recevait le jour par une ouverture grillagée formant saillie, parfaitement visible encore.

A *priori*, ce détail peut paraître quelque peu minutieux; que l'on veuille nous le passer cependant : lorsque l'on entreprend, avant tout le monde, l'historique d'une ville qui a déjà subi tant de transformations, il est essentiel de ne rien omettre.

Lorsque les municipalités, que la France établit sur le sol ravagé de l'ancienne régence, auront pris leur essor par l'inévitable loi du progrès, on songera sans doute à établir leur histoire et l'on interrogera leur berceau.

C'est dans le but de venir en aide aux investigateurs futurs que nous avons religieusement recueilli et classé, non sans peine, les matériaux disséminés, nécessaires à jeter quelques lueurs sur les premiers temps de cette imposante cité.

Nous plantons aujourd'hui des jalons sur le chemin de l'avenir!

TROISIÈME PARTIE.

I

Prise d'Oran par le comte-duc de Montemar. — Inscription commémorative à Mers-el-Kebir. — Mort de Cur-Abdy, dey d'Alger. — L'agha turc Ben-Dabiza rend la citadelle du Grand-Port.

—

En 1713, la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande conclurent un traité dans la ville d'Utrecht, par lequel la célèbre et désastreuse Guerre de Succession fut enfin terminée. Mettant à profit les loisirs d'une profonde paix, Philippe V s'appliqua à régulariser sérieusement les éléments de prospérité de son royaume. Ce monarque voyait avec regret la ville d'Oran aux mains des Barbares et résolut de la leur reprendre.

Ce fut le 6 juin 1732 que parut le manifeste annonçant à l'Europe le projet de s'emparer de cette place, senti-

nelle du détroit et port de refuge assuré, dont la possession était d'un prix inestimable.

« La position de la place et du port d'Oran, — disait « Philippe V dans ce manifeste, — donne, à la régence « d'Alger, des avantages formidables sur les provinces « méridionales de mon royaume. »

En conséquence, une armée composée de vingt-huit mille hommes, dont trois mille cavaliers, commandée par le comte de Montemar, ayant sous ses ordres les généraux don Alexandre de la Motte et don Jose, duc de Cansano, fut réunie et rapidement embarquée sur cinquante-un bâtiments de guerre et cinq cents navires de transport.

Partie d'Alicante le 15 juin 1732, l'expédition, retenue par des vents contraires, ne prit terre que le matin du 30 juin (1), à l'est du cap Falcon, et culbuta les Arabes qui, au nombre de quarante mille environ, s'y étaient dirigés en toute hâte afin d'empêcher la descente des Infidèles. Cette affaire extrêmement brillante fit beaucoup d'honneur aux armes espagnoles; elle est rappelée par l'inscription suivante que l'on trouve sur la demi-lune qui couvre le front de terre du fort de Mers-el-Kebir, à côté de la grande citerne :

D. O. M.

ACUERDE ESTE MARMOL A LO VENÍ
DERO QUE REYNANDO EN LAS ESPAÑAS
PHELIPE V, EL ANIMOSO Y HALLAND°°
DE MARISCAL DE CAMPO Y DE DIA EL
THENIÉNTE Gal Dn ALEX. DE LA MOTTE

(1) M. Carette dit le 29 juin, — M. Walsin Esterhazy le 30; — l'on conçoit que nous ne pouvons nous prononcer

A LA CAVEZA DE LOS GRANADEROS DE
LA YZQUIERDA EN 30 DE JUNIO DE 1732
RECHAZO VALEROSAMENTE A LOS
BARBAROS DE CUYO FAVORABLE
SUCCESO RESULTO LA EVACUACION
DE ORÂN Y SUS CASTILLOS Y LA REN
DICION DE ESTA PLAZA. Y ESTANDO
AL PRESENTE DE COM·· GEN. DE ELLAS
SE REDIFICO ESTE FRENTE PARA
FRENO DE LOS BARBAROS Y QUEDO
RESPECTABLE POR DÉPENDER DE
ELLA Y SU PUERTO LA SEGURIDAD
DE ORÂN. — AÑO DEL SEÑOR 1743.

Gloire à Dieu Tout-Puissant!

Ce marbre doit rappeler à la postérité que sous le règne — dans les Espagnes — de Philippe V, le courageux, le lieutenant-général don Alexandre de la Motte, faisant fonctions de maréchal-de-camp de jour, repoussa valeureusement les Barbares, le 30 juin 1732, à la tête des grenadiers de l'aîle gauche. Le succès de ce combat entraîna la reddition de cette place (1), celle d'Oran et de ses châteaux. C'est sous le commandement actuel (2) de ce général que l'on a reconstruit ce front, pour rendre cette place plus redoutable aux Barbares; car d'elle et de son port dépend la sécurité d'Oran.

L'an du Seigneur, 1743.

Cette brillante affaire tire son éclat de la valeur que déployèrent les deux parties belligérantes. Le corps marocain était commandé par le baron Bernard Riperda, hollandais, renégat et général au service du Maroc : il attaqua de front toutes les lignes espagnoles et obtint, au début de l'action, un succès marqué, car il écrasa et anéantit le bataillon d'arquebusiers mahonnais de Jetareo

(1) Mers-el-Kebir.

(2) 1743.

qui s'était trop engagé. Ce fut le marquis de Villadoria, commandant les bataillons de grenadiers à l'aile gauche, qui, par de savantes dispositions et la vigueur qu'il déploya, décida du sort de la journée.

L'armée, poursuivant ses succès, entra sans coup férir dans Oran le lendemain, 1[er] juillet 1732. On trouva d'énormes approvisionnements dans la place et cent trente-huit pièces de canon.

Cette prise plongea Alger dans la consternation : le dey Cur-Abdy en mourut de douleur le 3 septembre de la même année.

Lorsque l'armée prit possession de sa conquête, elle n'y trouva plus ni défenseurs ni habitants. La population, terrifiée par la soudaineté de la descente, s'était enfuie à la hâte, forçant Bou-Chelaghram à la retraite. Dans l'impossibilité où il se trouvait de tenir dans la Casbah, quoique sa garde turque lui fût restée fidèle, ce chef se retira précipitamment sur Mostaganem (1).

Cependant le comte de Montemar, craignant un retour offensif, ne commit pas la faute de s'endormir sur le succès éclatant que la vigueur de son entreprise avait décidé. Il donna sur-le-champ l'ordre à don Blas de la Torre, général des galères, de retourner à Carthagène avec son escadre; puis, laissant Oran sous la protection d'une

(1) M. Louis Piesse, employé au Ministère de la guerre, membre correspondant de la Société historique algérienne, vient d'envoyer de Paris deux copies de dessins se rapportant à la prise d'Oran en 1732. Le premier reproduit l'ordre de bataille des troupes espagnoles et l'autre le plan du fort Saint-Philippe, par don Pedro Moreau. Ces dessins à la plume sont conservés à la Bibliothèque d'Alger.

garde solide, il vint mettre le siége devant la forteresse de Mers-el-Kebir, commandée alors par l'agha turc Ben-Dabiza.

Le lieutenant-général don Alexandre de la Motte fut chargé de l'investissement de la place qui, bien qu'abondamment pourvue de vivres et de munitions, se trouva, après avoir vaillamment résisté, dans la nécessité de se rendre par suite du manque d'eau.

Ben-Dabiza, agha, obtint d'honorables conditions et livra aux Espagnols la forteresse démantelée.

L'Espagne conserva sa conquête jusqu'en 1792, année où elle l'évacua pour n'y plus rentrer.

II

Le docteur Shaw visite Oran. — Description de cette ville. — Bou-Chelaghram attaque Oran et ne peut s'en emparer. — Sa mort.

Un anglais illustre, aussi modeste que savant, le docteur (1) Thomas Shaw, chapelain de la factorerie anglaise

(1) Cette qualification est donnée en Angleterre aux médecins, aux membres du Barreau ainsi qu'à ceux du Clergé : le docteur Shaw était ecclésiastique.

à Alger, parcourut, dans le courant du siècle dernier, la Syrie, l'Égypte et l'ancienne Numidie. Il décrit en ces termes la ville d'Oran, qu'il visita en 1730, lorsque Bou-Chelaghram en était le maître :

« Oran, dit-il, est à deux lieues au sud-est de Mers-el-« Kebir et à environ vingt-deux lieues au nord-est de « Tlemcen. C'est une ville fortifiée, et qui a près de huit « cents toises de circuit. Elle est bâtie sur le penchant et « au pied d'une haute montagne, qui s'élève au nord-« nord-ouest, et au sommet de laquelle s'élèvent deux « châteaux qui commandent la place. On voit au bord de « la mer, à quelques centaines de toises, Mers-el-Sei-« ghher (1), et à l'extrémité nord-ouest de la baie, Mers-« el-Kebir. A une très-petite distance à l'ouest de la « montagne dont il vient d'être question, il y en a une « autre, appelée, je crois Mazetta (2), qui est plus « élevée que la première. Elles sont d'ailleurs séparées « par une vallée, ce qui fait que leurs sommets paraissent « entièrement isolés, et servent de point de direction aux « navires en mer. Au sud et au sud-est sont deux autres « châteaux bâtis au niveau de la partie inférieure de la « ville, mais entre lesquels serpente aussi une vallée pro-« fonde qui forme comme un fossé naturel dans la partie « méridionale de la place. Au haut de cette vallée, en « passant sous les murs, se trouve une source d'eau « excellente, qui a plus d'un pied de diamètre. Le ruis-« seau qui en sort suit les sinuosités de la vallée et ali-

(1) Le port d'Oran.

(2) Le plateau du Marabout.

« mente abondamment les fontaines de la ville. Toute « cette vallée offre une multitude d'objets pittoresques, « tels que des plantations d'orangers, des chutes, des « cascades dont les eaux coulent à travers des bosquets « d'une délicieuse fraîcheur. Près de la source, il y a un « autre château qui défend la ville et les matamores ou « fosses où les Arabes conservent leur blé.

« La ville d'Oran n'a que deux portes, qui sont toutes « deux du côté de la campagne. Celle qui est appelée la « porte de Mer, parce qu'elle est la plus voisine du port, « est surmontée d'une grande tour carrée que l'on pour« rait armer en cas de besoin (1). Près de l'autre, appelée « la porte de Tlemsen (2), on a élevé une batterie. La « Casauba ou citadelle est située au nord-ouest, dans la « partie la plus élevée de la place. Le côté opposé, c'est-à« dire vers Mers-el-Seighher (le petit port), est défendu « par un bastion régulier. On peut juger par ce qui pré« cède, qu'Oran est une place importante ; et que, sans la « peur panique qui s'empara des habitants lors du débar« quement des Espagnols, ils auraient pu opposer une « longue résistance. Durant le temps que les Espagnols « restèrent maîtres d'Oran, ils y bâtirent plusieurs belles « églises et autres édifices publics, dans le goût des an« ciens Romains, mais avec moins de solidité. Ils ont aussi « imité les Romains en plaçant dans les frises et autres « parties de leurs bâtiments des inscriptions en leur lan-

(1) La voûte qui débouche sur la place Kléber.

(2) Porte du Ravin.

« gue, qui donnent une médiocre idée de leur style lapi-
« daire (1) »

Il nous a paru intéressant de transcrire ce passage dans son entier.

D'après ce que l'on vient de voir, aucune modification sensible n'avait été apportée à la situation de la ville par le bey Bou-Chelaghram qui gouvernait Oran, lors du passage du célèbre voyageur. Les fortifications avaient considérablement souffert. — Par le fait d'une incurie déplorable, les pierres de taille servant de couronnement aux murs en avaient été arrachées en partie pour élever quelques bâtiments du beylick et jusqu'à des constructions particulières; le pied des escarpes était envahi par d'ignobles masures en plâtras, en torchis, ressemblant à des huttes; elles s'appuyaient contre les maçonneries de l'enceinte, — remarquables à juste titre, si l'on tient compte de la sévérité et de la régularité de leurs détails d'appareil, — et s'y cramponnaient par toutes sortes de moyens. — L'œil peut suivre encore la trace oblique et noirâtre de leurs terrasses écroulées. Une fumée épaisse, exhalée de ces bouges infects, s'est répandue le long des murailles et les a couvertes d'une indestructible couche de suie. La barbarie avait appliqué partout ses stigmates : l'apathie turque avait passé par là!

Le comte de Montemar venait d'être créé duc par Philippe V. — Convaincu de l'impérieuse nécessité de fortifier et d'envelopper Oran dont le roi venait de lui confier

(1) Traduction J. Mac-Carthy. (Paris, 1830).

le commandement, ce général ordonna que l'on fit des études et présenta des projets à la Cour afin de mettre la place dans une position rassurante pour la défense. Les propositions ayant reçu l'approbation du monarque, on commença, sous la direction du duc de Cansano, auquel fut adjoint l'ingénieur-général du génie don Antonio Gaver, cette longue et remarquable série de travaux qui ne se termina pour ainsi dire qu'au jour même de l'évacuation. — Un événement fatal, imprévu, se produisant en dehors de tous les calculs de la prévoyance humaine, nécessita l'abandon de cette place forte par l'Espagne : nous aurons à tracer plus tard, à ce sujet, une bien lamentable page.

Vers la fin de cette année (1732), Bou-Chelaghram, qui n'avait point cessé d'irriter le fanatisme et d'enflammer l'esprit belliqueux des montagnards par des prédications habilement faites dans toutes les parties de la province de l'Ouest, prit résolûment l'offensive et vint attaquer la ville. Au mois de décembre, il parvint à s'approcher si près des remparts, après avoir paralysé toutes les sorties des assiégés, qu'il réussit à attacher le mineur au fort Santa-Cruz et à Saint-Philippe : la partie sud du premier de ces forts en fut effondrée, mais les Espagnols le découragèrent complétement par leur admirable contenance et les pertes qu'ils lui firent subir. Enfin le vieux bey, vaincu par le destin contraire se décida pour la retraite. Il l'effectua, non sans avoir jeté un long regard d'envie et d'adieu sur son vieux palais de la Casbah qu'il avait perdu à jamais.

Frappée d'insuccès par la bravoure espagnole, cette tentative ne fut cependant point la dernière. Bou-Chelaghram recommença bientôt la guerre sainte à l'aide de forts contingents turcs envoyés par Ibrahim, dey d'Alger, et commandés par le propre fils de ce prince. Il n'est pas facile de préciser la date à laquelle eut lieu cette expédition, mais on est conduit à penser qu'elle suivit de fort près la première, puisque le bey de l'Ouest ne survécut que quatre ans et demi à l'entrée des chrétiens dans Oran. L'on sait, du reste, que cette entreprise extrême eut encore, — comme les précédentes, — des résultats funestes pour les armes musulmanes (1).

Au nombre des actions brillantes qui ont jeté de l'éclat, — un éclat passager, — sur les étendards du Prophète, dans cet effort suprême, tenté en désespoir de cause pour ressaisir Oran, nous citerons le combat dit « du Hâidj, » — ou la charge furieuse. — Les Espagnols avaient franchi leurs murailles afin de débloquer la place que tourmentait la famine. Ce mouvement s'opéra avec une impétueuse ardeur; les assiégeants, en un instant refoulés, perdirent leur artillerie. Au plus fort de la déroute, un janissaire, honteux d'être ainsi poursuivi par les chrétiens, se retourna, faisant face à l'ennemi, et se jeta au plus fort de la mêlée. Il lutta quelque temps, avec une

(1) Voyez la notice traduite par M. Gorguos, intitulée : *Et tsor'r el djoumani fi ibtisam et tsor'r el Ouharani*, c'est-à-dire : Les dents de perle traitant de la conquête d'Oran. (Jeu de mots intraduisible de l'arabe en français). L'auteur de cette cas'ida, composée pour le bey Mohammed, en 1206 (hég.), 1791-1792 (J.-C.), se nomme Ahmed-ben-Mohammed-ben-Ali-ben-Sah'noun. (*Revue africaine, 1856.*)

adresse et un courage inouis. Cet acte de bravoure suspend alors la panique qui s'était emparée des Arabes : ils se précipitent sur les Espagnols, les refoulent jusque dans la ville, en massacrent un grand nombre et ressaisissent toutes les pièces de canon qui venaient de leur être enlevées peu d'instants auparavant.

Dans cette journée, les Beni-Ahmer, — ces constants alliés des chrétiens, — se rendirent coupables d'une complète défection : la garnison était sortie d'Oran avec la certitude que cette tribu puissante soutiendrait son mouvement; mais les Beni-Ahmer, qui redoutaient la vengeance de leurs coréligionnaires, voyant les Arabes et les Turcs faire hardiment volte-face, tournèrent bride à leur tour, et, se rangeant sous les drapeaux de l'Islam, chargèrent les chrétiens avec plus d'énergie qu'ils n'en avaient mis peu d'heures auparavant à leur venir en aide; dès ce jour, ils n'osèrent même plus s'aventurer sous le canon de la place sans le secours des Turcs, car les défenseurs de cette ville avaient juré de les détruire tous, en châtiment de leur odieuse trahison.

Si la perte des Espagnols fut considérable dans cette journée du Hâidj, — journée que les annalistes arabes exaltent au plus haut degré, — celle appelée l'affaire « d'El-Homri » n'est pas moins désastreuse, parce qu'un important convoi de poudre, de projectiles et d'approvisionnements de bouche, destiné à ravitailler Saint-Grégoire et Santa-Cruz, tomba au milieu d'une forte embuscade dressée par Bou-Chelaghram, à qui un renégat, servant dans sa cavalerie, avait rapporté que, la veille au soir, le commandant de Santa-Cruz réclamait, à l'aide

d'un porte-voix, des secours en hommes, en munitions et en vivres. En effet, à l'aube de ce jour-là, les Espagnols sortirent de la place par la porte du Santon; mais arrivés au lieu dit El-Homri, la troupe du bey, poussant de grands cris, cerna le convoi et l'enleva tout entier. Un grand nombre de chrétiens y trouva la mort, et ceux qui survécurent furent enchaînés et réduits en esclavage.

Cependant le siége traînait en longueur. Les mines que creusaient les Musulmans n'aboutissaient point, le canon de la place et de ses forts leur faisait essuyer des pertes cruelles, les contingents se débandaient; l'armée turque, obéissant aux ordres formels du dey Ibrahim, attendait des renforts d'Alger afin de compléter l'investissement, lorsque des dissensions survenues entre le fils du dey et Bou-Chelaghram vinrent causer la dispersion complète des hordes fanatisées, acharnées à la prise d'Oran. Voici comment eut lieu la cessation des hostilités.

Un soir, — après un combat aux portes de la ville, — un soldat turc se présenta au camp pour y vendre un prisonnier dont il venait de s'emparer. Pendant qu'il était en pourparlers, l'Espagnol, resté en arrière, tira précipitamment un pistolet caché sous ses vêtements, le déchargea à bout portant sur le Turc et le renversa mort à ses pieds. Cet acte accompli, il prit la fuite; mais, bientôt arrêté, on l'amena devant le fils du dey qui lui accorda la vie sauve moyennant une forte rançon, ordonna qu'on le conduisit dans l'une de ses tentes et qu'il y fût seulement gardé à vue. — Le bruit de cette affaire se répandit aussitôt dans tout le camp; une mutinerie

s'en suivit qui prit aussitôt le caractère d'une véritable révolte. Le sang du soldat turc criait vengeance et l'armée tout entière demanda la mort du chrétien avec des clameurs comme savent seuls en pousser les Arabes. Bou-Chelaghram, informé de ce qui se passait, monte à cheval, arrive à la tente où était le soldat espagnol et le tue de sa propre main. — Cette prompte satisfaction donnée, les Arabes s'apaisèrent aussitôt; mais le fils du dey, furieux de ce qu'il appelait une atteinte à ses droits, s'emporta en menaces contre Bou-Chelaghram et finit par lui dire : « C'est toi, oui, c'est toi qui as livré jadis « Oran aux Infidèles! » Le vénérable bey, l'ennemi juré des chrétiens, le vieux soldat qui les combattit avec une si indomptable énergie, ne put supporter ces injurieuses paroles, et, le visage empourpré de colère, il s'écria, d'une voix indignée : « Eh bien! si c'est moi qui ai livré Oran, « reprends-le maintenant si tu peux! » — Puis, il donna sur-le-champ l'ordre d'arrêter les travaux du siége, distribua des récompenses, renvoya tous les contingents dans leurs montagnes et se replia avec ses troupes sur la capitale de son beylick, d'où il ne sortit plus. Peu de temps après, le dey prescrivit à son fils d'abandonner le siége d'Oran et de ramener les troupes à Alger.

Les chrétiens ne manquèrent pas de mettre à profit les résultats que cet incident avait si heureusement fait naître; ils virent, dans ce danger évanoui d'une manière inespérée, l'action directe de la Providence; aussi redoublèrent-ils de ténacité et se fortifièrent-ils si solidement que Bou-Chelaghram, — malgré l'ambitieux désir qu'il éprouvait d'enlever Oran sans la participation de ses al-

liés, — se vit contraint de reconnaître l'impossibilité la plus absolue où il se trouvait d'agir de nouveau, avec quelque succès, contre Oran. Il lui fallut donc dévorer l'amer chagrin de voir les Espagnols se réinstaller d'une façon permanente dans cette ville, car ses ennemis personnels avaient jeté, parmi les tribus composant le beylick, des ferments de révolte; l'armée turque effectuait sa retraite; il lui eut été difficile ou, pour mieux dire, impossible, de ramener si promptement les tribus arabes au combat, et, du reste, il était affaibli par les attaques continuelles, mais décousues et languissantes, qu'il avait tentées; d'énormes ressources s'étaient dissipées rapidement pendant cette guerre et le mâle courage déployé par ses troupes venait de se détendre en de stériles efforts.

Les historiens espagnols font absolument défaut relativement aux faits de guerre qui se produisirent à cette époque. On se trouve dans l'obligation, — lorsque l'on veut combler une lacune fort regrettable, — d'interroger quelques chroniqueurs arabes, généralement peu fidèles, qui se complaisent à des récits exagérés et la plupart du temps invraisemblables.

Voici, par exemple, le fait retracé, entre plusieurs autres, par Ahmed-ben-Mohammed-ben-Ali-ben-Sah'noun, dans son *Djoumani* :

« Je tiens, dit-il, d'un homme digne de foi que notre « oncle Mohammed-ben-Sah'noun, que Dieu lui fasse « miséricorde, prit une part honorable à tous les événe- « ments de la guerre. Il racontait, lui-même, qu'un jour, « un détachement dont il faisait partie rencontra un « nombreux parti d'ennemis et lui tua tant de monde,

« qu'en répartissant entre sa petite troupe le nombre des « morts, il avait dû en tuer pour sa part une trentaine! »

Et plus loin, il ajoute :

« Ensuite, nous cernâmes les Espagnols dans un de « leurs forts et nous les pressâmes si vivement qu'ils pro- « mirent de se rendre le lendemain s'ils n'étaient point « secourus ce jour-là. Nous attendîmes et nous passâmes « une grande partie de la nuit dans la joie que nous cau- « sait la certitude de notre succès. Malheureusement, « avant le jour, nous reçûmes l'ordre du bey Chelaghram « de nous replier; nous nous éloignâmes, mais nos cœurs « se fendaient de désespoir! »

Retiré à Mostaganem, dont les fortifications avaient été restaurées et augmentées par ses soins, Bou-Chelaghram y mourut d'hydropisie, en 1737 (J.-C.), et fut enterré aux matamores d'Hammid-el-Habid.

En 1734, le sultan du Maroc, poussé par de fallacieuses promesses et corrompu par l'or de l'Angleterre, menaça les environs d'Oran à la tête d'une armée considérable, sous le prétexte d'y venir châtier quelques tribus qui avaient, prétendait-il, fait irruption sur son territoire. Entraînant toutes les populations à sa suite, il établit son camp sur les ruines d'Arbal, afin d'y attendre que de nouveaux contingents accourussent à son appel et vinssent coopérer à l'entreprise hardie qu'il tentait pour anéantir la domination espagnole sur ce point. Le duc de Cansano ne lui laissa guère le temps d'exécuter son projet; sorti d'Oran à la tête de troupes d'élite, il lui livra bataille et l'obligea à s'enfuir de l'autre côté de la ville d'Ouchda, où la mort vint le surprendre.

Ce fut là, — si toutefois nous sommes bien renseigné, — le dernier engagement de quelque importance qui eut lieu entre les Espagnols et les possesseurs du pays.

Il ne paraît pas que, depuis cette époque jusqu'en 1791, les forts et la ville aient été sérieusement menacés par l'ennemi. Mais il est utile cependant de mentionner l'état de blocus presque continuel dans lequel la place fut tenue et de parler des incessantes attaques qui vinrent échouer.

Les Turcs, si rudement éprouvés toutes les fois qu'ils tentèrent, seuls, leurs opérations de guerre contre Oran, s'attachèrent les populations belliqueuses de l'ouest par quelques adoucissements apportés au barbare système d'oppression sous lequel ils les tenaient haletantes mais révoltées. Ils surent exploiter habilement l'espoir d'un pillage certain qui devait procurer l'opulence aux plus misérables. Aussi, des fables extravagantes circulaient-elles sous la tente : on racontait que d'immenses trésors étaient enfouis dans les châteaux d'Oran; à travers ces récits éblouissants, le merveilleux faisait briller ses plus fulgurantes lueurs. — Surexcités par la rapacité, bien plus encore que par un antagonisme haineux, les Montagnards avides, enrôlés sous les drapeaux des beys, composaient ces bandes tumultueuses venant se heurter sans relâche contre les remparts, et, — pareilles à la vague grondante qui, soudainement arrêtée en sa course par un inébranlable obstacle, se replie en mugissant, — elles revenaient encore se briser au pied des murailles; — de ces murailles, alors inviolables, sur lesquelles ondoyaient majestueusement les bannières de la chrétienté.

ORAN.

(1790.)

—

I

Inspection de la ville. — Le fort Saint-André saute. — La jetée est détruite. — Inscriptions. — Les anciennes armes de la ville d'Oran retrouvées.

—

Afin de mettre Oran dans un état respectable de défense, il fallait un peu plus que l'approbation donnée par la cour d'Espagne aux projets du directeur des fortifications et l'allocation annuelle de quatre-vingt-un mille douros que le roi accorda à cette époque, allocation maintenue au même chiffre jusqu'en 1778, époque à laquelle la pénurie du trésor royal exigea que l'on descendît à la somme de soixante-dix-huit mille francs par an; les bras manquaient pour le travail; la garnison très-occupée alors à conserver la conquête ne pouvait être détournée de sa mission toute de vigilance pour exécuter les nombreux et magnifiques ouvrages défensifs qui distinguent cette

dernière période de la domination espagnole et qui font encore aujourd'hui l'objet d'une légitime admiration.

En conséquence, aussitôt la reprise, les bagnes furent réinstallés à Oran, où nous remarquons, en 1734, cinq casernes pour les exilés — « desterrados. » — Nous allons les retrouver chacune en son lieu.

Dans le but d'éviter l'ennuyeuse aridité d'une sèche nomenclature, et ne voyant, du reste, rien de saillant qui se soit produit dans cette possession jusqu'en 1790, — si l'on en excepte cependant l'explosion des magasins à poudre du fort Saint-André, arrivée le 4 mai 1769, dans laquelle périrent trois compagnies du régiment de Zamora, et la destruction d'une jetée commencée en 1736 (1), — nous allons examiner scrupuleusement la physionomie de la ville et de ses alentours vers le déclin de l'occupation, et nous nous essaierons, avec la plus profonde bonne foi, munis, comme nous le sommes, de renseignements avérés, à reconstituer, en 1858, la « ciudad de Orán » telle qu'elle était vers 1790.

Le voyageur qui arrivait à Oran, à la fin de 1789, — époque où la ville offrait un ensemble normal sous tous les rapports, — débarquant sur le quai, trouvait d'abord un solide corps-de-garde formant entrée défensive et dont le pied baignait dans la mer.

(1) Cette jetée, qui avait atteint quarante-deux mètres quatre-vingts centimètres de longueur (cincuenta varas de ochocientos cincuenta-y-seis milimetros cada una), se trouvait située précisément au point où nous en établissons en ce moment une autre. Le 5 février 1738, une effroyable tempête se déchaîna sur la côte d'Afrique, elle fit de grands ravages : le môle d'Oran fut emporté et la mer en dispersa les débris.

On l'appelait le Corps de garde du Môle. Il séparait le petit quartier des pêcheurs, dit de la Marine, des batteries du fort La Moune et consistait en une voûte de sept mètres soixante-dix centimètres de longueur sur quatre mètres vingt-huit centimètres de largeur. Il recevait par jour, pour la surveillance, un officier et quinze hommes, et ses terrasses portaient quatre canons de fort calibre et un obusier. Garni d'une herse et d'un pont–levis, ce petit ouvrage était très-utile pour paralyser les surprises qui auraient pu être tentées du côté de la mer; il existait encore il y a peu d'années. Les derniers travaux que l'on exécute en ce moment pour élargir le quai de la Marine l'ont complétement fait disparaître.

Après avoir dépassé cette garde avancée, l'on rencontrait la petite Douane, la maison du contre-maître de la marine, puis la garde du canot royal (1) fournie par des marins volontaires. Enfin, un peu plus loin, et à droite, de belles voûtes mesurant trente-un mètres de longueur et sept mètres cinquante centimètres de largeur, sur sept mètres de hauteur; elles furent creusées dans le roc en 1786, 1787 et 1788; — elles ne tarderont pas à disparaître si l'on continue les travaux d'élargissement qui sont aujourd'hui en cours d'exécution. Ces trois dates existent sur les clés de voûtes de ces excavations dont on maçonna l'entrée.

(1) Ces mots : canot royal, magasins du roi, moulins du roi, etc., vont se présenter fréquemment sous notre plume dans cette inspection de l'ancien Oran. Nous avons dû nous servir de cette manière surannée d'indiquer ce qui appartenait à l'État, formule consacrée par l'absolutisme du gouvernement espagnol, à cette époque.

L'une de ces voûtes,— la plus rapprochée au nord, — servait, sous le nom de el banquillo — *le petit banc* — à recevoir les marchandises embarquées. On y avait ménagé un canal étroit qui y amenait le flot de la mer et, par le mauvais temps, les barques de pêcheurs seules pouvaient s'y réfugier. Cette grotte a disparu en 1852.

A peu près où est aujourd'hui l'arsenal d'artillerie, on trouvait la place del Carmen, où il y avait un petit massif de constructions provisoires, c'étaient :

Le magasin de Saint-Sébastien, renfermant l'orge pour les chevaux de la cavalerie maure ;

Le magasin au charbon, pour l'approvisionnement de la ville ;

Et la Tuilerie du roi.

En face était située la chapelle placée sous l'invocation de Nuestra-Señora-del-Carmen, et, un peu plus haut, en avançant vers la ville, l'Hermitage de Saint-Roch ; — celui-ci abandonné complétement à cette époque parce qu'il menaçait ruine.

Sur l'emplacement de cette partie nord de la nouvelle rue Charles-Quint, que l'on ouvre en ce moment, était située une vaste et belle caserne faisant face à la mer. Elle fut construite, en 1746, pour servir de logement à deux bataillons du régiment de Navarre, et n'existe plus.

Un peu plus haut au sud, presque au pied des murailles de la ville, — c'est-à-dire sur le terrain qu'occupe aujourd'hui la rue d'Orléans, — on remarquait le quartier des mineurs. Don Jose Vallejo l'appropria aux besoins de la compagnie des mineurs royaux, qui fut levée et organi-

sée à Oran aussitôt la reprise et que don Miguel de Tortosa commandait (1).

N'omettons pas la glacière royale ou puits de la neige, de cinq mètres quatorze centimètres de diamètre et d'une grande profondeur; elle était établie non loin de l'endroit où sont, à cette heure, situés les bâtiments du parc de réparations des équipages militaires, rue de la Marine.

Au pied du quartier actuel de la Calera — *la Chaufournerie,* — c'est-à-dire rue de l'Arsenal, étaient installés les Maures Almogatazes ou — *Moros de paz,* — nommés encore *cuadrillas de campo,* escadrons indigènes à la solde du roi d'Espagne, dont les gouverneurs généraux se servaient pour faire du butin à l'intérieur : quelque chose d'identique, sous le rapport de l'organisation, aux spahis de nos jours. Ils étaient établis dans quatre vastes cours fermées par des murs en maçonnerie; leur campement consistait en des huttes couvertes en torchis; cette réunion de huttes est appelée, en espagnol : *aduares;* c'est évidemment le mot arabe *douaïrs.* — Ces douairs d'Oran n'avaient point le caractère d'un établissement

(1) Le règlement relatif à l'organisation de la place d'Oran, daté du 26 octobre 1745, établissait ainsi le chiffre de la garnison sur le pied de paix : Un régiment sédentaire à deux bataillons (regimiento fijo de Orán), une compagnie d'artillerie, une compagnie de mineurs, une compagnie d'ouvriers militaires, six brigades de condamnés armés (desterrados) et un nombre variable de condamnés aux travaux (presidarios trabajadores). Ces brigades étaient d'environ cent hommes; il y en eut jusqu'à dix-neuf vers 1760. Ce même règlement accorde trois bataillons d'infanterie, à titre de garnison extraordinaire.

permanent; aussi ne nous en occupons-nous que pour mémoire (1).

Un peu plus haut, sur la gauche, presque au pied du ressaut de terrain qui précède la muraille d'escarpe dont l'église Saint-Louis occupe le sommet, le conseil du gouvernement (2) fit édifier, en 1789, une belle fontaine destinée à suffire aux besoins du quartier de la Marine. La partie supérieure en est plane, elle offre une large surface, et l'on a profité de cet emplacement pour y dresser des piliers que surmonte une toiture sous laquelle les vendeurs de poisson se trouvent abrités. Il y a un robinet de distribution du côté de la rue de la Marine. Une inscription surmonte la fontaine; nous la reproduisons ici :

SE YSO
EN EL REYNADO
DE CARLOS IV
POR LA JUNTA DE GOBERN°
DE ESTA PLAZA
AÑO 1789.

Construit sous le règne de Charles IV par le conseil du gouvernement de cette place. Année 1789.

Cette inscription est surmontée d'un écusson plus petit, sans lambrequins, renfermant les armes de la ville espagnole d'Oran.

Il porte :

(1) Moros de paz, nommés encore Maures pensionnés. C'étaient aussi de nouveaux convertis au christianisme, qui étaient venus se fixer à Oran.

(2) La Junta.

De gueules au lion d'or passant, chargé d'un soleil rayonnant d'or.

Nous espérons que l'on voudra bien avoir égard à cette découverte qui en est véritablement une, puisque nous sommes probablement le premier à décrire ces armes, et nous émettons le vœu que la municipalité française d'Oran adopte le titre héraldique que lui ont légué les anciens possesseurs. Nous nous estimons très-heureux de pouvoir le rappeler ici.

Un magnifique magasin de vivres s'élevait à la Marine, sur le bord de la mer. Il fut construit en 1764, ainsi que nous l'apprend l'inscription suivante, placée au-dessus du grand portail, au milieu d'un superbe écusson aux armes d'Espagne dont la couronne royale, taillée à jour dans la pierre, est due à un ciseau élégant et délicat :

REYNANDO EN LAS ESPAÑAS LA
M. DEL Sor CARLOS III Y MANDANDO
ESTAS PLAZAS EL THENIENTE G^al^
DON JUAN MARTINEZ ZERMENO
JNSPECTOR DE LOS REGIMIENTOS DE
ESTA GUARNICION SE CONSTRUIERON
ESTOS ALMAHAZENES
AÑO DE 1764.

Sous le règne de Sa Majesté Charles III — dans les Espagnes — ces places étant commandées par le lieutenant-général don Juan Martin Zermeno, inspecteur des régiments de cette garnison, on construisit ces magasins. Année 1764.

Entre ces magnifiques magasins voûtés et le ravin de Raz-el-Aïn, l'on rencontrait un corps de garde qui existe encore en partie. Ce poste avait pour mission de veiller

sur les magasins au sel et aux fourrages, situés tout auprès : l'entrepôt du sel existe encore, mais il ne sert plus à cet usage; il est contigu au magasin aux vivres.

Arrivé au bord du ravin, — au point ou les eaux se jettent dans la mer, — se trouvait le premier des quatre moulins appartenant au roi. On l'appelait le petit moulin; il a disparu complétement.

Le deuxième, dit le grand moulin, a été enterré, l'année dernière, sous les remblais de la rue Charles-Quint. La tannerie Soret était sur son emplacement.

Le troisième, le moulin du ravin, se voit encore sur la droite en remontant : c'est le moulin Arrazat.

Enfin, le quatrième, dit moulin de Canastel, subsiste et fonctionne encore aujourd'hui, au pied de ce carrefour appelé si improprement place et qui a été, l'on ne sait pourquoi, décoré du nom de Kléber : c'est le moulin Caussanel.

Cette visite des quais et de la Marine étant achevée, hâtons-nous de nous diriger vers la ville.

LES PORTES.

- Deux inscriptions.

Il n'y avait que trois portes qui permissent l'entrée de la ville d'Oran.

Celle du Santon — ou plutôt del Santo, d'où partait le sentier conduisant à Mers-el-Kebir. Elle fut construite en 1754, ainsi que l'indique l'inscription qui la surmonte :

AÑO
DE
1754

La porte de Canastel, où aboutissait la route qui conduisait dans la campagne, à l'est de la cité.

La porte de Tremecen — ou selon la meilleure orthographe — de Tlemsên, qui n'existe plus aujourd'hui. C'est notre soi-disant porte du Ravin.

La porte de Canastel, la plus fréquentée des trois, était située sur le flanc est de la muraille d'enceinte; — parfaitement intacte en ce moment, c'est cette belle voûte courbe qui débouche sur le carrefour Kléber.

L'année de son érection se trouve gravée au ciseau dans la clé du devant de la voûte; on y lit :

AÑO
1747

La garde y était montée en temps ordinaire par un officier subalterne et vingt hommes.

Disons, en passant, qu'en avant de cette porte, il y avait un pont très-élancé, d'une seule arche, appelé pont de Canastel, au pied duquel était la fontaine publique à laquelle on descendait par un escalier formé de larges pierres de taille, et qui fournissait l'eau nécessaire aux besoins de la population civile, au moyen de deux forts tuyaux à robinets.

Quelque chose de cette fontaine existe encore. Quant au pont, il est enseveli, partie sous le bâtiment de l'ancienne mairie et partie sous les remblais du carrefour cité.

Le chemin de Canastel, ombragé de peupliers et de platanes, aboutissait à ce pont.

Ce chemin de Canastel, — du moins quant à sa partie la plus rapprochée de la ville, — c'est notre tortueuse rue Philippe. Les arbres qui y furent plantés vers 1734, par ordre de don Jose de Tortosa, ont laissé de leur beauté et de leur vigueur quelques respectables échantillons.

Si, pour visiter la ville, il est logique d'en indiquer les portes, pour expliquer les portes il paraît d'abord nécessaire de déterminer l'enceinte de la place; c'est peut-être par là qu'il eût été bien de commencer.

L'ENCEINTE.

Deux inscriptions.

Construite d'une manière très-irrégulière, sous le rapport du tracé, — parce qu'il était absolument nécessaire qu'elle se pliât aux inégalités et aux exigences du terrain, — l'enceinte avait deux mille cinq cent cinquante-sept mètres de développement.

A partir de la porte de Tlemcen, elle suivait les promenades publiques ombragées de peupliers, — où est situé aujourd'hui le boulevard Oudinot; — contournait, pour faire face à la Marine, le plateau où est l'hôpital; rentrait un peu pour soutenir les terres à pic sur lesquelles repose notre église principale de Saint-Louis et venait enfin aboutir à la porte du Santon, d'où elle formait encore un angle rentrant pour venir s'appuyer à l'ouest, au Bastion de Sainte-Isabelle (1), ainsi qu'au Bastion nommé la Garde

(1) Baluarte de Santa-Isabel.

des Lions (1), dépendance de la Casbah; comme sa contre-partie, elle avait son point de départ à l'est de cette forteresse.

Prenant pour base la porte de Tlemcen, par où l'on arrivait de l'intérieur, nous trouverons aussitôt :

Le Bastion Saint-François (2), immédiatement après avoir dépassé l'abreuvoir construit à la porte du Ravin; il était armé de cinq canons de fort calibre;

La Tour Saint-Dominique (3) qui est parfaitement visible à l'angle sud du boulevard Oudinot. Son intérieur et ses dépendances sont en ce moment affectés au service des lits militaires;

Le Bastion des Bains (4), petite plate-forme qui ne portait pas d'artillerie; l'ancienne salle des morts de l'hôpital est sur son emplacement, dans le rentrant de l'enceinte, au milieu du boulevard Oudinot;

La porte de Canastel (5), débouchant sur la place Kléber;

La Tour de Saint-Roch (6) a disparu presque entièrement pour faire place au bastion que l'on construisit, en 1852, afin de prévenir l'éboulement des terres sur lesquelles repose l'aile nord de l'hôpital neuf;

(Quelques débris composés d'un béton extrêmement compacte, d'une dureté singulière, sont tout ce qui reste, à l'entrée de la rampe de la rue de l'Arsenal, de ce bastion,

(1) La Guardia de los Leonea.
(2) Baluarte de San-Francisco,
(3) Torre de Santo-Domingo.
(4) Baluarte de los Baños,
(5) Puerta de Canastel.
(6) Torre de San-Roque.

ou Tour Saint-Roch, qui était armé de trois forts canons.)

La Guérite-des-Escaliers (1). La guérite a disparu aussi, mais une partie des escaliers existait encore il y a cinq ans;

La Guérite-des-Sept-Vents (2) était située sur le bord de l'escarpement qui avoisine la maison d'éducation tenue par les Sœurs Trinitaires;

(Nos recherches ont été infructueuses à en retrouver les traces.)

La porte du Santon avec le millésime indiqué plus haut;

Le conduit royal, dit « de la Vieille-Mère. (3). »

Pendant les pluies torrentielles de l'hiver, les eaux qui se précipitaient par les deux gorges du Santon menaçaient d'envahir la ville. Afin de conjurer ce péril, on jugea qu'il était nécessaire d'établir, — au temps de la première conquête, — un large conduit souterrain qui recevrait les eaux du grand ravin un peu en deçà de la porte du Santon et qui, passant sous les boucheries de la place d'Armes, puis sous l'église et le couvent de San-Francisco, c'est-à-dire précisément sous la partie de l'hôpital inférieur actuel où est le minaret, viendrait se dégorger en dehors de l'enceinte, dans les jardins de la ville, exactement au-dessous de ce Bastion des Bains dont nous venons de fixer la position, et, pour mieux préciser encore, au beau milieu de notre boulevard Oudinot, où la sortie de ce conduit est parfaitement visible.

(1) Garita de las Escaleras.

(2) Garita de los Siete Vientos.

(3) Boveda de la Madre Vieja.

Nous ignorons pour quel motif cette direction première fut changée ; toujours est-il que le général Alvarado détourna le cours de ces eaux pluviales et les fit passer le long des murailles de la Casbah et se déverser, dans le ravin, non loin de la porte de Tlemcen.

C'est sans doute à l'occasion de cette modification que l'on grava, sur une pierre de cette partie extrême de l'enceinte, l'inscription suivante, contre le parement de maçonnerie qui regarde l'aboutissant supérieur de la rue de Honscoot, derrière la maison des Sœurs Trinitaires :

SE REEDIFICO
EL AÑO 1774.

Reconstruit en l'année 1774.

Le conduit de la Madre Vieja s'appuyant à la Casbah à l'entrée de la rue Tagliamento, achève l'enceinte de la « ciudad de Orán. »

Le long de la courtine sud de la Casbah, on lit l'inscription qui suit; elle paraît rappeler l'époque où l'on modifia le front qui regarde la lunette « de la campana (1) :

REYNANDO EN LAS . PAÑAS
PHELIPE V° MANDANDO . . . . PLA-
ZAS DE ORAN Y MASALQ. . . . . . ENI-
ENTE GEN. Dn ALEXAN. D . . . . . TTE
. . . . MINISTRO DE AS . . . .
. . . . . . L . . ORDEN . . . .
. . HO . . EN EPOC . . . ON . . .
. . . . D . EG . . XEN . . .

(1) La cloche, et, par extension : l'alarme.

. . . . DE LA JUN . . . . .
. . NES DE ORDEN . . . . . SE
. . . STA OBRA EN EL AÑO . . 4

Comme il s'agit ici du général Alexandre de La Motte, on ne peut lire que 1744, année où il commandait les deux places de Mers-el-Kebir et d'Oran pour le roi Philippe V.

LA CASBAH.

Trois inscriptions.

Cette forteresse établie — ou plutôt rétablie, — ainsi que nous l'avons fait remarquer, par le capitaine-général et grand-justicier, don Pedro de Padilla, en 1589, eut à subir, depuis cette époque, et en parcourant la période de trois cents années, d'importantes augmentations en même temps que les améliorations exigées par l'élévation successive du chiffre normal de la garnison.

La Casbah se divisait en palais de la Casbah et en casernement civil et militaire.

Elle s'appelait la Alcazava et el Castillo Viejo (1); mais on désignait plus communément cette forteresse par la première de ces dénominations.

Le palais de la Casbah, proprement dit, était situé dans la partie haute qui est aujourd'hui complétement en ruines.

Nous allons le reconstruire tel qu'il était, lors de la catastrophe épouvantable qui en précipita les énormes bâtiments sur la ville.

(1) Le Vieux-Château.

A droite des vingt-quatre silos qui sont encore existants et dont on se sert maintenant pour détenir les malfaiteurs arabes (1), après avoir dépassé une monumentale porte d'entrée voûtée, on arrivait dans une vaste cour qui contenait :

Le palais des gouverneurs d'Oran, composé de trente-sept pièces, sans les bureaux, non compris les écuries et la remise pour les voitures des généraux.

Cette magnifique construction, où le marbre n'avait pas été épargné, était élevée de deux étages au-dessus du rez-de-chaussée.

On trouvait successivement :

L'hôtel du ministre des domaines, renfermant vingt pièces ;

La maison du contrôleur des finances, avec corps de garde voûté servant en même temps de passage pour aller à la trésorerie qui y était contiguë ;

La maistrance d'artillerie, la manufacture d'armes et les magasins au fer ;

La chapelle royale, desservie par le chapelain du régiment de Soria, qui était en permanence à Oran depuis 1732. Cet ecclésiastique y officiait, donnait les secours de la religion aux troupes et disait également la messe pour le gouverneur général ;

Enfin la ménagerie du roi, où étaient renfermés les animaux féroces offerts par les chefs arabes au gouverneur général.

(1) Ces silos servaient, du temps des Espagnols, à la conservation du blé et de l'orge.

Voilà pour ce palais, fort remarquable, duquel il ne reste pas une seule pierre.

Quant au casernement civil et militaire, il occupait et occupe encore en ce moment la partie inférieure du château, jusqu'à la grande porte d'entrée.

On y trouvait :

Le magasin principal de toute l'artillerie de la place;

Une grande salle disposée et aménagée pour servir d'arsenal;

Une poudrière;

Enfin le casernement servant à loger une partie du régiment de Cordova et les compagnies d'artillerie sédentaires.

Nous avons recueilli sur les murs de ces établissements les inscriptions en caractères arabes qui suivent.

Dans la première cour :

Louanges à Dieu!

Celui qui combat dans la voie de Dieu,
Le seigneur Mustapha-Bey-ben-Youssef,
A ordonné l'élévation de ce bain, en l'année
11::5

C'est sans doute en 1135 (hég.) ou 1721 que Bou-Chelaghram changea l'appropriation d'une partie des bâtiments que nous venons d'énumérer, et fit construire le bain mentionné plus haut.

Dans une autre cour :

Louanges à Dieu!

Mustapha-Bey-ben-Youssef

Le défenseur dans la voie de Dieu,
A donné l'ordre de construire ce magasin.
1133

(ou 1719-1720.)

Dans une troisième cour :

Louanges à Dieu !
Celui qui combat dans la voie de Dieu,
Le seigneur Mustapha-Bey-ben-Youssef,
A donné l'ordre de construire ce bain en
Choual de l'année 11::3.
(Probablement 1133 (hég.) 1719-1720.)

Ces trois inscriptions lapidaires sont fort soigneusement exécutées. On en doit la traduction au savant professeur de la chaire d'arabe d'Alger, M. Bresnier.

Ce casernement formait trois quartiers parfaitement distincts.

Le premier, dit Quartier du Ministre (1), — le plus ancien de tous, — paraît avoir été nommé ainsi parce qu'il fut construit du temps ou par les ordres du cardinal Ximénès. Les matériaux qui le composent paraissent avoir été choisis précipitamment et sans soin (2); l'appareillage en est fort négligé; enfin, ce bâtiment porte des traces de vétusté que n'offrent pas les autres. Nous rapportons donc volontiers aux premiers jours de l'occupation

(1) Cuartel del ministro.

(2) C'est peut-être à propos de cette circonstance que le cardinal Ximénès mandait au gouverneur d'Oran : « Quand bien même vous feriez « exécuter vos travaux de fortification en doublons, ils reviendraient « encore moins chers qu'avec la pierre que vous employez. »

l'installation de ce massif qui occupe le centre de la Casbah. On y logeait ordinairement deux compagnies du régiment d'Oran (1), corps d'infanterie qui se recrutait partie d'enrôlés volontaires avec primes, partie des exilés dont la conduite ne laissait rien à désirer et que l'on avait élargis.

Le deuxième quartier et le troisième, appelés, l'un Quartier du Roi (2) et le second Quartier Saint-Jacques (3), étaient affectés au régiment de Soria.

Enfin, l'on arrivait au corps de garde de la porte d'entrée de la Casbah, grande et vaste voûte courbe, pour la sûreté de laquelle la garnison fournissait quotidiennement un officier et quinze hommes d'élite.

LA VILLE.

Deux inscriptions.

Au sortir de la porte de la Casbah et pour se diriger vers la ville, on descendait l'étroite rue de la Carrera (4). Les maisons qui la composent sont, en grande partie, les mêmes qu'autrefois. Si quelques-unes ont été reconstruites, la direction légèrement tourmentée de cette rue n'a pas varié.

A l'extrémité de la rue de la Amargura (5) — aujour-

(1) Regimiento fixo (sédentaire) de Orán.

(2) Cuartel del Rey.

(3) Cuartel de Santiago.

(4) La rue de la Carrière. — Notre rue du Vieux-Château.

(5) La rue de l'Amertume; mais ici ce nom de Amargura est employé encore par extension : il signifie la voie de l'Amertume ou des Sept-

d'hui de la Moskowa, — étaient situés les fours de la manutention royale; on y cuisait le pain nécessaire à la troupe et aux condamnés. Sous le gouvernement des beys, c'est-à-dire de 1792 à 1830, cet établissement fut respecté, ainsi qu'un beau magasin aux farines qui se trouvait appuyé à la mosquée du marabout Sidi-Mohammed-ben-Omar-ben-Osman-ben-Menia-ben-Aiâcha-ben-A'Kacha-ben-Siied-en-Nâs-ben-Amin-en-Nâs-el-R'iâri-el-Ma'zâoui, connu généralement sous le nom de Sidi-el-Hoouâri ou 'Awari. Le nouveau bâtiment affecté au campement, élevé par les soins du génie il y a trois ans, occupe aujourd'hui son emplacement.

Au fond d'une petite et étroite impasse, on découvrait l'entrée d'un vaste souterrain plongeant sous la Casbah; il portait le nom du marquis de Villaderias (1), jadis gouverneur d'Oran, qui le fit creuser, et lui donna quatre-vingts mètres de profondeur sur six mètres soixante-quatre centimètres de largeur. Cette grotte ne fut jamais utilisée du temps des Espagnols, à cause de son excessive humidité.

Il existait un hospice civil dans cette rue de l'Amargura, à peu près où est notre tribunal de première instance.

En descendant la rue de la Carrera qui longeait l'enceinte, après avoir dépassé la Tour Saint-Dominique et la maison et la Tour de l'Horloge qui y attenait, et presque

Douleurs : en mémoire de celle que l'on fit suivre à N.-S. Jésus-Christ pour gravir le Calvaire.

(1) Nommé plus tard vice-roi du Pérou.

en face, était l'une des casernes affectées aux exilés armés, desquels on se servait pour opérer des sorties et faire du butin.

C'est la maison qui porte aujourd'hui le numéro 3 de la rue de l'Hôpital, autrefois rue de la Merced (1).

La deuxième caserne des exilés, située derrière celle-ci, n'existe plus.

Le magasin du service des ponts-et-chaussées est établi en ce moment rue de Dresde, l'ancienne rue de San-Jayme, dans la troisième caserne d'exilés que l'on appelait de la Parra (2); l'inscription qui se trouve au-dessus de la porte d'entrée est profondément dégradée par suite de la mauvaise qualité de la pierre ; à peine y peut-on lire :

D. O. M.

REYN(and)O E(n la)S E(spa)Ñ(a)S
. . . .
. . (t)HEN(ie)NT(e) G(eneral) D(on)
. . . .
. . . . DESTERRADOS (3)
. . . . . . AÑO D(el Señor) . . 9

Enfin, la quatrième, dite de Gazapo (4), était un peu au-dessus de l'emplacement où se trouvait, il y a peu de temps, la salle de dissection de l'hôpital de la mosquée.

(1) *Merced*, qui veut dire Grâce, est employé pour signifier l'ordre de la Merci, institué dans le but d'opérer la rédemption des captifs.

(2) De la Treille.

(3) Bannis.

(4) Voleur adroit.

Vers 1735, on construisit deux casernes assez vastes pour y loger la plus forte partie du régiment d'Oran.

La première, appelée de la Victoire, attenait aux bâtiments dépendants de la Yglesia mayor (1). Le grand hôpital est sur ses fondations.

La seconde, nommée de la Reyna (2), a disparu complétement aussi; les bâtiments qui se trouvent en arrière de la banque occupent son emplacement.

La rue de la Merced allait, s'élargissant un peu, aboutir à la place d'Armes, où défilaient les parades.

La place d'Armes espagnole est notre place de l'Hôpital; elle affectait absolument la forme sous laquelle nous la voyons aujourd'hui. Nous reconnaissons volontiers que cette exiguité qui s'y fait remarquer répond peu à son objet; on souhaiterait que la principale place publique d'une ville importante, comme l'était Oran, fût plus digne d'elle et répondît à l'idée que l'on est autorisé à s'en former, d'après le chiffre de la population civile, militaire et pénitentiaire de la cité. Nous trouvons la raison de ce contre-sens dans l'extrême rareté du sol propre à bâtir. Oran, assise sur un ressaut de terrain d'une médiocre superficie, resserrée entre ses murailles d'enceinte, dans l'impossibilité matérielle de les franchir parce que l'ennemi vint presque continuellement, pendant trois siècles, insulter ses remparts et menacer ses forts, Oran en était réduite à rester dans les limites qui lui avaient été assignées aux premiers jours de l'occupation, et, par

(1) L'Église principale.
(2) De la Reine.

conséquent, à ménager l'étroit espace qui lui était dévolu; et, lorsque, — vers le temps de la reprise de 1732, — la ville s'étendit en dehors et franchit le ravin, d'une manière timide à la vérité, rien ne fut modifié dans la vieille ville; elle resta avec ses rues à pic, ses maisons basses sans ouverture apparente, terrassées, hermétiquement closes, véritables petits sépulcres de pierre que l'étranger, l'européen du nord surtout, examinait avec un étonnement mêlé de répugnance (1).

Nous qui venons de suivre laborieusement le travail de développement qui produisit cette cité telle que nous la voyons à la fin du siècle dernier, nous n'avons point à nous étonner du cachet de laideur et de mesquinerie qui contraste si singulièrement avec la beauté et la force des ouvrages de fortification qui la couvraient de leur protection; nous nous bornons à le constater et voilà tout.

Le général don Eugenio de Alvarado fit élever, sur la place d'Armes, une statue du roi Charles IV; on la tira d'un énorme bloc de cette pierre dure que l'on rencontre aux environs de Mers-el-Kebir : c'est une espèce de marbre gris fortement veiné de bleu; les échantillons en sont rares et la carrière n'en est pas restée ouverte. On ignore ce qu'est devenu le monument qui gît peut-être à quelques pieds du sol, au lieu même où on l'érigea.

On lit sur le pilier central de la belle maison à arcades de la place de l'Hôpital, — autrefois manufacture et entrepôt général des tabacs, — l'inscription que voici :

(1) Ceci, bien entendu, ne se rapporte qu'aux constructions vulgaires.

REYNANDO EN HESPAÑA LA MAG.
DEL S. D. CARLOS III
DE ETERNA MEMORIA Y
MANDANDO ESTAS PLAZAS
EL MARISCAL DE CAMPO
D. EUGENIO ALVARADO
SE HICIERON ESTOS PORTICOS
SIN COSTO DE LA R. HACIENDA
NI DEL PUBLICO
EN EL AÑO DE CIↃIↃCCLXXII.

Sous le règne de Sa Majesté Charles III, d'éternelle mémoire, ces places étant commandées par le maréchal-de-camp don Eugenio Alvarado, on construisit ces portiques sans frais pour le domaine royal ni pour le public. En l'an 1772.

Voilà la seule chose qui soit de nature à nous dérider un peu dans cette stérile et lugubre histoire d'Oran. Nous sommes désireux de savoir aux frais de qui l'on éleva ces arcades, si, — comme l'annonce assez vaniteusement le général Alvarado, — elles ne coûtèrent rien au roi ni à la ville.

Le fait est presque gai. Il est fort beau et fort rare : admirons-le et passons outre.

Une petite maison appelée de la Tirada (1) était tout à côté de l'entrepôt que nous venons de citer ; elle existe : c'est une maisonnette formant le jambage gauche de la rue de Moscou — de la Carniceria (2). — Elle servait de logement au personnel de surveillance et de ronde qu'entretenait le directeur de la manufacture des tabacs.

Le jambage droit du portique donnant naissance à cette rue, qui peut passer pour une allée, fait partie d'une maison voûtée en dessous du sol et où l'on avait établi les bou-

(1) Du Tirage.

(2) De la Boucherie.

cheries de la ville. Cette construction a changé de destination : c'est aujourd'hui le Café de la Perle. On abattait et on dépéçait les animaux dans la partie voûtée du dessous; quatre pièces au rez-de-chaussée servaient au débit de la viande, une cinquième pièce était destinée au pesage.

Notons ici que, vers 1770, on transforma et l'on appropria cette construction, appartenant au roi, afin d'y installer les prisons, le cachot et le tribunal régulier.

Ainsi s'explique la présence de forts anneaux scellés dans les murs et le massif des voûtes et différentes grosses pièces de fer forgé, que de chagrines imaginations n'ont pas manqué de transformer en instruments de torture à l'usage du tribunal de l'Inquisition : cette opinion est restée fortement enracinée dans la ville d'Oran.

Or, il ne se présente ici qu'un simple inconvénient, c'est que ce tribunal épurateur et conservateur de la foi catholique, — si toutefois il a été installé pour la forme par Ximénès, lors de la prise, — n'a jamais siégé et, à plus forte raison, condamné ni torturé personne à Oran. Les documents inédits qui ont servi de base à notre très-imparfaite narration n'offrent absolument rien qui paraisse être de nature à faire entrevoir que cette organisation s'y soit maintenue. Depuis 1509, les annales sont complétement muettes à cet égard; en restant silencieuses, à quel genre de scrupule eussent-elles pu céder? ce tribunal ne fut-il pas, hautement et toujours, reconnu par la nation qui, obéissant à de graves raisons politiques, l'avait jugé nécessaire pour contenir les populations musulmanes? Du reste, si des esprits peu réfléchis, passionnés ou moroses, s'imaginent l'Inquisition d'Espagne

comme une association de bourreaux en robes monacales, saisissant leurs victimes à tâtons et les martyrisant à plaisir, disons qu'ils sont dans une erreur complète, et plaignons-les de leur crédulité.

L'Inquisition fut réellement un tribunal épurateur et conservateur de la foi; utile, ou même, si l'on veut, nécessaire à l'Espagne dans ce grand combat entre la Croix victorieuse et le Croissant en révolte; sa justification est complète aux yeux de tout homme qui juge sainement l'histoire; ses prétendues cruautés doivent être reprochées au pouvoir séculier.

A côté des boucheries publiques, nous trouvons un petit cachot dépendant de la prison de la ville. Cette petite pièce de sept mètres carrés formait l'angle gauche de la rue de Honscoot.

Avant de quitter la place d'Armes, que commandait la statue du roi régnant et qui était agréablement ombragée, n'omettons pas le corps de garde principal, situé presque en face de la maison à arcades, en avant de la porte d'entrée de l'hôpital bas actuel.

Ce corps de garde, qui pouvait passer pour un édifice, était formé de trois voûtes au rez-de-chaussée, supportées par une autre, située au-dessous et destinée à servir de cachot.

La première des trois voûtes à l'étage était la chambre de l'officier; la deuxième, le corps de garde proprement dit, et la troisième était réservée pour tenir lieu de chapelle à l'usage des criminels qui allaient au supplice.

Ce poste était commandé par un capitaine ayant sous ses ordres un sergent, deux caporaux et vingt-cinq

hommes d'élite ; enfin, un agent de police — alguazil — y était de planton permanent pour le service des arrestations nocturnes.

La maison Sumaire occupe aujourd'hui l'emplacement d'une construction appelée la dépense des vivres et les pêcheries.

Toutes les denrées qui arrivaient du dehors y séjournaient trois jours entiers durant lesquels elles étaient vendues au plus offrant.

Nous retrouvons la place aux Herbes ou marché aux légumes au point où la rue Ponteba va en s'élargissant un peu. Cette petite place existe.

A l'église du Saint-Christ de la Patience (1) était appuyée l'aile gauche de la magnifique résidence que se fit construire le comte-duc de Montemar après 1732. Plusieurs des colonnes en marbre, unies, cannelées et torses, qui en faisaient partie, ornent aujourd'hui l'hôtel du général commandant la division, au Château-Neuf.

Notre vaste hôpital occupe l'emplacement de cette somptueuse construction et de l'église Saint-François ; cette dernière était située derrière la maison affectée au service du Trésor.

Nous n'oublierons pas un théâtre construit d'une façon monumentale et que l'on appela le Colysée, sans que rien, dans la disposition de cet édifice, vienne autoriser cette dénomination par trop ambitieuse.

On peut dire ici que don Jose de Galvez qui fut fait marquis de la Sonora (2), province du nouveau Mexique,

(1) Saint-Louis.
(2) La Californie actuelle.

par le roi Charles III en 1779, après y avoir été envoyé en qualité d'inspecteur général, puis exilé à Oran en 1782, fit élever le théâtre dont nous parlons. Ce qui nous porte à hasarder cette supposition, c'est que cet édifice s'appelait théâtre de la Sonora.

LES FORTS.

Onze inscriptions.

Lorsqu'il sortait de la ville d'Oran pour aller visiter les forts, le voyageur passait sous la porte de Canastel et gravissait un chemin assez rapide, ombragé de beaux peupliers dont quelques-uns subsistent encore rue Philippe.

Arrivé presque au sommet de la côte, la route se bifurquait. La partie de gauche conduisait au Château-Neuf et celle de droite, suivant la crête, menait à la barrière de Rosalcazar, — la porte Napoléon de nos jours.

A l'exception de quelques baraques en bois, occupées par des vivandières civiles, tout ce terrain était à peu près désert.

Les travaux de défense du Château-Neuf furent commencés après la retraite du pacha Hassan et continués jusqu'en 1701, époque où ils atteignirent des proportions respectables.

Nous connaissons cette dernière date par l'inscription suivante que l'on peut lire sur la face droite du demi-bastion de gauche dans le front qui longe le ravin. Cette inscription, assez barbare du reste, est presque entièrement composée de lettres majuscules de plomb coulé dans la pierre.

Un bel écusson la surmonte :

REYNANDO EN LAS ESPAÑAS
LA MAGESTAD DEL REY D : PHE
LIPE QVINTO Y GOBERNANDO
ESTAS PLAZAS EL EX^mo SEÑOR
MARQVES DE CASASOLA SE
HIZO ESTA OBRA Y SE ACABO
AÑO DE 1701

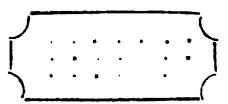
Sa Majesté le roi don Philippe V, régnant dans les Espagnes, ces places étant commandées par son excellence le marquis de Casasola, on construisit cet ouvrage et on le termina. An 1701.

Vers 1760, le général don Juan-Martin Zermeno fit exécuter de plus considérables travaux et termina complétement l'enceinte de cette forteresse qui est, par sa forte position, le réduit ou dernier refuge des troupes en temps de siége.

Sur la porte d'entrée on trouve deux inscriptions, l'une en langue espagnole, l'autre en langue arabe. Nous les donnons successivement :

REYNANDO EN LAS ESPAÑAS LA MAGESTAD
DEL SEÑOR CARLOS III Y MANDANDO ESTAS
PLAZAS EL THENIENTE GENERAL DON JUAN
MARTIN ZERMENO INSPECTOR DEL REGIMIEN
TO FIXO SE HIZO ESTA PUERTA SE CONSTRUIERO
LAS BOVEDAS PARA ALOJAMIENTO A LA GUAR
NICION Y SE REEDIFICO EL CASTILLO POR LA
PARTE DE LA MARINA AÑO MDCCLX. (1)

(1) Il n'est pas étonnant que cette inscription soit confuse; elle est renfermée dans un écusson tracé à peu près ainsi :



Sous le règne de Sa Majesté Charles III, — dans les Espagnes, — ces places étant commandées par le lieutenant-général don Juan-Martin Zermeno, inspecteur du régiment sédentaire, on fit cette porte, on construisit les voûtes pour le logement de la garnison et l'on réédifia le château en ce qui concerne la partie qui regarde la mer. L'an 1760.

M. Bresnier a traduit la belle inscription en langue arabe, placée dans le fronton de la porte d'entrée du Château-Neuf, au-dessus de la précédente ; la voici :

Louange à Dieu unique !

Oran fut conquise ; Dieu la rendit aux musulmans, en fit sortir les infidèles humiliés et abaissés, sous le règne prospère du sultan très-grand, du souverain très-glorieux, le seigneur Selim (1) — que Dieu lui accorde son secours — sous le gouvernement du très-honorable, très-élevé, très-brave ; du très-utile, le seigneur Hassan (2) — que Dieu le fortifie — par le bras du régénérateur de la guerre sainte, du destructeur des peuples, de la tyrannie et du désordre, le seigneur Mohammed-Bey (3), fils d'Osman-Bey — que Dieu le protége.

A la date de lundi 4 du mois de Redjeb de l'année 1206. (1792.)

Cette inscription rappelle l'évacuation définitive d'Oran, en 1792.

Sur la clé de voûte des petites latrines voûtées, à l'usage de la troupe, qui se trouvent en face de la grande

(1) Selim, empereur des Turcs.

(2) Baba-Hassan, dey d'Alger.

(3) Mohammed-el-Kebir, bey de l'ouest.

porte d'entrée du Château-Neuf, dans la cour, on lit :

AÑO
DE
1759.

Nous faisons, à dessein, mention de cette insignifiante inscription pour mieux faire voir, par là, combien les Espagnols se plaisaient à consacrer leurs constructions permanentes, surtout lorsqu'elles étaient soigneusement établies; et, puisque nous nous y arrêtons, profitons-en pour témoigner tout haut le regret de ce que le génie militaire français, qui s'est si grandement distingué et se distingue chaque jour en Algérie par de savants et d'immenses travaux, a omis ou négligé de prendre cette intéressante précaution, toujours profitable pour l'histoire et qui, de plus, a le mérite de sauver les édifices et les ingénieurs de l'oubli.

Après ces quatre inscriptions, nous n'en connaissons point d'autres qui appartiennent positivement au Château-Neuf. Cependant nous en trouvâmes trois en 1851 ; elles servaient de seuils au bâtiment neuf qu'évacua le service du Trésor et Postes à cette époque ; sans aucune valeur historique, les deux premières n'en sont pas moins fort remarquables sous le rapport de l'exécution ; quant à la troisième, elle paraît se rattacher au fameux siége de Mers-el-Kebir par le pacha Hassan.

On lit sur l'une de ces pierres apportées probablement du dehors :

SEPVLTVRA DE JVAN
HERNAN DE BALBE
HIJO DE D. ALEJAN
DRO AÑO DE 1611.

Sépulture de Jean Fernand de Balbe, fils de don Alexandre. An 1611.

Sur la seconde :

ESTA SEPVLTVRA
ES DE JV. LOPEZ
DE OLIVARO H. DE
D. FRANCISCO.
AÑO DE 1591.

Cette sépulture est celle de Jean Lopez de Olivaro, fils de don François. Année 1591.

Et sur la troisième :

REIN(ando) (en) L(as) HESP.
L(a) (magestad) (del) S(eñor) D(on)
. . . .
. (recha)ZO . (valerosam)ENTE
(a) (los) (Tur)COS . . . . . .
. . . ASA(n) B(axa) . . . .
. . . . . (cabe)ZA . . . . .
. . . YM(aza) LQVI(vir) . . .
. . . . . . D(el) (senor) . .

Nous la traduisons volontiers par ceci :

Sous le règne de Sa Majesté Philippe II, dans les Espagnes, les Turcs, ayant à leur tête Hassan-Pacha, furent valeureusement repoussés de Mers-el-Kebir qu'ils assiégeaient en l'an du Seigneur 1563.

Enfin, sur un fragment de beau marbre blanc, sont gravées en lettres d'or les lignes qui suivent :

VICTO . . . .
IS MILITARIS . . . .
LOCUM TE . . . .
I FUC . . . .

Il serait à désirer que l'on retrouvât l'autre partie de cette belle table de marbre qui a été sciée du côté gauche et brisée du côté droit, en sorte qu'il n'en reste qu'un tronçon. Nous avons donné ce document épigraphique afin d'aider au rétablissement de l'inscription qui pourrait bien relater quelque fait saillant de cette histoire.

Le général don Jose Vallejo fit élever, de 1740 à 1741, entre l'angle saillant de la tenaille du Château-Neuf et le fort Sainte-Thérèse, une batterie appelée el Morillo — *le petit More* — et plus tard, de Santa-Anna. Elle était armée de six pièces et sert encore aujourd'hui au même usage.

Ce même général fit reconstruire, de 1737 à 1738, le fort Sainte-Thérèse, où il n'y a aucune inscription.

Les fondations du fort San-Miguel furent jetées en 1740. Il couvrait les avenues du ravin qui sépare la ville du faubourg de Karguentah, et pouvait recevoir deux cents hommes de garnison et dix-huit pièces de canon en cas de siége; mais, à cette époque, on ne l'arma que de six.

On en rencontrera les ruines à côté du magasin à fourrages de Karguentah, au bord du ravin; elles longent le petit sentier qui mène à la mer, au pied de la batterie Sainte-Thérèse.

Au sud du Château-Neuf on trouvait la barrière de Rosalcazar : c'est le poste de la porte Napoléon, qui fut construit en 1740 et qui est resté parfaitement intact : il est voûté. Une terrasse armée de deux canons le surmontait. La garde, composée d'un officier subalterne et de douze hommes, était chargée de surveiller les jardins et les vergers que l'on établit en ce temps-là au fond du ravin et qui étaient fréquemment dévastés par les maraudeurs indigènes.

De ce corps de garde à la porte Saint-André il y a une coupure de six cent quatre-vingts mètres, à ciel ouvert, avec parapet.

Au milieu de cette communication est situé le réduit Sainte-Barbe, qui était armé de trois canons; un sergent et douze hommes veillaient de là sur les alentours.

Il sert aujourd'hui de prison : on y enferme les indigènes arrêtés pour avoir commis des délits de peu d'importance.

Au-dessus de la porte de ce ravelin, presque en face du bureau arabe, on lit sur une belle plaque de marbre l'inscription suivante :

BARBARE SISTE VIAM NESCIS QUOS DIVA CRUELES
BARBARA FULMINEOS HAC PARAT ARCEM.

REGNANTE
PHILIPPO QUINTO SEMPER INVICTO
PRO REGE
D. JOSEPHO DE VALLIEJO EQUITE ORDINIS
MILITARIS Sti JACOBI, REGIORUMQUE EXERCI
TUUM GENERALIS LOCUM TENENTE
ANNO CHRISTI
MDCCXXXIV.

Le corps de garde de Saint-André est, comme celui de la porte Napoléon, dans un bon état de conservation. La barrière avait un pont fixe. La garde en était confiée à un officier et vingt hommes qui logeaient sous un bel abri voûté dont la terrasse ne recevait pas de canons, mais était disposée pour la mousqueterie.

A peu de distance et en dehors de la porte Saint-André on trouve le fort Saint-Louis; voici l'ambitieuse inscription qui se trouve sur la porte d'entrée :

PHILIPPO V. INVICTO HISPANIA
RUM REGE CATHOLICO TRIUMPHALI
OVANTE CORONA UBIQUE AUGUSTIS
SIMO FŒLICITER IMPERANTE
PRO REGE
D. JOSEPHO AVALLEJO PRÆCLARO
JACOBAEO STEMATE LAUREATO
EQUITE GENERALIS BELLI DUCIS
LOCUM TENENTE, INCEPTUM ET CON
SUMMATUM FUIT FORTALITIUM ISTUD
SUB AUSPICIIS DIV.
LUDOVICI EJUSQUE NOMINI DICATUM AD TUTISSIMUM
FIDEI PRÆSIDIUM ARCIS CATHOLICÆ
MUNIMENTUM, BARBARICAM COER
CENDAM AUDACIAM ET QUORUMVIS TE
MERARIUM PROFLIGANDUM ACCESSUM
ANNO DOMINI
MDCCXXXVI

Nous ferons remarquer ici que les lapicides ont torturé le nom du général don Jose Vallejo d'une façon singulière : ils l'écrivent tantôt Avallejo ou Avalliejo, et tantôt de Valliejo, ailleurs Valliejo sans particule : son véritable nom est bien Vallejo; quelquefois, — comme on le voit à l'entrée de la galerie souterraine qui débouche à la porte

du ravin, — l'inscription lapidaire lui donne le titre de général-duc : Vallejo était brigadier, grade classé entre ceux de colonel et de maréchal-de-camp, quoiqu'en disent les inscriptions laudatives qui lui donnent trop gratuitement l'emploi de lieutenant-général, — *theniente-general.*

Le bey Bou-Chelaghram fit construire, de 1708 à 1732, une mosquée pour servir aux besoins religieux des gens de la montagne qui venaient trafiquer à Oran.

Lors de la reprise, — en 1732, — on abattit cette mosquée et l'on éleva, sur son emplacement, une grosse tour en forte maçonnerie dont l'intérieur était voûté; elle était gardée, la nuit, en temps de paix, par un sergent et vingt hommes.

Le bey Osman, — 1801, — fit démolir cette tour et employa les matériaux qui en provinrent à l'édification de la petite mosquée qui, après avoir été magasin d'habillement du 1er bataillon d'Afrique, vers 1832, fut appropriée et transformée, en 1844, pour servir de succursale à l'église Saint-Louis, sous le patronage de Saint-André.

Il y avait encore, non loin de là, un réduit de peu d'importance, appelé San-Antonio, établi par les ordres du général marquis de Real-Corona : il a disparu dans l'explosion du fort, en 1769.

Le même général fit élever la Batterie de la Mole (1), pour six canons et deux obusiers. L'ancienne batterie turque de Bou-Halem était sur ce point.

(1) La mole, — *la grosse masse,* — c'est-à-dire la grosse construction. — Effectivement, cette batterie, qui ne fut démantelée qu'en 1832, était construite avec d'énormes matériaux.

Une troisième batterie, organisée, comme les deux premières, pour battre les avenues du ravin, et nommée Alvarado, n'existe plus.

Élevé par le duc de Cansano, le château de Saint-André fut presqu'entièrement ruiné par l'explosion du magasin à poudre qui était situé dans la partie est de cet ouvrage. Nous savons déjà que ce fut le 4 mai 1769, et que trois compagnies d'infanterie y périrent. La partie ouest seule ne fut pas atteinte et l'infatigable général Vallejo présenta des projets à la Cour pour sa restauration : il ne fut cependant pas rétabli. On ne fit de réparations qu'à la partie du fort qui résista, non sans avoir éprouvé quelques dommages ; elle reçut alors quatre cents hommes de garnison et on l'arma de vingt-cinq canons. Ce qui explique cette accumulation de forces pour la défense, c'est la position remarquable du château, qui voit parfaitement tous les abords de la place à l'est, point de ralliement ordinaire des Arabes, lorsqu'ils se présentaient hostilement devant la place d'Oran.

Nous avons déjà dit que l'on construisit, mais en détail, le fort Saint-Philippe sur l'emplacement du Château-des-Saints, ruiné par Hassan-Pacha.

Cet ouvrage était armé de vingt-neuf canons. Après avoir abandonné la ville, en 1732, le bey Bou-Chelaghram se réfugia à Mostaganem. Cette même année, comme on le sait, disposant de forces considérables, ramassées dans la montagne et auxquelles se joignirent des renforts venus d'Alger et de Constantine, il vint bloquer Oran. Le gros de son attaque se porta principalement

sur Saint-Philippe, parce que c'est celui-là qui est véritablement la tête des châteaux.

Les Turcs y attachèrent le mineur et firent supporter des dégâts sérieux à la partie sud du fort. Mais l'ardeur des assaillants échoua contre le sang-froid et l'intrépidité des défenseurs. Après un siége prolongé, Bou-Chelaghram fut surpris par la mauvaise saison et dut songer à se retirer, après avoir épuisé ses ressources en tentatives avortées.

C'est en 1736 que les fortifications en furent réparées et mises en parfait état de résistance.

Nous n'avons rencontré aucune inscription à Saint-André.

Avant d'abandonner la partie est des forts, nous dirons un mot de la carrière de Astorfe.

Elle est située à un jet de fronde de la porte Saint-André, où est aujourd'hui l'hôpital civil.

On trouve, entre les bancs de pierre de cette carrière, des empreintes d'animaux ainsi que des yeux de poissons avec lesquels, du temps des Espagnols, on confectionnait des bagues, des grains de chapelet et des pendants d'oreille; ces derniers avaient, croyait-on, la vertu de guérir les ophtalmies et surtout les névralgies.

La pierre extraite de ce gisement recèle encore beaucoup d'empreintes de végétaux. Parmi ces végétaux, il y en a qui n'appartiennent plus à cette partie-ci du bassin de la Méditerranée, comme par exemple : les *calamites*, les *equisétites*, de la famille des equisétacées; les *aspidites*, les *névropteris* et les *glossoptéris*, de la famille des fougères; nous y avons cru voir des *zeugophyllites*, plan-

tes de la classe des palmiers; ceci est moins surprenant.

La pierre provenant de la carrière de Astorfe fut employée à presque toutes les constructions de la place : on la dit sonore, d'un beau grain, susceptible de recevoir une bonne taille; mais elle s'altère en tombant en poussière; on lui préfère la pierre du ravin de Raz-el-Aïn, employée aujourd'hui pour les travaux de la fortification.

Durant le cours de cette nomenclature, plus ou moins intéressante, mais incontestablement utile au point de vue historique, nous avons parlé de tous les forts, et, en premier lieu, de La Moune, de Saint-Grégoire et de Santa-Cruz. Bou-Chelaghram attacha le mineur à ce dernier château, en 1732, et le ruina en partie; on le rasa en 1735, à l'exception du ravelin, seule pièce de la fortification qui soit de l'ancienne époque, et on le reconstruisit de fond en comble; il ne fut complétement terminé qu'en 1738 (1). A cette époque on lui donna une garnison respectable et on l'arma de vingt-six canons.

Santa-Cruz servait de grande vigie et communiquait l'alerte à la place à l'aide d'une sorte de télégraphie acoustique. Un énorme porte-voix donnait l'alarme à la lunette de la Campana, d'où, lorsque les abords n'étaient pas libres, un second porte-voix en opérait la transmission au palais du gouverneur général qui résidait à la haute Casbah.

Nous n'avons pas été là, plus heureux qu'à Saint-Philippe; il n'y a nulle part trace d'inscription.

(1) Il y a cependant des parties qui paraissent bien plus anciennes, telles que le ravelin.

Les galeries de communication souterraines sont en grand nombre dans la ville; elles relient plusieurs des forts entre eux, mais nous agirons discrétement à ce sujet et nous nous abstiendrons d'en faire connaître la direction; — le motif de cette réserve est facile à saisir.

A l'entrée de l'une d'elles on lit ce qui suit :

PHILIPPO V IMPERANDO
PRO REGE
D. JOSEPH AVALLEJO
GENERAL DUCE
HŒC CRIPTA LACTEAM AD
CASTRA ABDITAM PRŒBENS
VIAM OPERE CLARO NOMINE
CLARIOR DUM SACRO JOSEPH
DICATUR SUPER ÆTHERA.
EXIGITUR.
AN. MDCCXXXVII.

EN DEHORS DE LA PORTE DE TLEMCEN.

Les six tours-vigies. — Les pentes de la Meseta d'Almeïda. — La fontaine du Figuier.

La route qui conduisait dans la direction de Tlemcen n'était alors qu'un chemin stratégique, jalonné, dans sa partie occidentale, par six tours carrées établies en solide maçonnerie.

Il n'en reste que quatre, fort délabrées :

La Torre de Algarrobo (1); elle se trouve au milieu d'un jardin potager à la sortie de la porte du Ravin;

(1) Du Caroubier.

La Torre del Campo del Deseo (1) sert aujourd'hui de logement au gardien du cimetière, — l'ancien *Campo Santo* des Espagnols;

La Torre del Nacimiento (2) a été démolie au ras des fondations;

La Torre de Arcos (3) ne présente plus qu'un quart du pan de sa muraille nord (4).

Afin de compléter ce système d'observation militaire, l'on éleva, en outre, dans l'intervalle qui sépare ces tours, de petits postes destinés à servir de vigie. On les construisit, sans préparatifs, c'est-à-dire en pierres sèches, mais on leur appliqua la forme triangulaire.

Nous ne citons ici ces ouvrages temporaires que pour mémoire.

A mille mètres environ de la Tour de Arcos se trouvait le poste avancé del Capon (5); il consistait également en une tour terrassée portant deux canons; la garde y était en permanence. Nous en retrouvâmes quelques traces en 1850; aujourd'hui, des travaux de défrichement les ont absorbées et dispersées.

La montagne abrupte qui domine Oran et dont le fort Santa-Cruz occupe le sommet se nomme en arabe d'Aï-

(1) Du champ du Désir.

(2) De la naissance de la Source.

(3) De Arcos; c'est un nom propre. Est-ce le nom du duc de Arcos, vice-roi de Naples, qui fit empoisonner le rebelle Tomas Aniello, plus connu sous le nom de Masaniello?

(4) Les Tours de-Yfre et de Guelfi ont disparu.

(5) L'Eunuque.

dour, — *el Merdjadjo* en espagnol, — mot qui a toute la physionomie et la saveur d'une appellation Levantine, mais dont nous ne pouvons préciser l'origine, tout en émettant l'opinion, — fort hasardée vraiment, — que c'est une des empreintes que nous a laissées la Commanderie Maltaise de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui obtint jadis l'autorisation de se fixer à Oran.

Une dépression de terrain, ou coupure naturelle, sépare ce pic de la montagne de Almeïda, dont les pentes, profondément ravinées, viennent former, en s'adoucissant vers la base, les deux petites collines dont nous allons parler tout à l'heure.

Cette montagne que couronne un marabout, offre à son sommet une surface régulière s'allongeant du nord au sud et parfaitement plane; c'est pourquoi les Espagnols nommèrent ce point la Meseta de Almeïda. Meseta est probablement employé ici comme diminutif de mesa, — *table*, — par allusion à la forme de son faîte.

Il y a un an à peine, des chaufourniers gravissant ces pentes rencontrèrent, à quarante mètres environ en contre-bas du marabout, c'est-à-dire au niveau et en regard des fortifications sud du fort Santa-Cruz, un orifice fort étroit, peu élevé, dans lequel ils s'engagèrent à tâtons. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, la voûte s'abaissa brusquement et force leur fut de retourner en arrière, car il ne devenait plus possible de cheminer dans cette galerie, si ce n'est sur les mains ou à plat ventre.

Cette découverte piqua d'autant plus la curiosité de ces hommes, qu'ils ramassèrent quelques petits fragments de poudingue psammitique, — noyaux siliceux dans une

pâte de grès micacé, — contenant du plomb en assez notable quantité. Ne doutant plus alors qu'ils avaient éventé la principale entrée d'une mine exploitée autrefois, ils se munirent de torches résineuses et s'engagèrent de nouveau, l'un après l'autre et non sans un certain émoi, dans cette excavation horizontale, au fond de laquelle ils ne parvinrent qu'avec danger; l'air était raréfié d'une manière inquiétante vers le fond de cette galerie et, plus d'une fois, leurs torches s'éteignant, il leur fallut revenir, à reculons, vers l'orifice du conduit souterrain; car c'est tout au plus, nous a raconté l'un de ces hommes, si l'on peut, en quelques rares endroits, s'y tenir à genoux; quant à sa largeur, elle permet à peine, étant courbé, d'y écarter les coudes, mais point d'y mettre les bras en croix. — Le travail de creusement de cette galerie n'a pu être fait qu'à l'aide du pic à roc raccourci, et les fragments de la roche, à base de quartz, — très-dure en cet endroit, — ne pouvaient être enlevés qu'en se les passant les uns après les autres et de main en main jusqu'à l'ouverture extérieure.

Arrivés à cent cinquante mètres environ, leur marche fut interrompue par un puits d'arrêt qui paraissait avoir été comblé à dessein. L'espoir d'arriver au gisement métallifère leur fit entreprendre le creusement de ce puits; mais après beaucoup de dépenses et de fatigues, ils ne purent, malgré des déblais considérables, en atteindre le fond; alors le découragement s'empara d'eux et mit fin à leurs recherches.

Nous croyons être fort près de la réalité en expliquant, comme on va le voir, l'existence de ce travail souterrain.

Etablis comme toujours, sur le plateau du marabout, lors de la dernière attaque d'Oran (1790), — nous ne remontons pas plus haut et pour cause, — masqués par l'énorme rocher à pic formant la contrescarpe naturelle de la partie sud du fort Santa-Cruz à la tête de la coupure, les Turcs et les Arabes dûrent tenter de s'approcher des murailles de cette forteresse, en suivant un cheminement qui ne serait point dominé par l'artillerie espagnole. Le danger d'être vus leur parut pouvoir être conjuré avec succès par la construction d'une galerie souterraine, d'abord horizontale, terminée par un puits qui descendrait en contre-bas du sentier partageant la coupure du Santon. Parvenus en cet endroit, les assaillants eussent remonté en galerie jusqu'au pied des remparts et là, à l'abri du canon, ils fussent aisément parvenus à pratiquer une brèche en ouvrant des fourneaux de mine, et s'emparaient du corps de place presque sans coup férir.

L'entreprise avorta, c'est à n'en pas douter, quoique probablement conduite avec toute l'opiniâtreté turque; ce qu'il y a de certain, c'est que ce travail existe. Nous avons dû mentionner une tentative aussi hardie, un moyen d'attaque aussi désespéré, parce que ce fait présente la circonstance bizarre d'un cheminement d'abord horizontal, puis perpendiculaire en profondeur et en puits, — pour atteindre un point situé au niveau de la première ouverture. Si ce procédé est connu, il a pourtant cela d'intéressant qu'il est rare et tout à fait singulier.

Du pied de la vieille Casbah en se dirigeant vers le sud, on compte deux petites collines ou mamelons qui avaient leurs noms particuliers.

Le premier de ces petits relèvements de terrain se nommait el Monte de la Palomera (1). Il forme la contrescarpe naturelle des fortificatious sud de la Casbah. Le petit fortin de San-Pedro est établi sur sa croupe.

Le second, dit Monte de la Teneria (2), présente, de distance en distance, les traces d'une conduite d'eau construite au moyen de tuyaux en poterie qui amenait, probablement au village de Yfre, dont nous nous sommes déjà occupé, les eaux de la fontaine de la Higuera (3).

Cette fontaine, aujourd'hui tarie, que l'on trouvait à une faible distance du sommet de l'Almeïda, venait décharger ses eaux un peu en avant du cimetière, dans le grand ravin de la source.

Au point où semble commencer cette conduite (4) on entend, dit-on, l'eau bruire, si l'on applique l'oreille contre terre. Cette précieuse particularité nous a été affirmée jadis par un vieux Maure, et tout récemment encore, par un berger espagnol, qui conduit habituellement, en cet endroit, son troupeau au pacage. Le débit de cette source devait avoir une certaine importance, puisque l'on établit, après 1732, un village à sa proximité. Il serait

(1) Lieu ouvert à tous vents.

(2) La Tannerie.

(3) Du Figuier.

(4) Sur le lieu même où le camp des planteurs militaires est actuellement établi.—Cette conduite a un embranchement en poterie, tronçonné par suite de vétusté s'il n'a pas été coupé par les troupes du bey Mohammed; il paraît se diriger sur la partie ouest de la Casbah et devoir y aboutir. Ainsi les Espagnols abreuvaient donc la garnison de cette citadelle avec l'eau de la Higuera.—Ne pourrait-on pas, quelque jour, ramener la source à sa direction première?

moins hypothétique d'attribuer le délaissement du lugar de Yfre (1) et la ruine qui s'en suivit, à la disparition de l'eau de la Higuera plutôt qu'au très-problématique tremblement de terre de 1747, duquel nous n'avons pas cru devoir parler, attendu qu'il n'est qu'indiqué fort vaguement par un manuscrit ; — encore cette date ne paraît-elle pas certaine.

Trois routes muletières partant des contreforts de ces monticules s'élevaient en serpentant jusqu'à la Meseta de Almeïda ; on les nommait :

Los Predicadores ;

La Quema de Guadalóran ;

Los Artilleros.

Enfin une route stratégique, partant du poste del Capon conduisait dans la direction du Grand-Lac, — la sebka de Misserghin, — et aboutissait, en se bifurquant, du côté de l'est, vers un fort que les Espagnols construisirent dans la chaîne du Thessala, et, du côté de l'ouest, à l'ouvrage défensif élevé, sur le chemin de Tlemcen, à peu près où l'on trouvait les puits de Bou-Rechache (2). — Ces deux points militaires étaient probablement maçonnés en pierres sèches; nous sommes en chemin de retrouver le premier; quant au second, on n'en trouve plus de traces aujourd'hui.

Après ce que nous venons d'indiquer, il n'existait plus rien qui méritât aujourd'hui d'être rapporté ici.

(1) Il est préférable d'appliquer à Yfre l'expression espagnole de *aldea* : elle se trouve plus en rapport avec le peu d'importance de cet établissement mort-né.

(2) Aujourd'hui le village de Lourmel.

DE LA MOUNE A MERS-EL-KEBIR.

En partant de La Moune (1), l'explorateur trouvait, à peu de distance, une curiosité naturelle que les travaux de mine, ouverts pour la nouvelle route, ont fait disparaître presqu'entièrement; c'est le lieu appelé, du temps des Espagnols, la Cueva de las Palomas.

Cette *Grotte des Colombes* faisait l'admiration des curieux par l'énorme quantité de coquillages agglomérés qu'elle contenait. Le fond de cette excavation se voit encore sur le bord de la route, et ceux qui ont connaissance de son existence se plaisent à en détacher, au ciseau, de beaux échantillons dont plusieurs ont déjà passé la Méditerranée. Ce gisement, fort bizarre et fort précieux, paraît être unique sur la côte. Il est composé de bivalves, d'une espèce particulière, identiques entre eux, liés ensemble par le temps, énergiquement adhérents les uns aux autres et si purs de tous autres corps étrangers, qu'il est rare d'y trouver un caillou qui se soit mêlé à la masse. On en pourrait faire de curieux socles, des chambranles et des dessus de cheminée. De fort beaux spécimens, conservés à Oran, trouveraient certainement une

(1) A l'époque où nous nous reportons, le chemin d'Oran à Mers-el-Kebir était situé au niveau de Saint-Grégoire et le contournait. Si nous faisons suivre à notre voyageur supposé un chemin idéal pour l'époque, c'est que cette route est réelle aujourd'hui et c'est pour plus de clarté dans ce récit.

place honorable à l'exposition permanente de l'Algérie, à Paris.

La nouvelle route de Mers-el-Kebir contourne le pied de la montagne, d'origine plutonique, sur laquelle est bâti Santa-Cruz, et rencontre des débris de maçonnerie dans le dernier état de délabrement.

C'est là que fut construit le lazaret, transféré en 1740 sur le Peñon de Alferez (1), rocher qui se trouve un peu au-dessous et à l'ouest de Saint-Grégoire. On l'avait précédemment établi dans une grotte appelée las Pedrizas (2); mais les coups de mer en rendant l'entrée fort dangereuse, on l'installa plus haut, du temps du général don Pedro de Argaïn.

Nous n'abandonnerons pas Santa-Cruz sans dire un mot de sa constitution géologique.

Cette montagne, — comme celles qui s'y rattachent, — est d'origine plutonique, formation appartenant à la classe des terrains psammérythriques ou triasiques, les grès qui y dominent ayant, presque tous, les nuances les plus variées du rouge.

Les roches sont un grès bigarré composé de psammites brunâtres, ou rougeâtres, ou bariolés, montrant, par endroits, des rognons aplatis d'argile bleuâtre calcinée. La couleur de certaines parties, qui contiennent des paillettes de mica blanchâtre ou jaune doré, est ordinairement le rouge amaranthe foncé, le gris jaunâtre ou le bleuâtre.

(1) Le Rocher du Porte-Étendard.

(2) Amoncellement de petites pierres, de cailloux.

Nous n'avons pas eu la satisfaction d'y découvrir le moindre débris organique.

Ce grès bigarré, dont la dureté, la finesse de grain et, par conséquent, la pesanteur spécifique sont fort remarquables, peut fournir de bonnes pierres de taille et des dalles. Plusieurs bancs ont paru assez durs pour être employés en meules à aiguiser.

Le fer hydraté, un peu de chrôme oxidé et du fer sulfuré oligiste, mêlés aux bancs de grès bigarré, composent les couches inférieures situées autour des Bains-de-la-Reine et qui s'enfoncent probablement au loin sous la mer.

Cette branche des monts Ramerah qui s'étale comme un écran et protége la rade entre Oran et Mers-el-Kebir, renferme en outre de beaux marbres, un gisement de manganèse d'une puissance remarquable et de l'étain. Nous eussions manqué à notre devoir en ne mentionnant pas ces richesses minéralogiques, connues d'un très-petit nombre de personnes.

Les eaux thermales, fort réputées, que l'on rencontre à trois kilomètres d'Oran et qui portent le nom de Bains-de-la-Reine, étaient très-fréquentées bien avant la première occupation espagnole.

La tradition arabe fait honneur de leur découverte à Sidi-Dedeïop, marabout vénéré de la Yacoubïa, qui guérit, par leur moyen, du temps des Beni-Zian de Tlemcen, un personnage influent du pays, atteint de la lèpre.

Cette cure extraordinaire fit merveille. On vint à ces eaux du fond de la Tunisie et des régions Sahariennes. L'affluence augmenta bientôt en proportion si considérable, que les Oranais instituèrent un monopole à leur

profit ainsi qu'à celui des Beni-Ahmer, des Zmélas et des Hachem-Gharabas, leurs alliés.

Ces eaux gagnèrent en célébrité sous la domination étrangère. On dit que le cardinal Ximénès en fit usage et qu'elles jouirent dès lors d'une très-grande faveur. La noblesse espagnole s'y porta. La gracieuse fille d'Isabelle, la reine Jeanne, y venait tous les ans, et c'est en souvenir de ces visites et de l'éclat qui les environnait, qu'elles reçurent le nom de Bains-de-la-Reine.

La réputation qu'obtint cette source se conserva intacte chez les Arabes. A l'époque de l'évacuation définitive, le bey Mohammed-el-Kebir fit ordonner des cérémonies religieuses afin de procéder à la purification nécessaire pour effacer, selon le dire des Musulmans, les souillures que la seule présence des Chrétiens avaient produites.

Jusqu'en 1830, ce lieu fut de nouveau le but de nombreuses visites. Accourus de tous les points de la régence, les vrais croyants s'y portaient en foule; mais aujourd'hui, redevenues impures aux yeux des indigènes, ils les ont de nouveau délaissées pour celles de Hammam-bou-Hadjar (1), dans la chaîne du Thessala, au sud d'Oran (2).

Ensevelie sous des rochers qui s'éboulèrent lors de l'ouverture de la route de Mers-el-Kebir, la source courait

(1) La température de cette source est de 58°, celle de l'extérieur étant 15; elle est légèrement sulfureuse.

(2) Sous la direction de M. de Contencin, lieutenant-colonel, chef actuel du Génie de la place d'Oran, les eaux thermales de Bou-Hadjar viennent d'être aménagées et un établissement thermal vient d'y être fondé.

grand risque d'être oubliée à tout jamais, lorsqu'un sieur Martinetti entreprit de la dégager et y réussit, non sans beaucoup de sacrifices.

Ces eaux sont situées à quatre mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. Elles sont très-abondantes. On les trouve dans une grotte taillée dans le roc, à laquelle on arrive par une rampe douce. Cette grotte a sept mètres cinquante centimètres de longueur, six mètres quatre-vingts centimètres de largeur, sur deux mètres de hauteur. Le débit de la source est évalué à trois cent cinquante litres par minute.

Dans le voisinage existent d'autres sources qui contiennent les mêmes principes minéralisateurs que celle des Bains-de-la-Reine.

« En effet, dit M. Lambert (1), si l'on plonge la main « dans la mer, au bord du rivage, on constatera des dif- « férences appréciables dans la température. L'eau de la « mer se trouve échauffée sur les bords par l'épanchement « de sources thermales des rochers. »

Nous nous rangeons entièrement à l'avis de cet officier de santé, qui soupçonne l'existence de quelque foyer volcanique plus ou moins profondément situé dans la montagne.

L'eau de cette source est parfaitement limpide, très-claire, sans couleur, tout à fait inodore et d'une saveur légèrement salée; saveur qui disparaît immédiatement après l'ingestion et laisse dans la bouche la sensation d'une fraîcheur agréable. Elle ne donne aucun dépôt,

(1) Thèse publiquement soutenue à la faculté de Montpellier, le 15 juillet 1850. Notice, p. 20.

même quand elle est refroidie. Sa pesanteur spécifique, comparée à celle de l'eau pure prise pour 1000 est de 1007,80. La température de cette eau a été étudiée au mois de décembre, à midi, par M. le docteur Lambert, le thermomètre Réaumur marquant 13° à l'extérieur. Placé dans l'intérieur de la grotte le thermomètre s'est élevé à 21° centigrades; plongé dans l'eau du bassin, il est monté jusqu'à 30°; enfin, à la sortie du rocher, l'eau possède une température de 46° Réaumur. L'analyse de cette eau a donné pour résultat de six à huit grammes de sels par litre. Ils se décomposent ainsi suivant M. le docteur Lambert :

1° Chlorure de sodium	4 à 5 grammes.
2° Chlorure de magnesium	des traces.
3° Chlorure de calcium	id.
4° Sulfate de chaux	id.
5° Sulfate de magnésie	id.
6° Carbonate de chaux	id.
7° Carbonate de magnésie	id.

8° Des traces de fer et une matière organique qu'on croit être de la barégine.

Il en résulte qu'elles doivent être classées parmi les eaux minérales salines thermales; elles offrent de l'analogie avec celles de Bourbonne-les-Bains et de Balaruc.

A quelque distance des bains de Sidi-Dedeïop ou Bains-de-la-Reine, la route franchit un ravin dont les bords sont assez escarpés et que d'anciennes cartes désignent sous le nom de Salto del Cavallo (1). Cette indication se rattache

(1) Le Saut du Cheval.

sans doute à quelque mémorable circonstance. Sans vouloir cependant grossir l'importance des faits ou des remarques dans cette histoire, nous penchons à supposer que les Espagnols l'ont nommé ainsi pour se conformer à certaine tradition en cours chez les Arabes, fidèles dépositaires, on le sait, des événements qui ont marqué dans les temps évanouis.

En 1142 (537 hég.) Taschfin-ben-Ali, calife almoravide, venait de perdre une sanglante bataille, dans les environs de Tlemcen, contre l'almohade Abd-el-Moumein.

« Fugitif, abandonné de tous, dit M. Walsin Ester- « hazy, il alla chercher un asile dans Oran. Abd-el-Mou- « mein y poursuivit le vaincu qui résolut alors d'aller « cacher son malheur et sa honte à Almeria, la dernière « ville d'Espagne qui tint encore pour les Almoravides. « Il sortit donc, disent les chroniques, par une nuit « obscure, pour échapper à la surveillance des vedettes « d'Abd-el-Moumein. Il était monté sur sa belle jument « Rihhana (1), ayant en croupe une de ses femmes qui « avait toujours été la compagne de ses fatigues et de ses « dangers ; il se dirigeait vers le château du port (2), « où un bâtiment l'attendait pour le transporter en Es- « pagne; mais il n'échappa point à la vigilance des « gardes. Découvert par les sentinelles du camp, il aima « mieux mourir que de tomber vivant entre les mains de « ses ennemis, et il se précipita du haut d'un rocher es- « carpé. Le lendemain, son corps, celui de sa femme

(1) Vite comme le vent.

(2) Mers-el-Kebir.

« Aziza, et celui de sa jument, furent trouvés sanglants « et déchirés au bord de la mer. »

Il semble probable que ce ravin tire son nom de cet événement; mais nous n'insisterons pas sur un fait qui, en lui-même, a fort peu de valeur. Le nom de Saut du Cheval donné à cette déchirure n'a peut-être pas une origine aussi lugubre.

LE FORT DE MERS-EL-KEBIR.

C'est à deux lieues d'Oran, sur une langue de rocher étroite, peu élevée, s'avançant de huit cents mètres dans la baie, comme une énorme jetée naturelle (1), et l'abritant des vents du nord et du nord-ouest, qu'est située la forteresse de Mers-el-Kebir. Elle fut construite par les Maures, au temps de leur domination en Espagne, et devint célèbre par les attaques qu'elle soutint à différentes époques (2).

(1) Cette presqu'île rocheuse a deux cent cinquante mètres de largeur à sa base, mais en dedans du bourrelet sur lequel est placé le phare, c'est à dire à son extrémité, elle n'a plus que soixante mètres. Son élevation, partout égale, est de trente-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer.

(2) Le commentaire de l'Halfaouïa nous apprend que le prince mérinite Abou-Hassan, en ordonna la construction, ainsi que celle du Bordj-el-Hamar, — *le Château-Neuf*.

Lorsque les chrétiens s'emparèrent de cette forteresse, les juifs vinrent s'y installer en grand nombre; mais environ soixante-cinq ans après, les Espagnols transportèrent ces juifs à Livourne, et les remplacèrent par une population venue de leur pays, qui occupa, depuis, Mers-el-Kebir et Oran.

Elle est prise par les Portugais, le 14 août 1415, et ressaisie par les Beni-Zian, en 1437.

Enlevée une seconde fois, en 1471, les Oranais en chassent les Portugais, en 1477.

Le duc de Medina-Sidonia l'attaque pour l'Espagne, en 1497, mais il en est repoussé, et force lui est d'abandonner cette entreprise.

Le marquis de Comarez s'en empare de vive force, en 1505, après un siége de cinquante jours.

Le capitan-pacha algérien Cochupare l'attaque rudement par mer, en 1563, en même temps que le farouche Hassan la foudroie de son artillerie, du côté de la terre, et y sacrifie une partie de son armée, sans pouvoir s'en rendre maître.

Il faut, en 1708, que quatre mines énormes soient pratiquées et que les bastions s'écroulent ou sautent, pour que Baba-Hassan « le sublime, le lion conquérant » puisse y pénétrer et y passer la garnison tout entière, forte de plus de trois mille hommes, au fil de l'épée.

Enfin, en 1732, le comte-duc de Montemar l'arrache à l'agha turc Ben-Dabiza, après une lutte sanglante.

Voilà, certes, pour Mers-el-Kebir, de notables titres à la célébrité.

Détruite plusieurs fois, reconstruite, presque ruinée de nouveau, en 1732, elle fut en partie rétablie encore une fois, en 1748, dans l'état où nous la voyons, — sauf de très-récentes modifications, — sous la direction de l'ingénieur général don Antonio Gaver, du corps du génie.

La porte de ce fort n'existait pas où nous la voyons aujourd'hui : elle était située à gauche de l'entrée ac-

tuelle, dans le flanc du cavalier du bastion de droite; on y arrivait par un pont-levis muni d'une herse.

Au milieu du fronton de cette porte, on lit l'inscription suivante, qui consacre les améliorations apportées, dans la défense, par le général Argaïn :

D. O. M.

FERDINANDO VI AUGUSTO SEMPER PIISSIMOQUE HISPANIARUM SCEPTRO REGNUM
MODERANTE CATHOLICO PRO REGE GENERALIQUE PREFECTO D. PETRO DE ARGAIN
PURPUREO DIVI JACOVI DECORE MARVIONISQUE TITULO REGIE CORONE INOBILI
TAD ALGERIBUS LONGO LATO OBCESAS TEMPORE MAZAR EL QUIVIRANAS
HOSTILITAS INCURSIONE ARCES DIRUTAS INEXPUGNABILES MUNIVIT MUNIFI
CENTISSIMOQUE FORNICIBUS INSTAURAVIT. ANNO MDCCLI.

Cette forteresse renfermait les maisons du gouverneur et du major de place; les logements de l'ingénieur, du capitaine du port, et celui du chapelain qui officiait pour la garnison. Plus, quatorze autres pavillons et la chapelle royale, dont il ne reste plus que les ruines. Presque tous ces bâtiments ont été démolis. En 1773, un détachement de cent vingt galériens y était logé sous les voûtes. On les utilisait aux travaux de la fortification.

L'armement de la place était, en temps ordinaire, de cinquante-huit canons, et la garnison forte de six cents hommes, mais les ouvrages étaient disposés pour recevoir treize cents défenseurs et quarante-six canons de plus.

Neuf citernes spacieuses pouvaient conserver l'eau de pluie, découlant des terrasses, et fournir à tous les besoins du fort.

Relativement au mouillage, il est très-sûr et peut recevoir environ cinquante vaisseaux de ligne (1).

L'inscription suivante, surmontée des insignes de la Toison-d'Or, rappelle le fameux siége de Mers-el-Kebir par Hassan-Pacha. On la trouve sur la paroi est de l'ancienne chapelle du fort :

PHILIPPVS II HISPANIARVM SICILIARVM
HYERVSALEM ORBIS OCCID. V. I. S. C. REX POSTQVAM
SVCCVRIS ET ARCEM MAZARQVIBIRQVE A REGE
ALGERII TERRA MARISQVE CVM MAGNO
EXERCITV TVRCORVM ATQVE MORORVM
OBSI DEBATVR ET MAXIMA GLORIA EXERCITV
CLASSIQVE JNIMICORVM EVCATIS A DEFEN
SIONEM POTVS MARTINI HANC ARCEM
A FVNDAMENTIS ERIGIT VETEREM DIRVI
MANDAVIT.
ANNO MDLXIII.

Au-dessus d'un petit bassin de communication avec la citerne, on lit :

DIVO PHILIP.
II HISP. ET
NOVI. ORBIS
. OCCID. V I S C
REGE. CA. 1566.

Philippe II, roi catholique, régnant sur les Espagnes et le Nouveau-Monde situé à l'occident. 1566.

(1) Le port de Mers-el-Kebir est beaucoup trop ouvert, à l'est, pour que ce chiffre, quoiqu'il nous soit fourni par le manuscrit espagnol, ne semble pas exorbitant.

Sur une dalle brisée :

. . . . . . VT. ARCE. NERE . . . . . .
. . . . . ESPAÑAS VIzCONDE . . . . .
. . . . DE CORT . . . . H . . . N . . . .
. . . . VS RECHAZ . . . . . ALE . . . .
. . . . DRE. PO . . S . . . . . DE 1670 (1).

Sur un banc de pierre :

EX-FA
VS. MA
V. S. PHI
PORT. M. M
GN . . QV.

Sur une autre pierre :

|REIN(ando en) LAS ESP(añas)
(La mayesta)D (del re)Y D(on) F(elip)
II Y M(andando) . . . .
. . . .
. . . . . . AÑ(o) D(e) I

Sur une autre pierre qui est enclavée dans l'un des pieds droits de la deuxième batterie basse, à l'est du fort :

D. O. M.
REYNAN(do en las Españas la may.)
D(el) R(ey) D. C(a)RL(os) . . .
. . . .
ESTA (pla)Z(a) . . . .
. . . .
G(eneral) D(on) . . . .
(Monte her)MOSO . . . . . (ac)ABO
. . . . AÑO D(el) S(eñor)
M . . . . . .

Le général marquis de Monte-Hermoso commandait vers 1698.

(1) Ce fragment d'inscription semble rappeler qu'en 1670, le vicomte de . . . . . . a repoussé une attaque tentée par les Turcs.

Et ailleurs :

. . . . ESP(añas)
. . . .
. . . . Y S(ienda) . . .
. . . . GEN(eral) . . . .
. . . .
. . . . SEÑOR DE
(Castel Vir)RO(s?) . . . .
. . . . ESTEBAL (uerte?)
. . . . RE(edifico?) EN
EL ANO DEL SEÑOR 1669.

Vers 1669, nous trouvons que le gouverneur des deux places était le baron de Castel Viros, qui paraît avoir ordonné la reconstruction de quelque bastion.

Nous n'interrogerons pas les autres documents épigraphiques que l'on rencontre dans le fort, car ils sont complétement dénués d'intérêt ou à peu près inintelligibles.

Comme des hauteurs du mont del Santo la vue plonge sans obstacle au cœur de la place, on construisit, très-anciennement, un petit château qui prit le nom de San-Miguel; on l'éleva au sommet de cette montagne, dont Mers-el-Kebir est la dépression naturelle; mais il paraît que la garnison, assiégée sans relâche, ne put s'y maintenir et dût, en ce temps-là, délaisser cette position culminante. Les ruines du fort sont encore visibles, et ne donnent pas une haute idée de l'importance qu'il pourrait avoir possédée.

Dans notre pensée, un ouvrage, placé en cet endroit, devait se borner à servir de simple vigie ou se présenter dans des conditions entières d'inexpugnabilité; car l'éta-

blissement d'une forteresse, sur un point aussi rapproché de la place qu'elle est destinée à couvrir, devient infiniment plus périlleux pour les défenseurs que pour les assiégeants, parce que ceux-ci, s'en rendant maîtres et s'y installant avec solidité, n'auront pas besoin de se prodiguer en beaucoup d'efforts, pour écraser l'ouvrage d'armes qu'elle était destinée à protéger. Si l'on objectait que, pour s'y installer, il faut prendre cet ouvrage avancé; que, s'il n'existe pas, on s'y met sans difficulté, et que la place alors court le même danger, sans que l'assiégeant ait eu à souffrir ou ait perdu du temps, nous répondrions que nous n'avons entendu raisonner que dans l'hypothèse où cette forteresse existerait déjà dans des conditions peu rassurantes, et nous insisterions encore, sur la nécessité d'établir les châteaux-vigies dans des conditions de résistance qui les missent à l'abri d'un coup de main; ces ouvrages étant construits dans le but de protéger efficacement la place et non pas dans celui d'être pour elle un sujet permanent d'appréhensions.

Une autre redoute, appelée San-Salvador, existait sur un sommet aussi élevé, dans la montagne qui borde le port; elle a à peu près disparu.

Notre longue excursion étant achevée, ajoutons quelques détails sur Oran, et qui ne seront peut-être pas les moins intéressants.

Lors de la prise d'Oran, en 1708, on comptait, dans cette ville, cinq cents maisons particulières et seulement deux mille habitants.

D'après le recensement de 1770, on trouve :

Cinq cent trente-deux maisons ;

Quarante-deux édifices publics ;

Deux mille trois cent dix-sept bourgeois de toutes classes, non compris les Maures réfugiés ;

Deux mille huit cent vingt-un déportés, libres à Oran, se livrant les uns au négoce et les autres à la vente de différentes denrées dans des boutiques qu'ils avaient été autorisés à ouvrir.

Les maisons, ainsi que nous l'avons vu, étaient très-basses, construites en assez mauvais matériaux, toutes à terrasses, et aménagées pour y vivre d'une existence solitaire. Les rues étaient fort étroites : on peut en juger maintenant par celles du Vieux-Château, de Dresde, de Medine, de Lisbonne, de Ponteba, de Desaix, dans le grand quartier d'alors ; — de Bassano, de Trente, de Montebello (1), dans le quartier de la Blanca. Il faut considérer cependant que le peu de largeur de ces rues avait sa raison d'être, bien qu'à nos yeux cela paraisse une défectuosité. Cette disposition recevait son application d'un principe reconnu de toute nécessité dans les pays méridionaux, où il est d'usage de resserrer, autant que possible, les habitations, afin d'y maintenir la fraîcheur. C'est simple et c'est utile, sous le soleil torréfiant de l'Afrique. Il a fallu toute l'étourderie française, pour n'avoir pas tenu compte de cette primitive et salutaire précaution.

En 1732, Philippe V établit le gouvernement politique de la cité, et le soumit à la nomination du gouverneur général. Il se composait des capitaines de toutes les

(1) Calle del Amor de Dios.

armes, et le commissaire des guerres y avait voix délibérative.

En 1768, et pour faire droit aux incessantes réclamations de la population, dont la subsistance n'était pas suffisamment assurée, le roi Charles III installa une commission des approvisionnements spécialement chargée de veiller à ce que les marchands fussent, en toute saison, fournis des denrées de première nécessité, et n'en arrivassent point à négliger cet objet principal pour s'occuper exclusivement d'opérations hasardeuses, présumées plus lucratives.

Cette commission fut formée d'administrateurs, de commerçants et d'ecclésiastiques, qui alternaient au bout d'une année, et qui eurent la direction économique des quatre branches principales de ressources nécessaires à la vie : le pain, l'huile, la viande et le charbon. Mais elle se lança bientôt dans un système absolu et despotique, qui donna lieu à de nombreuses plaintes et bientôt ne fonctionna plus que pour la forme, si tant est qu'elle fonctionna, puisque, — par suite d'une condamnable incurie, — le peuple se trouva presque continuellement dépourvu de provisions alimentaires, et que la disette de lard, de légumes secs, de savon, et surtout de charbon, fut bientôt le résultat de cette vicieuse organisation. En 1772, on la rétablit sur d'autres bases, et les ressources, qui s'étaient détournées d'Oran, y affluèrent dès lors en grande abondance.

Deux navires, faisant la correspondance, touchaient, deux fois par mois, à Oran, venant de Carthagène ; ils apportaient la provision nécessaire à la consommation

de la place. La commission des approvisionnements assistait à la réception et à la vérification de ces denrées, les faisait entrer à l'entrepôt général (real repuesto) et en contrôlait la vente aux habitants.

Tout insuffisant que nous paraisse aujourd'hui un tel système d'approvisionnement, il était cependant fort avantageux aux colons oranais qui, sans la sollicitude extrême et la surveillance paternelle de l'autorité, n'eussent pu subsister sans de grandes difficultés, car rien, sinon quelques bestiaux volés et les grains provenant de l'impôt, n'entrait dans la place, venant de l'intérieur du pays.

L'état-major des troupes comprenait :

Un commandant général, du grade de lieutenant-général ou maréchal-de-camp, dont la solde était de cinq mille cinq cents réaux (1) par mois, ou dix-sept mille huit cent vingt francs par an;

Un gouverneur des châteaux, trois mille réaux, ou neuf mille sept cent vingt francs;

Un lieutenant de roi ou commandant de la place, sept cent cinquante réaux, ou trois mille vingt-cinq francs ;

Un adjudant du major de place, quatre cents réaux, ou mille deux cent quatre-vingt-seize francs ;

Deux adjudants en second, trois cents réaux, ou neuf cent soixante-douze francs;

Un ingénieur-directeur, colonel ou lieutenant-colonel du génie;

(1) Nous avons pris 0 f. 27 c. pour la valeur absolue du réal de vellon, mais sa valeur relative, à cette époque, était plus considérable.

Six officiers du génie;

Un directeur d'artillerie, colonel ou lieutenant-colonel;

Onze officiers d'artillerie;

Un interprète militaire, pour la langue arabe;

Un capitaine du port d'Oran;

Un contre-maître de la marine;

Un maître-major;

Un maître calfat;

Douze marins volontaires, pour le service du canot royal;

Trente matelots, pris parmi les déportés de cette profession.

Il y avait un chebek, — *petit bâtiment*, — gréé d'une manière spéciale, dont la bonté de la marche était reconnue, et qui stationnait à Oran. Lorsqu'un pirate était signalé par l'une des vigies, placées à Santa-Cruz, à Saint-Grégoire ou à Sainte-Thérèse, il allait l'observer de près, évitait un engagement, et venait se réfugier sous le canon de la place.

Voici quelle était la composition du régiment fixe, c'est-à-dire sédentaire, ou régiment d'Oran :

Un colonel;

Un lieutenant-colonel;

Un commandant et ses adjudants.

L'armement de la place était également sur un pied formidable :

Canons de	24, —	31 de bronze,	—	3 de fer;
Id.	16, —	10 id.	—	46 id.;
Id.	12, —	» id.	—	39 id.;

Canons de	8, —	7 de bronze,	— 28	de fer;
Id.	36, —	3 id.	— »	id.;
Id.	30, —	1 id.	— »	id.;
Id.	26, —	2 id.	— »	id.;
Id.	4, —	14 id.	— 8	id.;
Pièces de montagne		5;		
Obusiers de	18, —	25;		
Id.	6, —	6;		
Mortiers de	14 p^{ces},	19;		
Id.	10 1/2,	4;		
Id.	7 p^{ces},	5.		

Ce qui donne un total de deux cent cinquante-six bouches à feu.

Nous n'étendrons pas plus loin cette nomenclature, bien qu'elle soit assez opportune, pour donner une idée de l'importance de la place d'Oran à cette époque.

L'enseignement public et la direction des études étaient confiés à un officier du génie, qui recevait annuellement deux cents écus pour ce service extraordinaire. L'école royale du gouvernement d'Oran était fort en renom dans la péninsule, et les études y étaient poussées très-loin.

Nous mentionnerons encore le personnel administratif, composé de :

Un commissaire des guerres;

Deux trésoriers;

Un employé supérieur de comptabilité et dix expéditionnaires (1);

(1) Oran était administrée d'après les mêmes règlements qui régissaient les autres places de guerre espagnoles.

Un assesseur, qui devait être avocat juré, était chargé du pouvoir exécutif, conjointement avec le commandant général. Cet assesseur avait la double juridiction civile et militaire : il était seul responsable de l'application de la loi, le commandant général se bornant à homologuer les sentences rendues par ce magistrat (règlement de 1745, relatif à la place d'Oran);

Un major;

Et vingt-six compagnies, avec leurs capitaines et leurs officiers.

Chacune de ces compagnies étant d'un effectif normal de cinquante-trois hommes, le régiment sédentaire comptait mille trois cent soixante-dix-huit combattants.

Les grenadiers de la Soria, et les fractions des régiments de Cordova et de Zamora, présentaient un effectif de deux mille trois cent quatre-vingt-cinq hommes.

Un détachement du quatrième bataillon des artilleurs d'Almaëda était de cent hommes.

Plus, quatre cent vingt fusiliers, armés pour faire du butin dans la campagne, concurremment avec les cent cavaliers maures almogatazes, casernés dans les aduares de la marine.

Ce qui formait en totalité, non compris le personnel de la marine royale, le chiffre assez imposant de quatre mille trois cent quatre-vingt-trois hommes appartenant à diverses armes.

On remarque, avec surprise, que cette organisation militaire, — qui est celle de 1770, — ne comporte, pas plus que celle de 1745, citée plus haut, aucun corps de cavalerie européenne. Mais une ordonnance, rendue par

le roi Philippe V, à Séville, le 20 décembre 1732, crée un corps de cavaliers sédentaires pour servir dans la place d'Oran, dont ce régiment prendra le nom. L'arme qui fut déterminée fut celle des dragons. On ignore quels furent les motifs qui amenèrent le licenciement du régiment de dragons d'Oran, prononcée par l'ordonnance royale du 11 avril 1734, moins de deux années après sa création. Il y a lieu de croire que la disette de fourrages, et l'impossibilité de donner aux chevaux de la nourriture fraîche, amenèrent la suppression de ce corps sédentaire.

Christel et le ravin qui longeait la ville produisaient abondamment des fruits et des légumes verts. La farine était toujours fraîche, grâce aux quatre moulins établis, depuis la porte de Canastel à la mer, et protégés par l'artillerie de la place.

En somme, la situation était encore assez tolérable, malgré la difficulté d'approvisionner, sans relâche, une population parvenue à un chiffre imposant.

La franchise du port d'Oran, décrétée en 1510, subsista jusqu'en 1749, époque à laquelle on institua les impôts généraux qui frappèrent toutes les entrées, à l'exception des seules denrées alimentaires. Ce système de taxation, dans les pays naissants, a toujours produit de lamentables résultats, parce que les droits sont généralement perçus sur le denier du pauvre. Il est rare, alors, que ces mesures fiscales, appliquées à distance, souvent à la légère, ou d'une manière mal entendue, ne deviennent pas onéreuses pour le trésor, car elles paralysent les transactions par échanges, par conséquent, étouffent tout commerce et rendent les ports déserts.

III

L'impôt de guerre ou la Roumïa. — Celle de 1708. — Manière dont les Espagnols administraient les tribus soumises. — Les otages. — Bonnes et mauvaises tendances des fractions du protectorat. — L'établissement spirituel à Oran. — Église de la Sainte-Patience-du-Christ. — Nullité du mouvement commercial.

—

Avant l'évacuation forcée de 1708, — nous disons forcée, nous l'avons prouvé et nous insistons, — les armes espagnoles étaient parvenues à couvrir de leur protection le territoire qui environne Oran dans un rayon d'une vingtaine de lieues. Elles assuraient la vie et les propriétés des cultivateurs établis à cette distance des murailles de la ville. Les Arabes amis, ou plutôt soumis, étaient placés sous la protection de l'Espagne. La Roumïa, ou impôt du Roumi (1), — tribut obligé, — se composait de céréales versées par chaque douar, soit, deux doblas de blé, par chaque tente et par année. Cependant, cet impôt, en nature, n'était pas toujours exigé; il était subordonné aux résultats de la récolte, et lorsqu'il ne consistait pas en une quantité fixe d'almudes (2) ou de berchalas, sa valeur proportionnelle en était débattue et déterminée par le capitaine-général.

(1) Nom sous lequel les indigènes désignent les chrétiens, à quelque nation qu'ils appartiennent.

(2) C'est le mot arabe meudd.

La dernière Roumïa payée par les Arabes, avant la perte de la ville (1708), comptait un double pour vingt-huit berchalas (1), soit cent douze almudes mauresques, ce qui représente treize fanègues de Castille (2), ou huit hectolitres, à peu près, par tente.

Les chefs, ou cheïks du protectorat, donnaient des otages, qui étaient leurs fils ou leurs parents, et que le domaine royal entretenait, avec un état de maison proportionné à leur qualité. Ces cheiks répartissaient la contribution et l'apportaient toute perçue, et, pour ce service, recevaient, du roi, de certaines sommes, prélevées sur le produit de la Roumïa. Ces gratifications montaient quelquefois à cent piastres, tout en ne descendant pas au-dessous de soixante. Pour régler cet impôt et assigner, en doblas, sa valeur en berchalas, une junte (3) avait lieu dans Oran, chaque année, au mois de juin. Tous les cheïks de la plaine s'y trouvaient. On leur donnait un grand festin, composé de fruits secs, de poisson, mais on en excluait la viande, que les indigènes eussent refusée (4). On les régalait d'une provision de tabac à fumer, du Brésil, fort apprécié par eux. Les cheïks touchaient ensuite les revenus, les versaient entre les mains

(1) Le berchalas équivaut à quatre almudes.

(2) Soixante-deux litres environ à la fanègue.

(3) Assemblée municipale.

(4) Les bouchers espagnols n'eussent probablement pas suivi les prescriptions de la Debiha, prescriptions minutieuses, qui ne permettent d'abattre les animaux qu'en les égorgeant, et en prononçant la formule sacrée : Besm-Ellah — *Au nom de Dieu!* — Allah Akbeur — *Dieu est le plus grand.*

du trésorier royal et recevaient, à leur tour, à titre de gratification, huit réaux ou deux francs seize centimes de notre monnaie, pour chaque dobla de grain payée par les douars sujets à la répartition.

Les tribus qui restaient en dehors du protectorat se voyaient exposées au danger de l'esclavage et à se voir enlever leurs familles et leur bétail.

Toutes les fractions de la population étaient parfaitement connues. On savait leurs bonnes et leurs mauvaises tendances. Les Ouled-Abd-Allah, les gens d'Arzew (1), les Grozi, — tous ces noms de tribus sont mutilés, dans le manuscrit espagnol, — les Ouled-Glasli, vivaient en paix. On pouvait compter sur la fidélité éprouvée des Chocramïa (2), des Socrata, des Beni-Asarca, El-Aerbi ou El-Aribi. — Les Traras, les Ouled-Zeïr étaient des traîtres, comme aussi les Amayan (3). Les Zafrinas de l'Habra et les Jafa (4) étaient tout à fait sûrs. Les Suëtes aimaient beaucoup les Espagnols, mais les Ben-Cer-Hadj (5), voleurs incarnés, n'ont jamais été en paix et ont toujours été du parti de ceux qui ont pris les armes contre les chrétiens.

Ces renseignements, que nous fournit le manuscrit déjà cité, se retrouvent dans l'*Entomiasticon* de don Pedro de la Cueva, dont Clariana a reproduit des fragments, à la

(1) Botïoua.

(2) M. Berbrugger pense que ce sont les Beni-Chougran — et les Suëtes, les Ouled-Souïd.

(3) Hamyanes.

(4) Djafra.

(5) Ben-Eragers.

suite de sa traduction de l'*Histoire d'Alger*, par Laugier de Tassy.

La gloire de la religion fut le mobile de l'expédition dirigée, sous forme de croisade, par le cardinal Ximénès, contre Oran. Immédiatement après la conquête, l'établissement spirituel fut organisé en quatre églises ou couvents. L'église principale se trouvait placée sous l'administration d'un chapelain major, à la nomination de l'archevêque de Tolède, malgré les réclamations du roi, Ferdinand V, qui exigeait que cette dignité retombât sous sa juridiction, afin de la transformer en bénéfice royal. Le cardinal Ximénès opposa que l'expédition s'était faite avec les deniers des pauvres de son archevêché; il soutint qu'il était juste que le droit de nommer les vicaires généraux d'Oran lui revint. Cependant, il consentit, pour un temps, à abandonner ses prétentions, et accéda aux désirs du monarque, sachant bien que la pénurie du Trésor royal lui viendrait naturellement en aide dans cette circonstance, ce qui eut effectivement lieu. Ferdinand V se montra satisfait de la prétendue concession proposée par le cardinal, et les choses n'eurent point de suite. Depuis ce temps, les dignitaires ecclésiastiques d'Oran furent constamment soumis à la juridiction immédiate de l'archevêque de Tolède.

Les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jacques tinrent, à Valladolid, en 1509, un chapitre où il fut proposé et admis, dit l'historien Mariana, que l'on établirait, à Oran, une maison de l'Ordre. Le pape Jules II accorda que les rentes des monastères de Villar de Veñas, du diocèse de Santiago et de San-Martin, de celui d'Oviedo,

y seraient consacrées; mais des circonstances imprévues firent ajourner ce projet qui ne fut pas mis à exécution.

Sur un certain nombre de prêtres desservant les églises de la ville, il n'y en avait que quatre qui fussent chapelains royaux. Ceux-ci cumulaient leurs fonctions avec celles de chapelains de la Casbah et du Château-Neuf; néanmoins, pour ce dernier service, ils étaient choisis et nommés par le gouverneur général.

Le domaine royal entretenait, à l'église Saint-Dominique, un prieur, six prêtres et trois laïques.

A la Grâce-de-Dieu, un commandataire, douze prêtres et quatre laïques. Cette église était, comme on le voit, très-florissante. Deux de ces prêtres, rétribués par le Trésor, servaient de chapelain à l'hôpital.

A Saint-François, il y avait un gardien, huit prêtres et deux laïques.

Ces réguliers tenaient en outre, des largesses royales, une certaine quantité de doubles de blé, qui était distraite de la Roumïa à leur profit.

Quant au couvent de moines, de l'Ordre de Saint-Bernard, il était entretenu par des quêtes faites à Oran et par des aumônes venues d'Espagne.

Il nous reste à donner quelques renseignements sur ce qu'était jadis notre église Saint-Louis. — Ecoutons le docteur Thomas Shaw, qui visita Oran du temps de Bou-Chelaghram. (1730) :

« Sur la porte de la synagogue, devenue église, pour « retourner à de profanes ou non moins étranges

« usages (1), dit-il, on lit l'inscription suivante, en « langue espagnole : »

> Sous le règne de Sa Majesté Charles II, et sous la régence de la Sérénissime Reine Doña Maria d'Autriche, sa mère, laquelle gouvernait ses royaumes et provinces, durant sa minorité, — la dite Reine mue par un sentiment catholique, — les Juifs, qui s'étaient maintenus dans le voisinage, avant qu'il appartînt aux chrétiens, en ont été chassés, le 16 d'avril de l'an 1679; la présente église a été bâtie, dans le lieu même où était la synagogue, sous l'invocation de la Sainte-Patience-du-Christ. Cet ouvrage a été fini le 16 d'avril 1679.

Or, voici une église édifiée, sans doute, avec les débris d'une synagogue, dont les matériaux provenaient déjà de la chapelle du couvent de moines, appartenant à l'Ordre de Saint-Bernard! point fort obscur et presque douteux, si l'on considère que le caractère principal de la domination espagnole, — domination essentiellement religieuse, — devait exclure l'élément israëlite, d'une participation quelconque aux avantages que l'on espérait retirer de la conquête.

Quoiqu'il en soit, l'église de la Sainte-Patience-du-Christ est violée par les soldats de Bou-Chelaghram, en 1708; les cloches sont jetées à bas et fondues; les images des saints, souillées et profanées; les objets servant au culte, brisés ou dispersés, et le temple redevient synagogue, de 1708 à 1732. Le comte-duc de Montemar la

(1) Ceci a rapport sans doute au rite hébraïque : Shaw était protestant.

rend au culte catholique; mais en 1792, Mohammed-le-Grand la délaisse : ses ruines jonchent bientôt le sol, les matériaux échoient à ceux qui veulent s'en emparer, et nous ne trouvons plus, en 1831, qu'une partie de l'abside, chancelante, restée debout, au milieu de masures bouleversées. Enfin, en 1839, on réédifia cet édifice, qui fut placé sous l'invocation de Saint-Louis, roi de France.

On trouvera, sous la clef de voûte, placée à l'entrée du chœur, les armes de Ximénès : elles sont surmontées du chapeau de cardinal et portent *huit points d'argent, équipollés à six d'azur*, qui est Tolède.

Cette pierre, trouvée dans les décombres, a vraisemblablement fait partie de l'église de la Sainte-Patience-du-Christ, si ce n'est du couvent de Saint-Bernard, bâti par les ordres du cardinal, en 1509. On l'a religieusement replacée dans le nouveau temple catholique.

Voilà tout ce que l'on peut savoir, relativement aux établissements religieux de la ville.

Nous ne pouvons rien dire du mouvement commercial, à Oran, sinon qu'il était sans importance marquée. Nulle transaction ne s'opérant, dans l'intérieur du pays, il n'y avait point de denrées à écouler (1). Le port n'était animé que par quelques rares arrivages de la côte d'Espagne, de Marseille, de Livourne, de Barcelone et de Mayorque. Le service de la consommation des troupes était assuré

(1) Les Beni-Ahmer paraissent avoir été les seuls qui aient fourni des grains à la colonie espagnole, comme il ressort d'une lettre de don Alejandro de Cardone, au roi d'Espagne, datée du 18 juillet 1593. C'est là, du reste, un fait isolé. Plus tard, l'impôt, dit de la Roumïa, pût largement suffire aux besoins.

par des marchés passés avec un entrepreneur. Celui de la ville était placé sous la protection et la haute surveillance de la commission des approvisionnements. L'Espagne n'eut jamais la moindre pensée colonisatrice, à l'égard de cette conquête; elle ne vit là qu'un moyen d'assurer plus de sécurité à son littoral, en détruisant une fourmillière de pirates, et un point de sérieuse importance à occuper, en face de la fertile Andalousie (1), pour contrebalancer l'influence, toujours croissante, du pavillon anglais dans cette mer.

IV

LA NUIT DE 8 AU 9 OCTOBRE 1790.

Le tremblement de terre. — L'incendie. — L'eau de la source tarit. — La haute Casbah est détruite, ainsi que la plus grande partie des maisons de la ville. — Don Nicolas Garcia, gouverneur général. — Rapport du comte de Cumbre-Hermosa, au roi Charles IV.

—

L'affreuse catastrophe dont nous allons retracer les détails a laissé, dans la mémoire de ceux qui y ont assisté, des traces ineffaçables, que les années n'ont pu détruire. Le souvenir du tremblement de terre, qui bou-

(1) Ce nom vient du vocable Vandalia, Vandalusia, d'où : Andalusia, — *terre des Vandales*.

leversa la ville d'Oran et la ruina, pour ainsi dire, de fond en comble, est resté dans la tradition, mais d'une manière vague, confuse, indécise. Ce fait lamentable est fort peu connu ; on en ignore presque complétement les douloureuses particularités. Beaucoup ne savent point avec quelle violence il se produisit, quels désastres il occasionna, et le nombre considérable de victimes dont on eut à déplorer la perte. Nous nous sommes attaché, avec le soin le plus attentif, le plus minutieux, à recueillir, de la bouche même de quelques témoins de ces scènes de deuil, les détails qui se rattachent à la nuit pleine d'épouvante, dont les conséquences furent l'abandon de cette vaillante sentinelle de la Méditerranée par les Espagnols, et, chose plus déplorable encore, le retour de l'étendard du Prophète et de la piraterie.

Depuis la fin du mois d'août, des secousses intermittentes avaient eu lieu et des bruits sourds étaient venus gronder sous la ville d'Oran, comme pour s'essayer au bouleversement de cette cité ; elles se succédèrent, à des intervalles assez rapprochés, pour plonger la population dans une vive anxiété. Cependant, de la mi-septembre aux premiers jours d'octobre, elles ne se firent plus guère sentir, et la tranquillité renaissait dans les esprits ; mais la nuit, douloureusement mémorable du 8 au 9 octobre 1790, vit s'évanouir les espérances que l'on avait conçues.

Une heure du matin venait de sonner à la grande tour de l'horloge. L'atmosphère avait été, toute la journée, d'une opacité étrange. Le vent du désert soufflait depuis trois jours, et la nuit s'était avancée, sans que la brise,

qui se lève ordinairement sur la mer, au coucher du soleil, soit venue dissiper la pesanteur de cette température embrasée.

La ville d'Oran tout entière était plongée dans un profond sommeil, que le cri lugubre des crieurs de nuit troublait seul, lorsque, tout à coup, de légers mouvements oscillatoires se firent sentir, accompagnés d'un grondement sourd, pareil au roulement d'un tonnerre lointain. Quelques éboulements, partiels et successifs en résultèrent, qui tinrent en éveil les habitants, plus surpris encore qu'effrayés.

Il était une heure et quelques minutes.

A ces craquements assez brusques, succédèrent vingt secousses, précipitées, horribles, d'une rapidité et d'une violence telles, qu'à la vingt et unième, la population, saisie d'épouvante, chercha les moyens de se dérober à ces mouvements désordonnés du sol, qui s'abaissait, se soulevait, et semblait se diriger, avec une vitesse irrésistible, dans la direction du sud-est; puis, comme par le fait d'un choc brusque et sec, ébranlait toute la ville et ses énormes murailles, par un monstrueux mouvement de recul.

La vingt-deuxième secousse consomma la ruine de la cité, en moins de temps que nous n'en mettons à esquisser cette fiévreuse et lamentable scène.

Par le fait instantané de la convulsion souterraine, presque toutes les maisons de la ville furent renversées et ne présentèrent plus qu'un amas de décombres fumants, sous lequel gémissaient trois mille créatures humaines, qui venaient d'y être ensevelies.

Toutes les constructions, datant de la première occupation, furent complétement renversées.

Parmi les plus récentes, il y en eut peu qui résistèrent.

La partie haute de la Casbah fut rapidement et horriblement ébranlée; les édifices en furent lancés sur la ville. La raideur des pentes ne contribua pas peu à augmenter le désastre.

Le palais de la Casbah, que nous avons décrit, la trésorerie, l'intendance, la caserne du régiment des Asturies, et les églises, s'écroulèrent.

La dernière convulsion fut si puissante, que d'énormes bâtiments se trouvèrent violemment projetés au loin, laissant à nu leurs fondations.

Don Nicolas Garcia, colonel du régiment des Asturies, gouverneur général par intérim, ainsi que toute sa famille, son entourage, et le lieutenant-colonel directeur des travaux de la fortification, périrent sous les pans de murs qui s'abattirent.

Sept cent soixante-cinq hommes, du régiment des Asturies, venaient d'arriver à Oran, pour y tenir garnison. Ce corps disparut tout entier, sauf vingt hommes qui, se trouvant de garde à la porte d'entrée, se jetèrent précipitamment sous des arceaux de construction nouvelle (1). Ils échappèrent ainsi à la mort, et purent témoigner du désastre qui accabla cette partie du Vieux-Château, où plus de onze cents personnes perdirent la vie.

En ville, la désolation était à son dernier période.

(1) Les arceaux ruinés que l'on trouve aujourd'hui, à droite, en entrant dans la haute Casbah, par la rampe du Tagliamento.

Pour compléter l'horreur de cette nuit fatale, le feu, que renfermait les habitations, se communiqua aux pièces de bois qui se trouvaient au milieu des décombres; il consuma, en grande partie, les maisons ébranlées, qui avaient jusqu'alors résisté. Ainsi, l'incendie vint éclairer, de ses lueurs sinistres, le plus terrifiant spectacle auquel il soit donné à l'homme d'assister.

Et, comme pour augmenter encore d'aussi remuantes angoisses, les eaux de la source qui alimente Oran changèrent tout à coup de direction et tarirent (1).

Mais la Providence voulut qu'elles ne tardassent pas à reprendre leur direction première. Au jour naissant, les pâles regards des habitants retrouvèrent la source coulant, comme toujours, aussi abondante et aussi limpide.

La lumière du jour éclaira enfin cette scène de désolation. Chacun se compta!

Les bras manquèrent pour éteindre l'incendie et dégager les cadavres. L'opération du déblaiement en recherche, fut pour cela très-longue, très-dangereuse, et malheureusement très-infructueuse.

L'on frémit, en songeant que, sur ce chiffre de plus de trois mille personnes qui succombèrent en moins de trois minutes, les deux tiers furent probablement enterrés vivants!

Le comte de Cumbre-Hermosa, colonel du régiment de Navarre, brigadier des armées du roi Charles IV, et

(1) Cette malheureuse circonstance, tout extraordinaire qu'elle paraisse, est d'une parfaite exactitude.

commandant d'Oran, remplaça, sur-le-champ, le malheureux gouverneur général, dont on ne retrouva pas le corps. Il prit les mesures les plus vigoureuses pour défendre la place, que les Arabes, accourus de toutes parts pour la cerner, pouvaient facilement enlever, en pénétrant par les brèches qui s'étaient produites, sur onze points de la fortification. Ainsi, cette malheureuse population avait la mort sous ses pieds et l'esclavage en face!

Les deux hôpitaux étaient renversés, et, avec eux, tout ce qu'Oran possédait en fait de médicaments! On fit sortir les galériens des voûtes situées à la marine, où les blessés les remplacèrent.

La plus grande partie des approvisionnements, en grains et en farines, était ensevelie sous les décombres! Les fours, servant à la cuisson du pain, avaient disparu! Le comte de Cumbre-Hermosa en fit établir, en plein air, pour parer aux premiers besoins, car la disette se faisait sentir, et des bandes de déportés parcouraient la ville, en proférant des menaces de mort.

Un témoin oculaire de ces événements nous a raconté en frissonnant encore, les scènes de pillage et de meurtre qui se produisirent, à côté de cette grande calamité (1).

(1) Le sieur Juan Torregrossa, fabricant d'ouvrages en sparterie, à Karguentah, en 1850. Cet homme, alors âgé de 75 ans, fut témoin de la catastrophe. Il demeurait, en 1790, chez son père, dans la maison qui forme l'angle gauche de la rue actuelle de Honscoot. C'est de lui que nous tenons la majeure partie de ces détails, fort peu connus, et qui ne se trouvent pas consignés dans le rapport du comte de Cumbre-Hermosa.

La junte du gouvernement ordonna l'abandon immédiat des rares constructions qui étaient encore debout et prescrivit plusieurs mesures de sécurité publique, que l'on trouve dans le très-explicite rapport du comte de Cumbre-Hermosa, car le tremblement de terre, — chose fort importante à considérer, — ne s'était pas fait sentir de l'autre côté du boulevard du Prince et de la Princesse, — le boulevard Oudinot de nos jours, — c'est-à-dire, en dehors des promenades publiques. Ce conseil enjoignit aux habitants de s'établir sur le sommet de l'escarpement où se trouve, aujourd'hui, le quartier israëlite, avec la très-expresse recommandation de s'y installer, sous des tentes ou sous des abris en planches fort légers. Tous les ouvrages de maçonnerie furent sévèrement prohibés, parce que les secousses, quoique moins rudes, se firent encore sentir de temps en temps, jusqu'au 22 novembre. Deux mois seulement, après la nuit du 8 au 9 octobre, les moins timides se hasardèrent à rentrer dans l'enceinte de la ville, et le gouverneur de la place éprouva une peine infinie à déterminer les autres à les y suivre.

Le 10 octobre, au matin, le chebeck royal mit à la voile pour Carthagène, afin d'y rendre compte de l'état des choses. Le capitaine-général de cette place envoya des secours de toute sorte et deux régiments d'infanterie de renfort, ce qui porta à cinq mille hommes les forces militaires d'Oran. Un grand nombre de lahuts (1) arri-

(1) Barques de vingt à quarante tonneaux, à voile triangulaire, désignées, dans tout le bassin de la Méditerranée, sous le nom générique de balancelles.

vèrent également, à Mers-el-Kebir, avec ordre d'embarquer et de ramener en Espagne toutes les bouches inutiles, c'est-à-dire les malades, les vieillards, les femmes et les enfants. Le comte de Cumbre-Hermosa défendit, sous peine de mort, à tout homme en état de porter les armes, de chercher à s'enfuir d'Oran, que les Arabes attaquaient avec une grande ardeur.

Nous compléterons ce récit par la traduction du rapport adressé, au roi Charles IV, par le comte de Cumbre-Hermosa.

Ce document officiel porte la date du 2 novembre 1790. L'original se trouve à l'*Archivo de la real Audiencia de Valencia,* où il est inscrit sous le numéro 20,137 :

SIRE,

Aujourd'hui que Dieu, par un effet de sa miséricorde infinie, a daigné nous délivrer des ennemis toujours acharnés contre nous, et que les commotions souterraines, quoique continuelles, ne sont plus aussi violentes, je me fais un devoir d'obéir à l'ordre de Votre Majesté, qui m'enjoint de lui adresser une relation exacte des événements dont cette ville vient d'être le théâtre, dès que je pourrai m'y reconnaître. En conséquence, j'omettrai, dans mon récit, les détails qui, en raison de leur peu d'importance, ne mériteraient pas de fixer l'attention de Votre Majesté, ou qui découleraient de l'exposé même des faits, m'attachant à présenter, dans le meilleur ordre possible, les événements les plus essentiels.

Dans la nuit du 8 au 9 octobre dernier, à une heure et quelques minutes, alors que le sommeil exerce un plus grand empire sur la nature humaine, Dieu fit peser sur nous le glaive de sa justice, menaçant de nous exterminer tous dans les convulsions d'un tremblement de terre si profond, si terrible, qu'en moins de trois minutes, il ruina la majeure partie des édifices et ébranla le reste de fond en comble. Les bâtiments situés sur les hauteurs de la ville, tels que l'Alcazar (1), le contrôle des finances, la trésorerie, la résidence de l'Intendant, le quartier du régiment des Asturies et les églises, tous éprouvèrent

(1) La Casbah

les plus grands dommages. Ces dernières, principalement, causèrent d'irrémédiables malheurs, écrasant, dans leur chute, tout ce qui se rencontra devant eux. L'épouvante, produite par une si étrange secousse, retint, tremblants dans leurs lits, un grand nombre d'habitants, tandis que d'autres se sauvèrent de leur demeure; lequel de ces deux partis fut le plus sage, c'est ce qu'on ne saurait dire; car si quelques-uns de ces infortunés, en cherchant à fuir, coururent à une mort qu'ils auraient pu éviter, d'autres périrent pour l'avoir attendue.

Après cette première et affreuse secousse, on entendit les gémissements et les cris de détresse des victimes à moitié ensevelies, des blessés, des mourants et d'autres malheureux qui, suspendus à des poutres soutenues par des décombres, attendaient la mort; de ceux, enfin, qui appelaient en aide, sinon pour eux-mêmes, du moins pour leurs pères, leurs enfants, leurs maris, leurs femmes, leurs maitres ou leurs serviteurs. Et si quelques-uns, préservés du désastre, — peu échappèrent à une perturbation morale, — s'aventuraient à porter des secours, ils étaient bientôt ensevelis eux-mêmes sous les ruines, et éprouvaient le même sort que les malheureux qui invoquaient leur assistance.

Pour nous qui avions été préservés, nous nous réfugiâmes sur les places et les points les moins encombrés. La place d'Armes (1), située au centre de la ville, devint, en raison de sa position, un lieu d'asile général, vers lequel afflua un grand nombre d'individus. Une étrange confusion de cris s'élevait du sein de ce désordre : tel, qui gémissait sur la mort d'un de ses proches, interrompait sa douleur pour faire un dernier acte de contrition et se disposer à la mort, dont le menaçaient les ébranlements du sol.

Les prêtres nous donnèrent l'absolution : il fallut la dispenser d'une manière générale à la foule, dont les pressantes paroles des hommes de cœur et de sang-froid ne pouvaient faire taire les gémissements. Convaincus, en effet, qu'un autre danger nous menaçait au dehors, ceux-ci leur remontraient le péril, si le retentissement de leurs cris et de leurs invocations parvenait jusqu'à l'ennemi, qui nous observe sans cesse. Certains de nos malheurs, enhardis par les circonstances, les Maures pouvaient s'introduire, la nuit, dans nos murailles, par quelqu'une des brèches que nous supposions ouvertes. Mais qui commandera jamais au désespoir d'une population en proie aux horreurs de l'agonie, sans espérance de salut, et qui voit sa propre mort dans celle de ses proches, expirés la plupart dans leur lit, à côté d'elle?

Au milieu du deuil général, on ne pouvait reconnaitre l'état des châteaux, des fortifications, ni des murailles. Il n'était même pas facile de s'en assurer, et cette incertitude, jointe aux maux qui nous assiégeaient, ajoutait à nos alarmes. On cherchait le Général (2); personne ne pouvait nous éclairer sur

(1) La place actuelle de l'Hôpital.

(2) Nous avons dit que c'était don Nicolas Garcia, colonel du régiment des Asturies, gouverneur général par intérim.

son sort. Le peuple réclamait à grands cris qu'on lui ouvrît les portes de la ville, afin de se réfugier dans la campagne et se soustraire ainsi à la chute des édifices, partout ébranlés. C'était, en effet, pour nous, un sujet de terreur, que ces murailles encore debout, quoique chancelantes sur leurs bases, qui, à la moindre commotion du sol, oscillaient d'une manière effrayante. On demandait toujours les clefs de la ville, mais, celles-ci, avec une partie de la maison du gouverneur (1), étaient enterrées sous les ruines de l'église métropolitaine. On chercha avidement des instruments de fer, soit pour enfoncer les portes, soit pour extraire les victimes des décombres; ce fut en vain. On appela alors les ouvriers de l'Alcazar; aucun ne parût, en sorte qu'emprisonnés dans nos murs, et en face d'une mort inévitable, à laquelle cependant nous eussions pu nous soustraire en gagnant la campagne, nous restions en proie, tout ensemble, au danger et aux cruelles réflexions qu'il faisait naître.

Les premières lueurs du jour nous surprirent dans cet état d'anxiété; à la faveur de la lumière, on entreprit des fouilles laborieuses, et nous acquîmes la certitude que le Général et toute sa famille avaient péri.

Je me chargeai aussitôt du commandement, et je pris les mesures suivantes : Je décrétai la peine capitale contre tout individu qui se rendrait coupable de vol. J'assignai aux déportés, rendus à la liberté par la destruction de leurs casernes, un point où ils pussent être concentrés et utilisés au besoin. J'envoyai, dans chaque rue, des patrouilles composées d'un officier, de quatre soldats et de quatre déportés. Elles avaient mission de secourir tous ceux qu'elles trouveraient respirant encore sous les décombres et de recueillir les morts. Mais, à peine cet ordre était-il rendu, et les patrouilles à l'œuvre, qu'on éprouva de nouvelles secousses de tremblement de terre, lesquelles, faisant crouler tout ce qui restait debout, forcèrent nos hommes à rétrograder et empêchèrent ainsi les bons résultats que nous nous étions promis de cette mesure.

Une disposition qui produisit de plus heureux effets, ce fut l'ordre, signifié par moi, aux ouvriers employés dans les ateliers de l'Alcazar (2), de descendre en ville. Cet ordre, transmis par une brèche qui s'était déclarée à la muraille de Canastel, les trouva sains et saufs. A leur arrivée, en effet, les portes furent ouvertes, et l'on put faire cesser le navrant spectacle de gens mutilés, défigurés et entièrement nus, que nous avions sous les yeux. Je pus aussi inspecter la ligne des fortifications, nos bastions et nos forts, afin de m'assurer en quel état le Ciel avait laissé nos moyens de défense. Cependant, on parvint à dégager bon nombre de blessés, *dont le chiffre ne peut être ni recherché ni évalué*. Ces malheureux demeuraient en plein air, sans qu'il fût possible de leur fournir des secours, dont nous manquions entièrement. Les médicaments étaient enfouis

(1) Magnifique construction élevée par les soins du comte-duc de Montemart, à droite de la petite chapelle devenue l'église Saint Louis, c'est-à-dire sous l'aile gauche de l'hôpital actuel

(2) La compagnie d'ouvriers d'artillerie.

sous les ruines; des médecins, les uns étaient morts, les autres blessés; circonstances qui rendaient plus déchirant le tableau de tant de souffrances. Et ce qui ajoutait à nos angoisses, c'était, tout à la fois, la pensée que nous étions à quarante lieues de tout secours humain, la férocité bien connue de nos ennemis et le manque de vivres; car, encore que nous eussions de la farine, nous étions sans tamis, sans pétrins et sans fours pour la cuisson du pain. Ce défaut d'aliments était un sujet de réclamations de la part des soldats, de la part des déportés surtout, qui, toujours peu endurants, récriminaient contre des maux sans remède. Mais avant de laisser empirer la situation, et pour prévenir de plus fâcheuses conséquences, on appliqua, dans la matinée même, tous les ouvriers qu'on pût réunir, à la construction de fours en plein air, lesquels commencèrent à fonctionner immédiatement.

Cependant, le Seigneur, infiniment miséricordieux, eut pitié de nos malheurs. Fléchi par l'intercession de sa Très-Sainte Mère, la Vierge-du-Rosaire, — dont la statue, au témoignage des Pères Dominicains, était tombée parmi les ruines du temple, le visage tourné vers la custode où était exposé le Saint-Sacrement, à l'occasion de la neuvaine, — Dieu permit qu'au milieu d'un si grand châtiment, nous ne fussions pas entièrement désarmés et que nous pussions nous soustraire à l'esclavage, notre seule alternative, avec la mort que nous recélions dans nos murs.

La muraille d'enceinte était ouverte en quelques endroits, depuis Tremecen (1) jusqu'à la Cloche (2), la Barrière (3), le Conduit-Royal (4) et la Tour de Saint-Roch (5). Les contre-forts du Bastion de Saint-André, les boulevards du Prince et de la Princesse, celui de Saint-Philippe, avec la batterie extérieure, toutes les Tours (6), le Bastion de Sainte-Croix et celui de Saint-Grégoire, avaient été fortement ébranlés, mais non au point de nous laisser entièrement à découvert.

En partie raffermi par cette marque de protection divine, je rentrai pour m'occuper de la défense de la Place, comme aussi de la condition des malheureux, parqués à ciel ouvert et réduits à se couvrir avec le peu que chacun avait sauvé; car beaucoup avaient fui complétement nus, eu égard à la coutume du pays, où l'on se couche de la sorte. Malheureusement, les magasins de l'artillerie, où se trouvaient déposés les effets de campagne, étaient ou ruinés ou hors d'état de nous servir, par suite de l'écroulement d'autres édifices. On dé-

(1) Il faut entendre par là la porte de Tlemcen ou du Ravin.

(2) La Lunette de la Campana, qui s'écroula, comme on le verra un peu plus loin.

(3) La Barrera.

(4) Le grand conduit souterrain dans lequel viennent s'engouffrer les eaux pluviales qui descendent de la Meseta et de Santa-Cruz.

(5) A l'entrée de la rue de l'Arsenal, au pied de notre hôpital militaire.

(6) Qui jalonnent le ravin, en dehors de la porte de Tlemcen ou du Ravin.

posa les blessés dans les caves de la Marine, seul abri qu'on pût leur donner, et sans autres secours que les rares aliments recueillis par quelques âmes charitables, en fouillant les décombres.

Il était impossible de fournir du pain ni des aliments d'aucune espèce à ceux qui avaient survécu; aussi, me parut-il que je devais aviser, avant tout, à leur subsistance. Dans ce but, quelques boulangers furent installés à Mazalquivir (1), afin que, de ce point, ils pussent nous approvisionner de leur mieux. En même temps, voulant remédier au désordre qui n'avait pas cessé dans la ville, j'ordonnai que l'entrée en serait interdite à tout individu sans exception, et que des patrouilles, parcourant les rues, en expulseraient tous ceux qui s'y trouveraient. Cette dernière disposition devint inexécutable, parce que bon nombre d'individus malintentionnés se cachèrent dans les ruines, ou qu'il fût impossible de pratiquer des recherches à fond, au milieu de ces décombres mouvants, de ces murailles hors de leur aplomb, dont la chute était rendue imminente par la continuité des tremblements de terre; néanmoins, on fit ce qui était possible, et on ne laissa que les troupes nécessaires pour garnir l'enceinte de la Place.

Mais si, en nous conservant quelques moyens de défense, en nous laissant les moulins nécessaires et une petite quantité de vivres, la Providence semblait revenir sur le dessein qu'elle avait manifesté d'abord de nous exterminer tous, elle nous poussait, sous d'autres rapports, jusqu'au dernier degré de l'angoisse. Ainsi, le dépôt des déportés, libres par la force des choses et en proie à la famine; la troupe excédée de fatigues, comme Votre Majesté le verra plus bas, et exténuée par la réduction des vivres, tout inspirait de cruelles alarmes, surtout en présence de l'ennemi. Pour surcroit de maux, la destruction des édifices, l'accès que les ruines ouvrirent, en quelques endroits, vers l'intérieur de la ville, et la difficulté d'exercer une surveillance active sur ces points, moins importants que ceux qui font face à l'ennemi, poussèrent les gens de mauvaise vie à piller les maisons les plus riches, demeurées désertes; en sorte que, si l'ennemi eût saccagé la ville, les malheureux colons n'eussent pas été plus complétement ruinés.

La prompte répression de ces excès, et l'exemple réitéré des châtiments, la vigilance et la sévérité déployées contre les malfaiteurs, rien ne pût les arrêter. Cette nouvelle perplexité rentre, à mes yeux, dans la somme des maux que Dieu nous a infligés.

Cependant, nos ennemis vinrent nous donner un sujet de souci, d'une nature plus générale, et qui mit le comble à nos maux. Au point du jour, on les vit couronner, en grand nombre, les éminences environnantes, et envoyer des espions pour reconnaitre le malheureux état de la Place. Jugeant notre position encore plus désespérée qu'elle ne l'était réellement, ils se regardaient déjà comme maitres de la ville et de nos libertés. Pleins de cette confiance, ils nous atta-

(1) Mers-el-Kebir.

quèrent, à la nuit, par tous nos flancs à la fois, pressant de plus près Tremecen et sa muraille, jusqu'à la Cloche — qui était tombée; — le Conduit-Royal (1), la Barrière, les châteaux de Sainte-Croix, de Saint-Grégoire, le fort de Saint-Pierre, la Tour de la Fontaine (2), et même la Ligne (3).

Quoique nous n'eussions que quinze cent vingt-six hommes en état de prendre les armes, nous avions renforcé tous les points exposés, et, à notre résistance énergique, les Maures purent se convaincre que nous n'étions pas réduits à l'état désespéré où ils nous croyaient, puisque nous les repoussions avec vigueur. Mais, comme les continuelles oscillations du sol occasionnaient de nouveaux ravages, et que les Tours des Jardins ne pouvaient plus être gardées, tant à cause de leur mauvais état que du petit nombre des défenseurs, les Maures, qui avaient continué faiblement leurs hostilités, ce jour-là, revinrent, la nuit, plusieurs fois à la charge, avec une ardeur toujours nouvelle. Armés de pics et d'autres instruments, ils enfoncèrent les portes, brisèrent les poutres et saccagèrent les Tours, dont ils enlevèrent toute la charpente; toutefois, notre feu ne leur permit pas de les abattre entièrement, comme ils l'essayaient. Ces attaques ayant lieu la nuit, et nos troupes combattant à découvert, sans pouvoir s'abriter contre les balles, pendant tout le temps de l'action, les esprits en étaient d'autant plus impressionnés, qu'ils avaient été précédemment ébranlés par un concours d'événements calamiteux.

De nombreuses brèches, une infinité de points faibles, et peu de troupes, c'étaient là de mauvais éléments pour une défense vigoureuse. Nous appliquâmes néanmoins tous nos efforts vers ce but; nous construisîmes des batteries sur les plateaux de la Potence (4) et de Saint-Philippe. Nous y plaçâmes l'artillerie, tirée d'autres points où elle était utile, sans doute, mais non indispensable. Les brèches furent mises en état de défense; on déblaya les décombres, on nettoya les fossés, on fit des épaulements de tous les débris, avec une ardeur sans égale; tout cela au milieu des privations et de la faim que souffraient les travailleurs. Grâce à ces précautoins, fruit de tant de fatigues, nous nous trouvâmes gardés de toutes parts et en mesure de recevoir le roi de Mascara (5), qui, à la tête des troupes et de l'artillerie de toutes ses tribus, accourut poser le siégé devant la ville. Ils escarmouchèrent d'abord, en parcourant chaque jour la campagne environnante, mais sans plan arrêté, jusqu'au 27 (6), que, réunis au nombre de dix-huit mille hommes, ils tentèrent une attaque générale.

(1) Conducto de la Madre Vieja.

(2) El Nacimiento.

(3) Par la Ligne, faut-il entendre la coupure qui, de la porte de Tlemcen ou du Ravin, aboutit à Saint-Philippe? Cette interprétation, pour forcée qu'elle soit, est cependant la seule admissible; du reste, la chose a peu d'importance en elle-même.

(4) La Horca; en avant et au sud de la Casbah.

(5) Mohammed-el-Kebir, bey de l'Ouest.

(6) C'est une erreur, comme on le verra plus loin c'est le 17 qu'il faut lire

La Tour de la Fontaine fut d'abord assaillie avec une extrême vigueur. Les Maures débouchèrent en masse, par le ravin du Sang (1), parvinrent sous les murs de la tour et, plantant l'échelle, tentèrent d'enfoncer les portes. Dans cette extrémité, comme notre feu était impuissant à arrêter l'élan de l'ennemi et à le débusquer de sa position, j'ordonnai que les compagnies de fusiliers, — les déportés armés, — soutenues de quelques compagnies de grenadiers, fissent une sortie. A peine l'ordre fut-il donné, que ces troupes se précipitèrent impétueusement, par les avenues du ravin de Saint-Ferdinand (2) et les avant-postes de Saint-Charles, chargèrent, avec l'impétuosité de l'éclair, sur les Maures surpris et, après leur avoir tué beaucoup de monde, restèrent maitres du champ de bataille. Notre perte se borna à un sous-lieutenant du régiment de Cordoue et un grenadier de celui de Lisbonne (3), tous deux morts. Deux sous-lieutenants de Cordoue, trois grenadiers de Lisbonne, l'officier commandant la compagnie de fusiliers (4), un subalterne et sept fusiliers blessés. Les Arabes laissèrent beaucoup de morts sur la place, et leurs efforts, pour recueillir les cadavres des leurs, augmenta sensiblement, pour eux, le nombre des victimes. Après ce coup de main, nos troupes, qui venaient de se couvrir de gloire, se replièrent en bon ordre.

A partir de ce jour, nous remarquâmes que l'ennemi exécutait divers travaux, sur toute la ligne, autour de nous. Nous le vîmes creuser diverses tranchées, deux au défilé de Gomez, une en face de Saint-Ferdinand, une autre en face de la Fontaine, d'autres plus sur la droite, d'autres enfin à la plateforme (5), près de la coupure ou parapet. Les Maures, cependant, se tinrent à l'écart et tranquilles, jusqu'au 23. Ce jour-là, avant la diane, ils nous envoyèrent trois coups de canon et deux grenades, dont nous n'éprouvâmes aucun dommage, mais qui attirèrent notre attention et nous inspirèrent quelque alarme, car leur batterie, dominant nos retranchements, se trouvait, en outre, garantie contre notre feu. D'abord, leur tir manqua de justesse, mais il se perfectionna dans le courant de la journée, encore qu'il ne nous fit aucun mal; sur trente coups qu'ils tirèrent, nous n'eûmes que quelques boulets dans nos tentes; ce qui, néanmoins, me fit donner l'ordre aux troupes de se retirer dans le château et les fossés de Rosalcazar (6), laissant nos tentes déployées, afin que l'ennemi ne s'aperçut pas de notre changement de position.

Pendant ces différentes journées, je fis embarquer pour l'Espagne les blessés et les bras inutiles.

(1) En arrière du débouché de la Source.

(2) En avant de Saint-Philippe.

(3) Ce régiment avait pris la dénomination de régiment de Lisbonne, parce que le roi de Portugal en était colonel honoraire.

(4) Du régiment fixe d'Oran

(5) La Meseta, ou plateau du marabout de l'Almeida.

(6) Le Château Neuf

Les jours suivants, les Maures continuèrent à nous envoyer, de temps en temps, quelques volées de canon et des coups de fusil; mais ils se rapprochaient, chaque nuit, du château de Santa-Cruz, avec certaines démonstrations qui nous les firent observer de plus près. Nous entendîmes, en effet, un bruit continuel de travailleurs, et, supposant qu'ils pratiquaient une mine, sous le château, j'ordonnai de faire, avec toutes les précautions possibles, une reconnaissance dans le rayon du fort. On y découvrit un commencement de mine, des aiguilles, des vrilles, beaucoup de poudre et de matières inflammables, renfermées dans des peaux de chèvres, environ dix arrobes (1); on s'en empara et on détruisit entièrement leurs ouvrages.

Dans la journée du 26, les Maures tentèrent une nouvelle attaque contre cette même Tour de la Fontaine, qu'ils avaient sans doute jugée le point le plus facile à emporter, et le plus important pour eux, à cause de sa proximité des ravins. Ils occupèrent d'abord, sur nos derrières, les cavités de la Carrière (2), — exploitée par des particuliers, — persuadés que, nos troupes exécutant une sortie, comme dans la journée du 27 (3), ils pourraient ainsi nous prendre entre deux feux. Mais j'évitai le piége; après avoir renforcé la Tour, je trompai l'attente de l'ennemi, en suspendant la sortie et le combattant à l'abri de nos forts, de nos châteaux et de nos palissades. Il se retrancha alors derrière les Tours des Jardins, et, dans cette position, soutint opiniâtrement un feu très-meurtrier, pendant plus de cinq heures. Les Maures s'étaient réunis, pour cette attaque, au nombre de dix à douze mille hommes, parmi lesquels nous fîmes un grand carnage; tandis que, de notre côté, nous n'eûmes de blessés que deux soldats du régiment d'Oran, trois du régiment de Cordoue, un de Lisbonne, un de Mayorque, un des Asturies, un du corps d'Artillerie, un officier de fusiliers et cinq soldats de cette arme, tous blessés légèrement, y compris trois hommes, atteints par les éclats d'un canon, qui creva au fort Saint-André, et un autre soldat, également maltraité par les éclats de son fusil.

Rebuté par la vigueur de notre résistance, et par l'inutilité de l'attaque qu'il dirigeait en personne, le roi de Mascara commença, dès ce jour, à lever le camp, et à retirer l'artillerie qu'il avait placée sur la Meseta. Nous vîmes même, très-distinctement, du château Saint-André, les Maures emportant une grande échelle, qu'ils tenaient en réserve dans la tranchée, en face de Saint-Ferdinand. A la faveur de la liberté que nous laissait ce mouvement rétrograde et de l'éloignement du danger, je détachai, le 29, quelques troupes des plus fermes, des mieux aguerries, pour aller incendier les retranchements de l'ennemi; cet

(1) Trois cent vingt livres environ.

(2) La Carrière du ravin de Raz-el-Aïn.

(3) Il devient évident, que le rapport cite, ici, la journée du 17, et non pas celle du 27, comme il est dit dans une des précédentes notes, puisque l'attaque dont il retrace les détails a lieu le 26.

ordre fut exécuté heureusement par nos soldats, qui ramenèrent quelques objets abandonnés : trois colliers de chameaux, un peu d'orge, du sel, quatre cartouches, trois paniers et sept chevets de canon.

Ces faits sont rendus glorieux, par la situation même où se trouvaient nos troupes et la population après la catastrophe que nous avions éprouvée; en dehors des émotions personnelles, des travaux, des fatigues, des besoins, de la privation de sommeil, chacun avait, en effet, à regretter les pertes les plus sensibles.

Ainsi, *bien qu'il soit impossible de connaître jamais le chiffre exact des victimes*, j'ai pu constater cependant, d'une manière certaine, que le nombre des morts s'était élevé, pour les officiers, à trente-huit, répartis comme il suit (1) :

Le commandant général;
Un lieutenant-colonel;
Un capitaine-major;
Sept capitaines;
Neuf lieutenants;
Quinze sous-lieutenants;
Deux cadets.

Parmi les soldats, caporaux et sergents :

Trente du corps d'Artillerie;
Quatre du régiment de Lisbonne;
Sept cent cinquante-cinq des Asturies;
Soixante d'Oran;
Vingt-deux employés de l'hôpital;
Treize fusiliers;
..... du régiment de Navarre (2);
Quatre-vingt-trois déportés;
Six Maures Almogatazes;
Deux cent quatre-vingt-trois colons (beaucoup d'entre eux avec leur famille);
Vingt-deux ouvriers des ateliers;
Deux commis du contrôle général des finances;
Deux ecclésiastiques;
Deux gardes-magasins d'artillerie.

(1) Ce dénombrement ne donne cependant que trente-six, mais nous pensons qu'il faut y ajouter deux des médecins militaires dont le rapport fait mention.

(2) Le chiffre des morts appartenant au régiment de Navarre est laissé en blanc dans le rapport du gouverneur général. Il est impossible de l'apprécier aujourd'hui. Nous constatons aussi, que le comte de Cumbre-Hermosa ne parle ni des femmes ni des enfants. On peut porter, sans exagération, au nombre de trois mille, les victimes de cette horrible nuit.

D'aussi grands sujets de tristesse n'ont point altéré, cependant, ce courage, cette constance au milieu des fatigues dont furent toujours animés les sujets de Votre Majesté, puisque c'est avec seize cent vingt-six hommes disponibles, à la date du 9 au matin, qu'on a fourni au service de tous les postes qui, auparavant, ne demandaient pas moins de mille quatre-vingt-dix hommes par jour. Nos soldats sont restés constamment sous les armes, sans prendre de repos, ainsi qu'il résulte de l'état des distributions faites aux hommes de garde, jusqu'au 26, qu'arrivèrent les régiments de Mayorque et de Cordoue. Ces deux corps nous apportèrent un renfort quotidien de trois cents hommes, car, encore qu'ils présentassent un effectif de sept mille soldats, ils ne purent concourir au service en plus grand nombre. L'activité fut continuelle, pendant ces fatales journées; le feu durait nuit et jour, et le soir, à l'heure du repos, il fallait redoubler de vigilance. Les hommes étaient toujours sur pied, les vivres étaient rares, et l'on manquait des ustensiles nécessaires pour faire la soupe et le pain. Grâce à leur constance et à leur courage, nos soldats n'en parvinrent pas moins à repousser l'ennemi. Mais je laisse Votre Majesté juge de l'héroïsme de cette conduite, si elle veut bien tenir compte de l'impression sous laquelle combattaient ces hommes, rudement frappés par le premier désastre; si elle daigne considérer que les tremblements de terre durent toujours, quelques-uns si profonds encore, qu'ils nous rappellent les malheurs dont les premiers nous ont rendus témoins; si elle songe, enfin, qu'en recouvrant une plus grande liberté d'esprit, chacun de nous devra, à la vue des vides laissés autour de lui, regretter plus amèrement, le père son fils, le fils son père, le mari sa femme, la veuve son mari, tous enfin des parents, des amis, et un grand nombre le fruit des sueurs de toute leur vie; car ceux-ci ont vu leur fortune s'écrouler avec les maisons qui étaient leur ouvrage, ou s'ensevelir sous leurs ruines, ou leurs bijoux, leurs vêtements passer dans les mains des malfaiteurs; souvenirs qui, toujours présents à leurs yeux, les plongent dans un abattement capable d'abréger leur vie.

Bien que l'ordre ait été donné d'ensevelir tous les cadavres que l'on pourrait retirer de dessous les ruines, sans cependant exposer personne, le nombre des corps qu'on est parvenu à recueillir est très-faible, comparé à celui des victimes qui gisent encore sous les décombres. Or, comme ces ruines se déplacent fréquemment, par l'effet des secousses nouvelles et des fouilles exécutées par les habitants, il en résulte que ces cadavres sont quelquefois ou découverts entièrement ou mis en contact avec l'air, et que leurs émanations délétères sont plus à craindre encore pour ceux qui voudraient les relever. Cette circonstance, jointe à celles qui ont été précédemment exposées, et l'opinion où l'on est ici *que le sol de fondation de la ville ne sera pas facile à retrouver*, en raison du bouleversement qui a eu lieu sous l'influence de l'élément comprimé, me fait dire que c'est là un des événements les plus extraordinaires et les plus terribles dont l'Histoire ait conservé le souvenir. Car si l'on a vu des cités dé-

truites, sans qu'il en soit resté pierre sur pierre; si d'autres ont été submergées, sans qu'un seul habitant ait survécu, ou sont devenues la proie des flammes, sans que personne ait échappé, que les plus favorisés du sort, dans toutes ces grandes calamités, du moins, ou bien la mort terminait promptement les souffrances, ou bien les malheureux trouvaient un asile où se réfugier, ou enfin, surpris par l'ennemi, ils pouvaient opter entre la vie et la mort. Mais, dans toutes ces malheureuses cités, les habitants n'ont été victimes que d'un seul fléau; dans notre ville, au contraire, nous voyons d'un côté la mort, de l'autre, l'esclavage; les secours soumis à l'inconstance des flots et des vents, nos murs infestés de gens sans aveu; complication de maux trop réels, auxquels nous ne pouvons opposer que nos sombres réflexions.

Les troupes auxiliaires, qui nous sont arrivées, ont le moral moins abattu, comme n'ayant pas essuyé le premier désastre. Cette disposition d'esprit, et le renfort matériel que nous avons reçu, ont un peu ranimé nos troupes, surtout depuis les nouvelles que vient de nous apporter un Maure, ci-devant Maure-de-Paix, passé dans notre camp; nouvelles confirmées par les renseignements que j'ai fait prendre. Cet homme affirme qu'au bruit de notre catastrophe, le roi de Mascara mit en mouvement les troupes de toutes ses tribus, au nombre de dix-huit à vingt mille hommes, suivi de trois canons et deux mortiers, et que, lors de l'attaque, il promit cinq cents sultans (1) à celui qui, le premier, planterait une échelle contre nos murailles. Il nous a appris, en outre, qu'un canon de l'artillerie du roi avait éclaté, et que les mortiers avaient été mis hors de service, avant que, de Tremecen et de Mostaganem, on pût faire arriver la grosse artillerie, que le prince y avait demandée. De ces derniers canons, deux seraient restés en route, dans un lieu appelé Acodal, près Emblata (2), à deux lieues environ de cette place; le roi les réservant pour nous attaquer, au printemps prochain.

Enfin, il parait que ce prince n'aurait pas reçu d'Alger les renforts qu'il en attendait; par ces motifs, après une perte considérable en morts et en blessés, il se serait retiré à Mascara, ainsi que nous l'avions vu; retraite qui a permis à nos bestiaux d'aller à leurs pâturages, comme auparavant.

Tel est, Sire, l'état dans lequel nous nous trouvons, abrités sous nos tentes de campagne, aujourd'hui, 2 novembre 1790.

Comte de CUMBRE-HERMOSA.

(1) Soltanis, monnaie d'or arabe valant 4 f. 47 c.

(2) C'est probablement Arbal; — Emblata doit être la plaine de Meleta.

II

Baba-Hassan envoie le bey de l'Ouest à la conquête d'Oran. — Le régiment des gardes Wallones arrive à Oran. — Le chevalier de Torcy défend Saint-Philippe, point capital.

—

Aussitôt que la nouvelle de cette catastrophe fut parvenue à Alger, le dey Mohammed-ben-Osman, alors régnant, conçut l'espoir d'enlever la Place aux chrétiens. Pour y parvenir, il donna l'ordre au bey de Mascara, Mohammed, d'aller de nouveau attaquer Oran; mais arrivé sous ses murs, le chef arabe vit au mouillage, dans le port de Mers-el-Kebir, de nombreuses voiles qui amenaient des provisions et des renforts, pour combler les récentes pertes. Mohammed, jugeant que la promptitude dans les mouvements pouvait seule lui offrir des chances de succès, commença les hostilités. « Mais ses « attaques, dit M. le général Tripier (1), n'eurent pas « plus de résultat que celles de Bou-Chelaghram, en « 1732; elles se firent avec le même décousu, et à de « trop grandes distances, pour produire de l'effet; on « voit encore, cependant, des traces de leurs boulets, « sur les murs du fort Santa-Cruz et de la Vieille-Cas- « bah. Mohammed avait établi des batteries au Santon, « sur les plateaux de la rive gauche de Raz-el-Aïn, et « en avant des forts Saint-André et Saint-Philippe. »

(1) Manuscrit déjà cité.

Le bey de Mascara, surpris par la saison pluvieuse, rentra dans sa capitale, après un mois de tentatives inutiles. Il revint, au printemps, assiéger de nouveau la Place; tout l'été se passa en blocus et en canonnades continuelles, sans que le résultat qu'il en attendait vint couronner ses efforts.

Ce fut pendant le cours de cette année, 1791, que le régiment des gardes Wallones (1), composé de soldats éprouvés et solides, eut à supporter, presque seul, les nombreux et vigoureux assauts que tentèrent les assiégeants.

Un des plus rudement poussés, eut lieu le 23 juillet:

Vers les six heures du soir, le combat, qui durait depuis le matin, paraissait terminé. La garnison du fort Saint-Philippe pliait sous deux attaques, qui venaient de porter les Arabes jusque sur les murailles, et cet ouvrage allait être enlevé aux Espagnols, lorsque trois cents hommes des gardes Wallones, entraînés par le chevalier de Torcy (2), se précipitèrent sur les assaillants et

(1) Le régiment des gardes Wallones, désigné pour renforcer la garnison d'Oran, y fit son entrée le 9 février 1791.

(2) M. Pierre Moullant, chevalier de Torcy, naquit en 1770, au château de Torcy, en Flandre. Il fut fait chevalier de Malte, en minorité, en 1778. Il était capitaine aux gardes Wallones, en 1786. En 1791, il soutint le siége meurtrier d'Oran, contre le bey Mohammed, et acquit un grand renom de bravoure.

Ce brave officier est décédé le 6 juillet 1852, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, à Torcy. Nous lui devons quelques détails sur Oran.

Les armoiries de cette maison se blasonnent ainsi : *de gueules à trois pals de vair, au chef d'or chargé de quatre merlettes de sable, posées en fasces.*

les rejetèrent dans les fossés. Dans cette brillante et décisive affaire, le capitaine de Torcy reçut neuf blessures et perdit deux cent soixante-six hommes.

Cet officier fut ensuite chargé du commandement du fort capital de Saint-Philippe. A peine guéri de ses blessures, il repoussa, le 17 septembre, un plus terrible assaut, celui de presque toutes les forces du bey Mohammed.

Tentée à l'aube de cette journée, l'attaque continua, sans relâche, jusqu'au soir. Le chevalier de Torcy, avec six cent soixante-dix hommes et soixante-dix canonniers, résista avec bonheur, et sauva encore une fois la Place qui lui était confiée, et d'où dépendait, incontestablement, le salut de la ville.

Enfin, le 18 septembre, vers les cinq heures du soir, à peu près, le bey de Mascara, dont l'artillerie se trouvait hors d'état de battre plus efficacement la face sud, et qui n'avait pu compléter un cheminement couvert, débouchant au pied du rempart, lança de nouveau trois colonnes d'attaque, afin d'enlever le fort par escalade, et d'éviter un combat de nuit.

Serrés en masses compactes, les assaillants s'élancent au pas de course, se détournent pour éviter les aloès croissant au pied des remparts, reprennent leur marche directe vers la demi-brèche, et cherchent à la gravir sous un feu effroyable. Les plus hardis combattants, parmi les Espagnols, poussant des cris furieux, attendent l'ennemi sur le sommet de la brèche. Sur ce terrain mouvant, sous la fusillade à bout portant, sous les coups de pique et de bayonnette, les Arabes tombent, se relè-

vent, combattent corps à corps, et tantôt avancent, tantôt reculent sous la double impulsion qui, par devant, les repousse, par derrière, les soutient et les porte en avant. Un moment ils sont près de céder à la fureur patriotique des soldats que commande le brave Torcy, lorsque, sur un nouveau signal du bey Mohammed, une seconde colonne s'élance, conduite par l'agha de la puissante tribu des Sbeahs du Chéliff. Ce renfort imprime une nouvelle et forte impulsion à la première colonne, la soulève jusqu'au sommet de la brèche et y parvient avec elle; mais, stériles efforts! Torcy est partout; il encourage les artilleurs, qui font des prodiges de sang-froid et d'adresse. L'ennemi est rejeté dans les fossés, où la mitraille le cloue sur place. La panique s'empare des auxiliaires. Enfin, après deux heures d'un combat acharné, Mohammed fait sonner la retraite, et envoie un parlementaire au commandant de Saint-Philippe, dans le but d'obtenir la permission de faire enlever ses blessés et ses morts, ce qui lui est accordé sur-le-champ.

Le contingent des Beni-Zeroual, du Dahra, fut presque anéanti dans cette lutte, et c'est depuis ce combat que le fort de Raz-el-Aïn reçut le nom de Fort-des-Beni-Zeroual, qu'il conserve encore chez les indigènes.

Repoussé, avec la même vigueur, sur trois autres points qu'il attaquait simultanément, le bey se replia, encore une fois, et retourna prendre ses quartiers d'hiver à Mascara, chef-lieu de son gouvernement de l'Ouest.

C'est à cette époque que le roi Charles IV fit ses premières ouvertures au gouvernement d'Alger, ainsi que

nous allons le voir, dans le but de traiter pacifiquement de la reddition d'Oran, de cette Place qui, pour l'Espagne, n'avait jamais été qu'une lourde charge, sans aucune compensation profitable, où ses armées s'étaient vaillamment illustrées, mais dont la conservation lui devenait trop onéreuse et trop périlleuse, en ce temps où le Démon de la Guerre secouait sa torche fumante sur les champs de bataille de l'Europe !

QUATRIÈME PARTIE.

I

Négociations entamées pour la cession de la place d'Oran au dey d'Alger. — Don Guinbarda. — Baba-Mohammed-Dey. — Sa mort. — Baba-Hassan lui succède. — L'amiral Gravina, plénipotentiaire. — Le traité est signé le 12 septembre 1791. — A quelles conditions l'Espagne abandonne cette place. — Entrée du bey de l'Ouest dans Oran. — Gallardo.

—

La cour d'Espagne fut consternée, à la nouvelle du désastre dans lequel la ville d'Oran venait d'être enveloppée.

Bientôt l'investissement de la Place, par le bey Mohammed, et la détresse où se trouvaient les assiégés, vint ajouter à la stupeur qui s'était emparée des esprits.

La possession de Mers-el-Kebir et d'Oran avait toujours extrêmement caressé la vanité espagnole, parce qu'elle était un glorieux point d'attaque sur la contrée barbare d'où s'étaient élancés les Maures envahisseurs.

Des renforts et des vivres furent aussitôt envoyés, avec promesse d'en faire passer encore d'autres; mais, par malheur, cet effort devait avorter : l'Espagne venait d'entrer forcément dans la coalition contre la France républicaine, dont les excès monstrueux avaient soulevé l'indignation de l'Europe tout entière.

Il n'était plus possible au roi Charles IV de conserver les deux places, à la défense desquelles il eût fallu employer de trop considérables ressources. En conséquence, ce monarque envoya à Alger, au commencement de 1791, la frégate la *Brigitte*, commandée par le capitaine Guinbarda. Cet officier supérieur espagnol était porteur de propositions concernant la cession d'Oran et de Mers-el-Kebir, au gouvernement du dey.

Mohammed était alors au Pouvoir. Il écouta attentivement, mais avec un calme contenu, l'envoyé du roi d'Espagne et, lorsque celui-ci eût achevé de lui exposer les désirs de son maître, il s'écria, avec violence, qu'il voulait avoir Oran et Mers-el-Kebir sans conditions; qu'il savait bien que ces avances ne lui étaient faites qu'afin d'obtenir un ordre enjoignant au bey de dégager la Place. Il déclara qu'il ne souffrirait pas qu'un comptoir espagnol subsistât à Oran, souillée, depuis trop longtemps, par la présence des chrétiens, et congédia brusquement le capitaine Guinbarda, en lui disant que, plus tard, mais seulement quand il le trouverait convenable

et opportun, il accorderait, peut-être, l'établissement de ce comptoir aux îles Zapharines (1).

Les négociations avaient donc complétement échoué, et le roi Charles IV se trouvait fort embarrassé pour les renouer, d'autant plus que le bey Mohammed obtenait, de temps en temps, des demi-succès sur les braves défenseurs d'Oran, lorsque l'on apprit la mort du dey Mohammed-ben-Osman, décédé à Alger, le 12 juillet 1791. (Mardi, 9 de dou'lka'da 1205. hég.)

Celui qui lui succéda fut Ali-Abou-Hassan. Aussitôt que la nouvelle de cette élection fut connue à la Cour, le roi envoya ses instructions à l'amiral Gravina, qui se trouvait alors, avec une escadre, dans les eaux d'Oran; elles portaient qu'il eût à obtenir, du nouveau dey, l'éloignement du bey de Mascara et de ses troupes.

Hassan-Dey se rendit aux désirs du roi d'Espagne, en vue d'un arrangement à l'amiable, et Mohammed retourna, de nouveau, prendre ses quartiers d'hiver à Mascara.

Voici sur quelles bases on établit le traité, qui fut signé le 12 septembre 1791 :

1° Le dey accordait qu'un comptoir espagnol, semblable à l'ancienne association française de la Calle,

(1) Les îles Zapharines, ou des Limaces, placées vis-à-vis l'embouchure de la Moulouïa, offrent un port excellent. Elles sont privées d'eau de source, mais elles renferment de vastes citernes, de construction récente.

La France voulut s'en emparer, en 1846 ou 1847, alors qu'elles n'étaient occupées par personne. Le général Cavaignac y fut envoyé dans ce but; mais lorsqu'il arriva devant ces îles, le drapeau espagnol y flottait depuis quinze jours environ.

s'installât dans les environs de Mers-el-Kebir, moyennant un versement annuel de cent sept mille petits rïals ou pataques chiques d'Alger (1), soit cent vingt mille francs de notre monnaie ;

2° Il permettait la pêche du corail, tout le long des côtes de l'Ouest ;

3° Les Espagnols auraient le droit d'acheter mille charges de blé par année, au cours ordinaire du pays, sans augmentation de tarif, et sans que le bey pût modifier la limite du prix de cette denrée ;

4° Tout navire espagnol, qui mouillerait à Mers-el-Kebir ou viendrait toucher à Oran, serait passible d'un droit de cinquante-cinq petits rïals ; sur cette somme, quarante pataques devaient entrer dans la caisse du Beit-el-Mal ; le kaïd de Mers-el-Kebir percevait les quinze autres ;

5° Par concession spéciale, l'accès du port de Mers-el-Kebir serait permis aux commerçants espagnols, à l'exclusion de ceux des autres nations ;

6° Les troupes musulmanes devaient, sur-le-champ, cesser les hostilités et débloquer la ville ;

7° Les places de Mers-el-Kebir et d'Oran seraient rendues, immédiatement après la signature du traité, dans le même état où elles se trouvaient lors de la prise de 1732, sur Bou-Chelaghram, par le comte-duc de Montemar ; c'est-à-dire avec les forts qui existaient à cette époque, les cent et quelques pièces d'artillerie dont ils étaient armés et tous les canons de fer ;

(1) Tiers du rïal-boudjou, ou vingt-deux sous six deniers.

8° Il était laissé aux Espagnols la faculté de démolir, s'ils le jugeaient convenable, les ouvrages défensifs postérieurs à la reprise de 1732;

9° Le premier janvier suivant était fixé pour la limite extrême donnée à l'évacuation totale.

Mohammed-el-Kebir se rendit à Alger, afin de recevoir les ordres de son souverain, relatifs aux mesures à prendre dans ce moment difficile du départ des Espagnols. Hassan l'accueillit de la façon la plus distinguée, et le décora de l'insigne de la Plume, faveur accordée à ceux-là seulement qui avaient vaincu les Infidèles, et conquis quelque partie de leur territoire. Il lui annonça hautement que les places d'Oran et de Mers-el-Kebir seraient, dorénavant, placées sous ses ordres, et qu'il lui conférait le titre de bey d'Oran : « Je te confie, au« jourd'hui, cette précieuse ville, lui dit le dey; c'est « à ton zèle et à ton courage que l'Islamisme la doit; « c'est donc à toi de la gouverner; quelle autorité y « serait mieux obéie que la tienne? » Après avoir prononcé ces flatteuses paroles, il lui fit connaître qu'il élevait Osman, fils de Mohammed, au grade de khalifa de l'Ouest, et son second fils, Mohammed, à celui de kaïd des Flitas.

Rentré à Mascara, le bey chercha le moyen de ramener, à lui, les Musulmans (1) qui demeuraient dans la ville avec les Chrétiens. Les eulemas (2) lui conseil-

(1) Les Musulmans libres. Nous ne parlons pas ici des Arabes à la solde du roi d'Espagne.

(2) Docteurs de la Loi.

lèrent l'oubli du passé, et le conjurèrent d'accorder, à ces transfuges, un pardon sans limites; mais trois dignitaires du beylick : Abd-Allal-ben-Haoua, Sidi-Hamed-ben-Srh'noun, katib (1) de la grande mosquée de Mascara, et Sidi-Mohammed-ben-Ferika, chargés d'aller à Oran y porter les preuves de la mansuétude du bey, ne purent déterminer qu'une quarantaine de ces hommes à les suivre. Les uns objectaient que leurs affaires, commerciales et privées, exigeaient encore leur présence; d'autres, que l'évacuation de la ville, par les troupes chrétiennes, n'était pas certaine; plusieurs dirent qu'ils n'ajoutaient pas foi à des paroles de paix, qui pouvaient cacher un piége; qu'ils aimaient mieux se fier aux Espagnols et les suivre dans leur pays, parce que, connaissant la loyauté du caractère de cette nation, ils étaient certains qu'il ne leur serait fait aucun mal. — Ces derniers furent, plus tard, conduits à Ceuta, la terre d'Espagne étant interdite aux Mahométans depuis le règne de Philippe II.

Le moment fixé pour l'évacuation étant arrivé, le bey ordonna à son gendre, qui était à Arzew, de se rendre à Oran, pour juger de la situation de la ville, et pour s'assurer si le départ s'effectuait conformément aux conventions préliminaires. Cet envoyé fut l'objet de grands égards. Il reçut du gouverneur, du clergé et de la population même, le plus honorable accueil. Il s'assura, par ses yeux, que les préparatifs, pour abandonner la ville, étaient conduits avec activité. Presque tous les effets de

(1) Lecteur.

l'hôpital, les objets appartenant au culte, le matériel de la Place et les bagages de la garnison, étaient chargés sur des navires, mouillés en grand nombre à Mers-el-Kebir. La démolition des édifices publics, qu'avait respectés le tremblement de terre, et qui étaient d'une construction postérieure à la reprise de 1732, était effectuée. Les églises, l'hôpital avaient été renversés à la hâte; le Bordj-el-Francès, le Bordj-el-Aïoun, le Bordj-bou-Beniqa, mis hors d'état de nuire; mais, la saison devenant contraire à l'embarquement de la population et de ce qu'elle possédait, le gouverneur demanda un délai qui ne lui fut point refusé.

Comme on le voit, dans cette évacuation si douloureuse, les Musulmans ménagèrent la fierté castillane, et se conduisirent avec beaucoup d'humanité et de modération.

Le 2 du mois de joumad-el-thani, le bey quitta Mascara et vint camper sur l'Habra, pour y attendre le moment heureux où il allait enfin franchir, pacifiquement, l'enceinte de cette attrayante cité. Son fils Osman, envoyé par lui dans Oran, en revint, le 10, lui apportant les clefs de la ville, ainsi que des vases remplis d'eau recueillie aux fontaines publiques.

Les clefs, ainsi que l'eau, furent envoyées à Alger, et, de là, à Constantinople. Sélim-ben-Mustapha-Khan, empereur alors régnant, éleva le dey Hassan, d'un grade de plus dans la série des dignités de l'empire.

Le 11 du même mois, Mohammed s'avança sur le Sig, où il demeura jusqu'au vendredi 17; cette marche lente, était commandée par les embarras que causait aux Espagnols l'orageux état de la mer.

Le 21, un officier, détaché de la place en parlementaire, vint trouver le bey au deriħ (1) de Sidi-Ech-Chah'm, où il avait établi son menzel (2), et lui amena des vivres frais en grande quantité. Mohammed, très-sensible à cette attention, fit don, à ceux qui accompagnaient cet envoyé, de cent soixante-quinze têtes de bétail, et consentit à ce que les hommes, qui le suivaient, trafiquassent, avec les Espagnols, des marchandises dont ces derniers voudraient se débarrasser.

Le lundi, 26, fut consacré à délivrer, à ceux d'entre les Musulmans qui le désireraient, l'autorisation de se fixer à Oran.

Le premier jour du mois de redjeb, de cette année hégirienne 1206, le bey campa dans le ravin de Raz-el-Aïn, au bas du cimetière chrétien.

Le 3, par une circonstance fortuite, un incendie considérable éclata dans Oran. Les flammes s'élevaient à une très-grande hauteur, et, du fort Santa-Cruz, on crut que le gouverneur avait donné l'ordre d'anéantir par le feu les objets d'encombrement. Sous l'empire de cette pensée, le commandant du fort employa le même moyen pour réduire en cendres les approvisionnements dont il avait la surveillance et la garde. Lorsque le capitaine-général eut connaissance de ce fait, il fit arrêter l'officier sur-le-champ; mais le bey, mieux informé de la cause déterminante qui l'avait porté à sacrifier si légèrement ce que renfermait les casemates, en provisions de guerre et

(1) Tombeau.

(2) Lieu où l'on s'arrête; campement.

de bouche, manda, au gouverneur d'Oran, qu'il désirait que cette affaire n'eût point de suites fâcheuses, et obtint la grâce de l'officier, au moment où le conseil de guerre allait prononcer sur son sort (1).

Placé sur les pentes qui dominent Oran, Mohammed put voir, le lendemain, ses derniers possesseurs montés sur les navires qui devaient les conduire dans leur patrie. Aussitôt, d'innombrables salves d'artillerie, saluant l'aube de ce jour, font retentir, de leur tonnerre, les anfractuosités de la montagne; les décharges, d'abord distinctes, en se répercutant, se confondent en un énorme grondement, et l'écho sonore porte au loin l'annonce du départ des Chrétiens. D'immenses acclamations retentissent; des cris frénétiques, poussés par la foule, accourue en masse à cette solennité, ébranlent joyeusement les airs; les drapeaux de l'Islam sont déployés; leurs vives couleurs brillent aux rayons d'un magnifique soleil; le camp se lève, et Mohammed, tout rayonnant d'une orgueilleuse joie, s'avance, sur un coursier superbe, au bruit de la mousqueterie, des clameurs et des fanfares guerrières.

Cette solennelle prise de possession eut lieu, le sixième jour du mois de redjeb, l'an 1206. (1792 J.-C).

(1) L'histoire du bey Mohammed est féconde en traits généreux. Aux Musulmans qui exigeaient un salaire trop élevé, — environ un franc cinquante centimes, par charge d'homme ou de bête de somme, — pour le transport, à quai, des effets de l'hôpital, le bey de l'Ouest intervenant, leur dit : « Je diminue la rétribution de moitié, car les Chrétiens « sont vaincus, et plus ils sont malheureux, plus vous devez vous mon- « trer charitables. »

Dans la chronique du beylick d'Oran, composée par un secrétaire du bey Hassan, manuscrit traduit par M. Alphonse Rousseau, l'auteur arabe mentionne cet événement en ces termes :

« Mohammed-Bey, surnommé El-Kebir, vint assiéger « la ville, à la tête de ses troupes (puisse Dieu la rendre « éternellement le séjour de l'Islamisme et de la paix). « Elle tomba en son pouvoir, le 6 de redjeb 1206. » (1)

D'un autre côté, nous avons vu, en inspectant le Château-Neuf, que l'inscription arabe, commémorative de l'entrée des Turcs dans la Place, se termine ainsi :

« . . . . . A la date du lundi, 4 du mois de redjeb « de l'année 1206. »

Il ne nous est pas permis de choisir entre ces deux dates; la différence est, du reste, peu importante.

L'entrée de Mohammed-Bey, dans Oran, se fit avec une très-grande pompe; il était accompagné de sa famille et de ses officiers. Des docteurs et des gens de loi le précédaient en priant. Ils sollicitaient les bénédictions et les grâces du Ciel, et suppliaient Dieu d'exterminer les Chrétiens, au nom des mérites du sublime El-Boukhari (2). En tête du cortége immense qui l'accompagnait, marchait une superbe mule, richement harnachée, portant deux coffres pleins des livres sacrés; entre

(1) Mars 1792.

(2) Auteur religieux dont le livre, surnommé S'ah'ih' ou le véridique, est, dit M. Berbrugger, un de ceux sur lesquels est établie la Sunna ou loi traditionnelle des Musulmans orthodoxes.

Les noms de l'auteur sont : Abou-Abd-Allah-Mohammed-ben-Ismaël-el-Djofii-el-Boukhari. Il était de la tribu de Djofra, en Arabie, et naquit

ces deux coffres était un autre coffre du plus grand prix, dans lequel était enfermé la S'ah'ìh' de Boukhari. Le tout était recouvert d'un tapis de soie, qui disparaissait sous un morceau précieux d'étoffe brochée d'or et d'argent, dans le tissu de laquelle étaient brodés les versets du Coran; cette étoffe provenait des voiles qui recouvrent le temple vénéré de la Kaaba; un soldat, portant une resplendissante bannière, précédait de quelques pas le guide de la mule, tandis que, derrière elle, marchaient, en rang, les eulemas et les talebs, psalmodiant des passages du Borda. L'armée suivait en ordre, et le bey s'avançait, au milieu d'elle, monté sur un cheval magnifique. Pendant toute la durée de la marche, des cavaliers exécutaient de brillantes fantasias, et, — ajoute le *Djoumani* (1), — les anges, pleins de joie du triomphe des armées musulmanes, planaient au-dessus d'elles et ombrageaient, de leurs ailes, ces eulemas et ces talebs, dont les invocations et les chants s'élevaient dans le Ciel!

Lorsque les clauses du traité eurent été portées à la connaissance du gouverneur, celui-ci fit miner et construire des fourneaux dans les forts qui devaient sauter aussitôt que l'ordre de l'évacuation serait parvenu.

Cependant, les choses ne se passèrent pas tout à fait ainsi. Le bey Mohammed, qui s'était entendu secrètement avec le gouverneur d'Oran, avait obtenu, de cet officier général, que les fortifications ne seraient pas

l'an 194 de l'hégire, sous le khalifa d'Amin. Le surnom de El-Boukhari ne lui a été donné qu'à cause du long séjour qu'il fit dans la ville de Boukhara.

(1) Traduction Gorguos.

détruites. La Place devait être abandonnée dans le délai exigé, et les Espagnols pourraient enlever leurs approvisionnements et leurs canons de bronze, ne laissant que les pièces de fer. Cette convention, ratifiée par le roi Charles IV, fut exécutée; mais le dey d'Alger, n'en ayant pas eu connaissance, éleva sur-le-champ des réclamations et exigea que le matériel et les approvisionnements, qui étaient déjà arrivés dans les arsenaux de Carthagène, lui fussent livrés, en exécution du traité conclu à Alger, ce qui eut effectivement lieu.

Hassan crut voir, dans les manœuvres du bey Mohammed, une certaine propension à se soustraire à son autorité; cette tolérance, à l'égard des fortifications d'Oran, lui sembla le fait d'une tendance à la trahison. Il songea que Mohammed-el-Kebir pourrait bien à son tour, comme le bey Chelaghram, se refuser à venir apporter lui-même le *denouch* à Alger (1) et, levant l'étendard de la révolte, résister dans une place admirablement fortifiée et susceptible de défier les troupes les plus vaillantes et les mieux aguerries. En conséquence, et pour ôter à son futur rival toute velléité d'indépendance, le dey ordonna à un oukil de se transporter à Oran et d'y faire exécuter le traité à la lettre, c'est-à-dire d'en faire sauter les fortifications.

Mohammed dut s'incliner devant les pouvoirs absolus que son souverain avait remis à l'oukil, et fit mettre le feu aux fourneaux.

C'est ainsi que furent rendus hors d'état de nuire :

(1) On sait que c'était l'impôt triennal.

Le Bordj–Bou–Beniqa, — San-Fernando, ouvrage avancé de Saint–Philippe;

Le Bordj-el-Aïoun, — fort Saint-Philippe;

Le Merdjadjo, — Santa-Cruz;

Le Bordj-el-Francès, — San-Miguel, appelé aussi le fort des Français, en face et à l'est du Château-Neuf.

Les pierres d'appareil en furent vendues publiquement et servirent pour les constructions particulières.

A l'exception de soixante-dix à quatre-vingts familles qui se décidèrent à rester à Oran, sous la protection du bey Mohammed, l'évacuation fut complète au bout des quatre mois de rigueur. Les troupes et les habitants avaient été transportés à Carthagène; quant aux Arabes à la solde du roi d'Espagne, il leur fut permis de se retirer à Melilla et à Ceuta. Le bey poussa plus loin la tolérance vis-à-vis de ces transfuges : il accorda qu'ils pussent s'établir dans la ville, et engagea sa parole, en déclarant que nul d'entre eux ne serait recherché pour des actes criminels, commis antérieurement à l'évacuation de la ville par leurs anciens maîtres.

Peu de temps après, les familles espagnoles qui étaient restées à Oran, ne s'accomodant point du régime brutal et vexatoire auquel elles se trouvaient soumises, quittèrent, une à une, la Place, et retournèrent dans leur pays. Il ne resta plus qu'un seul européen, le sieur Dominique Gaillard ou Gallardo; il était français, de Paris, où il était né en 1750. Cet homme arriva à Oran avec le régiment des gardes Wallones dont il faisait partie; d'abord naturalisé espagnol, il se fit musulman en ac-

ceptant la charge de joaillier du bey. Son fils hérita de cet emploi. « Les Français, dit M. le lieutenant-colonel « Lapène (1), le trouvèrent dans la ville, où il réside « encore (1840); — tradition vivante du temps passé, il « exerce toujours sa première profession. Domingo Gal- « lardo (2) est officier dans la milice urbaine; et ce n'est « pas sans effroi, après tant d'années, qu'il raconte la « ruine des Espagnols et la première cause de leur dé- « part d'Oran. »

Le bey Mohammed-el-Kebir, ayant renvoyé ses contingents, ne conserva, dans Oran, que les dix serrafis (3) turques qui y étaient réparties pour garnison; soit cent quatre-vingt-dix hommes de pied et quarante cavaliers, nombre jugé suffisant pour maintenir l'ordre dans la ville, concurremment avec les quatre mille cavaliers du Maghzen (4), qui campaient aux portes d'Oran, et la maison militaire du bey; puis il s'occupa du repeuplement de la ville. Hassan dirigea, d'Alger, quelques-uns de ses protégés et plusieurs personnages influents qui lui étaient suspects. Un appel fut fait à Médéah, Milianah, Tlemcen, Mascara et autres villes de l'intérieur; il

(1) Mémoire de l'Académie royale de Metz (1841-42.)

(2) Gallardo est mort à Oran en 1841.

(3) Escouades composées de dix-neuf fantassins et quatre cavaliers chacune.

(4) Les tribus de la province d'Oran, qui constituaient le Maghzen, étaient au nombre de dix-sept. En tête marchaient les Douairs, les Zmélas, les Gharabas, les Bordjias et les Hachems; ils ne payaient que l'impôt religieux, une petite redevance en argent, nommée impôt de l'Éperon, puis fournissaient le beurre et la paille nécessaires à la maison du bey.

en vint d'Ouchda et même de Fez, du Maroc. Quelques chefs des Beni-Ahmer, des gens des Gharabas, des Zmélas et des Douairs, se fixèrent en ville. Afin de donner de l'élan au commerce, le bey distribua, à vil prix, des terrains situés entre le Château-Neuf et le fort Saint-André, à la seule condition d'y bâtir sur des alignements donnés, et les livra à des juifs accourus de Ned-Roma, de Mostaganem, de Tlemcen et de Mascara.

Ce quartier, assez régulièrement construit sur la crête du ravin, a conservé fort peu de chose de sa physionomie primitive (1); dans quelques années, il aura complétement disparu pour faire place à de modernes constructions, établies d'une manière plus convenable, mais si largement espacées entre elles, que toute fraîcheur y sera impossible, que l'on n'aura d'ombre que la nuit, et qu'il sera intolérable d'y vivre, pendant les dévorantes ardeurs de l'été.

Le bey d'Oran avait à distribuer les propriétés particulières et les constructions abandonnées par les Espagnols; il en aliéna quelques-unes à titre onéreux; mais, quant au plus grand nombre, il en disposa par donations, en faveur de qui il lui plut, et cela, par actes émanant du bey lui-même, rédigés par son khodja, écrits de la main de ce fonctionnaire et revêtus de son cachet. Mohammed établit sa résidence au Château-Neuf.

Voici le portrait qu'en trace un historien arabe :

« Mohammed-ben-Othman, prince turc qui gouverna « cette province, sut, par la noblesse de ses sentiments,

(1) Le quartier israëlite de nos jours.

« élever très-haut la gloire et la renommée du nom « d'Othman. Il était gras, de taille moyenne et avait le « teint brun ; il recherchait avec empressement la société « des savants et se plaisait dans la compagnie des « hommes pieux. Prompt à s'irriter, il ne tardait pas « cependant à se calmer et à pardonner. »

La mémoire de ce bey est restée en grande vénération chez les Arabes. Doué d'une grande rectitude de jugement, ses décisions étaient acceptées avec la plus aveugle soumission; sa mort plongea toute la province de l'Ouest dans une profonde douleur. Le souvenir de ce qu'il a accompli, de grand et de beau, est resté gravé dans la mémoire des indigènes, qui ne parlent encore aujourd'hui de Mohammed-el-Kebir qu'avec l'expression de l'admiration la plus vivement sentie. Beaucoup existent encore qui l'ont approché : ils se rappellent le dévouement dont il fit preuve, lors de l'horrible famine qui désola la contrée et décima les populations de l'Ouest (1). « On mangea les morts, dit un manuscrit arabe, le sang, « la chair humaine et . . . de la viande de porc ! ! » Le bey fit acheter en Italie, en France et en Espagne, du blé qu'on livrait par ses ordres dans les marchés de son gouvernement. Il y ajouta une exemption de la dîme, profitable à toutes les tribus de cultivateurs.

Des pélerins, venus de la Mecque, apportèrent la peste dans le pays, en 1794. Ce fléau avait déjà ravagé la province, en 1786. La ville d'Oran devint presque déserte, et Mohammed-el-Kebir, suivi de sa famille et de

(1) Année 1793.

sa maison militaire, alla camper dans la plaine de la Meleta; ce ne fut qu'au bout de trois mois, lorsqu'il vit que la colère de Dieu s'était retirée de lui, qu'il rentra dans son palais.

A cette époque, il ordonna la construction de la mosquée qui se trouve enclavée dans les bâtiments de l'hôpital. Celle de Karguentah, élevée pour lui servir de tombeau, ainsi qu'aux membres de sa famille et à ses descendants, fut terminée en 1793.

Quant à la grande mosquée, dite du Pacha, située rue Philippe, elle est due au dey d'Alger, qui voulut consacrer à son édification l'argent du rachat des esclaves chrétiens. Cette largesse fut faite en commémoration de la rentrée des Turcs dans Oran. Le nom du fondateur est gravé sur une pierre qui a été détachée de l'édifice : elle se trouve, aujourd'hui, déposée à l'administration des domaines, comme document justificatif des biens composant la dotation de cette mosquée.

L'inscription, dont nous devons la traduction à l'obligeance de M. Bex, chef actuel du service des domaines, à Oran, est ainsi conçue :

Au nom de Dieu très-miséricordieux !
Que Dieu répande sa grâce sur notre seigneur et maître
Mohammed, sur sa famille et sur ses compagnons !
Louanges à Dieu seul !

Cette mosquée a été construite par le grand, l'élevé, le respectable et l'utile, notre maître, Sidi-Hassan-Bacha, — sa présence imposante continuera à détruire les ennemis de la Religion, — à Oran, que Dieu conserve éternellement comme maison de Foi !

Il a consacré pour habous (1), à ladite, ce qui suit :
Les bains qui sont près d'elle, du côté de l'ouest;
Deux boutiques qui sont à côté de celles de Sidi-Ettahar-bel-Hadj-Hamed;
La boutique qui se trouve entre celle de Sidi-Ali-ben-Abd-el-Kader et celle de Sidi-Abd-Esselam;
Une boutique qui est entre celle de Hadj-Elmqui et celle de Sidi-Ettahar-bel-Hadj-Hamed;
Une boutique, entre celle de Si Otman-ben-Kadda et celle de Sidi-Mustapha-ben-Abdallah-ben-Daho;
Deux boutiques, au-dessus de celle de Sidi-Ettahar-el-Mecheafi, avec,
Deux autres, entre les quatre boutiques du juif Saõ-ould-David; en outre,
Deux boutiques qui se trouvent en face du minaret de ladite mosquée, plus,
Quatre boutiques et la moitié d'un premier; — les limites de ces six boutiques et le premier sont, du côté du nord, la boutique de Ben-Caddar; du côté de l'ouest, les boutiques de Si-Ahmed-ben-Mansour;
Quatorze, sous le mur de ladite mosquée; enfin,
Deux petites maisons qui touchent auxdits bains.

Tous ces immeubles sont consacrés habous à ladite mosquée.

Ces habous ont été écrits dans le mois de Rhamadan, l'an 1210 (2), sous le commandement du victorieux, Abal-Hassan-Sidi-Hassan-Bacha.

(1) *Habous*, propriétés qui étaient, par cette seule classification, déclarées inaliénables; elles revenaient à un établissement religieux ou à une corporation d'utilité générale, lorsqu'il ne se trouvait plus d'héritiers légitimes. Cette prudente disposition empêchait que le bien d'autrui ne devînt la proie d'un pouvoir toujours prêt à s'assimiler l'héritage des particuliers. La loi musulmane permet de louer ces propriétés, mais elle en interdit la vente d'une manière formelle.

(2) Mars 1796.

Le bey mourut en revenant à Oran, à la guetna (1) des Ouled-Khrouidem, chez les Sbeahs du Chéliff, dans le courant de l'année 1798-1799, après avoir gouverné la province de l'Ouest pendant dix-huit années. Ses éminentes qualités avaient porté de l'ombrage au dey Hassan, qui craignait de voir son vassal s'emparer, pour son propre compte, du pouvoir dont il l'avait investi. L'occasion de cette visite à Alger lui fournit le moyen de se débarrasser d'un rival, à coup sûr dangereux, dont les talents ralliaient toutes les dissidences d'opinion. C'est alors qu'il mit son projet à exécution et que, choisissant le jour même où, aux portes d'Alger, à la fontaine d'Aïn-el-Arbet, il affectait de donner une grande fête en son honneur, il le fit empoisonner.

II

LES BEYS DE L'OUEST.

—

Nos recherches, touchant les événements qui ont agité cette province, sont, nous le regrettons, très-incomplètes : elles le seraient bien plus encore, si nous omettions de consacrer un chapitre au gouvernement des beys, dans l'ouest du pachalick turc d'Alger. La nomen-

(1) Lieu de campement ordinaire.

clature de ces dignitaires musulmans offre peu d'intérêt. Leurs actions de guerre ne sont que des actes d'une répression barbare, et leur système gouvernemental est basé sur le cri du gaulois Brennus : Malheur aux vaincus !

Vers l'an 1560, le pacha Hassan, renégat corse, connu généralement sous le nom de Hassan-Kaïd, avait étendu son action sur tout le territoire qui compose aujourd'hui la province d'Oran. Il songea à lui donner un chef, dont le pouvoir temporaire serait constitué de manière à placer irrévocablement les populations, depuis peu soumises, sous le joug de l'obéissance la plus absolue. Les troupes turques, tout aguerries qu'elles étaient, ne présentaient pas alors un effectif assez rassurant pour que le chef de l'oudjack d'Alger pût, sans témérité, les répartir sur les divers points relevant de son gouvernement. Le pacha, cherchant, dans l'élément indigène, des auxiliaires qui l'aideraient à conserver sa conquête, fit des ouvertures à quelques tribus puissantes. Il leur accorda d'importants priviléges et se procura ainsi des alliés fidèles auxquels il donna le nom de Maghzenis, du mot maghzen, qui signifie *magasin, arsenal;* par extension : *force en réserve;* et, véritablement, les Maghzenis furent toujours le plus solide appui du gouvernement des beys.

Hassan plaça la province d'Oran sous le commandement d'un chef arabe, auquel on conféra le titre de bey de l'Ouest. Les autres dépendances du gouvernement algérien ne participèrent à cette organisation que beaucoup plus tard. Le choix tomba sur un janissaire éner-

gique, intelligent et dévoué, nommé Bou-Kredjidja.

Après avoir reçu l'investiture des mains du pacha, ce fonctionnaire sortit d'Alger, à la tête de deux mille hommes, prit la direction de l'ouest et désigna, pour y établir le centre de sa domination, Mazouna, petite ville alors ruinée, en partie, par suite des secousses que lui avaient imprimées les luttes sanglantes survenues entre les Beni-Meriniz et les Beni-Zian, mais qui, jadis, avait possédé une certaine importance. Mazouna, située entre Mostaganem et Tenez, sur les premiers contreforts de cet éternel foyer d'insurrection appelé le Dahra, devint, en 1563, le siége du beylick de l'ouest. Bou-Kredjidja se montra digne de la confiance qu'il avait inspirée à son maître. Il administra les populations pacifiques avec douceur et bienveillance, mais celles qui montrèrent de la turbulence et des velléités de révolte virent les Turcs et les cavaliers du Maghzen peser sur leur pays et briser leur insoumission. Libre d'organiser la province à sa convenance, il s'adjoignit des kaïds, fixa la nature et la valeur de la redevance à laquelle les Arabes allaient être assujettis, et prit toutes les mesures nécessaires pour que les contributions rentrassent avec ponctualité. Le succès couronna ses efforts, puisque, dès la seconde année de son commandement, il lui fut possible de se rendre à Alger, à la tête de ses Turcs, afin d'y verser l'impôt qu'il avait reçu des tribus soumises à son commandement. Les kaïds, responsables, vis-à-vis du bey, de ce qu'ils prélevaient sur leurs administrés, étaient astreints à lui payer une redevance annuelle ; par exemple, on sait qu'un Arabe des Medjehar, nommé

Mouloud-ben-Guettah, premier kaïd investi, vers 1564, du gouvernement de Mostaganem, dût payer, au bey Bou-Kredjidja, huit cents zianis d'or (1), trois cents mesures de blé, six cents d'orge, quatre-vingts thâs de beurre (2), soixante-dix chevaux ou mulets de transport (3), trois chevaux de luxe choisis parmi les plus en renom dans le pays.

Souâg fut le second bey de l'Ouest. Il sut réprimer, avec bonheur, un soulèvement qui menaçait de bouleverser toute la contrée. Les Arabes avaient pris les armes à la voix d'un agitateur, nommé Mohammed-ben-Ali, qui représentait les Turcs comme de mauvais musulmans et prêchait avec violence leur anéantissement. Souâg, à la tête de son maghzen, l'atteignit dans la partie du Dahra qu'habitent les incorrigibles Beni-Madhoûn (4), détruisit sa troupe et s'empara de sa personne. Il le fit ensuite promener sur un âne, dans tout le pays des Medjadja (5), le dos tourné à la tête de

(1) Monnaies fort rares aujourd'hui. Les *zianis deheb*, — zianis d'or, — sont d'un diamètre plus grand que celui des doublons espagnols, mais moins épais. Ils portent à l'avers : IL N'Y A PAS D'AUTRE DIEU QUE DIEU! LE SOUVERAIN! LE VÉRITABLE!

Et au revers : FRAPPÉ PAR ABD-ER-RHAMAN, EN L'ANNÉE 814.

Les petits zianis d'argent, ainsi que les zianis de cuivre, sont presque introuvables aujourd'hui.

(2) Le thâs était une mesure de poids correspondant à neuf de nos kilogrammes.

(3) M'tâa-el-aouwir.

(4) Huit lieues sud-ouest de Tenez.

(5) Au nord d'Orléanville.

l'animal, punition réservée aux faux marabouts et aux hypocrites. Mohammed-ben-Ali eut la tête tranchée à Mazouna. Souâg ne jouit pas longtemps de la tranquillité qu'il avait rendue à la province : sa femme, par un motif resté inconnu, le fit empoisonner.

Seïah lui succéda. D'une famille considérable de Mazouna (1), ce troisième bey eut à combattre, pendant onze années que dura son commandement, les insurrections partielles rallumées aussitôt qu'éteintes des Kabyles qui peuplent tout le massif montagneux situé entre Mostaganem et Milianah, le Chéliff et la mer. Il mourut sans avoir pu rendre le calme au beylick.

Saâd, quatrième bey, plus favorisé ou plus énergique, prit les armes aussitôt après avoir reçu l'investiture, et mena la guerre avec tant d'habileté qu'il rangea définitivement, sous la domination du gouvernement algérien, les populations insurgées.

Après Saâd, la capitale du beylick vit successivement s'agiter dans son sein onze beys. Leurs actions ne sont pas plus connues que leur nomenclature. Ce sont toujours les mêmes expéditions lointaines; les mêmes combats contre les mêmes peuplades, rentrant dans le devoir quand elles étaient comprimées par la force, mais se soulevant de nouveau lorsque leurs pertes étaient réparées.
On cite cependant le quinzième bey de l'Ouest, Mohammed-ben-Aïssa : celui-ci conduisit une expédition

(1) Les descendants de Seïah-Bey habitent encore Mazouna.

jusqu'au désert d'Angad, pour y châtier des tribus nomades qui forçaient les populations, soumises aux Turcs, à délaisser le territoire qui leur était accordé et à les suivre. Mohammed leur livra une grande bataille, dont le souvenir est resté dans le pays et qui est appelée le Jour-du-Sang! Il sortit victorieux de cette entreprise, mais cruellement affaibli par les pertes que les gens du Désert lui firent subir.

Châban, l'ennemi déclaré des Chrétiens d'Oran, seizième bey de l'Ouest, possède d'autres titres que ses prédécesseurs à l'illustration du commandement. On sait qu'il périt sous les murs de cette ville, en dirigeant, à la tête de ses troupes, une attaque contre la Casbah, en l'année 1701. Nous avons précédemment donné des détails sur cet événement.

Mohammed-Baktache, pacha d'Alger, confia le gouvernement de la province à l'un de ses plus jeunes officiers, nommé Mustapha, désigné plus tard sous le nom de Bou-Chelaghram, — *l'Homme à la moustache.* — Les mouvements insurrectionnels s'étaient réveillés d'une manière inquiétante, du centre à la circonférence, jusqu'aux confins du pachalick d'Alger. Mustapha, qu'animaient l'amour des combats, l'esprit d'entreprise et surtout l'ardeur de venger sur les Espagnols la mort de son prédécesseur, courut aux armes, s'étendit sur tous les points où soufflait le vent de la révolte, passa sur les tribus qui lui étaient hostiles et refoula, jusqu'au Désert, celles dont la turbulence était devenue d'un dangereux

exemple pour les tentes restées fidèles. Lorsque l'ordre fut rétabli, son activité se tourna contre les Chrétiens d'Oran, qu'il assaillit avec furie d'abord; mais voyant ce premier élan paralysé par la calme bravoure de ses ennemis, il changea tout à coup de tactique et se prépara à ces attaques sagement combinées, dont la reddition de la ville, en 1708, fut le glorieux résultat; reddition que ses talents militaires avaient assurément préparée, mais qui n'eut cependant pas eu lieu, si Baba-Hassan ne fut venu se joindre à lui, muni de moyens d'attaque mieux proportionnés avec les ressources formidables qui garnissaient les murailles et les forts d'Oran la chrétienne.

Afin d'empêcher les Espagnols de s'étendre dans le pays, Bou-Chelaghram transféra le siége du beylick sur les ruines d'une ancienne ville connue, dans le pays, sous le nom de Belad-el-Querth, — *Ville-des-Querth,* — et qui était occupée par une tribu berbère de ce nom. Lorsque les Turcs s'y installèrent, ce nom se transforma en Ma-Askeur, — *Mère-du-Soldat.* — De ce Ma-Askeur, nous avons fait Mascara (1).

Les détails relatifs à la prise d'Oran, par Bou-Chelaghram, ont été produits, en leurs temps, dans l'un des précédents chapitres. La mâle physionomie du bey de l'Ouest n'est pas une des moins intéressantes à étudier parmi celles qui se dessinent dans ce beau fait de guerre. Elle se détache, fière et vénérable, au milieu de l'action

(1) Shaw, d'après Sanson, place la Victoria de Mauritanie en ce point. Cette vague indication n'étant appuyée d'aucune preuve, il n'est pas raisonnable de s'y arrêter.

prolongée de 1708, dont le résultat fut si fatal aux armes espagnoles.

Youssef, son fils, lui succéda. Ce dix-septième bey dût cette haute position à la mémoire de son père. Il reçut l'investiture des mains du daï (1), ou chef de la milice, Mustapha Tsacali, originaire de Tsaca, dans l'Eyalat de l'Anadoli, et cette circonstance est remarquable, car elle fait voir combien le rôle des pachas, installés par la Porte-Ottomane, s'était amoindri, puisque, dès les premières années du XVIIe siècle, ces fonctionnaires éminents durent s'effacer presque complétement, sous l'autorité envahissante des soldats de l'odjack d'Alger.

Youssef, homme faible et sans consistance, ne sût pas porter haut la dignité du commandement. Dominé par Meheddin-Mousserati, ancien khalifa de Bou-Chelaghram, ami dévoué et compatriote du nouveau daï Mohammed-Manamân; instruit des intrigues qu'employait ce khalifa ambitieux pour lui enlever le pouvoir, le bey n'osa point tenter d'opposer la plus légère résistance à cette sourde hostilité, et se sauva honteusement à Tlemcen, qui venait de se soulever contre les Turcs afin d'en finir avec leur brutale domination. Youssef y mourut de la peste, en 1738, après être resté un an à la tête du beylick.

Le dix-huitième bey fut Mustapha-el-Hamar, — *Mustapha-le-Rouge,*— fils de Meheddin-Mousserati. Sous son

(1) En turc : *oncle, patron*. Les Européens en ont fait dey.

commandement, Mascara fut entourée de murailles, par les soins de Meheddin, qui gouverna son fils comme il avait fait d'Youssef.

Mustapha-le-Rouge mourut empoisonné, en 1748, après avoir dirigé nominalement, pendant dix années, les affaires de l'ouest, qui ne cessa de jouir d'une tranquillité profonde. On enterra ce chef turc à Mostaganem, aux Matemores d'Hammid-el-Habid, à côté de Bou-Chelaghram.

Gaïd, son frère, dix-neuvième bey, accepta ces périlleuses fonctions. Les largesses qu'il répandit, à son entrée au pouvoir, lui valurent le surnom de Gaïd-ed-Deheb (1). Pendant trois années d'un gouvernement sage et juste, aucun mouvement ne se produisit chez les tribus arabes, toujours impatientes d'échapper au joug de fer que la force des armes turques faisait peser sur elles. Gaïd, chéri des populations, ne redoutait aucun danger; mais il comptait sans la famille de Bou-Chelaghram, famille aussi puissante qu'ambitieuse, qui avait vu, avec irritation, la possession du commandement passer dans la maison de Meheddin-Mousserati. Quelques descendants de Bou-Chelaghram s'installèrent à Alger pour y intriguer auprès du pacha. Gaïd, redoutant l'influence pernicieuse de ses ennemis, perdit subitement la tête, abandonna son palais et se réfugia chez les Chrétiens d'Oran. Selon la chronique arabe de Gaïd-ed-Deheb, les Espagnols le reçurent d'une façon très-honorable, très-splendide, et lui donnèrent des marques de

(1) Deheb, — *d'or.*

la plus affectueuse distinction. Ils le logèrent dans l'un des plus beaux édifices de la ville, lui donnèrent de nombreux serviteurs, de superbes chevaux et de riches armes; mais la ville des Infidèles ne pouvait plaire à l'exilé : il souhaitait plutôt la misère et une vie de dangers dans la montagne que l'opulence et le calme d'une existence paisible chez les Chrétiens.

Les enfants de Bou-Chelaghram ne réussirent point dans leurs manœuvres, car le pacha d'Alger nomma encore un bey choisi en dehors de leur maison. Ce vingtième bey, nommé Mohammed-el-Adjâmi, fut assassiné, en 1752, par les Chelaghram, neuf mois après son entrée en fonctions. Les Arabes l'ont ironiquement appelé, pour cela, Bey-ed-Djedda (1).

Gaïd, en apprenant la mort de Mohammed-el-Adjâmi, crut, un instant, que le chef de la régence, lui pardonnant sa fuite, le réintégrerait dans son commandement. Son espoir fut de courte durée : un certain Osman, familier du pacha, reçut l'investiture à Alger même et devint le vingt et unième bey de l'Ouest.

Cette nouvelle surprend Gaïd au moment où ses désirs lui semblaient devoir être accomplis. Il cherche alors, par des moyens violents, à ressaisir ce pouvoir qui lui échappe et lève le drapeau de la révolte pour appuyer ses prétentions.

Mais écoutons la légende populaire du bey Gaïd-ed-Deheb :

(1) Djedda. Les indigènes nomment ainsi le petit d'un animal, quand il n'a pas encore atteint l'âge d'un an.

L'invasion des Turcs dans l'ouest avait obligé les Mehals à quitter le pays de leurs ancêtres. Cette peuplade indépendante s'était réfugiée dans les solitudes qui séparent le Sahel du Sahara; bientôt, poussée par le sentiment de son droit, jalouse de ressaisir le territoire qu'elle avait précipitamment abandonné, bouillant du désir de venger, sur les Turcs, l'honneur de son nom entaché de faiblesse, elle vint fondre, en masse, sur les points occupés par les soldats de la régence, et mit en péril leur domination dans la province. Gaïd, jugeant cette occasion favorable à ses desseins, fit des propositions aux Mehals qui lui promirent leur concours, pour s'élever contre Osman. Le bey déchu quitta Oran, et, se mettant à leur tête, s'avança au devant de son successeur qui, sortant d'Alger, était en marche pour venir s'installer dans la capitale du beylick. Le moment de la rencontre approchait et déjà quelques symptômes d'indécision se faisaient jour et se déclaraient, lorsque, dans une réunion nocturne, les chefs arabes se consultèrent et convinrent de livrer Gaïd, car, se dirent-ils, « pourquoi com« battrions-nous pour le bey Ed-Deheb qui est révoqué ? « Ne vaut-il pas mieux le livrer au bey Osman, qui nous « récompensera ? » Quelques-uns d'entre eux, n'ayant point voulu tremper dans cette trahison, allèrent réveiller Gaïd, et lui dirent : « Monte à cheval, emporte « ce que tu possèdes de plus précieux ; nous t'escorterons « jusqu'à ce que tu sois hors des poursuites des Mehals. »

Gaïd suivit ce conseil et prit rapidement la direction du sud. Tombé au milieu d'un douar, aux premières lueurs du jour, le fugitif, à demi-mort de lassitude, allait

s'abandonner au repos, lorsque son attention fut attirée par une conversation bruyante qui se tenait dans une des tentes occupées par les femmes : « Quel dommage « que les hommes ne soient pas là, disaient-elles, et que « nous risquions de voir nous échapper d'aussi riches « dépouilles; celui-ci est certainement un fils de famille : « ses armes sont ornées d'argent et de corail, ses vête- « ments sont blancs et son teint n'a pas reçu le hâle du « soleil; tâchons de le retenir jusqu'au retour de nos « cavaliers. » A ces paroles, Gaïd, montant à cheval sans bruit, s'éloigna en toute hâte, mais, bientôt atteint par les bandits chez lesquels son mauvais destin l'avait conduit, il succomba dans une lutte disproportionnée et fut laissé sur le chemin, nu et baignant dans une mare de sang. Quelques hommes charitables le recueillirent en ce déplorable état et le transportèrent, presque expirant, sous leur tente. « Qui es-tu et d'où viens-tu? » lui demanda le cheïk de la tribu. « Je suis un pauvre « pâtre, répondit-il d'une voix faible, je venais du cou- « chant, me dirigeant sur Tunis, lorsque des voleurs « m'ont dépouillé et assassiné. — Tu me trompes, lui « dit le cheïk, car ta figure indiquerait plutôt le fils « d'un roi qu'un pauvre berger. Du reste, ne crains « rien; n'avons-nous pas tué, au nom de Dieu, le mou- « ton dont tu vas tout à l'heure prendre ta part? Tu es « sous la sauvegarde de l'hospitalité. Confie-toi à nous « sans crainte. — Eh bien! dit alors le faux pâtre, si tu « as entendu parler de Gaïd-ed-Deheb, le bey de la pro- « vince de l'Occident, c'est lui que tu vois devant toi. » Puis il lui donna des détails sur la trahison des Mehals,

qui voulaient le livrer au bey Osman. Le cheïk ne fut cependant point touché de tant d'infortunes et, l'ayant fait charger de liens, il se rendit en toute hâte auprès du sultan de Tunis, espérant en obtenir une riche rançon; mais celui-ci le fit enchaîner, à son tour, et envoya des cavaliers afin qu'on lui amenât la victime de cette seconde trahison. Accueilli dans le palais, avec les égards dus à son rang et à ses malheurs, Gaïd, dégoûté des grandeurs et guéri de son ambition, se fixa à Tunis, où il mourut dans une extrême vieillesse.

Telle est, en abrégé, la légende populaire du bey Gaïd-ed-Deheb, celui qui se réfugia chez les Chrétiens d'Oran.

Le vingt et unième bey de l'Ouest, Osman, sut, par d'adroites manœuvres, gagner les descendants de Bou-Chelaghram, dont les prétentions excessives, soutenues par un système continu de perfidies, avaient causé la perte de ses prédécesseurs; il épousa même Queroufat, petite-fille de ce bey, et, certain alors que cette famille ne serait plus un obstacle à ses desseins, il commença par rétablir l'ordre dans les affaires du pays, décima les Mehals, qui s'étaient adjoints d'autres fractions arabes, et dispersa complétement cette confédération insurgée.

Tlemcen, on l'a vu, avait brisé le joug des Turcs et, révoltée sous Youssef, se gouvernait elle-même, organisant, au cœur du beylick, un pouvoir qui pouvait croître, puis anéantir celui des beys. Le kaïd Redjem-el-Bedjaouï commandait alors dans cette ville. Osman, après avoir longtemps opéré dans la contrée, afin d'étouffer complé-

tement la révolte, et pour que les montagnards soulevés ne vinssent point lui couper la retraite, en cas d'insuccès dans l'attaque qu'il projetait, se replia sur Mascara, où il prit ses quartiers d'hiver, et vint, lorsque la saison des pluies fut passée, mettre le siége devant Tlemcen, qui se trouva dans la nécessité de lui ouvrir ses portes après une courte résistance. Osman mit la ville au pillage, fit enchaîner Redjem-el-Bedjaouï et le dirigea, sous bonne escorte, sur Alger, où il fut écorché vivant!

Après dix-neuf ans d'une administration ferme et brillante, le bey Osman mourut. Il fut enterré dans la capitale du beylick.

Hassan, vingt-deuxième bey, ne gouverna que trois ans. La réception qui lui fut faite à Alger, lorsqu'il alla porter le *denouch*, le mécontenta et lui fit craindre d'avoir été desservi dans l'esprit du pacha. Il suivit l'exemple de Gaïd et demanda l'hospitalité aux Espagnols d'Oran. Le gouverneur de la Place, don Eugenio de Alvarado, lui procura les moyens de s'embarquer pour Constantinople, avec ses femmes, ses richesses et sa suite. Mohammed-ben-Asman-Khrodja, pacha d'Alger, écrivit au Grand-Seigneur pour lui réclamer le bey de l'Ouest, qui avait déserté le poste éminent auquel il l'avait élevé ; mais Hassan, prévenu de cette démarche, s'enfuit au Caire, où il s'établit. La mort vint l'y trouver, dans la profonde solitude qu'il s'était choisie.

Ibrahim, de Milianah, vingt-troisième bey, maintint l'ordre dans la province pendant douze années consécu-

tives. Il eut à fournir un contingent de dix mille hommes qui se joignit aux quinze mille de Salah, bey de Constantine, et aux dix mille du Titeri, qu'amenait Mustapha-Ousnadji, bey de Médéah. Ces trente-cinq mille combattants furent très-utiles à paralyser l'entreprise de l'Irlandais O'Reilly, général de division au service de l'Espagne, qui attaqua la ville d'Alger en 1775. On connaît le déplorable résultat de cette expédition conduite par ce chef aussi présomptueux qu'inhabile. Le bey Ibrahim, prévoyant que les Espagnols d'Oran seconderaient le mouvement opéré contre Alger et dégarniraient leurs murailles, crut devoir rester en observation. Il mit donc à la tête des renforts exigés par le pacha, son khalifa Mohammed (1). On attribue la défaite des troupes espagnoles à ce chef, qui eut l'idée d'effrayer les nombreux chameaux amenés de la province d'Oran et de les lancer, enduits de goudron enflammé, sur les Chrétiens, qu'un spectacle si nouveau combla d'épouvante (2).

(1) Surnommé, par les Arabes, Mohammed-Lekh'al, — *le Noir.* — C'est Mohammed-el-Kebir.

(2) D'après le *Djoumani,* les Espagnols débarquèrent à l'embouchure de l'Harrache et y élevèrent un retranchement de mille pas de longueur, qu'ils garnirent d'artillerie. Le samedi, dixième jour du mois de Djoumada' L'aoula, le général O'Reilly marcha sur Alger, à la tête de toutes ses forces; mais il fut complétement défait et perdit huit mille hommes. L'armée se rembarqua dans la nuit même; tout le matériel de campagne, trois mille blessés et dix-sept canons de bronze restèrent au pouvoir des Algériens, qu'un tel succès porta aux limites extrêmes de l'insolence; l'orgueil de ces forbans s'en accrut et, dès lors, leur brutale témérité ne connut plus de bornes.

Ibrahim mourut à Mascara, en 1775-1776, et y fut enterré.

Un Turc de basse extraction, simple soldat dans la milice, nommé Hadj-Khrelil, fut le vingt-quatrième bey de l'Ouest. Il fut trouvé mort dans sa tente, en 1779, lorsque, arrêté sur l'Oued-Senan, à Temouchent, il se dirigeait vers Tlemcen, encore une fois en veine de rébellion contre la domination algérienne.

Le divan confia le commandement de cette belle province au fils d'Osman-le-Kurde, Mohammed-Lekh'al, vingt-cinquième bey. Nous lui avons consacré précédemment une notice spéciale, à propos de la reddition d'Oran et de Mers-el-Kebir. Bien que l'Histoire ne trouve pas au-dessous d'elle d'enregistrer les améliorations intelligentes que lui doivent les villes de la contrée, des faits plus capitaux réclament notre attention; nous indiquerons, à ce sujet, l'excellente notice sur Mohammed-el-Kebir, publiée par M. Gorguos (1), et nous examinerons le passage au pouvoir du vingt-sixième bey de l'Ouest.

1798-1799.

Osman-ben-Mohammed, son fils (2), garda trois années seulement le gouvernement du beylick. L'expédition qu'il tenta sur Aïn-Madhi, avec cinquante tentes

(1) *Revue Africaine*, années 1857-1858. Alger.
(2) Surnommé El-Aouwer, — *le Borgne*.

turques (1), et les cavaliers des dix-sept tribus composant le Maghzen, est le seul fait saillant arrivé sous son commandement. Osman, redoutant la grande popularité qui entourait un marabout vénéré, nommé Tedjini, résolut de s'emparer de sa personne, car aucun Arabe n'eût consenti à le livrer aux Turcs; mais tous ses efforts ne purent aboutir, parce que Tedjini, au lieu de s'enfermer dans Aïn-Madhi, en ouvrit les portes et s'enfuit dans le Désert. La ville fut frappée d'une contribution de dix-sept mille rïals-boudjous, et dut délivrer, en sus, une quantité considérable de vêtements de tout prix, après quoi le bey reprit le chemin d'Oran, sans avoir pu réaliser son projet. Tedjini rentra aussitôt dans Aïn-Madhi, acclamé par les populations dont il était l'idole.

Bientôt après, un ordre du pacha d'Alger vint retirer à Osman le gouvernement de la province de l'Ouest. Les débauches dont ce bey se souilla et le peu de soin qu'il accordait aux affaires furent les principales causes de sa disgrâce. Le dey, fatigué des plaintes que lui adressaient les notables d'Oran, qui ne pouvaient plus supporter les débordements de leur chef, confia le gouvernement de la province au kaïd de Tlemcen, à Mustapha; il le chargea d'arrêter Osman et de le faire étrangler. Celui-ci, prévenu à temps, rassembla toutes ses richesses, les déposa dans le fort Sainte-Thérèse et, par l'intermédiaire du consul d'Espagne, s'entendit avec le capitaine d'un navire anglais, dans l'intention d'échapper, par la fuite, au des-

(1) Onze cent cinquante hommes.

tin qui le menaçait. Son projet aurait eu toutes les chances de réussite, si l'état de la mer eût permis aux chaloupes d'aborder au pied du fort, très-escarpé en cet endroit; mais le vent s'était levé pendant la nuit, et le bâtiment attendu avait pris la haute mer.

Sur ces entrefaites, la sœur d'Osman, ayant eu connaissance de cette tentative de départ, en informa l'agha turc Ben-Djouméli qui commandait dans Mers-el-Kebir. A la tête de deux cents hommes, ce gouverneur prend le chemin d'Oran, pénètre dans la ville, au milieu de la nuit, en donnant le mot d'ordre, monte au Château-Neuf, en force l'entrée, s'empare du bey qu'il charge de fers, comme coupable de haute trahison, et le fait enfermer, sous bonne garde, dans un des cachots de la Casbah.

On rendit compte de cet événement au dey qui donna l'ordre à Mustapha de faire conduire l'ex-bey à Alger, pour y être mis à mort sous les yeux du pacha; mais arrivé là, Osman présenta sa défense avec calme, dignité, et sous de telles couleurs que le dey lui fit grâce de la vie et se contenta de lui donner la ville de Blidah pour lieu d'exil. Rentré en faveur quelques temps après, il fut choisi pour commander la province de Constantine. Le divan, qui désirait s'en défaire sans bruit, lui suscita un rival, marabout dercaoui (1), nommé Ben-Arach. Cet intrigant arrivait d'Égypte, où il avait réussi à se faire une fortune considérable et un nom retentissant, au milieu des agitations que l'expédition française du

(1) Révolté.

général Bonaparte y avait fait naître. Il parvint bientôt, grâce à son ascendant sur les populations qu'il avait fanatisées, à rassembler de nombreux contingents; Osman marcha contre le marabout et ses goums (1), mais il fut vaincu par les Kabyles de l'Oued-Zour, qui rompirent les digues établies sur ce grand cours d'eau et submergèrent une grande plaine, dans laquelle ils attirèrent l'armée du bey de Constantine qui s'y embourba, n'en put sortir, et y fut à peu près complétement détruite. Ben-Arach lui trancha la tête.

Telle fut la fin du fils de Mohammed-el-Kebir.

Pendant le gouvernement de ce bey, on édifia la mosquée de Sidi-el-Hoouâri, dans la rue espagnole de la Carrera. C'est le monument, affecté au culte mahométan, que l'on trouve à l'entrée de la rue du Vieux-Château.

En creusant les fondations pour asseoir le bâtiment que le Génie militaire fit construire, en 1853, pour le service du Campement, et qui s'appuie à cette mosquée, on a trouvé un assez grand nombre de cercueils à peu près vides. Les corps qu'ils avaient contenus étaient tombés en poussière; quelques fragments d'ossements et des ornements de fort mince valeur, tant sous le rapport intrinsèque que sous le rapport artistique, y ont été trouvés. Le chef de la mosquée paraissait attacher beaucoup de prix à ces objets, comme cela se peut concevoir aisément; il n'a point eu de peine à obtenir qu'ils lui fussent

(1) On appelle goum le contingent que les tribus sont tenues de fournir au bey, lorsqu'il part en expédition.

remis, ainsi qu'une pierre engagée dans un pan de mur, en retour d'angle, que l'on devait abattre.

M. Charles Cusson, d'Oran, a bien voulu nous donner la traduction des quatre lignes qui la couvrent :

Le prince des Croyants . . . . . .
. . . . a ordonné la
construction de cette mosquée bénie,
en l'année 1213.
(1799 — 1800 J.-C.)

On doit encore au bey Osman–le–Borgne, l'aménagement des eaux de Raz-el-Aïn; la reconstruction partielle du mur d'escarpe ouest du fort de Mers-el-Kebir, ainsi qu'une autre mosquée, située dans le haut quartier, et qui est devenue l'église actuelle de Saint-André.

1802-1805.

Mustapha-el-Manzali était d'une famille considérable de Smyrne. Sous son gouvernement, la province de l'Ouest fut continuellement en insurrection. Ben-Cherif, khalifa de Ben-Arach, s'était avancé, avec les contingents du Désert, jurant l'expulsion des Turcs et l'anéantissement de leur domination; il s'était emparé de toutes les villes de l'intérieur : Milianah, Tenez, Mascara, Tlemcen, avaient ouvert leurs portes, et les garnisons turques y avaient été massacrées; Oran même était en-

veloppée par toutes les tribus, qui brûlaient du désir de recouvrer leur indépendance; le vent de la révolte soufflait dans toute la province; la ville d'Oran se trouvait serrée de si près, que les communications avec Mers-el-Kebir étaient interceptées, et si les assaillants eussent eu du canon, la Place tombait en leur pouvoir. Dans cette extrémité, le timide Mustapha, n'osant prendre sur lui de tenter des sorties, chose impraticable du reste, se contenta de faire mûrer les portes de la ville. Cette action, plus que prudente, produisit une grande fermentation. Les cavaliers arabes et la maison militaire du bey, rougissant d'être ainsi plongés dans une humiliante inaction, se soulevèrent. Mustapha, voyant qu'une collision entre ses Turcs et les habitants devenait imminente, non content de s'être enfermé dans Oran et ne s'y trouvant plus en sûreté, mit le comble à son inexplicable conduite, en se barricadant dans la Casbah! Avec le petit nombre de serviteurs qui l'y accompagnèrent, il plaça en batterie les pièces qui armaient ce château, et les fit braquer contre les maisons particulières, menaçant de les démolir à coups de canon, si les Oranais osaient donner à la milice l'autorisation de déboucher les portes de la ville. Après une bataille dans les rues, qui dura toute la journée, les habitants refoulèrent les troupes du bey dans leurs casernes. Ce fut alors qu'une députation, composée de notables et de docteurs de la Loi, vint le supplier de prendre des mesures plus énergiques et plus dignes, lui remontrant, avec une certaine sévérité, combien sa conduite était répréhensible, condamnable même; en lui faisant envisager qu'il s'exagé-

rait le péril du moment, puisque Ben-Cherif, qui le cernait, n'avait point d'artillerie. Quoique doué d'un certain courage personnel, Mustapha était un homme irrésolu; les circonstances l'avaient surpris et le débordaient; aussi, hésita-t-il à se rendre aux raisons qui intéressaient son honneur d'une façon si puissante, et l'assemblée le quittant, sans avoir rien obtenu de cet esprit pusillanime, dut prendre elle-même, en main, le gouvernement intérieur de cette cité, sans cesse, et sous tous les pouvoirs, si cruellement éprouvée par des convulsions imprévues.

Sur ces entrefaites, et pour comble de fatalité, Adda-ben-Féréah, khalifa du bey, qui était en tournée dans le Dahra, afin d'y accélérer la rentrée de l'impôt, reçut la nouvelle de la situation critique dans laquelle son maître se trouvait placé. Il se mit incontinent en marche, mais les gens de Mazouna le supplièrent de demeurer parmi eux, afin de les protéger contre l'ennemi, pendant la durée de la révolte. Il y consentit, et paya cher cette condescendance. Lorsque l'enfouissement des grains fut terminé, les habitants le chassèrent, lui et ses troupes. Ils prévinrent en même temps les Ouled-el-Kessir, les Sbeahs, les Medjehar, les Sendjess, les Beni-Zeroual, les Ouled-Khrelouf et jusqu'aux Beni-Ouraghr, qu'ils eussent à combattre et à détruire le corps d'armée du khalifa. Les cavaliers de ces belliqueuses tribus atteignirent Adda-ben-Féréah, dans le bois de Bessibissa des Medjehar, et mirent tout son monde en déroute. Néanmoins, le khalifa, suivi d'une poignée d'hommes, put se réfugier dans Mostaganem, mais il se trouva dans l'im-

possibilité de venir se jeter dans Oran, où sa présence eût pourtant modifié bien des choses.

La défaite essuyée par Ben-Féréah jeta la perturbation dans toute la contrée. On vit alors les tribus restées fidèles se détacher successivement et passer sous les drapeaux de Ben-Cherif. Mazouna ouvrit ses portes à ce dercaoui. Mostaganem seule résista. En moins de deux mois, les Turcs perdirent toutes les villes de l'intérieur, depuis Milianah jusqu'à Ouchda (1) qu'ils avaient occupées par surprise; leur domination touchait donc à son déclin, lorsque Mustapha, pacha d'Alger, résolut de ressaisir cette belle province qui lui échappait. Il déposa El-Manzali et fit choix d'un homme énergique pour le remplacer.

1805-1807.

Ce fut Mohammed-Mekalech, fils de Mohammed-el-Kebir, frère du bey Osman, qu'il avait accompagné dans son exil à Blidah, à qui le dey d'Alger confia le difficile gouvernement de l'Ouest, en lui disant : « Je te « nomme bey d'un beylick que tu as à conquérir pres« qu'en entier. »

Les chemins, d'Alger à Oran, étant au pouvoir de l'insurrection, Mekalech dut s'embarquer sur une frégate avec cent cinquante tentes turques. Son premier

(1) Ville marocaine située à une faible distance de Tlemcen.

acte fut de céder sa place, à bord de la frégate, à son craintif prédécesseur, et de le renvoyer à Alger y atténuer, devant le divan, les désastreux résultats de son incurie. Il fit ensuite ouvrir les portes de la ville, murées par El-Manzali, pendant ce blocus de huit mois. La présence du farouche Mekalech et de ses Turcs ranima le courage des assiégés. Bientôt après, il sortit avec tout le monde dont il put disposer, mit le Maghzen sur pied et parvint à dégager les remparts; puis se munissant de trois canons à bras, il poursuivit les Arabes, les rejeta au-delà du Sig et leur fit subir d'énormes pertes; alors les tribus se rangeant, suivant leur habitude, du côté du plus fort, dispersèrent les troupes de Ben-Cherif, sur la rivière de l'Habra, et le marabout, défait et trahi, courut s'enfermer dans Mascara. De nombreuses et menaçantes proclamations, lancées par Mekalech, entraînèrent la soumission de toutes les tribus environnantes, effrayées par la colère du bey. Les Bordjias se rallièrent les premiers; ils accompagnèrent les Turcs qui allèrent s'installer au centre du pays des Medjehar; là, un sanglant combat s'engagea (1), les rebelles ne purent soutenir le choc; mille têtes coupées furent envoyées aux Algériens, qui en garnirent leurs remparts d'enceinte. Mekalech poursuivit ses succès et, dans le cours d'une campagne, força toute la contrée à l'obéissance.

Trois années s'étaient écoulées. Aucun symptôme inquiétant pour la tranquillité ne s'était produit, et Mekalech goûtait un repos acheté au prix des plus grands

(1) Aux cinq marabouts de Mazra.

dangers, lorsqu'une nouvelle, volant de bouche en bouche avec la rapidité de la foudre, vint le tirer du calme où il était plongé : Ben-Cherif et Ben-Arach, dont les noms n'éveillaient plus d'écho, reparaissent à la tête des populations du Sud, ravageant tout sur leur passage. La puissante tribu des Beni-Ahmer, mise au ban des montagnards pour avoir autrefois fidèlement servi les Espagnols (1), faisait défection et se rangeait sous les étendarts des chérifs. Aussitôt le bey réunit toutes les forces dont il peut disposer, se met à leur tête, cerne les Beni-Ahmer, rassemblés au Tamzoura (2), et leur tue six cents hommes, au marché du lundi (3). Les deux marabouts, terrifiés par cette attaque subite, s'enfuient, abandonnant à la colère du farouche Mekalech les populations crédules qu'ils avaient si soudainement entraînées.

Après une troisième tentative essayée par Ben-Arach et Ben-Cherif, dans laquelle les révoltés furent encore

(1) Un *ouchoum*, c'est-à-dire un signe de tatouage représentant une étoile placée sur la joue gauche ou à la tempe, est la marque que les Espagnols infligèrent aux Beni-Ahmer, lorsqu'ils les placèrent sous leur illusoire protection. Les Arabes de cette tribu la portent encore, et ne se doutent point que cet *agrément* est un cachet d'esclavage.

Cette coutume, de marquer ainsi les peuplades soumises, vient des Romains et des Goths. Lorsque ceux-ci couvraient l'Afrique de leurs bandes guerrières, ils accordaient l'exemption de toute redevance aux Barbares qui embrassaient le christianisme, et, afin de les distinguer d'avec les non convertis, on leur gravait le signe de la Rédemption sur le dessus de la main, sur la joue gauche ou sur la tempe. (V. Marmol Caravajal ; *Descripcion general de Africa.*)

(2) Au sud de la Sebka d'Oran, dans la chaîne du Thessala.

(3) *El-Had.*

défaits, les deux marabouts se réfugièrent au Maroc; le succès les avait unis, le malheur les divisa; ils devinrent d'irréconciliables ennemis, et Ben-Cherif parvint à faire étrangler son ancien maître. Après son crime, il se retira dans une petite ville du Maroc, où il y a une zaouïa renommée, et s'y maria avec la fille d'un autre marabout du nom de Bou-Terfas; il y mourut de la peste, peu de temps après (1). Telle fut la fin de ces deux hommes, ambitieux à la vérité, mais qui avaient pour mobile, et c'est là leur excuse, l'espoir de constituer la nationalité arabe : beau rêve, si ardemment caressé de nos jours par l'ex-émir Abd-el-Kader.

Mekalech, rentré en triomphateur à Oran, ne sut pas longtemps jouir du pouvoir qu'il devait à ses talents militaires et à son énergie. Les douceurs de la paix corrompirent cette mâle organisation. — De même qu'Osman, le vin et les femmes le dominèrent et lui firent commettre les actions les plus hideuses. — Adonné à l'ivrognerie, ses excès et ses scandales furent portés au plus haut point. Devenu tyran stupide et féroce, hébété par l'ivresse, il ordonnait de nombreuses exécutions que dictaient de sinistres caprices. Raffiné dans ses cruautés, il prononçait et exécutait lui-même les sentences. Ce fut

(1) S'il faut en croire un vieux cavalier arabe du Maghzen qui nous l'a conté, le chérif aurait été trouvé mort, sous un amas de cadavres, dans Mascara même, qui fut visitée par les troupes de Mekalech. On le reconnut à la richesse de ses vêtements et de ses armes, ainsi qu'à son énorme corpulence. Cette version est, sans aucun doute, celle qui se rapproche le plus de la vérité. — M. Walsin Esterhazy le fait mourir au Maroc. — Sur quel dire ?

lui qui inventa un genre de supplice, si horrible que la plume se refuse à le décrire. Malheur à qui résistait à ses volontés. Les femmes et les filles, qui lui plaisaient, étaient publiquement arrachées de chez elles et conduites dans son palais de la Casbah qu'il avait transformé en lieu de débauche. Le plus léger murmure s'élevait-il contre les actes de ce despote abruti? celui qui l'avait laissé échapper était sur-le-champ mis à mort. Il déshonora audacieusement plusieurs tentes nobles, et, dans la ville, les familles les plus haut placées.

Par une de ces contradictions étonnantes qui ne peuvent éclore que dans un cerveau dérangé, il pardonna, un jour, et combla de présents l'auteur d'une tentative de meurtre commise, en plein jour, sur sa personne. Un Arabe des Bordjias, dont il avait fait enlever la sœur, lui tira un coup de pistolet, à bout portant, au moment où il entrait dans la grande mosquée; mais la balle ne l'atteignit pas, et frappa un homme de sa garde qui tomba mort aux pieds du bey. Mekalech, se retournant avec calme, regarda froidement l'Arabe resté impassible et lui dit : « Je te pardonne ; vas-t-en et ne recommence plus; » puis, rassurant du geste les gens de sa suite, il donna l'ordre que cet individu ne fût point maltraité, défendit que son nom fut prononcé, et lui fit donner un cheval pour retourner chez lui. Peu de temps après, cet homme, touché de reconnaissance, étant venu l'instruire qu'un parti de cavaliers l'attendrait au passage, dans le grand ravin, en avant de son palais d'été de Misserghin, et qu'il devait y être attaqué, Mekalech le livra à ses chaouchs qui l'étranglèrent. Mais, ce qui exas-

péra le plus violemment la population, fut l'enlèvement d'une jeune femme, merveilleusement belle, mariée à un agha des Zmélas. Pendant l'absence de son mari, les cavaliers du bey l'arrachèrent, presque nue, de sa demeure, et la forcèrent à les suivre à pied jusqu'au Château-Neuf. Mekalech avait ordonné qu'on comptât, à cette victime de sa brutalité, autant de solthanis d'or qu'elle aurait fait de pas pour arriver jusqu'au palais. Le spectacle de ces rudes chaouchs, environnant cette femme tout éplorée, comptant ses pas à haute voix, insultant la foule et frappant avec de longs bâtons noueux tous ceux qui s'arrêtaient sur leur passage, remplit la ville d'imprécations et de menaçantes rumeurs. Enfin, une plainte rédigée et signée par les notables les plus courageux parvint à Alger. Ahmed-Pacha envoya Omar-el-Deldjii, agha, avec l'ordre de procéder à la vérification des comptes du beylick, de faire le recensement du Trésor et de se défaire de Mekalech. Le bey était encore en campagne avec quelques troupes, du côté des Sbeahs du Chéliff. A sa rentrée, Omar-el-Deldjii le fit mettre à la torture, pour le forcer à désigner le lieu où tant de richesses devaient être enfouies; n'en obtenant point de réponse, on lui fit subir, entre autres supplices, l'application d'une calotte de fer rouge sur la tête. A cette suprême et terrible épreuve, Mekalech s'écria que le trésor du beylick était dissipé : l'agha le fit alors étrangler.

L'opinion générale, qui existe encore chez les habitants turcs ou maures d'Oran, est que ce trésor, augmenté par les nombreuses prises effectuées en mer, à cette épo

que, et par les énormes contributions dont Mekalech frappa les tribus soulevées et réduites, ne put être dissipé en un aussi court espace de temps. Ils supposent que quelque cavité de la Casbah le recèle en grande partie. Le hasard seul pourra, si ce dépôt existe réellement, conduire à sa découverte; car les enfouisseurs ne vivent probablement plus. A ce propos, nous dirons que de tout temps, depuis l'occupation française, des recherches ont été faites pour retrouver des sommes ensevelies; elles ont eu lieu, plus particulièrement, dans le Château-Neuf. Nous avons été personnellement témoin de deux de ces opérations : la première se fit à quinze mètres de l'angle nord-est de la caserne voûtée de ce fort, et la seconde, à droite, en dedans du grand portail, exactement au pied du corps de garde de l'officier; ces deux fouilles, faites du reste très-superficiellement, ou à peu près, n'ont rien rapporté à leurs auteurs.

1807.

Le nouveau bey, Mustapha-el-Manzali, que nous voyons au pouvoir pour la seconde fois, était un administrateur intègre. Il s'attacha à effacer la trace de tout le mal que son prédécesseur avait fait, rétablit l'ordre dans les finances et entra, par une excellente administration et par d'utiles réformes, si avant dans l'estime du pacha, que celui-ci le manda au bout de quelques mois à Alger et lui offrit l'emploi, fort considérable, de

khrasnadj, — *trésorier en chef de la régence.* — Plus tard, il se retira à Médéah, où il mourut paisiblement dans une extrême vieillesse.

1807-1812.

Mohammed-el Reqîd, — *le Menu*, — lui succéda; il était frère de Mohammed-el-Kebir. Un acte de brutalité lui valut le surnom de Bou-Kabous (1) : Se trouvant auprès de Milianah, il reçut un jour la visite d'un cheïk arabe de qui il avait eu jadis à se plaindre, et qui venait lui exprimer ses regrets d'avoir pu lui déplaire. Le bey l'écouta silencieusement, puis, sans se lever du divan sur lequel il était assis, il l'abattit à ses pieds, d'un coup de pistolet.

Ce fut sous son gouvernemeut qu'éclata la révolte dont Bou-Terfas était l'âme; ce marabout marocain, continuant l'exécution du plan dont son gendre Ben-Cherif avait été l'auteur, opéra un soulèvement général parmi les tribus qui peuplaient le sud-ouest de la province d'Oran. Bou-Kabous le joignit dans les environs de Ned-Roma, le battit en cette année, 1226 de l'hégire (1812 J.-C.), et lui occasionna de telles pertes que ce personnage politique dût renoncer à de nouvelles tentatives et rentrer dans l'obscurité, abandonnant le rôle d'agitateur, qui n'était pas fait à sa taille (2).

(1) *L'Homme au pistolet*, ou, pour plus d'exactitude : *celui qui a un pistolet*.

(2) Cette année est appelée par les Arabes : année de Bou-Terfas — *Am-bou-Terfas*, — en souvenir de l'énorme quantité de neige qui

Sur ces entrefaites, on apprit la nouvelle que Ahmed-Pacha venait d'être assassiné par la milice et Hadj-Ali élu par elle. Le nouveau dey déclarant la guerre à la régence de Tunis, tous les beys durent fournir leur contingent et se mettre en mesure d'entrer immédiatement en campagne; Bou-Kabous seul résista, d'après les conseils pernicieux des Douairs et des Zmélas; il alla plus loin encore : par un esprit de vertige inexplicable, il fit arrêter presque tous les chefs turcs qui commandaient dans les villes de Tenez, Tlemcen, Mascara, Mostaganem, ainsi qu'une grande quantité de notables, et les emprisonna. Cette abstension du bey d'Oran n'avait pas été prévue. L'on s'accorde à lui rapporter l'énorme échec que subirent les armes de la régence. Outré de cette trahison, Hadj-Ali envoya aussitôt, par terre, Omar-Agha, renégat grec, à la tête de forces suffisantes, afin de réprimer cette audacieuse révolte; une frégate algérienne transporta, en même temps, un agent à Oran, l'oukil Moula-Hamed, muni des pouvoirs les plus étendus.

Bou-Kabous, après avoir pris, sur la Mina, quelques dispositions pour résister, se voit abandonné des siens, lorsque la nouvelle de la marche rapide d'Omar-Agha se répand autour de lui. Saisi de crainte, il s'enfuit, presque seul, décidé à se défendre dans Oran dont il fait fermer les portes ; mais l'oukil y était déjà arrivé; alors ne sachant trop s'il pouvait compter sur les habitants,

couvrit la terre de plusieurs pieds. — Bou-Kabous ne put regagner Oran, pour ce motif, et dut attendre, à Tlemcen, le rétablissement des communications.

Bou-Kabous s'enferma dans le donjon (1) du Bordj-el-Hamar et fit dire à la population que, si elle ne forçait pas l'envoyé du dey à se rembarquer, il allait mettre le feu aux approvisionnements de poudre que contenait le Château-Neuf et faire sauter la ville. Nous laissons à penser par quelles terribles transes les habitants durent passer à cette communication du bey au désespoir. Le dévouement du khrodja de Bou-Kabous mit fin à ces angoisses. Cet homme, qui connaissait bien le caractère de son maître, insista auprès d'Omar-Agha pour qu'on l'introduisit, en qualité de parlementaire; il garantissait sur sa tête que le bey entendrait le langage de la raison. Omar le permit et l'événement confirma les promesses de Mustapha-ben-Djelloul. Son nom mérite certainement d'être cité. Bou-Kabous exprima un vif repentir et demanda qu'on lui fit grâce de la vie. Le négociateur lui répondit en l'invitant à demander à Dieu le pardon de ses crimes; peu après, sur l'ordre du malheureux bey lui-même, la porte du fort s'ouvrit, et, présentant ses mains aux chaînes que l'on apportait, il s'apprêta à mourir. Les chaouchs s'emparèrent de lui et le supplicièrent avec lenteur. On lui écorcha la figure, on lui ouvrit le ventre du haut en bas, et, dans cette horrible situation, il fut accroché, par le milieu du dos, à une branche de fer recourbée. Il resta dans cet état, en butte aux outrages de la multitude et vivant encore, pendant trente-six heures, après quoi Omar lui fit tran-

(1) Les trois grosses tours, où se trouve aujourd'hui la direction d'artillerie.

cher la tête, qui fut salée et plantée au sommet de la porte d'entrée du Château-Neuf, où elle demeura jusqu'à l'arrivée de son successeur. C'est depuis ce temps-là que les Arabes l'appellent El-Bey-Meslourgr, — *le Bey Écorché.*

1812-1817.

Ali-Kara-Bargli, kaïd de Tlemcen, turc d'origine, ancien khalifa-el-koursi du bey Mekalech et gendre de Mohammed-el-Kebir, — le pouvoir revenait toujours aux mains de cette remarquable famille, — était un homme d'une rare énergie et d'un courage à toute épreuve; il fallait qu'un homme de ce caractère eût le commandement des forces turques dans l'ouest, afin de faire cesser les mouvements insurrectionnels qui éclataient à chaque instant, sur différents points de la province et détruire le levain de révolte que les infatigables marabouts marocains faisaient fermenter, sans relâche, au sein des populations fanatisées à leur voix; aussi fut-il désigné pour succéder à Bou-Kabous.

Suivant, avec une respectueuse fidélité, les bonnes traditions gouvernementales qu'avait laissées Mohammed-el-Kebir, dont il avait été le conseiller et l'ami, Kara-Bargli s'entoura de savants, d'hommes probes et désintéressés, à quelque classe qu'ils appartinssent; il réforma presque entièrement ce qui constituait la maison militaire du bey, entourage composé de gens avides et

d'ambitieux; il modifia l'organisation et la comptabilité du fermage des ventes de grains, provenant de l'achour, qui s'opérait à Mers-el-Kebir; augmenta l'octroi de mer, pour alléger les contributions qui pesaient si lourdement sur le pauvre; enfin, il opéra tant de réformes utiles qu'il devint l'amour des populations arabes. Le concert de louanges qui l'entourait se fit entendre jusqu'à Alger même; l'assassin de Hadj-Ali, ce renégat grec, Omar, le bourreau de Bou-Kabous était alors dey d'Alger ; les vertus et la sagesse de Kara-Bargli contrastaient d'une manière si éclatante avec les injustices et la cruauté du pacha, que celui-ci en prit de l'ombrage et résolut de se défaire du bey d'Oran. En conséquence, il lui donna l'ordre d'apporter le denouch à Alger, et comme il s'en retournait, ce devoir accompli, il trouva en chemin, au pont d'El-Kantara, sur le Chéliff, en avant de Milianah, deux agents dépêchés par le pacha pour « lui rendre honneur. » Kara-Bargli prit respectueusement la sentence, la lut, s'inclina, et tendit le col à ses bourreaux, qui l'étranglèrent.

1817-1830.

Hassan, son successeur, est un exemple des jeux de la fortune. Il commença par être de la garde du bey Osman-le-Borgne, puis l'un de ses cuisiniers; plus tard, il établit une boutique sous les arbres de la rue Philippe, à côté de la petite fontaine mauresque qui s'y trouve en-

core (1); là, il vendait du tabac, des pipes et quelques objets précieux du Levant. Le bey Bou-Kabous, qui le vit et qui remarqua ses excellentes manières et son intelligence, le prit à son service et en fut si satisfait qu'il lui donna, par suite, une de ses filles en mariage. Doué d'un esprit vif, prompt à se résoudre, renommé pour sa bravoure, dont il donna des preuves éclatantes en plusieurs occasions, assez instruit pour n'être étranger à rien, Hassan, conduit par le désir de parvenir, étudia les ressorts de l'administration et domina bientôt, dans le Conseil, ses indolents collègues. Nous le voyons, après la mort de Bou-Kabous, affecter de rechercher l'obscurité et s'effacer complétement sous Kara-Bargli, jusqu'au moment où, à la mort tragique de ce bey, il s'offrit à lui succéder. Le vœu de la population l'appelant à ce poste suprême, il fut nommé par le Divan, sans la plus légère difficulté. Ses ennemis lui reprochent, à tort ou à raison, d'avoir causé la mort de ses deux prédécesseurs : le premier, son beau-père, Bou-Kabous, en lui conseil-

(1) C'est le bey Ali-Kara-Bargli qui fit construire cette petite fontaine. On lit, sur une large pierre, qui en forme le devant et qui a été sciée, l'inscription suivante :

REYNANDO EN LAS ESPAÑ
PLAZAS EL TENIENTE GE..
ZO... ESCVDO Y SE R..
RA... CON OTRA OBR..
TO EN NDO DL EX^mo S^r D
EN RINDIERON LOS TVRCOS ESTA

Ce doit être encore une épigraphe de 1732 ou 1733, exécutée sous le commandement du général don Alexandre Delamotte.

lant la révolte; le deuxième, en éveillant l'attention de l'ombrageux pacha d'Alger, sur la reconnaissante popularité dont jouissait Kara-Bargli. Nous hésitons à croire à une astuce aussi criminelle, et si nous mentionnons ces imputations, que nous croyons mensongères, parce que les amis de Hassan ont tout nié, c'est pour rendre hommage à la sévère probité de l'Histoire, qui ne souffre pas qu'on lui dérobe aucun fait.

Le nouveau bey s'attacha, de prime-abord à détruire ou à tenir sous la plus étroite surveillance la dangereuse race des marabouts, dont les prédications incessantes étaient un brandon de révolte jeté au milieu des Arabes, pour qui le joug des Turcs était d'une dureté insupportable. Un de ces fanatiques, le plus redouté de tous, était Sidi-el-Hadj-Mahi-Eddin, le père d'Abd-el-Kader; il fut arrêté et amené à Oran, en présence du bey qui l'interpella rudement et allait l'envoyer à la mort, lorsque la fille de Bou-Kabous, femme de Hassan, supplia en faveur du saint homme et obtint qu'il serait seulement interné à Oran. Il eut pour résidence la maison connue sous le nom de Dar-el-Arich, — *Maison de la Treille* (1); — au bout d'un an, les kaïds ayant répondu de sa tranquillité, il fut libre de retourner dans son pays.

Hassan entreprit de nombreuses expéditions dans l'intérieur de la province, afin de châtier les tribus qui se laissaient entraîner à la révolte. L'excellent ouvrage de

(1) La maison, sise rue Bassano, existait encore il y a cinq ans. Elle s'écroula à la suite d'une de ces légères secousses de tremblement de terre qui viennent trop fréquemment faire vaciller les constructions de notre ville.

M. Walsin Esterhazy, *De la Domination turque*, qui nous a fourni les principaux documents relatifs à cette dernière époque, est à consulter à ce sujet : on y trouve des détails intéressants à examiner; nous y renvoyons le lecteur.

Politique soupçonneux, Hassan ordonna de nombreuses exécutions, qui frappèrent malheureusement beaucoup plus d'innocents que de coupables. Il se défit violemment de ses ennemis personnels et de ceux qu'il croyait être, ou en chemin de devenir ses rivaux. Entre autres condamnations, nous citerons celle de son propre gendre, Sidi-Mustapha-Tcheurmi, qu'il fut obligé de révoquer de ses fonctions, pour cause d'exactions dans le pays des Flitas dont il était kaïd. Outré de cette disgrâce et de la déconsidération dont elle était la conséquence, Mustapha résolut de se venger et, dans ce but, il écrivit au pacha d'Alger en lui offrant, contre la position de bey de l'Ouest, la tête de son beau-père Hassan et quatre mille doublons (trois cent trent-quatre mille huit cents francs). Mais le dey, révolté de cette proposition, renvoya la lettre de Tcheurmi au bey d'Oran, en l'autorisant à faire ce que bon lui semblerait de son gendre, moyennant le même nombre de doublons.

Hassan prit ses dispositions en conséquence, le lendemain du jour où, en souriant, il remit à son gendre des cadeaux et de l'argent, afin de l'aider à achever une maison qu'il faisait construire. Le kaïd Tcheurmi, comme troisième personnage de l'Etat, vint le matin, selon la coutume, faire sa cour au bey. La réception fut d'une terrible simplicité : Hassan lui présenta sa lettre

et, sans lui permettre une réponse, le livra au zméla Ismaël-ben-Cadi, qui l'étrangla dans le recoin que l'on remarque à gauche, en entrant par la porte d'honneur du palais, au Château-Neuf. Le bey envoya, le jour même, les quatre mille doublons et la tête de son rival à Alger.

Nous voici parvenus à l'année 1830. Sans entrer dans une disgression superflue, il nous paraît utile de rappeler ici les faits qui déterminèrent le gouvernement du roi Charles X à entreprendre cette glorieuse expédition d'Alger, éternel honneur de son règne.

Sous la première république, la France fit acheter à la maison israëlite Busnach et Bacri, d'Alger, des quantités considérables de blé pour lesquelles elle devint débitrice; ses finances se trouvant absorbées par l'entretien des quatorze armées qu'elle créa d'un souffle de sa puissance, elle ne put que donner quelques à-compte, au moyen de valeurs qui subirent un peu plus tard une dépréciation de soixante à soixante-dix pour cent. Aucune liquidation n'eut lieu sous l'empire, trop occupé alors de guerres malheureusement interminables. Cependant, en 1816, une commission chargée de déterminer le chiffre de ce qu'il était dû aux fournisseurs algériens, trouva qui restait à leur payer une somme de quatorze millions. Le 20 octobre 1819, une transaction eut lieu qui réduisit d'un commun accord la somme à sept millions seulement. La maison Bacri avait des créanciers en Italie ainsi qu'en France, ils formèrent aussitôt opposition au paiement, et les sept millions durent être déposés à la caisse des dépôts et consignations. De son côté, le gou-

vernement algérien était également créancier pour une somme considérable, représentant des laines livrées depuis plusieurs années à cette maison de commerce, qui en avait obtenu le monopole. Le dey crut démêler quelques manœuvres frauduleuses dans l'apparition de tous ces créanciers; il supposa, à tort ou à raison, qu'il en avait surgi de fictifs ou dont les titres étaient problématiques; en conséquence, il en écrivit directement au roi, protesta contre le versement qui venait d'être fait à la caisse des dépôts et consignations, se plaignit des lenteurs apportées par la Cour royale d'Aix dans l'établissement de ses comptes de liquidation, prétendit que les créanciers de la maison Bacri devaient justifier, à Alger même, de la légalité de leurs réclamations, et termina son arrogante lettre en exigeant l'envoi immédiat d'une somme de deux millions et demi de francs. Charles X chargea le baron de Damas, alors ministre des affaires étrangères, de faire répondre au dey, par l'organe du consul général, que ses prétentions étaient outrées et diamétralement opposées à la convention du 20 octobre 1819.

Sur ces entrefaites, la fête du Beyram arrivant, M. Deval se présenta, selon la coutume, avec le corps consulaire, pour rendre visite au dey. Hussein-Pacha le reçut avec brusquerie et lui demanda impérieusement pour quel motif son maître ne lui répondait pas; M. Deval répartit qu'il était au-dessous de la dignité d'un roi de France de correspondre directement avec un dey d'Alger. A cette réplique qui le blessa, Hussein ne fut pas maître de sa colère, et passant rapidement

le chasse-mouches en plumes de paon qu'il tenait à la main devant le visage du consul, il l'injuria, l'appella chien, et se répandit en menaces contre la France. Comme il était impossible que cette affaire s'arrangeât après un pareil affront, et malgré quelques hésitations produites par l'impopularité du ministère Villèle, un blocus rigoureux fut appliqué au port d'Alger. Enfin, sous le ministère de M. de Polignac, une expédition fut résolue : la flotte sortit de Toulon le 25 mai, le débarquement s'opéra le 14 juin à Sidi-Ferruch, et nos colonnes victorieuses entrèrent dans Alger le 5 juillet 1830.

Cependant Hussein-Pacha, disposant tout pour la résistance, avait donné l'ordre aux beys des trois provinces de se mettre à la tête de toutes les forces dont ils pourraient disposer et de se joindre à lui pour exterminer les Infidèles. Le bey de Constantine, feignant de redouter un débarquement de troupes françaises sur les côtes de cette province, se borna à diriger quelques cavaliers sur Alger; celui de Titteri s'exécuta de bonne volonté et vint avec des forces nombreuses; Hassan, bey d'Oran, déclinant les ordres reçus, en référa au Conseil qui crut devoir décider que le contingent ne serait pas fourni; le kaïd Boursali, khalifa du bey, qui se trouvait en ce moment-là à Alger, pour y verser le tribut, fut seul appelé à combattre avec les douze cents hommes qui l'accompagnaient. Boursali ne rentra à Oran qu'après la chute de Hussein-Pacha.

A la nouvelle de l'entrée des Français dans Alger, les Arabes, enchantés d'avoir un prétexte pour renverser

l'autorité turque, vinrent bloquer hermétiquement la ville d'Oran ; la position devenait périlleuse, aussi les milices du maghzen engagèrent-elles le bey à asseoir son autorité dans l'intérieur du pays. Hassan se rendit à leurs prudentes sollicitations et se disposa à sortir de la ville, la laissant livrée à elle-même. Il fit mettre en marche un énorme convoi de chameaux portant toutes ses richesses, le mobilier de sa maison et le trésor du beylick, dans l'intention de se fixer à Mascara et d'y porter le siége de sa puissance ; mais sur le revers des glacis de la ville, il fut attaqué par les Oranais, furieux de ce qu'ils appelaient une lâche désertion, et dût renoncer à son projet. Ce fut alors que, fatigué du pouvoir, et pour sauver les débris de sa fortune, il sollicita la protection de l'autorité française. A cette communication aussi heureuse qu'inattendue, le maréchal comte Bourmont envoya son fils, capitaine d'état-major, pour recevoir le serment d'obéissance du bey. Hassan lui demanda quelques troupes pour sa sécurité, car de menaçantes et sourdes rumeurs grondaient dans la ville ; il lui promit, en échange, Oran et ses forts, témoignant le désir de se retirer à Alep, en Syrie.

Pendant le temps que durèrent ces conférences, le capitaine Leblanc, commandant le brick le *Dragon*, qui stationnait avec deux autres navires dans les eaux d'Oran, fit, de son propre mouvement, mettre son équipage à terre. A la tête d'une centaine de marins, il s'empara de la forteresse de Mers-el-Kebir et eut l'honneur, le premier, d'y faire flotter le drapeau français, sans que la garnison turque opposât la moindre résistance. Le bey

n'apporta aucune attention à cet événement qui, du reste, cadrait parfaitement avec ses vues; les points du traité de cession pesés et arrêtés, le capitaine de Bourmont retourna rendre compte, au commandant en chef, du résultat de sa mission.

Sur ce rapport, le maréchal envoya à Oran le 21ᵉ régiment de ligne, commandé par le colonel Goudfray, cinquante sapeurs du génie et deux obusiers de montagne. Cette troupe partit le 20 août et arriva bientôt en vue de Mers-el-Kebir. Le débarquement s'opérait avec rapidité et déjà quelques compagnies étaient rendues à terre, lorsqu'elles furent précipitamment reconduites à bord. Une dépêche du maréchal apportait contre-ordre, à la suite de la nouvelle des événements de juillet et de la révolution qui venait, en trois jours, de renverser la dynastie bourbonnienne, et l'obliger à prendre encore une fois le triste et douloureux chemin de l'exil.

Mers-el-Kebir fut abandonné et l'on en fit sauter les fortifications du côté de la mer.

Hassan, qui avait refusé de s'embarquer avec les Français, tomba dans une grande perplexité d'où l'arrivée d'une seconde expédition le tira bientôt à son entière satisfaction.

Le général comte Denys de Damrémont partit d'Alger, le 11 décembre 1830, avec le 20ᵉ de ligne et un bataillon du 17ᵉ, arriva le 13 dans la rade de Mers-el-Kebir, s'y installa le lendemain et prit possession du fort Saint-Grégoire trois jours après. Il séjourna dans ces deux points jusqu'à la fin du mois, ne voulant procéder que pacifiquement au changement de pouvoir qui allait avoir

lieu; mais bientôt la colère des habitants fut à son comble : irrités de ce qu'ils appelaient la trahison du bey, ils se répandaient en menaces contre lui et en imprécations contre nos soldats qu'ils juraient d'exterminer. Des appels au pillage et à l'incendie grondaient dans toute la ville, et les cris de mort au bey retentissaient avec une extrême violence. Inquiet de la dangereuse tournure que prenaient les choses, Hassan envoya par mer, à Mers-el-Kebir, l'agha des Douairs Mustapha (1) et Hadj-Morcelli; ils y trouvèrent le général Damrémont et le supplièrent de prendre possession de la ville, s'il ne voulait la voir en proie au carnage et à la désolation. La colonne française se mit en marche le 4 janvier au matin, et, après quelques heures d'une fusillade insignifiante et peu meurtrière qui eut lieu entre Saint-Grégoire et la porte du Santon, elle fit son entrée dans Oran au milieu du plus morne silence. Seule, la population juive accueillit nos soldats comme des libérateurs, car les massacres devaient commencer par elle.

Le vieux bey s'embarqua trois jours après pour Alger où il fut reçu avec beaucoup d'égards et de distinction (2). Lors de la rentrée du maréchal Clausel en France, il prit passage à bord d'un bâtiment de commerce qui le transporta, lui, ses femmes et sa suite à Alexandrie, puis au bout de quelques mois il se rendit à la Mecque où il mourut.

(1) Mort général au service de la France.

(2) En décembre 1831, il existait encore à Oran quatre-vingt-dix hommes de la milice turque; vingt-sept entrèrent dans les chasseurs algériens, et les soixante-trois autres, tombés dans le plus grand dénûment, reçurent des vivres, des vêtements et une légère solde.

Afin de régulariser le mode d'administration de cette province, éviter les embarras et les soucis d'une réorganisation à l'européenne, et, par-dessus tout, dans la crainte qu'une guerre continentale vînt à éclater entre les grandes puissances, le maréchal Clausel traita avec la régence de Tunis de la cession du beylick d'Oran, moyennant une redevance annuelle d'un million de francs. Le 4 février 1831, eut lieu, dans la ville même, la reconnaissance de Sidi-Hamed, prince tunisien, qui avait envoyé son khalifa Herreddin-Agha, en son nom, prendre possession de son nouveau gouvernement. Ce fondé de pouvoirs débarqua à la tête de deux cents hommes de troupes de la régence, et fut installé par le général Damrémont qui repartit quelques jours après pour Alger, laissant en garnison, à Oran, le 21e de ligne, commandé par le colonel Le Fol (1); mais l'autorité du khalifa tunisien fut méconnue et méprisée par les Arabes, qui se souvenaient que Tunis avait été jadis sous la dépendance du royaume de Tlemcen; les relations avaient complétement cessé avec l'intérieur; la présence des Français et celle de ces soldats étrangers avait fait fuir la partie la plus saine de la population, la ville était presque déserte, les approvisionnements avaient été consommés, on ne les avait pas renouvelés et les magasins se trouvaient vides. Herreddin-Agha dut faire quelques sorties pour dégager la Place et la ravitailler; il y réussit et parvint à enlever une grande quantité de bes-

(1) Cet officier supérieur qui succomba, le 12 septembre, à une affection nostalgique, fut enterré dans le bastion du Château-Neuf qui porte son nom; il y repose à côté du général Fitz-James.

tiaux aux tribus environnantes ; déplorable début qui ne contribua pas peu à lui attirer la haine de ses administrés. Sa position devenait de jour en jour plus fausse et plus précaire, aussi apprit-il avec joie le rejet du traité passé par le maréchal Clausel avec la maison régnante de Tunis. Lui et ses troupes se retirèrent et l'administration française fut décidément installée. M. le maréchal-de-camp, marquis de Faudoas, investi de l'autorité supérieure, mais seulement comme intérimaire, fit son entrée dans Oran, le 17 août 1831 et commença la brillante et glorieuse série des généraux qui ont commandé jusqu'à ce jour cette turbulente province.

NOTES.

NOTES.

—

Page 5, note *B* :

Juba, père de Ptolémée, lui donna le nom de Julia Cæsarea, en l'honneur de César Auguste. Cette ville était le siége principal de la domination romaine dans la contrée. Elle a vu naître, en l'année 164, Macrin qui assassina Caracalla, en 217 (J.-C.), et fut proclamé empereur à sa place. Cet usurpateur se nommait Marcus-Opelius-Severus Macrinus.

Cherchell, au rapport de Procope, était continuellement bloquée par les peuplades voisines qui s'étaient rendues maîtresses des passages; les Romains n'en pouvaient approcher que par mer.

Si l'on en croit une vieille tradition, cette ville fut complétement ruinée par un tremblement de terre, et son port, jadis vaste et sûr, fut comblé par des éboulements qui le réduisirent à l'état actuel.

Page 6, note *A* :

Les cinquante-quatre gouvernements ou *nomes* d'Égypte furent placés, par Auguste, lorsqu'il partagea l'empire avec le Sénat, sous les ordres d'un magistrat de l'ordre civil : le *præfectus Augustalis*. L'empereur Septime Sévère y envoya un sénateur qui prit le titre de *præfectus Ægypti*,—préfet d'Égypte,— et la divisa en Libye supérieure, Libye inférieure, Thébaïde, Égypte, Arcadie, Augustamnica.

Auguste sépara la Pentapole de Libye et la joignit au gouvernement de l'île de Crète. — Gratien réunit l'Arcadie et l'Augustamnica en un seul gouvernement. Valentinien remania cette organisation et la fit passer tout entière sous les ordres du préfet du prétoire d'Orient, moins l'Augustamnica, dont Péluse était la capitale; cette province, la plus fertile de l'Égypte proprement dite, après le Delta, fut partagée en deux gouvernements, jusqu'à l'invasion des Barbares.

Les médailles frappées par les empereurs romains Trajan, Hadrien, Antonin et Marc-Aurèle, nous donnent les noms de ces *nomes* ou chefs-lieux. — Toutes ces monnaies sont en bronze, à l'exception de celles appartenant aux *nomes* des Coptites, — d'Oasis Magna, — des Tenty-

rites, — de Canopus et des Arsinoïtes, qui sont frappées en argent par Trajan et Hadrien, et comme les autres, à l'effigie de ces empereurs.

Page 30. — On a paru jeter quelque doute, etc. :

On ne possède, en fait de vestiges appartenant à l'époque romaine, que des monnaies frappées au coin des empereurs. Celles que l'on y découvre sont généralement situées à une très-grande profondeur, variant de huit à dix mètres, et toujours dans la partie comprise entre la rue de l'Arsenal et la manutention des vivres. M. le général Tripier (1) parle de médailles du Bas-Empire, recueillies sur le terrain où l'on a élevé l'hôpital militaire. Du reste, le sol de cette ville a été bouleversé à tant de reprises qu'il n'est point surprenant de ne rien rencontrer à sa surface.

Ces médailles appartiennent presque toutes à la période qui s'est écoulée entre le règne de Valentinien I[er] jusqu'à celui d'Héraclius II (375 à 641 J.-C.). On rencontre fréquemment les petits bronzes à tête casquée, à la louve allaitant les fondateurs de Rome, avec la légende URBS ROMA, et le même avers qui a pour légende CONSTANTINOPOLIS. Les Théodose II, les Basile II, surnommé Bulgarotocnus, les Valentinien III, les Phocas et les *aureus* de Majorien, Léon II et Zénon y ont été trouvés.

Ce faible exposé peut, à la rigueur, suffire à lever les doutes qui existeraient encore sur la position d'un municipe romain occupant jadis l'emplacement où, après sa destruction, des marchands maures de la côte d'Espagne jetèrent les fondements de Oued-el-Haran.

Nous mentionnerons encore plusieurs monnaies d'argent et de bronze, portant des légendes puniques; la langue et même l'alphabet punique étant restés jusqu'à ce jour à peu près complétement ignorés, il est impossible de leur donner une attribution certaine, bien que, très-évidemment, elles doivent être classées parmi les médailles appartenant, soit à la Zeugitane, soit aux Mauritanies et à la Numidie. Quant aux monnaies d'étain ou de plomb, portant généralement le même type, c'est-à-dire, une tête barbue et laurée, à droite, à l'avers, et, au revers, un cheval courant au galop, on n'y remarque, en fait d'inscription, que deux caractères presque cunéi-

(1) Mémoire déjà cité.

formes, placés sous le ventre du cheval. Ces curieuses pièces sont assez abondantes à Oran, particulièrement auprès d'un village européen nommé Bou-Sfer, à deux lieues sud-ouest de Mers-el-Kebir.

Page 39. — Vers l'année 1137 (J.-C.), etc. :

Taschfin était de la tribu de Zanhaga. Son père était fils d'Ali et frère d'Omar, père d'Abou-Zekerīah et d'Abou-Bekir. Taschfin réunissait, dit un chroniqueur arabe, aux avantages du corps les plus brillantes qualités. Il était de haute taille, bien proportionné, brun de visage, mais d'une physionomie prévenante. Il avait de grands yeux noirs très-expressifs, les sourcils bien dessinés, une longue barbe, le son de voix agréable; il était d'un naturel noble et généreux, courageux et vaillant à la guerre qu'il aimait et qu'il faisait avec bonheur; attentif aux besoins du peuple pendant la paix, libéral envers le soldat, grave et austère dans son maintien, un peu négligé dans ses vêtements qui furent toujours de laine; d'un commerce doux et facile; extrêmement sobre et frugal; d'une santé robuste que jamais n'affaiblit aucune maladie; religieux, remplissant scrupuleusement ses devoirs; aimant la justice, économe, ne foulant point le peuple par des impôts extraordinaires et ne souffrant pas même qu'on exigeât des Chrétiens d'autres tributs que ceux qui avaient été réglés par les conventions. En un mot, Taschfin avait tant de qualités, tant de vertus, qu'aucune n'était étrangère à son cœur; et, suivant l'expression de Muhammad-ben-Hamid, son historien, chacune d'elles se montrait en lui avec tant d'éclat, qu'on aurait dit de chacune qu'elle était la première ou la principale.

On dit qu'il vécut cent ans, étant né l'an 400 de l'hégire et étant mort l'an 500, après avoir régné trente-sept ans en Afrique et dix-sept en Espagne. Au reste, il faut remarquer que cent années arabiques ne représentent que quatre-vingt-dix-sept des nôtres. A sa mort, — 500 (hég.), 1107 (J.-C.), — on trouva dans son trésor trois cent mille arrobes d'argent monnayé, — à peu près sept millions deux cent mille livres pesant, — et cinq mille quarante arrobes d'or en pistoles ou en ducats, ou six cent cinquante-cinq mille livres pesant d'or (1). Il n'est pas besoin de faire ressortir l'extrême exagération de ces nombres.

Abd-el-Moumein est encore un de ces grands types qui apparaissent

(1) L'arroba d'argent valant 12,000 francs et celle d'or 220,534, ce trésor représentait : en argent, 3,600,000,000 francs et, en or, 1,111,491,360 francs. Le rapport qui existe entre la pesanteur spécifique qui est propre à ces deux métaux est comme 24 à 130.

dans l'Histoire, à de longues distances, et qui, par l'éclat répandu autour d'eux, laissent ceux qui les entourent dans l'obscurité. Les historiens arabes tracent ainsi le portrait du conquérant berbère :

« Assez blanc de figure, Abd-el-Moumein avait le teint animé, les « yeux beaux, les cheveux frisés, la taille bien prise, le regard inquiet. « Ses mœurs furent austères ; il eut du courage, de l'activité, du sang- « froid dans les plus grands périls, de la constance dans les fatigues ; il se « montra sobre et frugal ; mais l'habitude des armes le rendit impitoyable « et cruel. Il favorisa les poëtes et les savants, et fit fleurir les arts dans « tout son empire, principalement en Espagne, malgré les guerres « continuelles qui désolèrent cette contrée : Averrhoës, Abenzoar, Avi- « cenne illustrèrent Cordoue et leur siècle. »

Averrhoës ou Averroès naquit à Cordoue et mourut vers la fin du XIIe siècle. Il est l'auteur d'un traité complet des sciences médicales intitulé *Colliget,* et qui n'est qu'une compilation de ce que d'autres auteurs avaient dit avant lui, en anatomie, en chirurgie et en médecine. Il a traduit et commenté à sa façon les œuvres d'Aristote. Les Arabes le nomment Abou-el-Walid-Ibn-Roschda.

Avicenne, illustre médecin arabe, né en Perse l'an 980 (J.-C.), et qui mourut l'an 1036, c'est-à-dire dans toute la force de l'âge, après avoir répandu un grand éclat sur toutes les sciences, a composé un grand nombre de traités philosophiques, et plusieurs livres de physique, de chimie, de minéralogie, de chirurgie, de pharmacie, d'hygiène, de matières médicales, d'anatomie et de physiologie.

Le nom d'Almohade est donné à l'une des familles de princes musulmans qui ont régné en Afrique et en Espagne, dans les XIIe et XIIIe siècles de notre ère, et qui furent ainsi appelés du mot arabe Al-Mouhaheddi, qui signifie *unitairien,* parce qu'ils se prétendaient les seuls d'entre les musulmans qui rendissent à Dieu le culte qui lui est dû. Les Almohades s'éteignirent en Espagne, l'an 1257 et, en Afrique, l'an 1269. De leurs débris se formèrent les dynasties des Hassides, des Zeyanides et des Mérinites.

Almoravides est le nom d'une famille de princes musulmans qui ont régné sur l'Afrique et sur l'Espagne dans les XIe, XIIe et XIIIe siècles, et qui furent ainsi appelés, par corruption, du mot arabe El-Morabeth, qui signifie *le champion de la religion.* Cette secte prit naissance, vers l'an 1050 (J.-C.), parmi les tribus arabes et berbères qui habitent les hauteurs de l'Atlas, du côté de l'Océan Atlantique.

Page 55. — Un édit de Philippe III, etc. :

Les auteurs qui ont parlé de l'expulsion des Morisques sont unanimes à qualifier d'impolitique et de barbare une mesure qui fit sortir, tout à coup, de la terre d'Espagne, plus de trois millions de Maures, depuis la conquête de Grenade jusqu'au règne de Philippe III. Ce nombre n'est point exagéré, si l'on considère que le seul royaume de Grenade possédait trente cités, quatre-vingts villes et un nombre infini de villages; que Grenade avait quatre cent mille habitants; Baëza, cent cinquante mille; Baza, cent vingt mille, et Malaga, deux cent cinquante mille, etc. Ce qui suit ajoute quelques détails à ceux que nous avons déjà fournis.

Extrait d'un ouvrage espagnol inédit, ayant pour titre : *Notes pour servir à l'Histoire du règne des trois derniers princes de la Maison d'Autriche :*

Vers 1608, on ne parlait, depuis plusieurs années, que des vols et des crimes commis en Espagne par les Maures qui étaient restés après la conquête, tant ceux qu'on avait répartis dans les provinces de l'intérieur, que ceux qui formaient des peuplades entières dans le royaume de Valence. On les accusait d'intelligences criminelles avec la France, l'Angleterre, la Turquie et l'Afrique; on disait qu'ils avaient envoyé partout des députés qui offraient en leur nom de fournir jusqu'à deux cent mille hommes. L'expulsion des Maures avait été déjà ordonnée par un arrêté du Conseil d'État du 19 septembre 1582; mais on fit, à cette époque, tant de réclamations en leur faveur, que l'exécution de cet arrêté demeura suspendue; elles venaient principalement des seigneurs dont les Maures étaient les vassaux; ils ne voyaient dans l'expulsion de ces malheureux que leur propre ruine. Le pape lui-même intervint dans cette affaire, et l'on proposa de nouvelles mesures pour améliorer et hâter leur instruction; mais quelques soins qu'on pût prendre, quelque rigueur que l'Inquisition déployât contre eux, les Maures restèrent mahométans dans le cœur, et il était bien rare d'en rencontrer un qui se convertît de bonne foi. On ne tarda pas, même, à découvrir leurs mauvais desseins par diverses voies. On les sut, d'un côté, par les révélations que firent quelques Maures honnêtes et loyaux serviteurs du roi, et, d'un autre côté, par les aveux obtenus par l'Inquisition de Sarragosse; mais ce qui donna le plus de lumières à ce sujet, ce fut le moyen employé par don Jérôme Bustamente, juge de l'officialité de

Flandre, lequel, se trouvant à Baëza, y eut une longue maladie. Il se dit de la famille de Venegas, descendant des rois de Grenade. A ce nom vénéré, il reçut des Morisques toute sorte de preuves de bienveillance et d'estime, et ils allèrent jusqu'à lui confier leurs projets. Le capitaine Laurent Herrera, qui se trouvait à Maroc, confirma par ses rapports tous les renseignements qu'on avait recueillis. On reçut même des avis secrets de Paris, de Londres et de Constantinople.

Alors le Conseil d'État s'assembla plusieurs fois pour trouver les moyens de prévenir le mal. On ne voulait pas exterminer les Morisques, bien que leurs crimes méritassent la mort, en les supposant prouvés; mais d'une part, outre l'horreur qu'on avait pour un parti aussi violent, on aurait pu envelopper des innocents dans la proscription générale, et, d'autre part, les Morisques, poussés au désespoir, auraient pu mettre l'Espagne en péril. Il fut donc question d'une mesure plus conforme à l'esprit du christianisme, et il fut résolu de les chasser du royaume. Cet avis éprouva même de fortes contradictions. Les défenseurs des Maures attribuaient leur tiédeur pour la religion catholique au peu d'instruction qu'ils recevaient, et surtout à ces règlements qui, sous prétexte de conserver la pureté du sang et des races, les privait de la faculté de contracter des alliances avec les Espagnols, et les repoussaient de tous les emplois publics. Ils ajoutaient que rien n'était moins prouvé que leurs correspondances prétendues avec les ennemis de l'État. Ils soutenaient qu'une nation abattue, désarmée et peu nombreuse, ne pouvait inspirer aucune crainte réelle au gouvernement. Ils représentaient avec force que leur expulsion privait l'Espagne d'une foule d'artisans industrieux et d'utiles cultivateurs. Ils finissaient par dire qu'ils étaient peu surpris qu'on imputât tant de torts à ces malheureux, puisque évidemment le clergé était très-intéressé à leur expulsion, par laquelle il serait dispensé de payer les gages de ceux qui étaient chargés de les instruire. Malgré ces observations, la majorité s'obstina à regarder comme positive la preuve des faits qu'on mettait à leur charge, et son opinion prévalut d'autant plus aisément que le cardinal archevêque de Tolède usa, à cette occasion, de tout son ascendant sur le duc de Lerme, son neveu, premier ministre de Philippe III.

En conséquence, on fit venir dix-sept galères de Naples, commandées par le marquis de Santa-Cruz; seize de Gènes, commandées par le duc de Las Torres, et neuf de Sicile, conduites par don Octave d'Aragon;

leur équipage se composait de troupes italiennes. On y ajouta les galères d'Espagne et quatre galères portugaises, sous les ordres du marquis de Villafranca. Le commandement général de la flotte fut donné à don Luis Faxardo, qui se rendit à Alicante. Ensuite, on fit venir de Flandre don Augustin Mexia, élevé à l'école du duc d'Albe, et ce fut lui qu'on chargea de faire exécuter la sentence d'expulsion. Lorsque tout fut prêt, on publia l'ordre à tous les Morisques de s'embarquer sur-le-champ avec leurs enfants et leurs femmes. On leur permit d'emporter les seuls effets mobiliers dont ils pourraient se charger ; il leur fut défendu de prendre ni or ni argent, hormis la somme strictement nécessaire pour les frais du voyage; mais ils pouvaient convertir la valeur des biens qu'ils vendraient en marchandises et denrées du pays, et même emporter en nature la moitié de leurs bijoux et effets précieux, l'autre moitié demeurant acquise au Trésor royal. Les enfants de quatre ans et au-dessous pouvaient rester en Espagne, si leurs pères ou leurs tuteurs y consentaient. Les femmes maures, mariées avec des Chrétiens, et leurs enfants au-dessous de six ans, avaient aussi la faculté de rester, de même que les enfants de cet âge issus du mariage d'un Maure avec une Chrétienne. Enfin, il y eut une dernière exception en faveur des Morisques qui, depuis deux ans au moins, vivaient avec les Chrétiens, et de ceux qui justifieraient avoir reçu la communion des mains de leurs pasteurs; mais il y eut fort peu de Morisques de ces deux dernières classes qui voulussent rester.

Le premier embarquement réussit fort bien; mais ensuite beaucoup de ceux qui étaient restés se soulevèrent. Ils se retirèrent dans les montagnes, où ils se retranchèrent, et il en coûta assez pour les réduire; à la fin on y parvint, et ils eurent le sort des autres. Plus de cent cinquante mille Morisques furent transportés aux rivages de l'Afrique. La compassion qu'inspirait le sort des enfants fit qu'on en cacha d'abord un grand nombre; l'intérêt fit rendre le même service à beaucoup d'hommes et de femmes, mais ils furent tous insensiblement découverts et expulsés; ceux qui habitaient les autres provinces le furent dans les années suivantes.

L'expulsion des Morisques dépeupla le royaume de Valence; et, comme on ne trouva personne qui voulût ni qui pût se charger du paiement des fortes rentes auxquelles les premiers étaient assujettis, leurs habitations et leurs terres restèrent abandonnées, et le défaut de paiement de ces rentes appauvrit une infinité de familles. (De Marlès:

Appendice à l'Histoire de la domination des Arabes et des Maures, en Espagne et en Portugal, d'après Joseph Conde; Paris, 1825).

Page 66. — A la fin du XVe siècle, etc. :

Nous avons maintenant à faire connaître les motifs qui déterminèrent l'entreprise tentée par le grand cardinal d'Espagne, Ximénès de Cisneros.

La nation espagnole, vigoureuse et robuste, obéissait au roi Ferdinand d'Aragon, comme à l'intelligence, et à la reine Isabelle, comme au cœur. Les plans que Ferdinand concevait étaient mis à exécution par Isabelle qui était l'idole de son peuple. Le roi gouvernant seul, la guerre contre les Maures était interminable ; sans la reine, la superbe Grenade résistait et, avec cette ville, toute l'Andalousie. Ferdinand formait des politiques, Isabelle créait des héros.

Ce fait de guerre de Ximénès semble étrange au premier abord. On ne se représente pas facilement un prélat marchant à la tête d'une armée, si l'on ne considère que l'expédition était positivement une croisade contre les Infidèles. Pour plus d'éclaircissement, il sera bon de consulter un manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid ; il est intitulé : *Dichos y hechos del Ilmo Jimenez de Cisneros, por el licenciado Baltasar Porreño*. Il y est prouvé qu'au moyen âge, les ecclésiastiques étaient obligés d'aller à la guerre.

Nous n'avons pas présenté la prise d'Oran par Ximénès avec plus de détails, tant pour éviter des redites que pour échapper aux longueurs ; cet exploit guerrier devait être raconté aussi rapidement qu'il s'est accompli.

Page 72. — Les prisons souterraines, etc. :

Dans tous les pays soumis à la loi musulmane, l'esclavage était autorisé ; car, rien parmi ce qui reste de la doctrine du Prophète, soit directement émané de lui, comme le Coran, soit transmis par la tradition, comme la Sunna et les Hadits, ne prouve qu'il ait jamais eu l'intention de défendre cette coutume des Orientaux.

A Oran, ville policée, l'esclavage, de même que la propriété, était soumis à des règles et à des limites.

Dès qu'un corsaire rentrait à Mers-el-Kebir ou dans le port d'Oran, le chef du Conseil de la ville se rendait à bord pour s'informer de la nature et de la valeur des prises. Il divisait en trois parts le nombre

des chrétiens saisis. La première revenait au gouvernement, la seconde, à l'armateur, et la troisième, au reïs ou capitaine. Les prisonniers étaient ensuite conduits au marché, revêtus d'un caleçon de coton et d'une casaque sans manches. Des courtiers les promenaient alors l'un après l'autre, en proclamant à haute voix leurs qualités, leurs professions surtout, et le prix qu'ils pouvaient valoir. Les acheteurs venaient les visiter, leur faisaient ouvrir la bouche pour voir leurs dents, palpaient leurs côtes, sondaient leurs plaies s'ils étaient blessés, les faisaient marcher et courir, lever des fardeaux et lutter.

Les esclaves, devenus la propriété du gouvernement, logeaient dans les basses fosses de la haute Casbah, où ils ne recevaient d'air qu'au moyen d'un étroit soupirail fermé par une grille de fer. Ils étaient employés aux plus rudes travaux comme aux plus répugnants. Le plus grand nombre d'entre eux tournait, du matin jusqu'au soir, des meules de moulin sous le bâton des chaouchs préposés à leur garde ; d'autres curaient les égouts ou déchargeaient les bâtiments dans le port ; d'autres, encore, extrayaient de la pierre ou sciaient du marbre qu'ils devaient amener en énormes blocs, de plus de vingt lieues, par des chemins la plupart du temps impraticables. Si l'on songe que toutes ces manœuvres étaient exécutées sous un soleil brûlant ; que la plus légère faute ou le moindre symptôme de négligence ou de relâchement, dans ces journées cruellement laborieuses, étaient réprimés ou punis par une grêle de coups qui tombaient sur le corps exténué et amaigri du pauvre esclave chrétien ; si l'on considère que ces infortunés n'avaient, pour toute nourriture, que deux pains noirs d'une demi-livre chacun, et dix olives en supplément, lorsqu'ils travaillaient ; si l'on s'identifie avec les souffrances morales qu'ils devaient endurer, car tous laissaient en Europe des personnes qui leur étaient chères, le cœur se serre de tristesse, mais se souvient avec reconnaissance du jour glorieux et béni qui vit s'enfuir l'esclavage, épouvanté à l'aspect des étendards de la France !

On trouvera un excellent résumé du code de l'esclavage chez les musulmans, dans l'intéressant ouvrage de MM. le général E. Daumas et Ausone de Chancel, intitulé : *Le grand Désert; du Sahara au pays des Nègres*. On y trouvera également l'appréciation de plusieurs docteurs de la Loi, relative à cette question.

Nous avons omis de faire connaître que, parmi les hommes composant le personnel de la prise, il n'y avait de faits esclaves que ceux qui

avaient pris les armes pour la défendre ; il n'y avait également de faits esclaves, parmi les passagers, que ceux qui n'étaient pas réclamés par leurs consuls respectifs ; les autres étaient logés décemment et rendus à la liberté.

Une maison, rue de l'Hôpital, et une autre, rue du Vieux-Château, étaient affectées au casernement des esclaves chrétiens qui ne furent jamais en grand nombre à Oran, parce que les beys de cette ville avaient l'usage d'envoyer la plus grande partie des prises à leur menaçant et redoutable voisin, l'empereur du Maroc.

Page 82. — La rivière d'Ouchda, etc. :

Il est fort difficile de préciser le lieu où cet événement se passa, quoique l'on sache, à n'en pouvoir douter, que c'était dans le voisinage de Tlemcen. Le nom de la rivière de Huexda, généralement adopté par les historiens, n'est connu que dans la tradition ; on le chercherait vainement sur les meilleures cartes. Il y a donc tout lieu de croire que Huexda est une dénomination berbère ou arabe altérée, comme cela arrive si souvent, par la prononciation espagnole. Nous serions assez porté à croire, avec Shaw, qu'il y a là tout simplement une corruption du mot wed ou oued, qui signifie *rivière*. Ce renseignement curieux nous est fourni, pour ainsi dire accidentellement, par le voyageur anglais ; il dit dans sa relation : « A trois milles de Sinan (1) est le « gué de Wed-el-Maileh (Oued-Malah ou Rio-Salado) ; ses bords sont « d'un sable léger, lequel était creusé de quinze pieds lorsque j'y passai. « On me montra, ici près, le lieu où l'ancien Barberousse répandit son « trésor ; dernier effort qu'il fit pour éviter la poursuite de ses ennemis, « mais qui ne lui servit de rien. » *(Fondation de la Régence d'Alger,* Sander-Rang et Denis, 2e vol. p. 178, Paris, 1837.)

Ceci est tiré de Haëdo et de Morgan, mais ce qui ne paraît pas bien clair, c'est le lieu où Barberousse a perdu la vie.

La citation qui précède parle bien d'une rivière du nom de Huexda qui doit se trouver dans le voisinage de Tlemcen.

Elle admet même que le mot Huexda pourrait se décomposer en deux autres, dont le premier, oued, signifie en arabe *rivière*, mais il reste toujours à appliquer un nom à cette rivière. Si l'on admet que Aroudj

(1) L'Oued-Senam qui se réunit à l'Oued-Temouchent, sous les ruines de Timici-Colonia (Aïn-Temouchent de l'ouest).

a été tué dans la direction du Rio-Salado, il peut se faire que l'Oued-Adda fut le lieu désigné.

Une autre hypothèse pourrait encore être établie.

Pourquoi admet-on que Aroudj, qui avait demandé des secours au roi de Fez, cherchait à fuir dans la direction de l'est, gardée par ses ennemis; ne serait-il pas plus simple de croire qu'il s'est enfui vers l'ouest, du côté du secours, et, dans ce cas, Huexda trouverait une signification facile : la rivière serait la rivière d'Ouchda, ou l'Oued-Isly. — (Cette note nous a été communiquée par M. le général de Montauban).

Morgan, en nous racontant l'histoire du célèbre corsaire, prétend qu'il avait déjà passé une rivière, et que cela le mettait à l'abri de ses ennemis, lorsque le danger que couraient quelques-uns de ses compagnons le fit retourner sur ses pas.

Un pareil acte de générosité, dans un pareil moment, semble bien étrange de la part du meurtrier de Sélim.

Page 114. — En 1678, la peste désolait, etc. :

La saïque qui apporta la peste à Malaga, le 28 mai 1678, ne déclara point qu'elle venait d'Oran. Voici comment de Villalba raconte cet événement :

« La ciudad de Malaga gozaba el año de 1678 de la salud mas
« perfecta, aunque con la zozobra de la peste que se padecia en Orán,
« desde el año antecedente. Sin embargo de haber puesto el cuidado y
« vigilancia que exigian tales circonstancias, para evitar el peligro
« que le amenazaba por su proximidad al mal, no fueron bastantes á
« impedir que aportase á su puerto, el dia 28 de mayo de 1678, una
« saetia que ocultando el rumbo que traia desde Orán se le admitió
« al comercio, conduciendo con los gèneros la daniña peste que
« tenian. »

Un seul médecin de Malaga, contre tous ses collègues, prétendit que cette maladie n'était pas contagieuse et que, par conséquent, la saïque venant d'Oran n'avait pu l'apporter à Malaga ; — de Villalba dit ceci à cette occasion :

« Sin embargo que todos los medicos de la ciudad tuvieron por
« causa cierta del contagio la roba que de Orán se traxo y repartió

« en diferentes calles y barrios, un solo medico hubo de la opinion « contraria, que dió á este achaque por de ningun cuidado ni riesgo; « proposicion lisongera que acarreo mucho daño. »

Page 145. — Le dey Cur-Abdy en mourut de douleur, etc. :

D'après une autorité qu'il ne cite point, M. Clausolles (*Algérie pittoresque,* Toulouse, 1843) dit que le dey Cur-Abdy, en marche d'Alger sur Oran, pour tenter de reprendre cette ville aux Espagnols, n'osa rentrer dans sa capitale, où il aurait indubitablement payé de sa tête le désastre qui venait de frapper ses troupes. Selon cet auteur, il se sauva au Maroc, *avec sa famille et ses trésors, dont il ne s'était point séparé.* — Ceci est de la haute prévoyance !

Le dey Cur-Abdy mourut de maladie, à Alger, et rien n'indique qu'il soit sorti de sa capitale pour se porter au secours d'Oran.

Page 279. — Note : Shaw, d'après Sanson, place la Victoria de Mauritanie en ce point, etc. :

La position de Victoria est fixée aujourd'hui. La carte de l'occupation romaine dans la subdivision de Tlemcen, publiée, cette année, par M. O. Mac-Carthy, nous montre ce municipe à Aïn-Zertita, à l'ouest du Thessala, à une égale distance de Timici-Colonia, — *Aïn-Temouchent,* — et de Gilva,— *Arbal.* Cette indication qui est du ressort de la géographie comparée, s'appuyant sur les calculs irréfutables d'une bonne triangulation, servira de base au redressement d'erreurs énormes, — sous le rapport des distances, — qui ont découlé des premières appréciations.

Ainsi Tlemcen est l'Antique Pomaria, — *la ville des vergers (?)* — La Mar'nia, c'est Syr des Romains, comme Arina ou Rubræ est bien à Hadjar-Roum, à l'est de Tlemcen ; — Dracones à Ras-el-Mâ, au sud de Sidi-Bel-Abbès ; — Albulae, à l'ouest de Dracones. — Au sud-est de Tlemcen, à Sebdou, poste français, on trouve les ruines de la colonie romaine d'Atoa. — Nedroma ou Ned-Roma, autre poste français, est l'ancienne Kalama. Enfin, et pour être bref, la Lanigara de Ptolémée, que le docteur Shaw a cru apercevoir sous les murailles de Tlemcen, est située au Château-d'Isly, à quelques lieues sud de la ville marocaine d'Ouchda.

Page 181. — Si ces arcades ne coûtèrent rien, etc. :

Voici une nouvelle inscription du temps où le général Alvarado commandait Mers-el-Kebir et Oran ; elle est déposée aux Ponts-et-Chaussées:

REINANDO EN ESPAÑA Y AMERICA LA MAGESTAD
DEL S[r] D. CARLOS III, DE ETERNA MEMORIA, Y MANDANDO
ESTAS PLAZAS EL MARISCAL DE CAMPO D[n] EUGENIO
DE ALVARADO CAVALLERO DEL ORDEN DE SANT[o] ETC.,
COMMANDANTE GENERAL Y JUSTICIA MAYOR EN ELLAS
SE CONSTRVYO ESTE EDIFICIO DE CARZEL PVBLICA,
ARCHIVO DE GOVIERNO, SALA DE JUSTICIA, CASA
DESPACHO DEL AVDITOR DE GUERRA, Y LA CONSIS-
TORIAL DEL AYVNTAMIENTO, AYUDÓ S. M. A LA
OBRA CON DINERO QVE LIBRO EN SV THESORER[a] DE
ESTE EXERCITO, PERO MUCHO MAS YMPORTÓ, Y SE
PAGÓ DEL PRODUCTO DE LICITAS PROVIDENCIAS DE
ESTE GENERAL, SIN GRAVAMEN DEL PUBLICO, EM-
PEZO LA FABRICA EN XIV DE MARZO DE MDCCLXXIII.
Y SE CONCLVYO EN TODO MAYO DE MDCCLXXIV.

Sa Majesté don Carlos III, d'éternelle mémoire, régnant en Espagne et en Amérique, et sous le commandement, dans ces places, du maréchal-de-camp don Eugenio de Alvarado, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, etc., commandant général et grand justicier, on a construit cet édifice pour servir de prison publique, d'archives du gouvernement, de salle de justice, de bureau des dépêches de l'auditeur du service de la guerre, et d'hôtel de ville. Sa Majesté est venue en aide, pour cette construction, au moyen des fonds remis à la trésorerie de cette garnison. Ce don ne suffisant pas, le général, par des mesures régulières et prévoyantes, et sans aucune charge pour le public, en a fait commencer l'édification le 14 mars 1773; elle a été terminée en mai 1774.

Nous ignorons où ce bâtiment était situé.

Page 186. — Un bel écusson la surmonte, etc. :

La maison qui forme l'angle sud-est des rues de Montebello et de Trente, était jadis l'un des cinq bagnes de la préside espagnole d'Oran. Elle est actuellement en démolition, et l'on vient d'en détacher quatre larges pierres portant une inscription dont la partie inférieure seule est déchiffrable.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

SIENDO GOBERNADOR Y CAPI-
TAN GENERAL DE ESTAS PLA-
ZAS DE ORAN Y MAZARQUIVIR
EL EX^{mo} SEÑOR MARQ^{es} DE
CASASOLA SE HIZO ESTA OBRA
EN EL MES DE OCTVBRE, AÑO DE 1697.

Ces deux pierres ont été déposées au Génie.

Léon l'Africain consacre deux chapitres (1) au climat de la Barbarie, de la Numidie, de la Libye et de ce qu'il nomme la Terre-Noire. Pour lui, la Barbarie est toute la partie qui s'étend de l'est à l'ouest, à partir du mont Meïes, sommet oriental de l'Atlas, près Alexandrie d'Égypte, jusqu'à la colonne africaine d'Hercule; sa profondeur s'arrête au revers septentrional de l'Atlas marocain. — La Numidie s'étend depuis Eloacat, ville située à cent milles à l'ouest de l'Égypte, jusqu'à l'Océan; il fixe sa profondeur, du nord au sud, de la partie méridionale de l'Atlas au désert Libyque. — La Libye est la partie connue sous le nom de Sahara, dont la limite sud est le royaume de Haoussa ou pays des Nègres. — Enfin, la contrée à laquelle il donne le nom de Terre-Noire, est la Nigritie des géographes modernes; « pays, dit Léon, « qui sont à nous lieux inconnus. »

Voici ce qu'il dit, sous le titre de *Mutations de l'air, naturelles en Afrique :*

« La moitié d'octobre n'est pas plutôt passée, que les pluies et froi-
« dures commencent à venir quasi par toute la Barbarie; et environ le
« mois de décembre et de janvier, le froid y est plus véhément, comme
« il advient aussi aux autres lieux, mais le matin seulement; de sorte
« que personne n'a besoin de s'approcher du feu pour se chauffer. En
« mars, il s'élève des vents terribles et si impétueux, du côté du ponant
« et de la tramontane (2), qu'ils font boutonner les arbres et avancer

(1) Traduction d'une description de l'Afrique de Léon de Grenade; J. Temporal; Lyon, 1556; 2 vol. in-f°. (Bibliothèque de Lyon, n° 13,697).

(2) Le couchant et le nord.

« les fruits de la terre, lesquels, en avril, prennent leur forme naturelle; tant qu'aux plaines de Mauritanie, au commencement de mai, et encore à la fin d'avril on commence à manger des cerises nouvelles; et, ainsi qu'on est dans le mois de mai, environ trois semaines, on se met à cueillir des figues, qui sont mûres comme si c'était au cœur de l'été; et, trois semaines dedans juin, les raisins commencent à taveler (1) et devenir mûrs, de sorte qu'on en y mange dès ce temps-là. Les pommes, poires, abricots et prunes, mûrissent entre juin et juillet. Les figues de l'automne deviennent mûres au mois d'août, semblablement les jujubes; mais, au mois de septembre, vient l'abondance des figues et pêches.

« Passé la mi-août, ils s'adonnent à faire sécher les raisins, les mettant au soleil . . . . . En toutes les saisons, termes et qualités de l'air sont tempérés, et commence la primeur le quatrième de février, puis finit le dix-huitième mai.

« L'été dure jusqu'au sixième jour d'août, durant lequel il fait de grandes et extrêmes chaleurs, spécialement aux mois de juin et juillet; mais, si d'aventure, il vient à pleuvoir par le mois do juillet et d'août, les eaux engendrent une grande corruption d'air, tant que plusieurs en tombent malades, avec une fièvre continue, dont l'on en voit peu réchapper.

« La saison de l'automne, selon l'usage de ces peuples, entre au dix-septième d'août, finissant au seizième de novembre, et sont ces deux mois, à savoir août et septembre, moins chaleureux; combien que les jours qui sont entre le cinquième d'août et le quinzième de septembre, ont été, par les anciens, appelés le four du temps, parce que le mois d'août fait venir en maturité les figues, grenades, pommes de coing, et sèche les raisins.

« Au quinzième de novembre, le temps d'hiver commence, et s'étend jusqu'au quatorzième de février, etc. »

Nous ajouterons à ce texte, une courte notice sur le climat d'Oran :

L'air qu'on y respire est d'une grande pureté; il se renouvelle assez régulièrement, et dissipe les brouillards intenses que le vent du nord y amène pendant l'été. La vie s'y use avec rapidité chez les Européens, et la longévité y est rare. Il est dangereux, pour les individus à constitu-

(1) Vieux mot français qui signifiait ternir; il est employé ici pour dire : changer de couleur. C'est le mot espagnol salpicar (taché par endroits).

tion irritable ou faible, d'y séjourner longtemps. Les phlegmasies de poitrine s'y exaspèrent promptement, et la phtisie pulmonaire s'y aggrave d'une manière funeste. L'été est constamment sec et chaud ; il se présente peu de cas de maladies pendant sa durée. Le nombre des malades est environ de dix sur mille. A Oran l'hiver est humide, jamais froid ; il n'y gèle jamais, mais les vents du nord et de l'ouest y soufflent avec une grande violence, pendant les solstices d'hiver et les équinoxes (1).

Le climat s'est-il véritablement modifié depuis un siècle, comme on l'affirme ? Sans chercher la raison de ce fait qui parait incontestable, nous dirons que les troupes espagnoles qui arrivaient pour tenir garnison à Oran, étaient, dans ce temps-là, plus cruellement éprouvées que les nôtres. Nous voyons, par exemple, d'après les notes administratives fournies par le registre de la 2e compagnie du régiment sédentaire, formant un effectif de quatre cent vingt hommes, qu'au mois de février 1770, elle comptait trois cent vingt journées d'hôpital et trois cent quatre-vingts journées au mois de septembre de la même année ; ceci est fort considérable ; mais ce qui l'est plus encore, c'est de voir signalé le 1er régiment de Lombardie, d'un effectif de cinq cents bayonnettes, pour six cent vingt et une journées d'hôpital, en janvier 1758, et trois cent quatre-vingt-une journées dans le mois de juillet suivant. Un bataillon du régiment d'Oran, fort de six cent quatre hommes, avait trente-trois hommes à l'hôpital, lors d'une revue d'inspection générale qui fut passée en mars 1780. Qu'inférer de ceci, si ce n'est peut-être le manque de soins ou la rareté d'aliments sains et nourrissants ?

L'ère arabique prend son point de départ du vendredi 16 juillet 622 ; par conséquent, pour passer à l'ère chrétienne, il semble qu'il suffirait d'ajouter six cent vingt-deux à la date exprimée en arabe. Mais il n'en peut être ainsi, parce que les années musulmanes sont lunaires, tandis que les nôtres sont solaires ; c'est-à-dire que les premières se composent de trois cent cinquante-quatre jours et les secondes de trois cent soixante-cinq. On conçoit que cette différence de onze jours, ou épacte, altère considérablement la concordance cherchée. Or, si l'on n'a besoin que d'une simple approximation, ou le rapport de l'année arabique à l'année chrétienne, un moyen mécanique est indiqué, qui satisfait suffisamment, tant que l'on n'a pas besoin de trouver le jour corres-

(1) Genty de Bussy.

pondant entre les deux ères. Anisi, par suite de la différence de onze jours qui vient d'être établie, lorsque nous comptons trente-deux ans, les mahométans en comptent trente-trois; car, d'une part, il manque trente-deux fois onze = trois cent cinquante-deux jours, soit une année arabique, à peu de chose près, et, d'autre part, il manque trente-trois fois onze = trois cent soixante-trois jours ou environ une année Julienne. On est donc conduit à retrancher, purement et simplement, trois années par siècle, puis on ajoute le reste provenant de cette soustraction au nombre six cent vingt-deux, réprésentant l'année qui sert de base à l'ère musulmane, et la somme résultant de l'addition de ces deux nombres représente l'année de l'ère du Christ correspondant à celle de Mahomet. Par exemple, veut-on connaître à quelle année chrétienne nous amène l'année 400 des Arabes? Nous venons de dire que l'on doit retrancher un an par chaque somme de trente-trois années musulmanes, ou en nombre rond trois années par siècle. On aura donc quatre cents, moins douze, soit trois cent quatre-vingt-huit, laquelle quantité, ajoutée à six cent vingt-deux, donne mille dix de l'ère chrétienne :

$$400 - 12 + 622 = 1010.$$

(400 moins 12 plus 622 égale 1010)

La réciproque, ou le retour de l'année vulgaire à l'année mahométane, est tout aussi simple et aussi facile. Ainsi, l'an 1842 correspond à l'an de l'hégire 1257 :

$1842 - 622 + 37$ années lunaires $= 1257$, année exacte, arabique, relative à 1842.

(1842 moins 622 plus 37 années lunaires, égale 1257.)

Mais si l'on voulait trouver le jour et le mois en rapport avec une date donnée, il faudrait se servir de tables semblables à celles que l'on rencontre dans certains ouvrages spéciaux tels que l'*Art de vérifier les Dates; les Concordances*, de Virgitti et autres.

Le mot hégire vient de heudjera qui signifie *fuite*. Mahomet, le fondateur de l'Islamisme, naquit à la Mecque le 10 novembre 570, d'Abd-Allah et d'Eminah. L'obscur conducteur de chameaux ne débuta qu'à l'âge de quarante ans dans la carrière de prophète et d'inspiré. Ce fut douze ans après, le 16 juillet 622, que, traqué comme une bête fauve par de puissants ennemis qu'épouvantaient l'enthousiasme et l'amour des populations se pressant sur ses pas, pour entendre ses prédications saisissantes sur l'Unité de Dieu, Mohammed se réfugia

dans la ville d'Yatreb, qui fut appelée, à cause de cela, Medinet-el-Nebi, — *Ville-du-Prophète,* — et par antonomase, Medinet, — *Ville,* — d'où est venu Médine. Cette retraite, cette fuite, fut l'époque réelle de sa gloire et de la fondation de son empire et de sa religion. Vainqueur de tous ses ennemis dans une sanglante bataille, en 627, il devint maître de toute l'Arabie et commença la conquête de la Syrie. Autant ses dernières années furent glorieuses, autant sa fin fut mystérieuse et sombre. L'an 10 de l'hégire, une juive de Kaïbar, nommée Zaïnab, dont le frère avait été tué par Ali, ami et disciple du Prophète, lui servit d'un agneau rôti qu'elle avait saupoudré de poison. Ainsi mourut obscurément, dans la soixante-deuxième année de son âge, un homme simple et pauvre, un Arabe qui s'éleva, grandit, s'imposa; fonda, à force de volonté et d'audace, une religion nouvelle, un code, des lois, et resta comme le représentant du Dieu qu'il était venu révéler.

Le jugement porté en France sur les résultats que devait produire la conquête d'Alger a été diversement établi; on a prêté au gouvernement du roi Charles X, et plus tard à celui du roi Louis-Philippe, des intentions ambiguës. Nous allons donner, à ce sujet, connaissance d'un document émanant de M. le lieutenant-colonel d'artillerie Lapène, qui l'inséra dans les notes explicatives faisant suite à son *Tableau historique de la Province d'Oran,* publié à Metz, en 1842, chez S. Lamort, imprimeur, document fort peu connu :

« Charles X voulait déclarer Alger un port franc, sous la protec-
« tion de la France; rétablir l'ordre de Malte sans exiger les anciennes
« preuves de noblesse, et conférer, à cette association religieuse et
« militaire, le soin de garder et d'étendre notre glorieuse conquête.
« Quarante mille français devaient seconder les efforts des chevaliers
« de Saint-Jean-de-Jérusalem régénérés. Ce projet se rattachait à celui
« de placer le duc de Chartres sur le trône de la Grèce, à laquelle
« on eût adjoint les îles Ioniennes. C'était la guerre avec l'Angleterre.
« Mais alors la Russie, l'Autriche, la Prusse, la Confédération ger-
« manique, l'Espagne et même le Portugal étaient nos alliés. Notre
« rivale ne pouvait compter que sur la Hollande et la Belgique. Les
« Turcs eussent été refoulés en Asie; et, en compensation de leurs
« dépouilles, on nous donnait le Rhin pour limites. » — Ne serait-ce qu'un beau rêve de M. Lapène? On est tenté de le croire.

MONNAIES D'ORAN ET DE TLEMCEN.

Les monnaies de cuivre qui font mention de la ville d'Oran, sont espagnoles et des règnes de Philippe III, de Philippe IV et de Charles II. Nous allons les expliquer ici.

1° Philippe III :

Avers : PHILIPPVS III D(ei) G(ratia). Armes écartelées de Castille et Léon; couronne royale; à gauche et dans le champ, un Ť; à droite, mais placé transversalement, le nombre VIII. Grénetis circulaire.

Revers : HISPANIARVM REX. 1612 (?) Grénetis circulaire; au centre, ORAN, disposé ainsi :

O
R . A
N

2° Philippé IV, même type, à la date de 1674 :

Ces pièces sont d'une fabrique barbare, et généralement coupées à sept ou huit pans, comme les rïals-chokti de La Calle et du Bastion de France; pas une seule n'est frappée normalement au centre, ce qui rejette les légendes en dehors, et beaucoup d'entre elles sont surfrappées trois et quatre fois, ce qui indique le monnayage au marteau. Il faut vingt ou trente de ces pièces pour en recueillir une presque passable. Pour notre compte particulier, sur un millier environ qui nous sont tombées sous la main, nous n'en n'avons pas encore rencontré une seule dont la légende fût complète. Nous ajouterons que les lettres qui composent le mot ORAN ont sept millimètres de hauteur sur autant de largeur.

3° Charles II :

Revers : Armes écartelées de Castille et Léon; couronne royale. Dans le champ et transversalement M. D. — et un 8.

Avers : I.H.S. couronnés. 1691 accompagnant deux à deux la couronne; entre le I(esu) H(ominum) S(alvator) il y a un petit

fleuron fort élégant, puis, immédiatement au-dessous et suivant la courbure du grénetis, le mot ORAN.

4° Charles II :

Même type, même date, mais sans la couronne.

Quant aux monnaies arabes que l'on dit avoir été frappées à Oran sous le gouvernement du bey Bou-Chelaghram, nous les passerons sous silence, à cause de l'insuffisance de preuves propres à les attribuer à l'atelier monétaire de cette ville.

Il y a eu des monnaies frappées à Tlemcen, au nom de Selim-Khan, sultan, et d'après l'ordre de Barberousse.

Nous ferons connaître ici une monnaie d'or du roi Alphonse III de Castille; c'est un anfour portant des légendes arabes dont voici la traduction.

Avers : Le prince
des Chrétiens
Alphonse fils de Sanche
Que le Seigneur le soutienne
par son secours.

Autour : A Tolède, l'an 1255 de safar, on a frappé ce dinar.

Revers : + L'iman de l'église chrétienne, le pape de Rome A D F.

Autour : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Dieu est unique. Celui qui voit et qui est baptisé est sauvé.

Cette curieuse pièce, qui porte une légende chrétienne, avec l'indication d'un mois mahométan, a été trouvée à Mers-el-Kebir, en 1846, avec une obole d'or arabe, qui porte, au centre.

Avers : Il n'y a de Dieu que le Dieu unique.

Autour : Mohammed est l'apôtre de Dieu qui l'a envoyé avec la direction, et la religion véritable.

Revers : Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux.

Autour : A été frappé ce demi (dinar) dans toute l'Andalousie, l'an 102 (724 J.-C.).

Nous savons aussi qu'Abd-el-Moumein fit frapper des monnaies qui sont devenues, dit M. de Slane, d'une excessive rareté. Elles sont carrées et portent dans le champ : Allah est notre Dieu, Mohammed notre prophète, El-Modhi notre iman.

Celles de la dynastie des Hasfytes ont à l'avers et au revers, deux inscriptions dont l'une est inscrite dans un carré, au centre de la pièce.

Toutes ces monnaies sont des dirhems.

LISTE DES GOUVERNEURS D'ORAN.

J-C.

910 Doouas-ben-Soulat-el-Lehîci, de la tribu yéminite des Ketama.
1137 Bologguîn-el-Motewekkel-el-Mohr.
1242 Ibn-Khalas.
1437 Ben-Abbad.
1500 Guelmous-ben-Abd-el-Ouad.
1505 Don Diego de Cordova, gouverneur de Mers-el-Kebir.
1506 Le colonel don Martinez de Argote, idem.
1509 Don Esteban Villaroël, nommé par Ximénès au commandement de la citadelle d'Oran.
— Don Diego, marquis de Comarez.
1520 Don Sanche Martinez de Lerva.
1541 Le comte d'Alcaudete.
1543 Don Alphonse de Martinez, intérimaire.
— Le comte d'Alcaudete.
— Don Alphonse de Martinez, intérimaire pour la deuxième fois.
— Le comte d'Alcaudete.
1563 Don Alphonse de Cordova.
1574 Le prince Vespasien Colone.
1589 Don Pedro de Padilla.
1606 Le marquis de Murillo.
1665 Le baron de Castel-Viros.
1682 Le marquis de San-Roman.
— Le comte de Guelfi.
— Don Felipe de Lujan, duc de Almodovar.
— Don Valeriano de Aravaca, marquis de Montehermoso.
— Don Benito de Oloriz y Carbajal.
— Le marquis de la Ensemada.
— Le marquis de Casasola.
— Don Juan Diaz, comte de Xadujar.
1698 Don Alvarez de Bazan y Sylva, marquis de Santa-Cruz.
1708 Bou-Chelaghram, bey de l'Ouest.
1732 Le comte-duc de Montemar.
1733 Le duc de Cansano.
1734 Don Jose de Tortosa.
— Don Jose Avallejo.
1735 Le général don Alejandro de la Motte.

1737 Le marquis de Villaderias.
— Don Jose Avallejo, pour la deuxième fois.
1748 Le marquis de Real-Corona.
1752 Don Philippe de Arcos.
1760 Don Juan Martinez Zermeno.
1772 Don Eugenio de Alvarado.
1790 Don Nicolas Garcia.
— Le colonel comte de Cumbre-Hermosa.
1792 Mohammed-el-Kebir-ben-Othman, bey.
1799 Othman-ben-Mohammed.
1802 Mustapha-el-Manzali, le Smyrniote.
1805 Mohammed-Mekalech-ben-Mohammed-el-Kebir.
1807 Mustapha-el-Manzali, pour la deuxième fois.
— Mohammed-el-Reqid, dit Bou-Kabous.
1812 Ali-Kara-Bargli.
1817 Hassan, dernier bey.
1831 Sidi-Hamed, prince tunisien.
— Hereddin-Agha, intérimaire.
— Le maréchal-de-camp, marquis de Faudoas, intérimaire.
— Le général Boyer.
1833 Le général Desmichels.
1835 Le général Trézel.
1836 Le général baron de Létang.
1837 Le général marquis de Brossard.
1838 Le général comte Guéhéneuc.
1840 Le général de La Moricière.
1848 Le général Cavaignac (n'a commandé que deux mois.)
— Le général Pelissier.
1854 Le général de Montauban.
1857 Le général vicomte de Martimprey.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

